THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

code 82

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Brigham Young University

http://www.archive.org/details/mmoireshistori01grim

Dessiné par M. Carmontelle, en 1769. *J. Swane sculp.t*

Le Baron de Grimm.

Publié par H. Colburn. Libraire 50 Conduit Street Londres, ce 1.r d'Aout 1813.

840.9
G882h
1814
V.1

MÉMOIRES

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES

ET

ANECDOTIQUES,

TIRÉS DE LA

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE,

ADRESSÉE AU

DUC DE SAXE GOTHA,

DEPUIS 1770 JUSQU'EN 1790,

PAR

LE BARON DE GRIMM,

ET

PAR DIDEROT.

FORMANT

UN TABLEAU PIQUANT DE LA BONNE SOCIÉTÉ DE PARIS SOUS LES RÈGNES DE LOUIS XV. ET LOUIS XVI.

TOME I.

SECONDE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

LONDRES:

CHEZ COLBURN, LIBRAIRE, CONDUIT STREET,

HANOVER SQUARE.

1814.

De l'Imprimerie de SCHULZE et DEAN,
13, Poland Street, à Londres.

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR

POUR LA SECONDE EDITION.

Le Baron de Grimm a été long-temps connu à Paris, par la finesse de son esprit, la variété de ses connaissances, et surtout par ses liaisons avec les hommes les plus célèbres du siècle dernier.

M. *Bancet*, homme de lettres, auteur de diverses productions qui attestent ses talens et son goût, a été assez heureux pour recouvrer la Correspondance Littéraire de M. de Grimm avec le Duc de Saxe Gotha.

C'est de cette Correspondance des années 1770 et suivantes jusques et compris l'année 1790 que nous avons tiré les quatre volumes de *Mémoires Historiques, Littéraires et Anecdotiques* dont nous avons aujourd'hui l'honneur d'offrir une seconde édition au public.

Le succès de la première édition, qui a été épuisée en moins de trois mois, a même surpassé notre attente, quoique nous eussions osé en espérer un accueil favorable. Nous nous sommes attachés à nous rendre dignes de ce succès, en donnant les plus grands soins à cette seconde édition, sans en retrancher un seul article, n'ayant reçu aucune réclamation ou observation quelconque contre notre travail.

Il vient de nous parvenir encore six nouveaux volumes de la Correspondance de M. de Grimm, antérieure à l'année 1770. Nous allons incessamment la publier réduite à deux ou trois volumes ; et comme le *Journal de l'Empire* du 5 Octobre assure que cette partie de la Correspondance de M. de Grimm est d'un intérêt non-seulement égal, mais même infiniment supérieur à la Correspondance des années 1770 à 1790, c'est à juste titre que nous osons nous flatter de l'espérance d'un succès égal et même supérieur à celui de nos Mémoires pour les susdites années 1770 à 1790.

Londres, ce 1er Novembre, 1813.

NOTICE

SUR

LE BARON DE GRIMM.

Frédéric Melchior Grimm naquit à Ratisbonne le 26 décembre 1723. Ses parens étaient pauvres et obscurs, mais ils lui donnèrent une éducation honnête. Il en profita si heureusement, et sut par la suite en tirer si bon parti, qu'avec cette seule fortune il parvint à se créer un rang dans la société.

Grimm commença en Allemagne, à peu près comme Cottin en France, mais il finit beaucoup mieux. Tous ses premiers ouvrages furent impitoyablement sifflés. Il donna la tragédie de *Banise* dont Lessing et plusieurs autres critiques se moquèrent complètement. Mais ces désagrémens ne le découragèrent point, et son esprit lui ouvrit bientôt les routes de la célébrité et de la fortune. Il accompagna à Paris les enfans du comte de Schomberg, et s'appliqua vivement à l'étude des lettres. Il était simple lecteur du duc de Saxe-Gotha quand J. J. Rousseau se lia avec lui. Il entra ensuite chez M. le Comte de F...., qui conçut pour lui une extrême amitié.

Ce qui plaisait à Jean-Jacques dans ses liaisons avec Grimm, c'est que celui-ci avait une passion décidée pour la musique ; le clavecin était

un motif cher et habituel de réunion, et celui de Grimm servait aux deux amis.

Comme il était étranger, il avait besoin de faire des connaissances. Rousseau lui procura celle de Diderot, du Baron d'Holbach, de madame d'H.... et de plusieurs personnes célèbres par leur esprit et leur naissance.

Jeune et ardent, Grimm eut à Paris des affaires de cœur d'un genre assez remarquable pour mériter d'être citées. Il était devenu très-passionnément amoureux d'une vertu d'opéra nommée mademoiselle Fel ; mais la belle ayant refusé (chose inouïe !) de répondre à ses feux, il faillit en perdre la tête, et tomba dans une sorte de catalepsie qui dura plusieurs jours. Il restait étendu sur son lit, les yeux fixés, les membres roides, sans parler, sans manger, sans donner aucun signe de sentiment. Ses amis le crurent mort ; l'abbé Raynal et Jean-Jacques passèrent des nuits à le veiller, mais le médecin Senac en augura mieux qu'eux ; et en effet un beau matin Grimm prit son parti, se leva sur son séant, s'habilla et ne pensa plus à sa Lucrèce de l'opéra.

Mais cette aventure lui donna un renom merveilleux parmi les femmes ; et dès ce moment il passa pour constant que Grimm était le plus sentimental et le plus passionné des amans, quelques mémoires particuliers nous autorisent à croire que nombre de belles dames furent moins cruelles pour lui que mademoiselle Fel. Malheu-

reusement la bonne fortune qui corrompt les cœurs, corrompit un peu le sien. J. J. Rousseau assure qu'il devint avantageux, fier et arrogant, et qu'il prit des airs si impertinens, que dès ce moment lui Jean-Jacques résolut de ne plus le voir.

Grimm prenait un grand soin de sa personne. Il n'était pas beau : ses yeux étaient gros et saillans, et l'ensemble de sa physionomie avait quelque chose de bizarre et dégingandé, mais l'art venait au secours de la nature. Sa toilette était pour lui une affaire de la plus haute importance ; et l'on trouvait sur sa table des boîtes de rouge et de blanc, comme sur celle d'une petite-maîtresse. Ce ridicule était devenu si public, que ceux qui ne l'aimaient pas, et qui savaient qu'il garnissait de céruse le creux de ses joues, l'appelaient le *tyran le blanc*. Mais Grimm portait dans la société tant d'esprit, d'agrément et d'habileté, qu'il se moquait le premier de ceux qui se moquaient de lui.

Le comte de F.... étant mort, il en exprima vivement sa douleur ; il fallut l'arracher des lieux où il avait perdu son protecteur et son ami, et l'entraîner à l'hôtel de Castries. Là, tous les matins il allait pleurer dans les allées du jardin, et tenait sur ses yeux un mouchoir baigné de larmes. Il est vrai que J. J. Rousseau prétend qu'il ne pleurait que quand on le regardait, et qu'au moment où on ne le voyait plus, il remettait son

mouchoir dans sa poche et en tirait un livre; mais Rousseau était devenu, sur la fin de sa vie, tellement morose, tellement prévenu contre Grimm, qu'il est permis de suspecter son témoignage.

Les bouffons italiens étant arrivés à Paris, Grimm se déclara hautement pour eux. La capitale se divisa alors en deux partis ; l'un, composé des gens âgés, des grands, des riches et des femmes, tenait pour Rameau, et défendait la musique française ; l'autre, formé de jeunes gens vifs, enthousiastes, amis de nouveautés, tenait pour les bouffons, et vantait la musique italienne. Le trouble était dans les loges, au parterre, au foyer. Les Italiens se rassemblaient à l'Opéra sous la loge de la reine ; les Français sous celle du roi. Cette différence donna lieu aux dénominations de *coin du roi*, *coin de la reine*. Grimm était pour le coin de la reine et se signalait dans son parti. Les *royalistes* ayant voulu plaisanter, il leur répliqua par une petite brochure pleine d'esprit, de sel et de goût, intitulée : *Le petit Prophète de Boehmischbroda*. Le coin ennemi ayant voulu raisonner, il l'écrasa par une lettre sur la musique française. Cette lettre produisit un scandale extraordinaire : il ne fut question de rien moins que de l'exil, de la Bastille ; car un gouvernement frivole croit devoir défendre ses chanteurs comme il défend ses frontières. Néanmoins cette première chaleur se calma,

et Grimm, loin d'être embastillé, se vit prôné par tous les partisans de la nouvelle musique et de la troupe italienne.

Je ne sais si les connaissances de Grimm, en peinture, étaient aussi étendues que ses connaissances en musique ; mais Diderot ne faisait pas de difficulté de l'appeler son maître. " Si j'ai, " lui dit-il dans une de ses lettres, quelques no- " tions réfléchies de la peinture et de la sculpture, " c'est à vous que je les dois." On serait tenté de croire néanmoins que l'écolier devint plus habile que le maître ; car il attribue au Guerchin un tableau fort connu qui est de Guide ; erreur qui n'est pas même permise à un amateur un peu éclairé.

Les liaisons de Grimm avec les chefs de l'Encyclopédie, ses relations avec les plus grands seigneurs de France, la variété de ses connaissances et la souplesse de son esprit, ne tardèrent pas à lui ouvrir une carrière brillante. Pendant quelques années il fut secrétaire des commandemens de M. le duc d'Orléans. Il entretint dès-lors une correspondance littéraire avec plusieurs princes d'Allemagne, et surtout avec le duc de Saxe Gotha. . . . Il reçut des témoignages d'estime très-distingués de l'impératrice de Russie, du grand Frédéric, et de Gustave III, Roi de Suède. Il avait surtout la confiance particulière de Catherine II, qui l'avait accueilli à sa cour. Le style de ses écrits n'est pas toujours pur ; on y trouve

quelques germanismes, mais il est toujours vif, animé, spirituel, et se distingue surtout par une aimable liberté que l'auteur sait habilement concilier avec le respect et les égards dus aux Souverains.

Grimm était philosophe, mais de cette philosophie que tout homme de bien peut avouer ; de cette philosophie qui éclaire et ne brûle pas ; de cette philosophie qui sait respecter l'ordre et les lois sociales. Sa correspondance prouve qu'il ne partageait nullement les excès de quelques enfans perdus de l'Encyclopédie, qui, en voulant servir la raison, la trahissaient tous les jours. Ce caractère de sagesse et de modération lui valut des cordons et des dignités, qu'il obtint honorablement, sans intrigue et sans bassesse.

En 1776 le duc de Saxe Gotha le nomma son ministre plénipotentiaire auprès de la cour de France. Ce fut alors qu'il devint un homme de qualité et que le nom bourgeois de Grimm se transforma en celui de baron de Grimm. D'ailleurs il ne changea rien à ses habitudes ; il continua sa Correspondance littéraire comme auparavant, et s'acquitta en homme d'esprit de ses nouvelles fonctions.

Lorsque les orages de la révolution troublèrent l'heureux ciel de de la France, et qu'il ne fut plus possible aux ministres étrangers de rester à Paris, Grimm se retira auprès du duc et accepta l'asile honorable que ce prince lui offrait.

En 1795 l'impératrice de Russie, qui lui portait une affection particulière, le créa Ministre plénipotentiaire auprès des états du Cercle de Basse-Saxe. Paul Ier le confirma dans ce poste, et il en remplit les devoirs jusqu'à l'époque où une maladie cruelle lui fit perdre un œil, et l'obligea de se retirer entièrement des affaires. Il choisit de nouveau Gotha pour son séjour. Ce fut là qu'il passa les dernières années de sa vie, toujours fidèle à ses études chéries, toujours cultivant les arts et les lettres autant que ses forces pouvaient le lui permettre. Il mourut le 19 décembre 1807.

Outre les deux écrits dont nous avons parlé, nous avons de lui une Dissertation latine sur l'histoire de Maximilien Ier, des Lettres sur la littérature allemande, et quelques autres opuscules dont on trouve la liste dans le Dictionnaire de Meusel.

Il réunissait à une conception facile, à une imagination vive et animée, un esprit droit, un jugement sain, éclairé, et des connaissances singulièrement variées. Sa critique était juste et impartiale toutes les fois qu'il ne s'agissait ni de Fréron, ni de Clément, ni de Palissot, ni d'aucun ennemi du parti philosophique. Mais falait-il défendre la cause de l'Encyclopédie : alors il n'entendait plus raillerie, et accablait ses adversaires de sarcasmes, de plaisanteries, d'épigrammes, et quelquefois même d'invectives.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CE PREMIER VOLUME.

Page

Les Deux Amis, drame de Beaumarchais..... 1
Mots plaisans de Mlle Sophie Arnoud au sujet de Beaumarchais et Mlle Clairon..... 2
Mort de Paulin, acteur du Théâtre Français ; mot plaisant de Voltaire à son sujet..... 3
Anecdotes sur le président Hénault..... 4
Voltaire nommé par le Pape, père temporel des Capucins.. 6
Particularités au sujet du *Silvain* de Marmontel..... 7
Anecdotes sur le banqueroutier Saint-Billard et l'abbé Grisel..... 11
Opuscules philosophiques de Voltaire..... 13
Les Disputes de M. de Rulhière, et détails sur cet écrivain, sur Diderot et sa bibliothèque..... 14
Anecdotes sur l'abbé Trublet..... 18
Anecdotes sur le général Clerk, Ecossais..... 23
Charade, et le chef-d'œuvre des Charades, par Diderot.... 27
Mort de Mlle Camargo et de Mlle Carton..... 30
Arrivée de Jean-Jacques Rousseau à Lyon..... 33
Mot sublime de M. de Châtelmont, assassiné dans les rues de Paris, à son assassin..... 35
Nuits d'Young, traduites en vers français par Colardeau .. 37
Généalogie de la maison de Lorraine, et fameuse affaire du menuet aux fêtes du mariage de Louis XVI..... 39
Chanson populaire de l'avocat Marchand..... 44
Souscription de J. J. Rousseau pour la statue de Voltaire.. 45
Fêtes de Paris et de Versailles, pour le mariage de Louis XVI, et mot de Mlle Arnoud à ce sujet..... 47
Mort de Legros le coiffeur, et mot de sa femme..... 50
Réception de M. de Saint-Lambert à l'Academie française 50

Page

Retour de J. J. Rousseau à Paris..... 54
Lettre du prince de Ligne à J. J. Rousseau..... 57
Rebus et chanson impromptu du chevalier de Boufflers.. 58
Souscription du roi de Prusse pour la statue de Voltaire.. 60
Epigramme sanglante contre Voltaire..... 63
Mort du chimiste Guillaume François Rouelle, et anecdotes à son sujet..... 63
Mélanges de Littérature orientale par Cardonne..... 69
Réception de M. de Brienne à l'Académie française; anecdotes sur le duc de Villars; et disgrâce qu'éprouve le discours de Thomas..... 71
Observations de Diderot sur un ouvrage anglais intitulé : Garrick ou les Acteurs Anglais..... 77
Anecdotes au sujet de M. de Silhouette..... 101
Tragédie en prose de Sedaine..... 104
Lettre du roi de Prusse..... 105
Souscription du Roi de Dannemarc pour la statue de Voltaire 107
Mort de Moncrif..... 107
Ariste, ou les charmes de l'honnêteté, par Séguir de Saint-Brisson..... 110
Mort du Président Hénault..... 112
Incartades du poëte Russe Sumarokoff, et Lettre de l'Impératrice Catherine II à son sujet..... 116
L'Encyclopédie horriblement mutilée par l'Imprimeur Le Breton..... 118
Preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire, par le Père Griffet..... 123
Chanson de Piron à Mme Geoffrin..... 124
Béverley, tragédie bourgeoise de Saurin..... 127
Mot spirituel de Duclos au sujet d'un éléphant..... 129
Remède contre les Rhumes invétérés..... 129
Le Fabricant de Londres, drame de Fenouillot de Falbaire 131
Observations critiques de Clément de Dijon..... 133
Anecdote sur l'abbé Le Monnier et le chanteur Le Gros.. 135
Vers à la louange du duc de Choiseul..... 136
Diderot père et ses enfans..... 136
Mort de M. de Mairan..... 137

Page

Mort du Marquis d'Argens..... 140
Particularités sur la vie de Gentil Bernard tombé en enfance 141
Mot plaisant à la première représentation du fabricant de Londres..... 145
Anecdotes sur milord Gor, Mme de Luchet et M. Touzé 147
Mot de Louis XVIII à Avignon..... 149
Mort de Crébillon fils..... 149
Ouvrages anatomiques de Mlle Biheron..... 153
Réponse de Voltaire à une lettre de M. Sumarokoff, le Corneille des Russes..... 155
Histoire de Charles Quint, par Robertson..... 159
Les Bêtes mieux connues, ou entretiens de l'abbé Joannet 161
L'Académie Française, divisée en deux partis ; épigramme contre le duc de Richelieu ; l'abbé de Voisenon ; réception du prince de Beauveau..... 163
Mort de Bachaumont le nouvelliste..... 170
Mort du comte de Clermont, et anecdote au sujet de sa nomination à l'Académie Française..... 171
Vers aux femmes, par Diderot..... 173
Vie du poëte anglais *Savage*, suivie de celle de *Thompson*, l'auteur des Saisons..... 174
Anecdote sur un jeune professeur et un vieux Cartésien.. 176
Le Bourru Bienfaisant, comédie de Goldoni..... 177
Mémoire pour un fils accusé de parricide..... 181
Les Aventures de Pyrrhus, attribuées à Fénélon..... 184
Anecdote tirée d'un manuscript oriental de la bibliothèque royale de Berlin..... 187
Le Nécrologe des hommes célèbres..... 191
Le Zend Avesta, par Anquétil du Perron..... 192
Mort d'Helvétius, et anecdotes sur sa vie..... 195
Anecdote sur le roi de Prusse et le Marquis d'Argens.. 206
Mot du pape Clément XIV..... 207
Anecdote au sujet de l'avocat Jobart..... 207
Mot d'un bourgeois de Paris à la représentation de Castor et Pollux à l'Opéra..... 208
Vers sur Mme Brillant, Chatte de la maréchale de Luxembourg..... 209

Page
Bons mots de Sophie Arnoud 210
Mort de M. Bignon, prévôt des marchands..... 211
Lettres du chevalier de Boufflers pendant son voyage en Suisse..... 213
Mot de Sophie Arnoud au sujet de Thomas 214
Essai sur les Femmes, par Thomas 215
Les trois Clément..... 216
Histoire philosophique et politique de l'abbé Raynal.... 217
Mort de Mme Favart ; anecdotes sur cette actrice et sur le maréchal de Saxe..... 219
Mot ingénieux du médecin Silva..... 223
Le Dépositaire, comédie de Voltaire; anecdotes sur Ninon de l'Enclos et Molière..... 224
Eloge de Bayle, supprimé à l'Académie des jeux floraux de Toulouse..... 226
Anecdote sur l'abbé de la Bletterie 227
Le ventriloque de Saint-Germain 228
Traité de la tactique par M. de Guibert..... 229
Nos après-dînées à la campagne..... 230
Char volant de l'abbé Desforges 232
Début de Vestris fils dans les ballets de l'Opéra..... 233
Anecdote sur le comte de Scheffer, ministre de Suede en France, et M. Dupin, fermier-général..... 235
Panégyrique de Saint-Louis, par l'abbé Maury 236
Aventures et procès de Mlle Camp 240
Mort du compositeur Cassanéa de Mondonville; anecdotes sur le coin de la reine..... 243
Anecdote sur l'empereur Joseph II 246
Le Billet de Mariage, anecdote sur Frédéric Guillaume Ier, roi de Prusse..... 249
Hubert, peintre et célèbre découpeur..... 250
Recueil de lettres du roi du Prusse sur la guerre de sept ans 253
La conversation Espagnole tableau de Carle Vanloo 255
Incartade du poëte Billard contre les comédiens français.. 256
Retraite du célèbre acteur Caillot..... 252
Mort de Thiriot..... 260
Anecdote sur l'abbé de Voisenon 262

Page

Tour joué aux dames par le duc de Chartres au sujet du parfilage..... 262
Mort de Piron; anecdotes sur sa vie; épigramme sur la mort de Crébillon..... 263
Jugement ingénieux de M. de Sartine..... 269
Année séculaire de la mort de Molière célébrée au Théâtre Français..... 269
Raccommodement de Piron avec Crébillon..... 270
Lettre de la duchesse de la Vallière à Louis XIV, par Blin de Sainmore..... 271
Le cœur de Henri IV laissé dans un coin par les Jésuites de la Flèche..... 272
Mot de Voltaire sur Haller..... 273
Tour joué à Mlle Guimard par le peintre Tragonard.... 274
Mémoires du comte de Lauraguais..... 275
Fables d'Esope, source de la réputation de plusieurs poëtes 279
Mot d'une jeune duchesse au sujet du connétable de M. de Guibert..... 280
Mort de M. Chamousset..... 280
Dessins chinois envoyés à Louis XV..... 283
Mort de M. de la Beaumelle..... 283
Anecdote sur un habitant des Petites-Maisons de Zurich.. 285
Le Barbier de Séville, comédie de M. de Beaumarchais.. 287
Mort de M. de la Condamine..... 289
Question singulière proposée à la faculté de médecine par le comte de Lauraguais..... 293
Venceslas, tragédie de Rotrou; tour joué par le célèbre le Kain à Marmontel..... 294
Lectures de M. le Tessier..... 297
Les Barmécides, tragédie de La Harpe..... 299
Lorédan, tragédie de M. Fontanelle, réclamée par Arnoud de Basculard..... 300
Mort de Louis XV; détails; anecdotes..... 304
Voyages de Montaigne; réflexions sur ses Essais..... 307
Vaudeville attribué à Collé, sur le règne de Louis XVI.. 320
Bon mot sur la retraite du duc d'Aiguillon..... 321
Fable du capitaine de l'Isle..... 321

Page

Nouvelle édition de l'Histoire Philosophique et Politique de l'abbé Raynal..... 322
Réception de l'abbé Delille à l'Académie Française.... 324
Réception de M. Suard à l'Académie Française..... 326
Eloges de Boileau et de Fénélon, lus par d'Alembert à l'Académie..... 338
De l'Encyclopédie, par Voltaire..... 341
Allusion à la reine à une représentation de l'Iphigénie de Gluck..... 344
Imbert mis au Fort-l'Evêque pour sa comédie du Gâteau des Rois..... 345
Vie du Maréchal de Catinat..... 347
Les Confidences d'une Jolie Femme, par Mlle d'Albert 350
Chanson par M. Porcien, peintre..... 353
Vers de Marmontel pour le portrait de d'Alembert..... 354
Réception brillante de M. de Malesherbes à l'Académie Française..... 354
Couplets à la comtesse de Blot, par le capitaine de Lille.. 360
Epitaphe grotesque d'un M. de Mirabeau..... 361
Passion de l'abbé de Dangeau pour la Grammaire ; mot de d'Alembert sur les grands qui postulent pour l'Académie..... 362
Lettre de Montesquieu à Warburton..... 363
Couplets de Mme du Deffand pour le duc de Choiseul.. 365
Système de la femme, par Roussel..... 365
Stances à Mlle ——..... 366
Vers du comte d'Estaing à M. de Guibert..... 367
L'Art de la Toilette, imité de l'anglais de milord Chesterfield..... 367
Fête épicurienne défendue par l'archevêque de Paris.... 377
Fable orientale..... 379
Shakespear, traduit de l'anglais ; jugement de Shakespear par Voltaire..... 379
Romance par M. de Sedaine dans les lettres du chevalier de Boufflers pendant son voyage en Suisse..... 390
Ferveur du Jubilé de 1776 ; mot d'une femme sur les philosophes du siècle..... 391

Page
Oraison funèbre du maréchal de Muy 392
Cause de la distance prodigieuse qu'il y a entre la Métromanie et les autres ouvrages de Piron..... 393
Vers sur l'amour-propre, par l'abbé Porquet..... 394
Esprit de la noblesse française ; mot de la duchesse de Fleury..... 394
Facétieux compliment de clôture de la Comédie Italienne, par Trial..... 395
Impromptu de Voltaire à une femme..... 397
Sur Mlle de l'Espinasse ; son testament singulier..... 397
Réception de La Harpe à l'Académie française..... 401
Jézennemours, roman dramatique de Mercier..... 412
L'Ecole des Pères, par Rétiff de la Bretonne..... 414
Lettre de Mme d'Epinay à l'abbé Galiani 416
Pourquoi l'homme ne naît pas comme les animaux, avec le degré de perfection qui lui est propre ? 418
Anecdote sur Montesquieu..... 422
Couplets du duc de Nivernois 423
La Tentation, conte par le marquis de Saint-Marc 424
Epigramme de Robé sur M. de Saint Foix 425
Molière, drame de Mercier..... 425
Mot de Racine sur Scarron..... 427
Troubles littéraires causés par la traduction de Shakespear 427
Travers de M. de L..... 429
Chansons sur le même, par M. d'Albaret et l'abbé Arnaud 430
Pensées détachées 432
Elphire et Melazone, par M. de Pezai..... 433
Lettres sur J. J. Rousseau à un Prince d'Allemagne 435
Lettre de J. J. Rousseau à sa Bonne..... 444
Mesdemoiselles Dumesnil et Clairon comparées à Racine et Shakespear..... 445
Les romans, ballet, et anecdotes sur Cambini..... 446
Prix de poësie décerné par l'Académie à MM. Gruet et André de Murville ; anecdotes sur M. Gruet ; discours de l'abbé Arnaud sur Homère; lettre de Voltaire sur Shakespear 448

Page
Stances de Fontenelle à Mme Geoffrin..... 453
Lettre de Mme Gardel au marquis d'Amezaga sur Noverre 454
Commentaire historique de Voltaire sur ses ouvrages 458
Mort de M. de Saint Foix ; détail sur sa personne et ses écrits..... 459
Mémoire de l'avocat Beauséjour contre le Marquis de Mirabeau..... 462
J. J. Rousseau renversé par les chevaux de M. de St. Fargeau 467
Ode sur le Jubilé par Gilbert..... 469
Inscription dans le jardin de M. de Pezai..... 469
Vers de l'abbé Delille à M. Turgot..... 470
Mustapha et Zéangir, tragédie de Chamfort ; bontés de la reine pour l'auteur..... 470
Anecdote sur les pièces jouées à la cour..... 472
Dévotion de Mme Geoffrin..... 473
Lettres de Milord Rivers, par Mme Ricoboni..... 475
Corrilla, improvisatrice, couronnée à Rome ; impromptu de Marmontel sur le bandeau de l'amour..... 476
Vers de Fontenelle à une jolie femme, en lui envoyant son Traité du Bonheur..... 477
Vers à la reine, par le fils de Baculard d'Arnaud, âgé de 12 ans..... 477
Lettre à d'Alembert, attribuée au roi de Prusse..... 477
Gentil Bernard ; sa mort ; sa personne et ses ouvrages.... 478
Réception de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, à l'Académie française..... 483
Défense de Shakespear, par M. Rutlidge..... 483
Traduction de l'Iliade par M. Lebrun..... 490
Mémoires de Caroline Matilde, Reine de Dannemarc.... 492
Dupré inventeur d'un feu dévorant ; anecdote de Louis XV à ce sujet..... 494
Voyage de Londres, par l'avocat Grosley, auteur d'un voyage d'Italie..... 494

Fin de la Table des Articles du premier Volume.

MÉMOIRES

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES,

ET

ANECDOTIQUES.

Paris, Janvier, 1770.

ON donna avant hier 12 Janvier, sur le théâtre de la Comédie Française, la première représentation des *Deux Amis*, drame en cinq actes, et en prose par l'auteur d'*Eugénie*, M. *Caron de Beaumarchais*.

On a fait sur cette pièce le quatrain suivant :

J'ai vu de Beaumarchais le drame ridicule,
Et je vais en un mot vous dire ce que c'est:
C'est un change où l'argent circule
Sans produire aucun intérêt.

Il faut que M. de Beaumarchais ait beaucoup de torts, car il n'a point d'amis ; un homme mit sur l'affiche, le jour de la première représentation des *Deux Amis* : *Par un auteur qui n'en a aucun.* Son père, Caron, était un horloger de réputation, qui lui a laissé une fortune honnête. Lui-même était déjà habile dans le même art, et l'on prétend

qu'il trouva, à l'âge de dix-huit ans, le secret de l'échappement de Graham, qui contribua beaucoup à enrichir son père. Il valait bien mieux faire de bonnes montres qu'acheter une charge à la cour, faire le fendant et composer de mauvaises pièces pour Paris. Comme, à la troisième représentation de l'opéra de Zoroastre, la salle était assez vide, M. de Beaumarchais dit à mademoieelle Arnoud : *Sous huit jours, quand tout le monde aura vu la salle, vous n'aurez personne ou bien peu de monde.—Vos amis nous en enverront*, lui répond mademoiselle Arnoud. Cette actrice, connue aussi sous le nom de Sophie, est en possession de dire des épigrammes. C'est elle qui disait, en voyant qu'il n'y avait personne à la seconde représentation de Guillaume Tell : *Voilà un auteur qui fait mentir le proverbe : point d'argent, point de Suisses.* Lorsqu'après la fameuse aventure du *Siége de Calais* de M. de Belloi, mademoiselle Clairon quitta le théâtre pour avoir été mise au Fort-l'Evêque, et qu'elle dit, avec une emphase tout-à-fait touchante et pathétique que le roi était le maître de sa vie et de sa fortune : mais qu'il ne l'était pas de son honneur ; Sophie lui répondit : *Vous avez raison, mademoiselle, où il n'y a rien, le roi perd ses droits.* Sophie passe pour avoir été en ménage réglé pendant huit jours avec M. Bertin, des parties casuelles, autrement dit *Bertinus*. Un jour deux hommes, se trouvant sur le théâtre de l'Opéra, derrière Sophie, sans le savoir, plaignaient beau-

coup M. Bertin des infidélités et mauvais procédés qu'il avait essuyés de la part de ces demoiselles, ajoutant qu'il ne les méritait pas, qu'il était généreux, aimable, facile : que sais-je ?.... Mademoiselle Arnoud se retourne et dit : *On voit bien que ces messieurs ne l'ont pas eu.* On pourrait faire un petit recueil des bons mots de Sophie, qui ont tous le ton de fille, mais d'une fille de beaucoup d'esprit.

Le théâtre de la Comédie Française vient de perdre un acteur nommé Paulin ; il était au théâtre depuis 1742. Il jouait dans la tragédie les tyrans, et dans la comédie les paysans. Ces deux emplois sont réunis à la comédie, c'est joindre les deux extrêmes, l'oppresseur et les opprimés. Il était paysan passable et mauvais tyran ; son jeu était lourd et sans intelligence ; il avait la voix forte, et c'est ce qui séduisit M. de Voltaire, qui espérait en faire quelque chose, et qui disait : *Laissez-moi faire, je vous élève un tyran à la brochette, dont vous serez contens.* Mais le tyran ne répondit pas à son attente, et Paulin resta mauvais. Le rôle, pour lequel il espérait tirer parti de Paulin, était celui de Polifonte, dans la tragédie de Mérope. Pendant qu'on répétait cette tragédie, M. de Voltaire accablait les acteurs de corrections, suivant son usage ; un jour ayant passé la nuit à revoir sa pièce, il réveille son laquais à trois heures du matin, et lui donne une correction à porter à Paulin. Le domestique représente que

c'est heure indue, que M. Paulin dort, et qu'il ne pourra pas entrer chez lui. *Va*, lui répond gravement M. de Voltaire, *cours ; les tyrans ne dorment jamais.*

Le président Hénault vient de nous donner un Recueil de *Pièces de théâtre, en vers et en prose*, vol. in-8vo. orné de vignettes. Ce recueil contient les ouvrages dramatiques de M. le président Hénault. On y trouve d'abord *Cornélie Vestale, tragédie en cinq actes et en vers.* Cette tragédie fut jouée sans succès il y a près de soixante ans, un mauvais esprit de galanterie porta, il y a quelques années, M. Walpole à en faire tirer quelques exemplaires en Angleterre, dans l'imprimerie de sa maison de campagne, et la voilà enfin imprimée en France. J'ai eu l'honneur de vous en rendre compte, si je ne me trompe ; cela est pitoyable. La seconde pièce est intitulée: *Nouveau Théâtre français*, ou *François second roi de France, en cinq actes, en prose, seconde édition, enrichie de notes nouvelles.* Il y a environ vingt ans que ce *François second* fut imprimé pour la première fois. On pourrait croire que c'est Shakespear qui a donné au président Hénault l'idée de cette singulière pièce ; car les tragédies de ce grand génie renferment aussi à peu près toute l'histoire d'un personnage : mais il n'y a aucune affinité entre le poëte anglais et le prosateur français. Le président s'est flatté tout simplement d'avoir imaginé une nouvelle manière de traiter l'histoire, et cette nou-

veauté consistait à substituer à la narration des scènes et des entretiens entre les différens personnages historiques. Il fallait une autre tête que celle du pauvre Hénault, pour faire réussir cette manière. Ce brave président, riche, galant, aimable dans la société, faisant bonne chère, et ayant, par conséquent, toute la France à ses soupers, a aussi voulu jouer un rôle en littérature, et cela lui a réussi, du moins pendant quelque temps. Son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France* est le livre le plus loué du siècle : s'il avait été fait par un pauvre diable de littérateur d'un quatrième étage, à peine aurait-il obtenu quelques regards dédaigneux et distraits de nos merveilleux. Ses pièces de théâtre prouvent qu'il n'avait aucun talent pour le théâtre. Du reste, il a vécu heureux. Sa grande inquiétude était de déplaire à la feue reine, en se faisant enterrer chez les pères de la Doctrine chrétienne, où il avait été élevé. Ces pères étaient véhémentement soupçonnés de jansénisme par Sa Majesté, et le président, par faiblesse, avait promis à sa pieuse et orthodoxe souveraine de faire porter ses os ailleurs ; il n'avait pourtant pas envie de rien changer à ses dispositions, et il mourait de peur de mourir avant la reine, et qu'elle ne découvrit après son départ cette petite supercherie.

Février, 1770.

DIEU a accordé dans sa miséricorde, au patriarche de Ferney, le don de bien des rôles ; mais on ne devinerait pas celui dont il vient de se charger en dernier lieu. Le père temporel des capucins du pays de Gex étant décédé, M. de Voltaire a écrit au pape pour en demander la place ; Clément Ganganelli, qui a plus d'esprit que Clément Rezzonico, lui en a envoyé les patentes, et, en conséquence, le seigneur patriarche a pris possession de la dignité de père temporel des révérends pères capucins du pays de Gex. Cette dignité le mettra en liaison plus étroite avec l'évêque d'Anneci, à qui le père temporel cherchera à rembourser les tours que Sa Grandeur a voulu jouer au Seigneur de Ferney, l'année dernière. On prétend qu'il lui a déjà écrit quelques lettres signées d'une croix † et *Voltaire, capucin indigne.* Il dit que ceux qui ont prévu qu'il mourrait capucin, ne se sont pas trompés et qu'il s'estimerait très-heureux si, à son âge, il pouvait lui arriver de bonnes fortunes de capucin. Je ne doute pas que, sous sa temporalité, l'ordre séraphique ne recouvre bientôt son ancienne splendeur. Un homme qui fait de temps en temps un tour à Ferney, et qui en arrive, nous conta l'autre jour, qu'à son arrivée, le patriarche lui dit : Vous me trouverez bien changé : on devient cagot à mesure qu'on vieillit ; j'ai pris l'habitude de me faire faire quelque lecture pieuse en me mettant à

table. En effet, on commença à lire un sermon du Petit-Carême de Massillon, pendant lequel le patriarche s'écriait toujours : *Ah, que c'est beau! quel style ! quelle harmonie ! quelle éloquence !* Et puis tout-à-coup, au bout de trois ou quatre pages de lecture, il dit : *Tirez Massillon.* On ferma le livre, et son admirateur se livra, à son ordinaire, à toute la verve et à toute la folie de son imagination, qui aura bien de la peine à contracter la gravité nécessaire à un père temporel de capucins.

Mars 1770.

Le 19 du mois passé, on donna sur le théâtre de la Comédie Italienne la première représentation de *Silvain, comédie en vers libres et en un acte, mêlée d'ariettes,* par M. Marmontel, de l'Académie Française ; la musique est de M. Grétry. Voilà, en moins de dix-huit mois, le quatrième ouvrage de ce charmant compositeur qui réunit tous les suffrages. M. Marmontel, en s'annonçant publiquement pour père de *Silvain,* a en même temps légitimé *le Huron* et *Lucile,* enfans exposés et reniés à leur naissance. Ils doivent tous les trois infiniment à leur bon parrain Grétry, qui, au moyen d'une musique pleine de génie et de goût leur a procuré un établissement très-avantageux dans le quartier de la Comédie Italienne, et qui a rendu en dernier lieu le même service au *Tableau Parlant,* de M. Anseaume. Mais en travaillant avec tant de facilité et de succès, en nous char-

mant par ses ouvrages, ou, s'il faut parler comme l'abbé Arnaud, en doublant notre existence, M. Grétry nous fait craindre pour la sienne. Il a la poitrine faible et mauvaise, il crache souvent le sang, il ne se ménage pas assez ; et le moyen de se ménager, quand on est amoureux comme un fou d'une petite créature, jolie comme un cœur et douée des deux plus beaux yeux noirs de la France. Il faut donc s'attendre à voir périr le Pergolesi français, comme celui d'Italie, à la fleur de son âge. Détournons nos yeux de cette triste perspective ; jouissons de l'aurore, sans demander si elle sera suivie d'un beau jour.

Il y a dans cette pièce des détails charmans ; mais le grand mérite de M. Marmontel, c'est d'avoir senti la place et le but de l'air ; il en était bien loin lorsqu'il voulut mettre la *Bergère des Alpes* sur la scène. On lui demanda l'autre jour comment il avait fait pour revenir de ses erreurs, et il nous avoua qu'il devait sa conversion à l'étude des drames du Métastasio.

Le gens de la cour et du monde se sont beaucoup récriés sur le but et la morale de cette pièce ; M. le duc de Noailles a dit que son résultat, en deux mots, était qu'il faut épouser sa servante et laisser braconner ses paysans. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on est intimément persuadé à la cour et dans le grand monde, que de pareils sujets sont traités à dessein par les philosophes, pour répandre leurs opinions dangereuses sur l'égalité de

tous les hommes, sur le préjugé de la naissance ; et que *Silvain*, par exemple, a été composé en vertu d'une délibération prise par tout le corps des encyclopédistes, de faire prêcher à la Comédie Italienne pendant le carême de 1770, le sermon de la chimère des naissances illustres et la doctrine abominable de la liberté de la chasse. Voilà comme on cherche toujours des causes merveilleuses aux effets les moins merveilleux. On ne veut pas me consulter à la cour, on ne veut pas m'écouter dans le monde ; on a tort, et la France se perd ; j'aurais dit le mot de l'énigme : c'est que ce que l'on attribue à un projet comploté par tout le parti philosophique n'est que l'effet très-naturel de la faiblesse de génie de M. Marmontel et de son peu de talent pour le genre dramatique ; c'est qu'il est bien plus aisé d'être outré que d'être simple ; d'imaginer des mœurs et des événemens romanesques, que de trouver des événemens vrais, et de peindre les mœurs telles qu'elles sont, d'une manière intéressante ; c'est que ces touches de mœurs qui supposent dans le poëte un goût exquis, qui exigent de lui une justesse extrême, sont seules capables de donner de la couleur et de la physionomie à ses personnages, et qu'il ne faut pas croire, parce que les petits drames de M. Sedaine ont un air simple et facile, qu'il soit aisé d'en faire de pareils.

Le défaut de naturel gâte tout dans ce Silvain. Pour nous donner l'idée d'un bon seigneur, le poëte lui fait permettre la chasse à tous ses paysans. Ce

n'est pas cela, monsieur Marmontel; vous n'avez trouvé là qu'un moyen sûr de détruire entièrement le gibier dans une terre: un bon seigneur qui a du sens et qui veut faire le bien, craindrait en accordant à ses paysans une permission illimitée de chasse, de les détourner des soins qu'exigent leurs champs, de leur faire perdre l'amour de leur métier, et d'en faire une troupe de vagabonds et de vauriens. Il se contente de faire tuer par ses gardes assez de gibier pour que le cultivateur n'en soit pas vexé; et quand il veut faire du bien à son village, il tient l'enfant de son voisin, parce que c'est un brave homme; il prête quarante écus à l'autre, parce qu'avec cette avance il fera une entreprise utile; il marie, au moyen d'une dot de cent écus, la fille de ce bon vieillard qui a besoin d'un gendre pour soigner son petit bien; il donne une vache à la pauvre veuve, qui demeure au bout de l'avenue du château, et cette vache sert à occuper son loisir, en même temps qu'elle lui procure sa subsistance. Pour des chèvres, j'en ai vu une quantité de distribuées dan son village; mais mon bon seigneur ne ressemblait en rien au seigneur de Marmontel.

L'idée de Silvain est empruntée de la pièce de M. Gessner de Zurich, intitulée *Eraste:* on peut comparer ces deux pièces qui ne se ressemblent guère. La fable allemande est conçue et développée d'une manière infiniment plus naturelle que celle du poëte français; car M. Gessner a le goût trop vrai pour s'engager dans les défilés de M.

Marmontel. Il y a dans la pièce allemande un rôle de vieux domestique, qui n'a pas voulu abandonner le jeune homme après son mariage et dans sa pauvreté : ce rôle est sublime.

Saint-Billard, caissier-général de la poste, a fait sur la fin de l'année dernière une banqueroute frauduleuse de plusieurs millions. Il a été mis à la Bastille, et on lui fait actuellement son procès ; mais quoique ce Billard ait volé les fermiers-généraux des postes et le public d'une manière très-scandaleuse, on doute qu'il soit pendu. Billard se piquait de la plus haute dévotion. Il avait des liaisons intimes avec M. l'abbé Grisel, sous-pénitencier de l'Eglise de Paris, confesseur de M. l'archevêque et directeur de plusieurs dévotes illustres, connu d'ailleurs par son goût décidé pour la garde des dépôts : il était gardien d'autant plus exact qu'il ne rendait jamais. En sa qualité de confesseur de M. Billard, il s'était aussi fait directeur de la caisse des postes. Nous avons vu des financiers faire des dépenses excessives et scandaleuses pour entretenir des filles; Billard, qui ne faisait aucune dépense apparente, avait un genre de luxe particulier ; suivant ses registres, l'entretien de son confesseur allait, année commune, à plus de cent mille écus. On prétend que c'est pour avoir quelques éclaircissemens sur l'objet de cette énorme dépense, que Saint-Grisel a été arrêté, et l'on s'attend à trouver les jésuites au fond du sac. Billard était aussi le prête-nom de l'abbé Grisel pour tous les legs que ce saint

homme se faisait faire par testament. On prenait Billard à serment que ces legs n'étaient pas des fidéicommis, et Billard se parjurait chaque fois en justice. On dit cependant que s'étant parjuré un jour pour un legs de cent mille écus, il lui vint un petit scrupule, et qu'il déclara à son confesseur que pour apaiser sa conscience il ne rendrait pas celui-là. Il faut se passer entre fripons dévots de ces petits scrupules. Saint-Billard, qui sera immortel dans l'histoire de France, par les jeux de mots sublimes que son nom et sa banqueroute ont fait faire, jouissait d'une haute considération dans le parti dévot. Il approchait de la sainte table tous les trois ou quatre jours, et il avait le privilége d'être communié avec une hostie de prêtre. Un jour Billard s'étant présenté à la sainte table, quoiqu'il eût communié la surveille, et le prêtre qui célébrait la messe n'ayant que de petites hosties, il dit à Saint-Billard : *Vous me prenez au dépourvu, il faudra vous contenter de la fortune du pot.* Le patriarche de Ferney a travaillé il y a bien des années à la réputation de l'abbé Grisel, en publiant sa *Conversation avec un intendant des Menus Plaisirs du roi :* c'était un excellent pamphlet. On prétend aussi que dans sa comédie non encore jouée ni imprimée, et intitulée *le Dépôt,* ou *Ninon,* une histoire arrivée à Saint-Grisel avec la famille de feu M. de Tourny, intendant de Bordeaux et grand mangeur de saints, a fourni la principale intrigue de la pièce. Le patriarche est si reconnais-

sant de tous les sujets d'édification que ce saint homme lui a fournis, qu'il a mandé que si, par hasard, il devait être pendu, il ne manquerait pas de venir l'assister dans ses derniers momens, en la qualité de capucin. Voltaire exhortant et assistant le confesseur de M. l'archevêque de Paris au moment de son exaltation, voilà un assez beau sujet de tableau pour le découpeur Huber !

Avril 1770.

Il nous est venu de la manufacture de Ferney un volume in-8° de près de quatre cents pages, intitulé *les Choses utiles et agréables*, tome second. Jusqu'à présent personne ne connaît ici le premier tome ; le second est un composé de plusieurs choses en effet utiles et agréables, mais dont la plus grande partie vous est connue. Tout n'y est pas non plus du patriarche, et il y a plusieurs morceaux de différentes mains.

On lit à la tête du recueil *les Adorateurs, la Requête à tous les Magistrats du Royaume*, et *la Défense de Louis XIV*, trois petits écrits que le patriarche nous envoya successivement sur la fin de l'année dernière. Ensuite on voit une fable turque, intitulée *la Confiance perdue*. Je ne la connaissais pas ; elle est assez étendue : je la crois du patriarche, quoique l'éditeur dise qu'elle a été mise en vers par M. de Seneçai, premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, et retouchée par M. de la Parisière, évêque de Nismes. On lit ensuite plusieurs pièces

publiées dans le temps du procès de Bélisaire. Vient l'extrait du *Sermon prêché en* 1768, *dans la chapelle de la cour à Pétersbourg*, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de son altesse impériale monseigneur le grand-duc de Russie. Ce Sermon contre le zèle fanatique des chrétiens, attribué à Platon, archimandrite de Froitza, paraît avoir été dicté de la chaire patriarchale de Ferney. On lit ensuite le fragment d'une lettre de l'impératrice de Russie sur l'aventure de l'évêque de Rostow, amateur du principe des deux puissances. Cette lettre très-édifiante a déjà été imprimée ; la lettre à Warburton est bien du patriarche, elle n'est pas tendre. Ce Warburton, qui, de son côté, écrit sans cesse contre le patriarche, peut passer, pour son La Beaumelle d'Angleterre. Après une petite faible du patriarche, on lit un Discours en vers *sur les Disputes*, par M. de Rulhière, que l'éditeur estropiant appelle M. de Lullier. Ce discours est imprimé ici pour la première fois : vous l'avez lu à la suite de ces feuilles, dans le temps qu'il concourut, sans être admis, pour le prix de l'Académie française. M. de Rulhière a suivi M. le baron de Breteuil dans ses ambassades en Russie et en Suède. C'est un homme qui a certainement du talent ; il fait joliment les vers ; il écrit avec précision et élégance en prose ; mais il s'en faut bien que ce soit un bon esprit. Il est de ces gens qui vont toujours droit devant eux sans regarder jamais ni à leur droite, ni à leur

gauche : ce chemin mène souvent droit aux Petites-Maisons. Ne vous trouvez pas directement dans le chemin de cet homme-là ; marchez à côté de lui tant qu'il vous plaira, il ne vous apercevra de sa vie. Lorsqu'ensuite il s'agit de le ramener sur le passé, et de lui en faire rendre compte, il supplée de bonne foi par l'imagination à tout ce qu'il n'a pas vu : il ne croit pas même mentir, n'ayant pas vu le vrai ; il ne l'a pas oublié, et il ne peut le rapporter. Si j'étais ministre des affaires étrangères, et que je fusse curieux d'avoir des notions fausses de tous les états et cabinets de l'Europe je ne manquerais pas de faire voyager quelques bonnes têtes de cette espèce. M. de Rulhière a été employé à Pétersbourg et à Stockholm, vraisemblablement pour remplir ce but ; il est aujourd'hui attaché au bureau des affaires étrangères avec pension, mais sans fonction précise. Il a écrit l'*Histoire de la dernière révolution de Russie*, avec une témérité incroyable. Ce qui l'est peut-être encore davantage, c'est l'étourderie avec laquelle il lit ce morceau, depuis plusieurs années, de cercle en cercle. C'est un pur hasard si cet ouvrage n'est pas encore tombé entre les mains de quelqu'imprimeur avide : l'auteur a bien fait tout ce qu'il fallait pour cela. Un homme sage ne dormirait plus s'il s'était permis d'écrire une relation de cette espèce : mais c'est qu'un homme sage ne se le serait jamais permis. Les fous ont une sécurité dont les têtes sages n'ont

point d'idée. J'ai vu Rulhière lire à Paris sa relation dans un cercle de vingt personnes, composé de toutes les nations de l'Europe. Il se mit à côté du Prince Adam Czartoryski, et s'interrompait à tout moment pour demander à ce prince comment il trouvait cela. Il interpellait ainsi le cousin-germain du roi de Pologne; et dans les premières lignes de sa relation on lit que le roi de Pologne a servi aux plaisirs du chevalier Williams, ministre d'Angleterre en Russie, et que c'est là la première source de sa fortune. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que cette scène se passait chez madame Geoffrin. Après la lecture, le prince Adam vint à moi et me dit: *Concevez-vous mon embarras et mon étonnement? Concevez-vous qu'on me lise cela en présence de vingt personnes? J'ai été vingt fois tenté de me lever et de sortir.* A peine le prince m'eut il quitté que Rulhière s'approche de moi et me dit: *Eh bien, le prince est bien content, n'est-il pas vrai?* On peut juger par ce trait et de la bonne tête de l'auteur et de la sagesse qui règne dans sa relation; elle est d'ailleurs très-intéressante, parce que le sujet l'est infiniment, et que l'auteur ne manque ni d'art ni de talent. Quant à la vérité des faits, nul homme sensé ne se persuadera qu'un étranger, pour avoir passé quelque temps au milieu de la nation la moins communicative de l'Europe, ait pu connaître les ressorts cachés de cette grande affaire, et être à portée de savoir ce qui s'est passé et ce qui

s'est dit dans des tête-à-tête de l'impératrice avec le comte de Panin, ou d'autres principaux acteurs. Je crois M. de Rulhière à peu près le seul homme en Europe qui ait foi à la vérité de sa relation.

Après son *Discours sur les Disputes*, on trouve dans le Recueil des Choses utiles et agréables, plusieurs pièces fugitives en vers, toutes connues. Il n'y fallait pas insérer la détestable chanson faite, il y a quelques années, contre Molé acteur de la Comédie Française : pourquoi conserver une platitude grossière, sans sel et sans agrément ? L'*Avis aux gens de lettres*, que M. de Falbaire a publié cet hiver, figure tout aussi mal dans un Recueil de Choses utiles et agréables ; c'est un écrit plein de détails bas et d'expressions ignobles. L'éditeur relève dans une note le fait de la bibliothèque de M. Diderot. Il dit que l'impératrice de Russie donna cinquante mille livres de sa bibliothèque, et la lui laissa ; cela n'est pas exact. Le bienfait que M. Diderot tient de la munificence de cette grande princesse, et qui est la source unique de l'aisance dont il jouit, est une somme de soixante-six mille livres. On a bien de la peine à conserver parmi les hommes les registres de la bienfaisance, sans falsification et avec quelque exactitude. A la fin du Recueil on lit des anecdotes sur Fréron ; il est aisé de reconnaître la main qui a daigné tracer l'histoire des mœurs, faits et gestes de ce folliculaire qui vient encore d'être emprisonné pour insulte faite au peintre Casanove.

J'ai appris par ces anecdotes que Fréron a volé un couteau au chirurgien Louis ; et ce fait, ainsi que les autres détails de sa vie, m'a paru infiniment important pour l'histoire littéraire de ce dix-huitième siècle.

L'abbé Trublet chanoine et archidiacre de Saint-Malo, l'un des quarante de l'Académie française, mourut à Saint Malo, sa patrie le 14 du mois passé. Il laisse par sa mort une place vacante à l'Académie, qui sera sans doute donnée à M. de Saint-Lambert. L'Abbé Trublet n'était pas jeune. Il était juré peseur d'œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée, pour me servir de l'expression de M. de Voltaire. Sa prétention était d'être fin comme l'ambre ; il mettait dans son petit style la recherche que les coquettes mettent dans leur parure ; mais son pinceau n'était pas large, et son petit coloris excitait toujours l'idée de mesquinerie et de bassese. Au reste, la connaissance de sa personne pouvait influer sur la sensation que faisaient ses livres. Il avait la figure ignoble et déplaisante, l'air pauvre et malpropre ; il était flagorneur et bas dans ses manières ; de sorte que sa personne était beaucoup plus méprisée que ses ouvrages. Avec cette tournure aimable, l'abbé Trublet prétendait avoir eu beaucoup de bonnes fortunes ; et cela n'est pas physiquement impossible : il ne s'agit que de savoir à quel étage. Ses mœurs subalternes l'avaient attaché au char de

MM. de Fontenelle et de la Motte-Houdart, dont il s'était fait le valet. Il faisait consister sa gloire à savoir et à raconter avec précision comment Fontenelle toussait et crachait. Il a publié après la mort de cet homme illustre un gros *Fontenelliana*, qui est un chef-d'œuvre pour la platitude, les détails minutieux, et les pauvretés qui y sont rapportées avec une prétention à mourir de rire. L'abbé Trublet prétendait être fin et ingénieux dans ses tournures et jusque dans la manière de placer ses virugles et ses points ; il y a dans ses ponctuations une dépense d'esprit effrayante ; c'était une bête de beaucoup d'esprit. Cela me rappelle le mot de madame Geoffrin. On disait un jour devant elle que l'abbé Trublet était pourtant un homme d'esprit ; elle se mit en colère, et dit, *que ce n'était qu'une bête frottée d'esprit ; qu'à la vérité on lui avait mis de cette écume partout.* Elle prétend que les hommes sont un composé de plusieurs petits pots ; qu'il y a le petit pot de l'esprit, le petit pot de l'imagination, le petit pot de raison, la grande marmite de pure bêtise. Le destin prend de chacun de ces pots, ce qu'il lui plaît, et en compose un ensemble qui forme la tête d'un homme. Suivant les Mémoires de Madame Geoffrin, le destin voulant faire un abbé Trublet, ne puisa que dans la grande marmite ; ensuite craignant d'en avoir trop pris, il ouvrit le petit pot d'esprit, qui bout toujours, et qui jette par conséquent de l'écume. Le destin croyant puiser dans ce pot, n'en attrapa

que l'écume, et en barbouilla le fond de pure bêtise de l'abbé Trublet. Cela a l'air d'un conte de magie et de sortilége; mais c'est toujours un conte bien moral. Le meilleur ouvrage de cet archidiacre c'est ses *Essais de littérature, de philosophie et de morale,* en plusieurs volumes. Je les ai lus trop jeune pour oser en hasarder ici mon avis; je crois néanmoins que si l'abbé Trublet avait voulu s'en tenir à un ou deux volumes de ces Essais, sans jamais rien imprimer d'ailleurs, il aurait peut-être passé pour un écrivain estimable. Mais il ne sut pas s'arrêter, et ses derniers volumes sont très-inférieurs aux premiers. Il allait ramassant de droite et de gauche ce qu'il entendait dire, et en faisait le soir des paragraphes pour ses Essais. Il dit un jour qu'il se faisait fort d'en donner un volume tous les six mois; l'abbé de Cannaie, qui était présent, et qui est malin, lui répondit: *C'est suivant les gens qu'on voit.* Maupertuis prétendait que les Essais de l'abbé Trublet avaient une si grande réputation en Allemagne, que les maîtres de poste refusaient des chevaux à ceux qui ne les avaient pas lus. Dans un de ces volumes d'Essais l'abbé Trublet se mit à faire une dissertation pour découvrir les raisons de l'ennui que causait la lecture de la Henriade. C'est cette dissertation qui est la véritable source de l'immortalité de l'abbé Trublet. L'auteur de la Henriade ne voulut pas manquer de reconnaissance envers le laborieux dissertateur, et le fourra, depuis ce moment-là

dans ses petits écrits : le portrait de l'abbé Trublet dans le Pauvre Diable, est un chef-d'œuvre qui durera autant que la littérature française. L'abbé Trublet n'avait d'autre grief contre les vers de M. de Voltaire que d'y être traité de diacre, tandis qu'il était archidiacre : et le patriarche répondit à cela : *Je lui demande pardon ; j'ai tort, je le croyais dans les moindres.* L'abbé Trublet brigua pendant environ vingt ans l'honneur d'être de l'Académie française, et cette constance contribua beaucoup à le rendre ridicule. A chaque vacance il arrivait à Paris en toute diligence, par le coche de Saint-Malo, faisait ses visites, n'obtenait pas la place, et s'en retournait après l'élection. Un jour Piron, qui ne demeurait pas loin de Fontenelle, met sa tête à la fenêtre ; il voit sortir un enterrement de la porte de Fontenelle ; il ferme la fenêtre, et écrit d'office à l'abbé Trublet d'arriver et de solliciter la place vacante. Trublet arrive par le coche, trouve Fontenelle en bonne santé, et point de place vacante : c'était M. Daube, neveu de M. Fontenelle, qu'on portait en terre ; ce M. Daube dont il est dit dans le Discours sur les Disputes :

Auriez-vous par hazard connu feu monsieur Daube
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?

Piron s'était mis dans la tête que l'oncle, âgé de cent ans, devait mourir avant le neveu âgé de cinquante, et le client Trublet en fut cette fois-ci pour ses frais de coche. Il entra enfin à l'Académie sans dire gare, et lorsque personne ne s'y attendait. Il

s'était fait un parti parmi les dévots ; il avait travaillé quelque temps au Journal Chrétien ; il avait trouvé le moyen de faire savoir à la reine que son zèle et ses travaux pour la religion lui avaient attiré la haine des philosophes, et que les stigmates, dont il avait été marqué dans le Pauvre Diable, prouvaient à quel point il était martyr de la bonne cause. Le cœur chrétien de feu la reine en fut ému, on forma une petite cabale : le président Hénault se chargea de la conduire ; le secret fut bien gardé, et l'abbé Trublet eut la pluralité des voix, au grand étonnement de la plupart des académiciens. Puisque l'approche du jubilé est un temps de confession et de rémission, nous devons encore nous accuser, moi et quelques autres vauriens, de nous être amusés pendant longtemps aux dépens de l'abbé Trublet, en faisant le soir dans nos conciliabules, son roman littéraire avec une grande vérité. Nous avions supposé que s'offrant à chaque vacance, il avait toujours quarante éloges tout prêts dans l'espérance de succéder à un des quarante, sans exception de personne ; de sorte que dès qu'il avait manqué une place, il s'en retournait faire l'éloge de celui qui l'avait obtenue. Nous voulions un jour lui faire perdre son portefeuille sur le grand chemin de Paris à Saint-Malo, le ramasser, et le faire imprimer. Il ne s'agissait que de faire, dans le goût de l'abbé Trublet, quarante éloges funèbres des quarante académiciens vivans ; cela pouvait être infiniment

gai et très-plaisant ; ce qu'il y de a sûr, c'est que cela nous amusa fort long-temps. On lisait à la tête de chaque éloge : *Au cas que je succède à Monsieur un tel.* L'abbé Trublet, après avoir obtenu le but de tout ses désirs, éprouva que rien n'était plus funeste à l'homme que de n'avoir plus rien à désirer ; il tomba dans l'ennui et dans la langueur. Il y a plus de cinq ans qu'il a totalement abandonné le théâtre de ses souffrances et de son triomphe, et qu'il s'est retiré dans sa patrie pour y jouir en paix de la considération attachée, en province, au titre d'académicien. A sa réception à l'académie, il envoya son discours, en qualité de confrère, à M. de Voltaire. Ce procédé toucha le patriarche, il fit sa paix avec l'archidiacre, et cette paix a été inviolablement observée. Oncques depuis l'abbé Trublet ne s'est trouvé fourré dans les petits pamphlets de Ferney. Vous connaissez depuis long-temps l'instrument de paix entre le patriarche de Ferney et l'archidiacre de Saint-Malo, ensemble la ratification de ce dernier. (1)

Mai 1770.

Il vient de paraître une lettre adressée à M. Clerk, Ecossais, qui a servi comme brigadier-général dans les troupes britanniques envoyées au secours du Portugal pendant la dernière guerre.

(1) Voyez dans l'édition de Beaumarchais la lettre de M. de Voltaire à l'abbé Trublet, en date du 22 Avril 1761. *(Note de l'Ed.)*

L'auteur de la lettre, autre officier anglais, a servi sous lui en qualité d'aide-de-camp, et est sans doute resté en Portugal après la conclusion de la paix. Le général Clerk traversa alors l'Espagne et vint à Paris, où il s'arrêta fort long-temps. C'est un homme d'esprit, mais grand parleur, et même fatiguant par le tic qu'il a d'ajouter à chaque phrase qu'il prononce un *Hem!* de sorte qu'il a l'air de vous interroger continuellement, quoiqu'il n'attende jamais votre réponse. Malgré cela nous nous en accommodions fort bien, et il n'y a que madame Geoffrin, à qui il faut une grande variété de personnes et de choses, et qui n'aime pas à s'arrêter long-temps sur le même objet, qui ne puisse penser encore aujourd'hui au général Clerk sans ressentir un frémissement universel par tout le corps. Le baron d'Holbach lui avait mené cet étranger, et après les premiers complimens, et une visite d'une demi-heure, il s'était levé pour s'en aller. M. Clerk, au lieu de suivre celui qui l'avait présenté, comme c'est l'usage dans une première visite, reste. Madame Geoffrin lui demande s'il va beaucoup aux spectacles.—Rarement.—Aux promenades.—Très-peu.—A la cour, chez les princes.—On ne saurait moins.—A quoi passez-vous donc votre temps?—Mais quand je me trouve bien dans une maison, je cause et je reste. A ces mots madame Geoffrin pâlit. Il était six heures du soir; elle pense qu'à dix heures du soir M. Clerk se trouvera peut être encore bien

dans sa maison ; cette idée lui donne le frisson de la fièvre. Le hasard amène M. d'Alembert ; madame Geoffrin lui persuade, au bout de quelque temps, qu'il ne se porte pas bien, et qu'il faut qu'il se fasse ramener par le général Clerk. Celui-ci, charmé de rendre service, dit à M. d'Alembert qu'il est le maître de disposer de son carrosse, et qu'il n'en a besoin lui que le soir pour le ramener. Ces mots furent un coup de foudre pour madame Geoffrin qui ne put jamais se débarrasser de notre Ecossais, quelque changement qu'il survint successivement dans son appartement, par l'arrivée et le départ des visites. Elle ne pense pas encore aujourd'hui de sang-froid à cette journée ; et elle ne se coucha pas sans prendre ses mesures contre le danger d'une seconde visite. Je n'ai jamais pu lui persuader que le général Clerk fut un homme de bonne compagnie. Dans le fait, je ne lui ai connu de tort fondé qu'avec ses chevaux qu'il faisait venir à quatre heures et demie dans les maisons où il avait dîné, et qui se morfondaient ordinairement à son carrosse au milieu de l'hiver jusqu'à minuit, sans avoir bougé de place ; preuve évidente que, sans l'adoption de l'espèce, il n'y a point de droit des gens ! Mais nous voilà aussi loin de notre histoire du Portugal que des Sépultures fortunées de Moukden. Puisque cela est ainsi, il ne m'en coûtera pas davantage de rapporter encore un mot du célèbre David Garrick. Le général Clerk nous fit un jour à table, en pré-

sence de cet illustre acteur, un long discours pour nous prouver que l'enthousiasme des Anglais pour Shakespear, n'était qu'une affaire de mode et de religion; que personne n'entendait ni n'admirait de bonne foi cet auteur; mais que M. Garrick, par son jeu plein de génie, avait trouvé le secret d'en faire l'idole de la nation. Garrick, grand admirateur de Shakespear, et naturellement plein de vivacité et de pétulance, se contint long-temps; enfin il se lève de table, prend la main de M. Clerk, et lui dit: *Je vous promets, mon général, que de ma vie je ne m'aviserai de parler guerre.* Mais il est temps d'écouter le rapport de l'aide-de-camp resté en Portugal.

LETTRE *de M. Shaw-Groset, lieutenant-colonel à M. le général Clerk, brigadier-général dans l'armée britannique.*

Elvas, 5 décembre 1769.

" Un événement fort singulier, Monsieur, " vient d'arriver dans ce voisinage. Le roi, com- " me vous savez, a passé quelque temps à Villavi- " ciosa, l'une de ses maisons de chasse, à quatre " lieues d'ici. Dimanche dernier, en allant pour " se promener suivant sa coutume, un homme en " habit de paysan, ayant un grand bâton à la " main, attendit à une des portes du parc, que la " Cour qui précède le roi eût passé, et eut l'in- " concevable audace de lever la main sur le prince. " Le roi avança son cheval sur lui, et lui de- " manda: *Etes-vous fou?* Dans cet instant,

" quelques-uns de la Cour voyant ce qui se pas-
" sait, accoururent au secours du roi : mais l'hom-
" me ne se laissa pas aisément désarmer. Le
" comte de Prado, un des gentils hommes de la
" chambre du roi, reçut entre autres deux ou trois
" violens coups sur la tête. Sur ces entrefaites,
" toute la Cour se rassembla, et l'homme aurait
" été mis en pièces, si le roi n'avait crié : *Ne le*
" *tuez pas, mais qu'on le mène chez don Louis*
" *d'Acunha, un des secrétaires d'Etat.* Quand
" cet homme fut examiné, on lui demanda qui il
" était, et comment il avait pu se laisser aller à
" commettre une action aussi téméraire? Il ré-
" pondit qu'il était un vieux soldat réformé, que
" le roi lui devait huit années d'arrérages sur sa
" solde, plusieurs habits d'uniforme, et un petit
" mulet qu'on lui avait enlevé de force; qu'il
" avait remis à ce sujet une requête au roi sans
" obtenir aucune réponse; qu'il en avait présenté
" une autre à Sa Majesté, la reine. Cet événement,
" Monsieur, vous paraîtra sans doute aussi inconce-
" vable qu'à moi. Cet homme a servi jadis dans un
" régiment d'artillerie, dans la garnison où vous
" commandiez, et a toujours passé pour un homme
" très-déterminé. Il dit qu'il sait très-bien qu'on
" le mettra à mort."

La charade est une sorte d'énigme dont on partage le mot en autant de parts qu'il a de syllabes, on assigne ensuite à chaque part sa proprié-

té, et puis on dit la propriété du tout. Ainsi, je dirai : Ma première partie n'est jamais mauvaise, ma seconde n'est jamais malpropre, et mon tout est souvent l'un et l'autre. Le mot de cette charade est *Bonnet*, parce que ce qui est bon n'est jamais mauvais, ce qui est net n'est pas malpropre. C'est ainsi que ces jours passés, par un effort de génie sublime, ou par un de ces bonheurs qu'on ne peut se promettre, et dont il faut se féliciter quand on l'a obtenu, j'ai eu la gloire immortelle d'inventer la charade suivante : Ma première partie se plante, ma seconde se noue, et mon tout est mon tout. Si vous n'en devinez pas le mot, vous ne le saurez qu'à la fin de cet article. Cela me rappelle une charade qu'une très-jolie femme de vingt ans adressa un jour aux Délices à M. Voltaire qui lui avait dit beaucoup de galanteries. La voici : Ma première partie est ce que vous nous faites quand vous vous taisez ; ma seconde est ce que vous nous faites faire quand vous parlez ; mon tout est ce que toute l'Europe admire, et ce que je ne voudrais cependant pas être ; le mot était *Voltaire*. Une femme, ayant l'âge et le don de plaire, ne devait pas être tentée en effet de prendre la place du vieillard le plus rassasié de gloire. Aujourd'hui c'est, au contraire de l'aventure des Délices, à une jeune femme de vingt ans qu'un vieux philosophe adresse une charade pour se conformer au goût du moment, et afin d'accomplir ce que le prophète a dit dans le chapitre des Ma-

lédictions ; car il est écrit : *Je t'ôterai le goût des choses sensées et profondes, et tes philosophes seront réduits à faire des charades.*

Le chef-d'œuvre des charades, à madame de Prunevaux, par M. Diderot.

Ma première enivre le monde :
Pour la traiter avec mépris,
Il faudrait être la seconde,
Et mon ensemble a quelque prix.

De ma première on fait un cas extrême,
Vous l'avez souvent à la main ;
Ma seconde est en vous, ma seconde est vous-même,
Et mon tout partagé formerait votre sein.

Si l'on s'en tient au lot de ma dernière,
Il faut s'attendre à des jaloux ;
Mais, au défaut de la première,
L'esprit languit dans la poussière,
Et la beauté se fane sans époux.

Utile en paix, utile en guerre,
Désir et poison des humains,
Un insensé me tira de la terre ;
Je corrompis son cœur et je souillai ses mains,
Voilà ma syllabe première.
Ma seconde habite les cieux,
Voltige autour de vous, se montre dans vos yeux :
C'est un pur esprit de lumière.

Lorsque le Tout-Puissant, bien ou mal à propos,
Sortant un jour de son repos,
Visita la nuit éternelle,
Il était porté sur mon aile ;
Et tandis que sa main posait les fondemens
De la machine immense,
Mes chants, unis à dix mille instrumens,
De la nuit incréée écartaient le silence.

Vous ne me nommez pas, et l'énigme vous fuit ?
Eh bien ! lisez donc ce qui suit.

Jeune homme, arrête, et souffre qu'un moment
Je demeure où j'ai pris naissance . . .
Mais il ne m'entend pas. L'homme est capricieux :
Tous les jours son impatience,
Pour une courte jouissance,
Détruit de l'avenir l'espoir délicieux.
Bientôt, hélas ! sa main légère
M'a séparé d'avec mon père,
Et va m'attacher au lacet
Qui serre le joli corset
De sa jeune et tendre bergère.
Là, si mon règne fut charmant,
Il fut bien court : presqu'avant que de naître,
Je mourus où le jeune amant
Se mourait, lui, de ne pas être.

Ainsi l'homme, jouet de sa folle pensée.
Court après le plaisir, n'atteint que la douleur,
Sous son vêtement déguisée ;
Et, dans son ardeur insensée,
Perd le fruit pour cueillir la fleur.

Y êtes-vous enfin !—Non.—La chose est étrange !
Et vous avez de l'esprit comme un ange !
Et votre bourse est pleine d'or !
M'entendez-vous ?—Non, pas encor.
Mais j'ai tout dit.—Il est vrai, c'est . . .

En effet, *or* et *ange* font *orange*. Quant à mon immortelle charade, le mot en est *maîtresse*.

La mort vient de nous enlever deux vierges émérites de l'Académie royale de musique, vulgairement dite Opéra. Elles étaient mortes au théâtre depuis long-temps, et leur honorable vieillesse se soutenait des fruits des travaux de leur

jeunesse. Les noms de Camargo et de Carton seront éternellement célèbres dans les fastes de l'Opéra. Mademoiselle Camargo, sœur de Cupis Violon, connue dans les coulisses par mille aventures brillantes, s'est immortalisée au théâtre, comme fondatrice de cette danse à cabrioles que mademoiselle Allard a portée de nos jours à ce haut point de perfection et de gloire. C'est Camargo qui osa la première faire racourcir ses jupons, et cette invention utile qui met les amateurs en état de juger avec connaissance des jambes des danseuses, a été depuis généralement adoptée ; mais alors elle pensa occasionner un schisme très-dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies ; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive église, qui répugnait à voir des pirouettes et des gargouillades embarrassées par la longeur des cotillons. La sorbonne de l'Opéra fut long-temps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. Enfin, elle prit un tempérament qui mit tout le monde d'accord ; elle se décida pour les jupes raccourcies ; mais elle déclara en même temps, qu'aucune danseuse ne pourrait paraître au théâtre sans caleçon. Cette décision est devenue depuis un point de discipline fondamental, par l'acceptation générale de toutes les puissances de l'Opéra. J'ai eu le bonheur, en arrivant en France,

de trouver Camargo encore au théâtre, mais elle était dans son automne, et touchait même à son hiver. Elle a vécu depuis dans une paisible et honorable retraite, avec une demi-douzaine de chiens, et un ami qui lui était resté de ses mille et un amans, et à qui elle a légué ses chiens. Il lui a fait faire un enterrement magnifique, et tout le monde admirait cette tenture en blanc, symbole de virginité, dont les personnes non mariées sont en droit de se servir dans leurs cérémonies funèbres. Depuis que Camargo a quitté le théâtre, la danse de tout genre a fait tant de progrès, que sa légèreté tant admirée de son temps, n'aurait obtenu que des applaudissemens bien médiocres à côté de mademoiselle Allard, et d'autres sauteuses moins ingambes que cette dernière; mais pour aller à la postérité tout dépend de se trouver à l'époque des jupes raccourcies.

Quant à Carton, elle a vieilli dans l'emploi obscur de chanteuse des chœurs; mais elle s'était fait un nom par ses aventures amoureuses et ses bons mots. C'était une fille, mais de bonne compagnie pour les hommes, distinguée par son esprit et ses saillies. Elle comptait l'illustre comte de Saxe parmi ses conquêtes. Elle le suivit aux fameux camp de Muhlberg en Saxe, en 1730, où elle eut la gloire de souper avec les deux rois, Auguste II de Pologne, et Frédéric-Guillaume de Prusse, et les princes leurs fils et leurs successeurs au trône, dont l'un a un peu fait parler de lui depuis. Après

cette brillante aventure, Carton n'en revint pas moins en France, brailler sur le théâtre de l'Opéra, comme auparavant. Elle s'est retirée du théâtre et du monde, presqu'en même temps que Camargo. Elle a été remplacée, quant au département des bons mots, par l'illustre Sophie Arnoud, qui a encore trouvé le secret de charmer au théâtre par les grâces de sa figure et de son jeu, en chantant, sans voix, la musique la plus soporifique de l'Europe. L'abbé Galiani se trouvant un jour au spectacle de la cour, tout le monde s'extasia autour de lui sur la voix de mademoiselle Arnoud ; on lui demanda son avis ; *C'est*, dit-il, *le plus bel asthme que j'aie jamais entendu.*

Jean-Jacques Rousseau se trouve depuis quelque temps à Lyon. Il a quitté son asile du Dauphiné, le château de Bourdeille, si je ne me trompe. On prétend que c'est à cause d'une brouillerie survenue entre lui et la dame du château : mais il me semble qu'on n'en sait rien de positif. Ce qui est plus sûr, c'est qu'il a traité le sujet de *Pygmalion* dans un acte d'opéra comique, moitié chanté et moitié parlé, suivant les *us* barbares de la nouvelle cuisine française. Il n'y a, à ce qu'on assure, qu'un acteur dans cet acte, c'est Pygmalion. Le rôle de la statue est très-court : elle ne dit que trois mots. Lorsqu'elle se sent animée, elle se touche le cœur, et dit : *C'est moi.* Elle s'approche d'une statue voisine, et la sentant

inanimée, elle dit : *Ce n'est plus moi.* Portant, ensuite la main sur le cœur de Pygmalion et le sentant palpiter, elle dit : *C'est encore moi.* Cela est peut-être un peu entortillé, un peu métaphysique : le *moi* est un terme bien abstrait pour une première pensée ou plutôt un premier sentiment. Ce qui existe rapporte tout à son existence par une loi immuable et nécessaire, mais sans le savoir. Pour découvrir cette vérité, aujourd'hui commune, il a fallu une longue suite d'observations et un long exercice de nos facultés intellectuelles. Comment une statue métamorphosée trouverait-elle, dans le premier instant, un résultat si compliqué, et qui suppose tant de combinaisons et de rapports aperçus ? Le premier mot d'un être subitement animé serait sans doute quelque expression passionnée, impétueuse, douloureuse ; l'aspect de l'univers le troublerait ; il s'en croirait menacé, sa propre énergie lui ferait peur. Vous voilà sur la voie pour trouver les premiers mots de la statue ; mais malgré la justesse dont je crois ces observations, je suis persuadé que les trois mots de la statue de M. Rousseau feront fortune au théâtre, qui est en possession de faire applaudir des choses bien autrement fausses. Ce qui me paraît mal vu, c'est d'avoir traité ce sujet dans la forme ambigue de nos opéras comiques, où l'on parle et chante alternativement. Une pièce dans laquelle il s'opère un miracle, exige l'imitation la plus éloignée possible de notre manière d'être.

On dit que M. Rousseau a été tenté de mettre

au théâtre encore une autre scène fort tragique qui vient d'arriver à Lyon, mais qu'il a ensuite renoncé à ce projet. Un jeune homme et une jeune fille, celui-là maître en fait d'armes, Italien de naissance, celle-ci fille d'un aubergiste fort à son aise, avaient pris l'un pour l'autre la plus forte passion. Les parens leur ayant annoncé que leur mariage ne peut avoir lieu, et qu'ils ne seront jamais l'un à l'autre, les jeunes gens, revenus de leur première douleur, se jurent une foi éternelle : et pour rendre leurs sermens indépendans des événemens, ils prennent jour ensemble, se parent comme deux victimes, se rendent à la campagne près de la ville, dans une chapelle, et là, agenouillés devant l'autel, ils se tirent chacun un coup de pistolet en se tenant étroitement embrassés. L'histoire dit qu'ils s'étaient armés aussi de deux poignards, pour s'achever dans le cas où les pistolets ne les auraient pas tués roides, mais que cette funeste précaution avait été superflue. Des lettres écrites de Lyon par des personnes respectables, assurent la vérité de ce fait singulier et bizarre, avec tous ses détails.

Un scélérat échappé des galères, qui a commis plusieurs assassinats dans les rues de Paris, en très-peu de jours, vient d'expier ses crimes par le supplice de la roue. Un de ceux qui ont eu le malheur d'être rencontrés par ce misérable, est M. Perrinet de Châtelmont, qui vient de mourir de sa blessure après avoir langui près d'un mois. C'était le cadet

d'une nombreuse famille protestante, fort connue dans la finance; il avait cinquante et quelques années. J'ai connu son oncle, homme d'esprit, qui mourut il y a sept ou huit ans, fermier général et nonagénaire. Il avait passé sa jeunesse, comme c'était la mode alors, dans les cafés de Paris, avec tous les beaux esprits à la mode, et il est fait mention de lui dans les fameux couplets de Jean-Baptiste Rousseau, qui lui occasionnèrent un procès criminel. Le vieux Perrinet y est cité comme attaché à la foi protestante. Quand je l'ai connu, il avait embrassé depuis long-temps le parti de la neutralité; il était possesseur de plusieurs millions, avec beaucoup de simplicité dans les mœurs et une grande subtilité dans l'esprit. Ses deux petites filles ont porté leurs richesses dans deux familles de condition, en épousant l'une un Langeron, l'autre un Brienne. Ses collatéraux, qui jouissent tous d'une fortune très-honnête, neutres comme leur oncle, se sont conformés, quant à l'extérieur, au culte dominant, excepté ce pauvre Châtelmont qui vient d'être assassiné, et qui était resté zélé protestant. Ses frères jouissent de leur fortune comme il convient à des citoyens honnêtes. Châtelmont en usait comme un saint homme qui n'est ici que de passage, et qui va se rendre dans sa vraie patrie. Il ne se permettait pas d'avoir un carrosse ; il ne s'accordait que le simple nécessaire, et employait tout le reste de sa fortune à des œuvres de charité ; il s'était fait une infinité de pensionnaires qui perdent tout à sa mort. Je n'en ai fait mention ici

qu'à cause d'un mot qu'il dit au scélérat, lorsqu'il fut obligé de souffrir qu'on l'amenât devant son lit pour la confrontation. Ce scélérat attribuant son crime à la misère où il se trouvait: *Malheureux!* dit Châtelmont à son assassin, *que ne venais-tu me trouver? Je t'aurais mis au mois.*

Première Nuit d'Young, traduite en vers français, par M. Colardeau, feuille *in*-8vo, de trente pages. On reconnaît dans ce morceau un très-grand talent pour la versification, dont l'auteur a déjà donné des preuves dans d'autres ouvrages. Dans toute notre jeunesse poétique il n'y a que M. de La Harpe et M. Colardeau qui aient quelque idée de l'harmonie, de cette douceur de versification qui dispose insensiblement l'âme à une douce et tendre mélancolie, de cette poésie imitative qui, par je ne sais quel prestige secret, établit une liaison entre telle sensation de l'âme et tel choix de mots ou telle suite de sons.

Mânes chers et sacrés! ô mon ami! jamais
Rien, non rien dans mon cœur n'effacera tes traits.
Ce cœur plein d'amertume est plein de ton idée.
Crois-moi, l'aube du jour fût-elle retardée,
Dans son cours le plus lent, la plus longue des nuits
Ne pourrait épuiser l'excès de mes ennuis,
Et le cri matinal du chantre de l'aurore
Aux cris de ma douleur se mêlerait encore.

Voilà certainement des vers: et si M. Colardeau et ses camarades ajoutaient au talent qu'ils ont reçu de la nature, l'étude et l'application nécessaires à tout homme qui veut exceller dans son

art, nous leur devrions sans doute des productions très-estimables. Les *Nuits d'Young* ont une grande réputation en Angleterre et même en Europe. On dit qu'il en existe une traduction allemande qui est un chef-d'œuvre, mais je ne la connais point. Un certain M. le Tourneur nous en a donné une traduction française l'année dernière. M. Colardeau, sans doute pour faire une honnêteté à son rival, prétend que cette traduction a eu un succès éclatant. Je veux mourir si j'en ai entendu parler à qui que ce soit. Ce genre ne peut guère réussir en France; nous ne sommes pas assez recueillis, assez solitaires; nous ne pouvons lui accorder le temps dont il a besoin pour affecter. Un reproche plus réel que je fais à cette espèce de poésie, c'est le vague dans lequel elle fait nager son lecteur. On remarque dans Young et ses pareils plutôt une tête échauffée, une imagination exaltée, effarouchée, qu'un cœur profondément affecté; on ne sait proprement de quoi il se plaint, quels sont ses malheurs; on ne connaît pas les objets de sa douleur, quoiqu'il vous y ramène sans cesse. Il y a dans tout cela trop de cloches, trop de tombeaux, trop de chants et de cris funèbres, trop de fantômes; l'expression simple et naïve de la vraie douleur ferait cent fois plus d'effet que toutes ces images: il s'agit de faire couler mes larmes, et non de m'effrayer comme un enfant par des images imposantes et terribles en apparence, mais qui n'effleurent pas mon âme, et n'y laissent aucun sentiment durable.

Juin 1770.

M. le baron de Zurlauben, maréchal-de-camp, capitaine au régiment des guardes suisses que son père a commandé long-temps, et membre de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, a profité de la circonstance du mariage de monseigneur le Dauphin, avec l'archiduchesse Antoinette d'Autriche, la plus jeune des filles de Marie-Thérèse, pour publier des *Tables généalogiques des augustes maisons d'Autriche et de Lorraine, et leurs alliances avec l'auguste maison de France : précédées d'un mémoire sur les comtes de Habsbourg, tige de la maison d'Autriche ;* volume de trois cent trente-quatre pages.

On trouve à la fin de ces tables la généalogie de cette branche de la maison de Lorraine, qui est établie en France depuis plus de deux cents ans, et qui a pensé arracher à la maison de Bourbon le sceptre d'un des plus beaux royaumes de l'Europe. Le sort de cette branche cadette de Lorraine est d'exciter vivement l'attention des Français. Nous venons d'être témoin d'un mouvement occasionné par les fêtes du mariage de monseigneur le Dauphin. Heureusement chaque siècle a son caractère ; et s'il était question il y a deux cents ans de la couronne de France entre la branche de Bourbon et les princes Lorrains, aujourd'hui ces mêmes princes n'ont eu à se disputer que pour un menuet avec la noblesse du royaume.

Peu de jours avant le mariage de M. le Dauphin, il se répandit un bruit que mademoiselle de

Lorraine, fille de la comtesse de Brionne, et sœur du prince de Lambesc, grand écuyer de France, danserait son menuet au bal paré, immédiatement après les princes et princesses du sang, et que le roi lui avait accordé cette distinction à la suite d'une audience que M. le comte de Mercy, ambassadeur de l'empereur et de l'impératrice-reine, avait eue de Sa Majesté. Quoique les étiquettes et l'ordre des menuets d'un bal paré ne soient nullement du ressort de ces feuilles, il ne faut pas croire que ce soit une matière stérile pour l'esprit philosophique; et tout ce qui caractérise d'ailleurs l'esprit public d'une cour, d'une nation, d'un siècle, est toujours intéressant à remarquer. La nouvelle du menuet de mademoiselle de Lorraine causa la plus grande fermentation parmi les ducs et pairs, qui lièrent à leur cause, dans cette occasion, toute la haute noblesse du royaume. On établissait pour principe incontestable, qu'il ne pouvait y avoir de rang intermédiaire entre les princes du sang et la haute noblesse, et que par conséquent mademoiselle de Lorraine ne pouvait avoir à la cour de rang distinct de celui des femmes de qualité présentées. L'archevêque de Reims, premier pair ecclésiastique, s'étant trouvé incommodé, on s'assembla chez l'évêque de Noyon, second pair ecclésiastique, frère du maréchal de Broglie. On dressa un mémoire à présenter au roi; les ducs et pairs, en le signant, laissèrent des lacunes entre leurs signatures, afin que la haute noblesse pût signer pêle-mêle, sans distinction des titres et de rang, et ce fut l'évêque de Noyon qui

présenta à Sa Majesté le mémoire concernant le menuet.

Cette requête fut à peine connue, qu'il en courut dans le public la parodie que vous allez lire.

Sire, les grands de vos Etats
Verront avec beaucoup de peine
Une princesse de Lorraine
Sur eux au bal prendre le pas.
Si Votre Majesté projette
De les flétrir d'un tel affront,
Ils quitteront la cadenette
Et laisseront les violons.
Avisez-y, la ligue est faite.
Signé l'évêque de Noyon,
Lavaupalière, Beaufremont,
Clermont, Laval et de Villette.

On disait en effet tout haut, que si la réponse du roi à ce mémoire n'était pas favorable, toutes les femmes de qualité se trouveraient subitement indisposées, et qu'aucune ne danserait au bal paré. Au reste, cette requête versifiée ne manque pas de sel : indépendamment du ridicule de voir un prélat présider aux delibérations et diriger les démarches et les efforts de la noblesse française au sujet d'un menuet, on y a enchassé les noms de quelques anciennes et illustres maisons entre deux grands de la monarchie de très-fraîche date. On prendrait cela pour une mauvaise plaisanterie, mais le fait paraît certain ; et l'on assure que le marquis de Villette, fils d'un trésosier de l'extraordinaire des guerres, qui ne s'est illustré jusqu'à présent que par quelques petits écrits et d'assez grands écarts de jeunesse, a eu la permission de signer une re-

quête au bas de laquelle on lit les noms de Beaufremont, de Clermont, de Montmorency. Il n'est pas douteux que ses descendans, s'il en a jamais, ne lui sachent gré un jour de cette signature ; ils diront : un de nos ancêtres a signé la fameuse requête du Menuet, au mariage du petit-fils de Louis XV, avec tous les pairs et toute la haute noblesse du royaume ; donc notre nom était dès-lors compté parmi les plus illustres de la monarchie ; ils pourront dire encore : en 1770, au bal paré du mariage d'un dauphin, un Villette disputa le pas aux princes de la maison de Lorraine ; c'est ce grand Villette, ajoutera un de ses petit-fils, qui publia à ses frais un Eloge de Charles V et un Eloge de Henri IV, qui n'ont pu se dérober à l'injure du temps, ni dans les archives de la littérature ni dans celles de notre maison ; et ils diront vrai. Beaucoup de preuves historiques ne sont pas établies sur des fondemens plus solides.

Le roi, trois ou quatre jours après avoir reçu cette requête des grands et de la noblesse de son royaume, et deux jours avant le bal paré, y fit une réponse que Sa Majesté daigna composer et rédiger elle-même et écrire de sa propre main. Elle est conçue en ces termes :

" L'ambassadeur de l'empereur et de l'impé-
" ratrice-reine, dans une audience qu'il a eue de
" moi, m'a demandé de la part de ses maîtres (et
" je suis obligé d'ajouter foi à tout ce qu'il me dit),
" de vouloir marquer quelque distinction à made-
" moiselle de Lorraine, à l'occasion présente du

" mariage de mon petit-fils avec l'archiduchesse " Antoinette. La danse au bal étant la seule " chose qui ne puisse tirer à conséquence, puisque " le choix des danseurs et danseuses ne dépend, " que de ma volonté, sans distinction de place " (exceptant les princes et princesses de mon sang, " qui ne peuvent être comparés ni mis en rang " avec aucun autre Français) et ne voulant d'ail- " leurs rien changer ni innover à ce qui se prati- " que à ma cour, je compte que les grands et la " noblesse de mon royaume me donneront des " preuves de la fidélité, soumission, attachement et " même amitié qu'ils m'ont toujours marqués et à " mes prédécesseurs, et ne feront jamais rien qui " puisse me déplaire, surtout dans une occasion " où je désire marquer ma reconnaissance du pré- " sent qu'elle m'a fait, qui, j'espère, ainsi que vous, " fera le bonheur de mes jours."

Quoique cette réponse favorise évidemment la prétention des grands et de la noblesse, ou mette du moins tous leurs droits à couvert, ceux-ci ne crurent pas devoir s'en contenter ni se préparer à assister au bal paré, et le jour fixé pour cette cérémonie, la plupart des dames qui devaient danser le menuet, affectèrent de traverser les appartemens de Versailles en négligé, ou comme, on dit noblement aujourd'hui, en chenille. L'agitation fut extrême, et l'on prétend que S. M. fut obligée de se mettre en colère pour déterminer les dames à danser leur menuet. Ce qu'il y a de sûr, c'est

que les dames ne prirent le parti de la soumission aux volontés du roi que dans l'après-midi, et que S. M. se trouva dans le cas de différer l'ouverture du bal, pour laisser aux dames le temps d'achever leur toilette. Mademoiselle de Lorraine dansa donc son menuet immédiatement après les princesses du sang ; mais après ce menuet le roi fit danser à M. le comte d'Artois, qui avait dansé à son rang, un second menuet avec madame de Laval, après quoi M. le prince de Lambesc dansa le sien avec madame de Duras, si je ne me trompe. Ainsi, dans le fait, la maison de Lorraine a plus perdu que gagné dans cette occasion : car, pour que sa pérogative fût établie et reconnue sans difficulté, il eût fallu que le prince de Lambesc et sa sœur dansassent avant tous les hommes et toutes les dames de la cour. Il est vrai que, pour faire danser une femme de qualité avant M. le prince de Lambesc, on a trouvé le tempérament de faire danser un second menuet au petit-fils du roi, à qui personne dans le royaume n'a rien à disputer ; mais cet expédient même est une innovation, parce que, dans l'hiérarchie imperturbale du bal paré, chacun doit danser le menuet à son rang, et nul ne peut en danser un second que tous les danseurs acceptés n'aient dansé le leur.

L'avocat Marchand, le meilleur plaisant du Marais, a fait, sur l'air des Feuillantines, une chanson populaire, par laquelle il célèbre autant la misère du temps que le mariage de M. le dauphin.

L'air qu'il a choisi exige qu'on répète trois fois les trois premières syllables du dernier vers de chaque couplet avant de l'achever ; ainsi, c'est dans les jeux de mots que cette répétition occasionne, que le poëte a mis une dépense d'esprit prodigieuse. Par exemple : *Nous aurons un temps propice pour les so . . . . pour les so. . . . pour les soleils d'artifice.* Ces choses ne se font pas, même au Marais, sans génie.

Parmi les personnes remarquables qui ont souscrit pour la statue de M. de Voltaire, il ne faut pas oublier Jean-Jacques Rousseau. Cet homme célèbre se trouvant à Lyon, s'est adressé à M. de la Tourette, secrétaire de l'Académie des sciences et belles-lettres de cette ville, pour faire passer son contingent ici. Il lui a écrit à cette occasion, la lettre suivante :

17 $\frac{2}{2}$ 70.

Pauvres aveugles que nous sommes!
Ciel, démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes!

" J'apprends, Monsieur, qu'on a formé le " projet d'élever une statue à M. de Voltaire, et " qu'on permet à tous ceux qui sont connus par " quelque ouvrage imprimé, de concourir à cette " entreprise. J'ai payé assez cher le droit d'être " admis à cet honneur pour oser y prétendre, et " je vous supplie de vouloir bien interposer vos " bons offices pour me faire inscrire au nombre des " souscrivans. J'espère, Monsieur, que les bontés " dont vous m'honorez et l'occasion pour laquelle

" je m'en prévaus ici, vous feront aisément par-
" donner la liberté que je prends. Je vous salue,
" Monsieur, très-humblement et de tout mon
" cœur."

Signé ROUSSEAU.

On a beaucoup raisonné sur les quatre vers qui se trouvent au commencement de cette lettre; on y a voulu trouver la satire du projet de la statue. Dépense d'esprit perdue. Le fait est que Jean-Jacques Rousseau a rimé cette formule dans sa détresse, pendant le fameux et terrible rêve où David Hume s'écria : *Je te tiens, Jean-Jacques!* Depuis l'accomplissement du rêve, Jean-Jacques met cette formule au haut de toutes les lettres qu'il écrit comme un préservatif, et comme les religieuses mettent *vive Jésus!* Il a aussi pris au docteur Tronchin sa manière de chiffrer la date de ses lettres, en partageant l'année par deux chiffres, dont l'inférieur indique le nombre du mois de l'année, et le supérieur le jour de ce mois. On dit qu'il va arriver incessamment à Paris, et qu'il aura la permission d'y rester, à condition de se tenir tranquille, et de ne rien imprimer. Cette dernière clause ne s'accorde guère avec nos intérêts.

Jean-Jacques a agi en homme d'esprit en souscrivant pour la statue de M. de Voltaire; et sa lettre serait même un petit chef-d'œuvre, s'il avait pu prendre sur lui de supprimer, pour cette fois sans conséquence, son petit quatrain plat: car, il ne dit point du tout qu'il approuve cette entreprise, ni que celui qui est l'objet de l'hommage en soit digne;

il dit qu'il y prend part, et qu'il croit en avoir le droit. J'aime cette manière de se venger ; mais je n'aime pas les singes. La Beaumelle, qui est venu à Paris, après quinze ans de séjour en Languedoc, pour faire imprimer, dit-on, une traduction de Tacite, a voulu imiter M. Rousseau ; il a envoyé sa souscription à madame Necker, et il a choisi, pour cet envoi, un vendredi, jour ordinaire du bureau philosophique dans cette maison. Madame Necker, en lui renvoyant son argent, lui a fait dire simplement qu'elle ne recevait point de souscriptions, ce qui est vrai. Palissot et Fréron ont été exclus dans les formes, par arrêt de la cour des pairs, séante le 17 avril, chez madame Necker : mais si ce pauvre Le Franc de Pompignan n'était pas si sot, il se serait vengé comme Jean-Jacques : actuellement, il est trop tard, et l'honneur de l'invention restera tout entier à l'orateur genevois.

Juillet 1770.

La fête par laquelle la ville de Paris a voulu célébrer le mariage de monseigneur le dauphin, a été, avant son exécution, un objet de raillerie publique, et est devenue ensuite un sujet de deuil pour les citoyens. Le prévôt des marchands, M. Bignon, assisté de ses échevins et conseillers de ville, a pris, à cette occasion, des mesures si bien combinées que la place destinée aux réjouissances a été transformée en champ de bataille jonché de morts, où, de fait, près de mille citoyens ont perdu la vie.

Les spectacles donnés à la Cour, à l'occasion de

ce mariage, n'ont pas eu des suites aussi funestes que les fêtes de Paris ; mais ils ont en général peu réussi, et ont fait peu d'honneur aux ordonnateurs. Le feu d'artifice et l'illumination du parc de Versailles ont eu seuls beaucoup de succès.

Ce qu'il y a eu de plus remarquable dans les spectacles de la Cour, c'est la *Tour enchantée*, ballet figuré, mêlé de chant et de danse, représenté devant le roi, le vingt juin dernier ; c'est la seule nouveauté qu'il y ait eu parmi ces spectacles. Madame la duchesse de Villeroi a entendu parler de ces magnifiques ballets donnés à la cour de Stutgard par Noverre ; elle a voulu les imiter ; et pour perfectionner le genre, elle a cru qu'il n'y avait rien de plus beau que d'y faire brailler, de temps en temps, quelque litanie de chant français. Elle a donc fait un centon d'airs de danse, coupés par des psalmodies, le tout arrangé par Dauvergne, le plus plat et le plus froid des compositeurs de France, ce qui veut beaucoup dire. M. Jolliveau, qui se dit secrétaire perpétuel de l'Académie royale de musique, parce qu'il tient registre des loges louées à l'Opéra, a fait les paroles ; madame la duchesse y a été pour la partie du génie, c'est-à-dire de l'invention. Une princesse malheureuse se trouve enfermée dans une tour enchantée par des génies malfaisans ; son amant détruit le charme, et la délivre : voilà toute la dépense de madame la duchesse en génie. Après quoi, on célèbre la délivrance de la princesse par des jeux et par un carrousel ; et comme madame la

duchesse a ouï dire que, sur les théâtres étrangers, on voyait souvent des chevaux réels dans les pompes de triomphe ou autres spectacles, elle a aussi fait promener des chevaux attelés à des cabriolets, sur le théâtre de Versailles. Cette *Tour enchantée*, parfaitement ridicule, a été sifflée d'un commun accord. C'était une petite machine en vert et blanc de papier huilé, la plus mesquine possible ; on y voyait la princesse Sophie Arnoud à travers une petite porte de gaze blanche ; elle se désolait un mouchoir blanc à la main, et faisant des bras dans une espèce de char qui la balançait.

Elle avait l'air d'un avorton conservé dans un bocal d'esprit de vin, comme on les place dans les cabinets d'histoire naturelle. On fit cette remarque à Sophie Arnoud, après la pièce, et elle répondit que *c'était tout simple, puisqu'elle était le fruit d'une fausse couche de madame la duchesse de Villeroi.* Au moment du désenchantement, on eut beau siffler, la tour de papier huilé ne voulût jamais s'écrouler ; les deux géants qui la gardaient tombèrent dans la trappe ; c'étaient deux soldats aux gardes, dont l'un fut grièvement blessé à cette occasion ; mais la tour ne voulut jamais disparaître malgré les beaux bras de la princesse qui se balançait dans son char, derrière la porte de gaze, de la manière du monde la plus tragique ; pour achever de la délivrer, on fut obligé d'emporter le papier huilé par morceaux. Il serait difficile, comme je l'ai dit, d'imaginer un spectacle plus mesquin, plus

absurde, plus ennuyeux et plus complétement ridicule que celui de *la Tour enchantée.*

L'illustre M. Legros, si connu aux Quinze-vingts et dans toute l'Europe, par son art de coiffer les dames, a perdu la vie dans la nuit fatale du 30 mai ; il a été trouvé étouffé, ainsi qu'un Martin, célèbre vernisseur et descendant de ce grand Martin qui a rendu son nom immortel par ses vernis. Cette nuit a donc été assez funeste aux arts, comme vous voyez. Andromaque-le-Gros revint sur le champ de mort, vers les trois heures du matin, n'ayant pu rentrer chez elle ; on lui apprit le sort de son époux avec tous les ménagemens possibles ; elle répondit avec une présence d'esprit merveilleuse : *Voilà qui est fort bien, mais encore faut-il que je prenne mes clefs dans sa poche pour pouvoir rentrer chez moi.* A ces mots, on entendit l'ombre d'Hector-le-Gros pousser un cri plaintif, et sa veuve éplorée alla se coucher.

M. de Saint-Lambert, ayant été élu par l'Académie française, à la place du feu archidiacre abbé Trublet, a prononcé son discours de remercîment, le vingt-trois du mois dernier, dans une séance publique de MM. les quarante. Ce discours trace rapidement et légèrement l'histoire de la littérature française, depuis sa naissance jusqu'à nos jours. Il a été assez bien reçu du public à la séance de l'Académie ; depuis qu'il est imprimé, il est absolument

tombé, et l'on en dit beaucop de mal. J'avoue que cette rigueur me paraît injuste : si vous voulez un discours sublime, il ne l'est pas ; mais il y en a eu de plus mauvais prononcés dans ces augustes assemblées : d'ailleurs, on est convenu, de tout temps, que quelques phrases ingénieuses en feraient l'affaire.

On reproche à M. de Saint-Lambert, d'avoir tout loué et d'avoir trop loué ; mais c'est l'esprit de l'Institut ; il ne faut donc pas chicaner l'orateur. On lui a donné à la porte de l'Académie un encensoir, à condition qu'il en dirigerait les coups, non-seulement en arrière sur les fondateurs, mais encore en avant vers les principaux nez académiques. Le nouvel académicien a fait son service d'encensoir à merveille. Indépendamment de l'illustre président de Montesquieu, et du grand patriarche de Ferney, qui ont des droits assurément incontestables à notre hommage et à la reconnaissance de tous les siècles, l'abbé de Condillac, M. Thomas, M. d'Alembert ont eu leur portion d'éloges à part. Je ne sais par quelle fatalité M. de Saint-Lambert a oublié M. de Buffon, qui ne laisse pas d'être aussi un des quarante ; et je suis tenté de faire comme cet officier gascon qui, en revenant du palais où il avait monté la garde pour une séance de Louis XIV au Parlement, s'arrêta sur le Pont-Neuf, devant la statue de Henri IV, et dit à sa troupe : " Mes amis, saluons celui-ci, il en vaut bien un autre." Si l'on reproche à M. de Buffon des systèmes in-

soutenables, on ne peut nier que, passion de système à part, il n'ait en général le coup-d'œil très-philosophique ; et l'élévation de ses idées, la noblesse et le coloris de son style lui assurent sa place parmi les premiers écrivains de ce temps, qui commence à être stérile en grands hommes. Comment peut-on passer sous silence M. de Buffon, quand on a le courage de louer son pesant adversaire, l'abbé de Condillac ? Il est vrai que M. de Saint-Lambert nous promet de sa part un ouvrage sur l'éducation ; mais pour savoir si cet ouvrage mérite notre admiration et notre reconnaissance, j'attendrai qu'il ait paru, et je lirai.

Si l'abbé Trublet pouvait lire tout le bien que M. de Saint-Lambert dit de lui comme littérateur, il arriverait exprès de Saint-Malo, par les coquetiers, pour remercier son généreux successeur. Je soupçonne M. de Saint-Lambert d'avoir le projet de voyager en Allemagne, et d'avoir su, par Maupertuis, avec quelle affection les maîtres de poste de ce pays-là servent ceux qui ont de la considération pour l'archidiacre Trublet. Lorsque Marmontel fut reçu à l'Académie, il alla voir le directeur pour lui lire son discours, et pour avoir communication de sa réponse, suivant l'usage. Ce directeur était M. Bignon, le même qui, en sa qualité de prévôt des marchands, a donné de si belles et de si heureuses fêtes au peuple de Paris, à l'occasion du mariage de M. le dauphin. Il dit à Marmontel : " Je sais bien " que j'aurais dû parler de vous et de vos ouvrages

" avec éloge ; mais je n'en ai rien fait de peur de " me faire des ennemis." On peut se rappeler que Marmontel avait éprouvé les plus grandes difficultés pour entrer à l'Académie, à cause de cette fatale parodie de la scène de *Cinna*, adaptée à un conseil tenu sur le gouvernement de la Comédie française, entre M. le duc d'Aumont, M. d'Argental et le Kain, parodie qui amusa le public pendant un mois ; que Marmontel n'avait pas faite, et qui cependant lui resta. Ce fut M. le prince Louis de Rohan, coadjuteur de Strasbourg, qui aplanit ces difficultés, en forçant M. le duc d'Aumont de déclarer hautement qu'il désirait que Marmontel eût la place ; mais le prévoyant M. Bignon sentit, malgré cette déclaration, que l'éloge de Marmontel ne ferait pas un plaisir infini à ses ennemis, et eut la faiblesse de le supprimer, et l'imprudence d'en dire la raison à Marmontel qui la trouva très-bonne. C'est ce même M. Bignon, commandeur des ordres du roi, à qui le comte d'Argenson, alors ministre, dit, lorsqu'il obtint la place de bibliothécaire du roi, qui est presque devenue héréditaire dans sa famille : *Mon cousin, voilà une belle occasion d'apprendre à lire.* Au reste, il n'a pas donné le seul exemple d'une suppression totale d'éloges, et M. de Saint-Lambert aurait trouvé, dans les fastes de l'Académie plus d'autorités qu'il ne lui en fallait, sinon pour supprimer, du moins pour raccourcir le panégyrique de l'archidiacre.

Il a fini son discours par une apologie faible mais

franche, des lettres et de la philosophie contre les reproches d'irréligion et autres imputations à la mode. M. l'évêque de Limoges, en répondant au discours de M. de Saint-Lambert, en sa qualité de Directeur de l'Académie, a loué l'abbé Trublet, comme un évêque doit louer un archidiacre. Le meilleur trait de son discours a été relevé ; il dit, en parlant de Fontenelle : *Cet homme célèbre qui ayant vécu près d'un siècle, en a illustré deux.*

Après les deux discours, M. le duc de Nivernois a lu quelques fables de sa composition, qui ont reçu, comme de coutume, de grands applaudissemens. La plupart de ces fables sont ingénieuses.

Quelques jours après sa réception, M. de Saint-Lambert a fait paraître une brochure intitulée *Les deux Amis, conte iroquois.*

Vous aimerez certainement la chanson d'Erime; *Ils partent les deux amis;* mais il n'en fallait faire qu'une dans tout le conte, ou ne pas faire les autres sur le même moule. On ne saurait être court quand on conte; et l'on doit se souvenir de la leçon de madame Geoffrin. M. le comte de Coigny, étant un jour à dîner chez elle, faisait des contes qui ne finissaient point ; on apporta un aloyau, et il tira, pour en servir, un petit couteau de sa poche, tout en continuant ses contes. Madame Geoffrin, impatientée, lui dit : " Monsieur le comte, il faut " avoir de grands couteaux et de petits contes."

Jean-Jacques Rousseau, dont la souscription n'a

pas fait au patriarche tout le plaisir imaginable, est à Paris depuis environ un mois avec sa gouvernante, mademoiselle le Vasseur, dont il a enfin fait sa femme. Il a quitté la casaque arménienne et repris l'habit français. On a fait à cette occasion un conte impertinent, qui calomnie la vertu de madame Jean-Jacques, et encore plus le goût de celui qui aurait péché avec elle. On prétend que son mari l'ayant surprise *in flagranti* avec un moine, quitta l'habit arménien sur-le-champ, disant qu'il avait voulu se distinguer jusqu'à présent à l'extérieur des autres, ne se croyant pas un homme ordinaire; mais qu'il voyait bien qu'il s'était trompé, et qu'il était dans la classe commune. Je crois que l'espérance de revenir à Paris a eu plus de part à ce changement d'habit que les fredaines de madame Rousseau. On n'aurait jamais obtenu la permission de reparaître ici pour l'Arménien, mais on a déterminé M. le procureur-général à laisser Jean-Jacques en habit français à Paris. La seule condition que ce magistrat ait exigée, c'est de ne plus écrire, ou du moins de ne rien faire imprimer. Le retour de cet homme singulier dans une ville où il a passé la plus grande partie de sa vie, et qui seule lui convient dans l'univers, a fourni pendant quelques jours un sujet de conversation à Paris. Il s'est montré plusieurs fois au café de la Régence, sur la place du Palais-Royal; sa présence y a attiré une foule prodigieuse, et la populace s'est même attroupée sur la place pour le voir passer. On deman-

dait à la moitié de cette populace ce qu'elle faisait-là ; elle répondait que c'était pour voir Jean-Jacques. On lui demandait ce que c'était que Jean-Jacques ; elle répondait qu'elle n'en savait rien, mais qu'il allait passer. On fit cesser cette représentation, en exhortant M. Rousseau à ne plus paraître ni à ce café, ni dans aucun autre lieu public, et, depuis ce temps-là, il s'est tenu plus retiré. En effet, il suffirait d'une mauvaise tête parmi nosseigneurs les conseillers des enquêtes et requêtes pour le dénoncer, et obliger le procureur général de poursuivre le décret de prise de corps qui subsiste toujours, ce qui forcerait le pauvre Jean-Jacques à s'éloigner de nouveau ; mais en évitant la trop grande publicité, il ne sera pas dans ce cas-là. Il va, d'ailleurs, beaucoup dans le monde, chez les belles dames : il a déposé sa peau d'ours avec l'habit arménien, et il est redevenu galant et doucereux. Il va souper aussi chez Sophie Arnoud, avec l'élite des petits-maîtres, et des talons rouges, et il paraît que c'est Rulhière qu'il a choisi pour conducteur. Quant au métier, ayant renoncé à celui des lettres jusqu'à nouvel ordre, il a repris la profession de copiste de musique, il convient qu'il a été mauvais copiste autrefois, parce que, dit-il, il avait alors la manie de composer des livres ; mais actuellement qu'il est revenu dans son bon sens, il prétend n'avoir pas son pareil ; il lui faut, dit-il, encore gagner quinze cents livres par an avec ses copies pour être à son aise. Il a reçu chez lui la visite de plusieurs curieux. De ce

nombre est M. le prince de Ligne, des Pays-Bas, qui passe pour avoir de l'esprit et pour être aimable. Quelques jours après sa visite, il écrivit à M. Rousseau la lettre que vous allez lire, mais qui n'a pas eu de succès à Paris, parce qu'on n'y a pas trouvé assez de naturel, et que la prétention à l'esprit est une maladie dont on ne relève pas en ce pays-ci.

LETTRE *à M. Rousseau.*

" Je suis, Monsieur, celui qui a été vous voir " l'autre jour. Je n'y retourne pas, quoique je " m'en meure d'envie ; mais vous n'aimez ni les em- " pressés ni les empressemens.

" Pensez à ce que je vous ai proposé. On ne " sait pas lire dans mon pays ; vous ne serez ni ad- " miré ni persécuté.

" Vous aurez la clef de mes livres et de mes " jardins. Vous m'y verrez ou vous ne m'y verrez " pas. Vous y aurez une très-petite maison de cam- " pagne à vous seul, à un quart de lieue de la mien- " ne. Vous y planterez, vous y semerez, vous en " ferez tout ce que vous voudrez.

" Jean-Baptiste (1) et son esprit sont venus " mourir en Flandres, mais il ne faisait que des " vers ; que Jean-Jacques et son génie viennent y

(1) Le poëte, Jean-Baptiste Rousseau, dont le caractère moral était fort équivoque, et qui a fait quelques belles odes. C'est à quoi se réduit son mérite littéraire : malgré cela, on l'a surnommé le grand Rousseau, moins pour le distinguer de la foule des Rousseau que pour faire de la peine à M. de Voltaire, dont il était l'ennemi ; mais ce surnom est enfin devenu risible.

" vivre. Que ce soit chez moi, ou plutôt chez lui, " que vous continuiez *vitam inpendere vero.* Si " vous voulez encore plus de liberté, j'ai un très- " petit coin de terre qui ne dépend de personne : " mais le ciel y est beau, l'air y est pur, et ce n'est " qu'à quatre-vingt lieues d'ici. Je n'y ai point " d'archevêque ni de parlement, mais j'y ai les meil- " leurs moutons du monde.

" J'ai des mouches à miel à l'autre habitation " que je vous offre. Si vous les aimez, je les y " laisserai ; si vous ne les aimez pas, je les transpor- " terai ailleurs : leur république vous traitera mieux " que celle de Genève à qui vous avez fait tant " d'honneur, et à qui vous auriez fait du bien.

" Comme vous, je n'aime ni les trônes ni les " dominations : vous ne régnez sur personne, mais " personne ne règnera sur vous. Si vous acceptez " mes offres, Monsieur, j'irai vous chercher et vous " conduire moi-même au Temple de la Vertu : ce " sera le nom de votre demeure, mais nous ne l'ap- " pellerons pas comme cela; j'épargnerai à votre " modestie tous les triomphes que vous méritez.

" Si tout cela ne vous convient pas, prenez, " Monsieur, que je n'ai rien dit. Je ne vous ver- " rai pas, mais je continuerai à vous lire et à vous " admirer sans vous le dire."

Le chevalier de Boufflers étant au séminaire de Saint Sulpice, pour se préparer à l'épiscopat auquel il renonça ensuite pour la croix de Malthe, fit le rebus suivant qui est bon à conserver :

L. n. n. e. o. p. y. l. i. a. t. t. l. i. a. m. e. l. i. a. e. t. m. e. l. i. a. r. i. t. l. i. a. v. q. l. i. e. d. c. d. a. g. a. c. k. c.

Il prétendait qu'en prononçant ces lettres de suite, comme il les avait écrites, elles donnaient distinctement ces mots :

" Hélène est née au pays grec ; elle y a été ;
" elle y a aimé ; elle y a été aimée ; elle y a hérité ;
" elle y a vécu ; elle y est décédée âgée, assez cassée."

Cette facétie est bonne à conserver, parce qu'elle fait prouver une chose dont l'auteur ne se doutait point, la surdité et la cacophonie inhérentes à la langue française. Je défie qu'on fasse une pareille plaisanterie en italien ; aussi est-il bien plus difficile d'être harmonieux, élégant, gracieux, en un mot, écrivain séduisant en français que dans aucune autre langue, et l'Hélène de M. le Ch. . . de B... peut nous apprendre le cas qu'il faut faire d'un Voltaire.

Ayant trouvé, il y a quelque temps, à sa toilette, une vieille fille (mademoiselle de Bagarotti, Italienne) occupée à se rafraîchir le teint avec des blancs d'œufs frais, le chevalier fit les couplets suivans :

Chanson *impromptu.*

Gens de Paris, vous êtes
Sans esprit, sans attraits:
Jamais sur vos toilettes
Vous n'avez mis d'œufs frais,

Voyez Mademoiselle,
Qui ne manqua jamais
D'ôter, pour être belle,
La vie à ses poulets.

Tous les jours ses gros charmes
Sont armés d'un couteau;
Le poulailler en larmes
La prend pour son bourreau.
La fille d'un air ferme
Met les œufs en éclats:
Elle y trouve le germe
De cent nouveaux appats.

D'une action si dure,
La poule en vain se plaint;
En vain le coq murmure,
Du besoin de son teint.
Plus fraîche que l'aurore.
La vierge s'embellit;
La poule gronde encore,
Mais le coq applaudit.

Août 1770.

Sa Majesté le roi de Prusee, ayant laissé à M. d'Alembert le soin de fixer sa souscription pour la statue à élever à Voltaire, M. d'Alembert lui a répondu: *Un écu, Sire, et votre nom.* On en pourrait dire autant à tous les souverains dont le nom auguste honorerait et consacrerait cette entreprise à l'immortalité. On sait bien qu'ils peuvent ordonner et payer une statue sans se ruiner; mais s'associer pour ce tribut avec ceux qui l'ont imaginé: permettre que leur nom soit confondu avec celui de simples citoyens dans un hommage rendu à l'homme du siècle qui a le mieux mérité de l'humanité, c'est

accorder aux lettres, à la vertu, le plus noble encouragement qu'elles aient jamais reçu. A Paris, M. le maréchal de Richelieu a été le premier à demander d'être admis à la cour des pairs, pour concourir à cette entreprise. Il envoya cinquante louis à l'abbé Raynal, comte et pair en la cour, pour plusieurs ouvrages. Ce pair ecclésiastique fit prier M. le maréchal de vouloir bien se rapprocher des souscriptions de ses co-associés, par une somme moins forte. En conséquence, le maréchal la réduisit à vingt louis. Quoique le secret des délibérations de la cour doive être inviolablement gardé, je veux bien convenir que, lorsque cette affaire fut proposée, un des messieurs (c'était peut-être moi) fut de l'avis d'un arrêté portant en substance, que la cour suffisamment garnie de pairs, avant de faire droit sur la requête de mondit seigneur maréchal de Richelieu, avait préalablement ordonné que l'intendant ou homme d'affaires dudit seigneur eût à comparaître devant elle pour être ouï, à l'effet de savoir si la rente viagère due par mondit seigneur maréchal à messire de Voltaire, seigneur de Ferney et autres lieux, patriarche *in petto* de Constantinople, sous la dynastie de Cathérine II, glorieusement régnante, et chef des fidèles de la nouvelle loi (laquelle rente aucuns disaient être due et en retard depuis nombre d'années), était fidèlement et exactement acquittée ; et serait ledit intendant sommé de justifier son dire, en rapportant des quittances en due et bonne forme de mondit seigneur de Voltaire, Ferney et autres

lieux. Cet arrêté n'a pas été mis en délibération. La cour a aussi sursis à délibérer sur l'endroit où la statue de mon dit seigneur patriarche doit être placée. J'ai dit que le théâtre de la Comédie Française étant un des temples où les leçons et les oracles dudit seigneur patriarche avaient retenti dans toute l'Europe, sa statue pouvait être offerte à MM. les comédiens ordinaires du roi, pour être placée et exposée à la vénération des fidèles dans la nouvelle salle qu'ils projettent de bâtir. J'ai ajouté qu'on pouvait faire beaucoup mieux, en faisant exécuter la statue en bronze, et la plaçant sous la statue équestre de Henri IV, érigée sur le Pont-Neuf. Cette idée me paraissait d'autant moins à dédaigner, qu'en donnant à la tête et aux yeux du modèle fait par M. Pigalle la direction vers ce meilleur roi de la France, le chantre fixerait son héros avec un regard plein de feu et d'enthouiasme, et qu'au surplus saint Jean se trouvait de droit sous la croix de son divin maître. La cour s'est contentée de hausser les épaules, et a déclaré avoir ses raisons pour persister, quant à présent, dans son refus de délibérer sur le fond de cette question. En attendant, l'Académie française a cru devoir s'attribuer l'approbation que le roi de Prusse donne ici manifestement à la cour des pairs, à qui seule appartient l'honneur du projet, et dont la moitié au moins ne sont pas membres de ce corps. M. d'Alembert ayant communiqué la lettre du roi à quelques-uns des quarante, ses confrères, ils ont fait demander par lui l'agrément de Sa Majesté de

faire inscrire cette lettre dans les régistres de l'Académie, comme un monument glorieux pour le corps des gens de lettres. Il est vrai que la cour des pairs s'étant érigée elle-même de sa pleine puissance, autorité et science certaine, elle ne s'est point encore créé des régistres ; mais si Sa Majesté consent à la publication de sa lettre, elle sera certainement conservée dans les fastes de l'immortalité.

Tandis que tout conspire à payer au patriarche, de son vivant, le tribut d'admiration que les grands hommes n'obtiennent ordinairement qu'après leur mort, il est, dans la règle, que l'envie frémisse, et que la jalousie se déchaîne. On a répandu, ces jours derniers, l'épigramme suivante ; mais on n'a pu savoir le nom de l'enragé qui l'a composée.

Un jeune homme bouillant invectivait Voltaire.
Quoi, disait-il, emporté par son feu,
Quoi, cet esprit immonde a l'encens de la terre !
Cet infâme archiloque est l'ouvrage d'un dieu !
De vice et de talent, quel monstrueux mêlange !
Son âme est un rayon qui s'éteint dans la fange.
Il est tout à la fois et tyran et bourreau.
Sa dent d'un même coup empoisonne et déchire ;
Il inonde de fiel les bords de son tombeau.
Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire.
Un vieillard l'écoutait sans paraître étonné.
Tout est bien, lui dit-il ; ce mortel qui te blesse,
Jeune homme, du ciel même atteste la sagesse :
S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné.

Nous venons de perdre le créateur de la chimie en France. Guillaume-François Rouelle, apothi-

caire, démonstrateur en chimie au Jardin du Roi, des Académies royales des sciences de Paris et de Stockholm, est mort au commencement de ce mois, après une maladie longue et douloureuse. Rouelle était un homme de génie sans culture ; avant lui on ne connaissait en France que les principes de Lémery : c'est lui qui introduisit la chimie de Stahl, et fit connaître ici cette science dont on ne se doutait point, et qu'une foule de grands hommes ont portée en Allemagne à un haut degré de perfection. Rouelle ne les savait pas tous lire ; mais son instinct était ordinairement aussi fort que leur science. Il doit donc être regardé comme le fondateur de la chimie en France ; et cependant son nom passera, parce qu'il n'a jamais rien écrit, et que ceux qui ont écrit de notre temps des ouvrages estimables sur cette science, et qui sont tous sortis de son école, n'ont jamais rendu à leur maître l'hommage qu'ils lui devaient : ils ont trouvé plus court de prendre, sur le compte de leur propre sagacité les principes et les découvertes qu'ils tenaient de leur maître : aussi Rouelle était-il brouillé avec tous ceux de ses disciples qui ont écrit sur la chimie. Il se vengeait de leur ingratitude par les injures dont il les accablait dans ses cours publics et particuliers ; et l'on savait d'avance, qu'à telle leçon, il y aurait le portrait de Malouin, à telle autre, le portrait de Macquer, habillés de toutes pièces. C'étaient, selon lui, des ignorantins, des barbiers, des fraters, des *plagiaires*. Ce dernier terme avait pris dans son esprit une si-

gnification si odieuse, qu'il l'appliquait aux plus grands criminels ; et pour exprimer, par exemple, l'horreur que lui faisait Damien, il disait que c'était un *plagiaire*. L'indignation des plagiats qu'il avait soufferts dégénéra enfin en manie ; il se voyait toujours pillé ; et lorsqu'on traduisait des ouvrages de Pott ou de Lehmann, ou de quelque autre grand chimiste d'Allemagne, et qu'il y trouvait des idées analogues aux siennes, il prétendait avoir été volé par ces gens-là. Rouelle était d'une pétulance extrême ; ses idées étaient embrouillées et sans netteté, et il fallait un bon esprit pour le suivre et pour mettre dans ses leçons de l'ordre et de la précision. Il ne savait pas écrire ; il parlait avec la plus grande véhémence, mais sans correction ni clarté, et il avait coutume de dire qu'il n'était pas de l'académie du beau parlage. Avec tous ces défauts, ses vues étaient toujours profondes et d'un homme de génie ; mais il cherchait à les dérober à la connaissance de ses auditeurs autant que son naturel pétulant pouvait le comporter. Ordinairement il expliquait ses idées fort au long ; et quand il avait tout dit, il ajoutait : *Mais ceci est un de mes arcanes que je ne dis à personne*. Souvent un de ses élèves se levait et lui répétait à l'oreille ce qu'il venait de dire tout haut : alors Rouelle croyait que l'élève avait découvert son arcane par sa propre sagacité, et le priait de ne pas divulguer ce qu'il venait de dire à deux cents personnes. Il avait une si grande habitude à s'aliéner la tête, que les objets extérieurs

n'existaient pas pour lui. Il se démenait comme un énergumè ne en parlant sur sa chaise, se renversait se cognait, donnait des coups de pied à son voisin, lui déchirait ses manchettes sans en rien savoir. Un jour, se trouvant dans un cercle où il y avait plusieurs dames, et parlant avec sa vivacité ordinaire, il défait sa jarretière, tire son bas sur son soulier, se gratte la jambe pendant quelque temps, de ses deux mains, remet ensuite son bas et sa jarretière, et continue sa conversation sans avoir le moindre soupçon de ce qu'il venait de faire. Dans ses cours, il avait ordinairement pour aides son frère et son neveu pour faire les expériences sous les yeux de ses auditeurs; ces aides ne s'y trouvaient pas toujours; Rouelle criait : *Neveu ! éternel neveu !* Et l'éternel neveu ne venant point, il s'en allait lui-même dans les arrière-pièces de son laboratoire, chercher les vases dont il avait besoin. Pendant cette opération, il continuait toujours la leçon comme s'il était en présence de ses auditeurs, et à son retour, il avait ordinairement achevé la démonstration commencée, et rentrait en disant : *Oui, Messieurs,* alors on le priait de recommencer. Un jour, étant abandonné de son frère et de son neveu, et faisant seul l'expérience dont il avait besoin pour sa leçon, il dit à ses auditeurs : " *Vous voyez bien, Messieurs, ce chau-*
" *dron sur ce brasier ? Eh bien, si je cessais de re-*
" *muer un seul instant, il s'ensuivrait une explosion*
" *qui nous ferait tous sauter en l'air ?*" En disant ces paroles, il ne manqua pas d'oublier de remuer, et sa prédiction fut accomplie : l'explosion se fit avec

un fracas épouvantable, cassa toutes les vitres du laboratoire, et, en un instant, deux cents auditeurs se trouvèrent éparpillés dans le jardin : heureusement personne ne fut blessé, parce que le plus grand effort de l'explosion avait porté par l'ouverture de la cheminée ; Monsieur le démonstrateur en fut quitte pour cette cheminée et une perruque. C'est un vrai miracle que Rouelle, faisant ses essais presque toujours seul, parce qu'il voulait dérober *ses arcanes*, même à son frère qui est très-habile, ne se soit pas fait sauter en l'air par ses inadvertances continuelles ; mais à force de recevoir sans précaution les exhalaisons les plus pernicieuses, il se rendit perclus de tous ses membres, et passa les dernières années de sa vie dans des souffrances terribles. Rouelle était honnête homme ; mais avec un caractère si brut, il ne pouvait connaître ni observer les égards établis dans la société ; et comme il était aisé de le prévenir contre quelqu'un, et impossible de le faire revenir d'une prévention, il déchirait souvent dans ses cours, à tort et à travers : ainsi, il ne faut pas s'étonner qu'il se soit fait beaucoup d'ennemis. Il ne pouvait pas estimer la physique, ni les systèmes de M. Buffon ; il était peu touché *de son beau parlage*, et quelques leçons de son cours étaient régulièrement employées à injurier cet illustre académicien. Il avait pris en grippe le docteur Bordeu, médecin de beaucoup d'esprit. *Oui, Messieurs*, disait-il tous les ans, à un certain endroit de son discours, *c'est un de nos gens, un plagiaire*,

un frater qui a tué mon frère que voilà. Il voulait dire que Bordeu avait maltraité son frère dans une maladie. Rouelle était démonstrateur aux leçons publiques au jardin du Roi, le docteur Bourdelin était professeur, et finissait ordinairement sa leçon par ces mots: *Comme Monsieur le démonstrateur va vous le prouver par ses expériences.* Rouelle prenant alors la parole, au lieu de faire ses expériences, disait: *Messieurs, tout ce que Monsieur le professeur vient de vous dire est absurde et faux, comme je vais vous le prouver.* Malheureusement pour M. le professeur, il tenait souvent parole. Il était, d'ailleurs, bon Français, plein de zèle et de patriotisme, mais frondeur, aimant les nouvelles quand il n'avait pas ses regards fixés sur un creuset. Au commencement de la dernière guerre il voulait commander les bateaux plats et aller brûler Londres. Il ne désespérait pas de trouver le moyen de mettre le feu aux escadres anglaises sous l'eau ; c'était un de ses arcanes. Je le rencontrai le lendemain de la bataille de Rosbach ; il était tout écloppé et marchait avec peine. " *Eh mon dieu, que vous est-il donc arrivé,* " *M. Rouelle?* lui dis-je.—*Je suis moulu,* me répondit-il, *je n'en puis plus ; toute la cavalerie prussienne m'a marché cette nuit sur le corps.*" Il traita ensuite nos généraux *de plagiaires*, et je sentis que ce n'était pas le moment de le faire changer d'avis. Les grands événemens politiques et militaires l'affectaient quelquefois assez pour les discuter au milieu de son cours de chimie. Il a compté parmi ses dis-

ciples non-seulement tout ce que la France a aujourd'hui d'habiles chimistes, mais encore un grand nombre d'hommes célèbres et de mérite de toutes les classes ; il avait, indépendamment de ses excellens principes en chimie, le secret de tous les hommes de génie : celui de vous faire penser. Le docteur Roux, qui a long-temps étudié sous lui, s'est toujours proposé de recueillir après sa mort ses cahiers, d'y mettre l'ordre et la clarté nécessaires, et de les donner au public comme un bien appartenant à son maître : il sait une bonne partie de ses arcanes qui seront oubliés avec le nom de leur auteur, si ce projet n'a pas lieu.

Septembre 1770.

M. Cardonne, secrétaire-interprète pour les langues orientales, attaché à la Bibliothèque du roi, et professeur de langue arabe au Collége royal, a publié depuis plusieurs mois des *Mélanges de littérature orientale, traduits de différens manuscrits turcs, arabes et persans de la Bibliothèque du roi*, 2 vol. in-12. Ce recueil est intéressant et curieux ; le goût arabe y domine et nous rappelle les plus anciens de nos livres sacrés qui sont écrits dans le même goût. Ce recueil est bon aussi à mettre entre les mains des enfans ; les contes qu'il renferme sont à la fois ingénieux et moraux, et souvent d'un sens profond ; ils attachent la jeunesse en l'instruisant. Le génie de l'homme est à peu près partout le même : mais les différentes formes de gouverne-

ment le modifient diversement. C'est dans les républiques qu'il faut chercher les modèles d'une éloquence franche, nerveuse, mâle, pleine de sens et de raisonnemens; c'est dans les monarchies qu'on trouvera les modèles de cette satire fine et déliée qui blesse avec autant d'adresse que de légèreté; dans les gouvernemens despotiques on trouvera le modèle des fables parce que la vérité ne peut guère s'y montrer que sous l'habit de l'apologue. Cette tournure, captivant d'abord l'imagination, et masquant, pour ainsi dire, l'amertume de la drogue, permet souvent les applications les plus fortes, et l'on est plus d'une fois également étonné et de la hardiesse de l'esclave et de la douceur du maître: mais l'élévation d'un Arabe ou d'un Persan, et celle d'un Anglais ne sont pas de la même trempe. Beaucoup de morceaux de ces mélanges sont tirés du Persan Sadi qui est, de tous les poëtes de l'Orient, celui qui nous est le plus connu; M. de Saint-Lambert en a emprunté plusieurs apologues, et c'est, de tout ce qu'il a fait, ce que j'aime le plus. Vous trouverez dans les premières pages de ces Mélanges, un conte intitulé *Le Philosophe amoureux*: c'est le sujet de la petite comédie de *la Gageure* que M. Sédaine a emprunté de Scarron, lequel l'a pris dans un auteur espagnol qui peut l'avoir tiré d'un auteur arabe. Il est traité d'une manière plus piquante par l'auteur arabe que par Scarron ou son prêteur espagnol. Ceux-ci ont fait de la femme tout simplement une épouse infidèle qui se joue de la jalousie et de la crédulité de son

mari avec autant d'intrépidité que d'impudence: M. Sédaine s'est bien gardé de faire ressembler madame de Clinville à ce modèle; la sûreté de son goût l'a rapproché du poëte arabe sans le savoir, et sans le connaître. Nos faiseurs d'opéras comiques devraient lire ces mélanges, ils y trouveraient une infinité de petits sujets qui pourraient être traités avec succès sur le théâtre de leur gloire.

1er Octobre 1770.

L'ACADEMIE française tint, le 6 du mois dernier, une séance publique dans laquelle M. de Brienne, archevêque de Toulouse, prononça son discours de réception. Le prince Charles, (*) second fils de leurs majestés suédoises, grand-amiral de Suède, honora cette assemblée de sa présence.

Ce prince nous a quittés peu de jours après: il a passé environ trois semaines dans cette capitale; et comme on soupe et danse à peu près de même dans tous les pays policés, il n'a pas voulu se prêter aux bals et aux soupers; mais il a employé ce court espace à voir les choses les plus remarquables, et à faire connaissance avec quelques gens de lettres et quelques artistes. Deux Suédois, membres de notre Académie royale de peinture, ont eu l'honneur de faire le portrait de ce prince: Roslin, en grand et à

(*) Aujourd'hui Charles XIII roi de Suede.

l'huile ; Hall, en miniature. Ce dernier portrait m'a paru un chef-d'œuvre.

Il faut se rappeler que deux jours après la réception de M. de Saint-Lambert, M. l'archevêque de Toulouse avait été élu à la place vacante par la mort de M. le duc de Villars. L'éloge de cet académicien, décédé dans son gouvernement de Provence, n'était pas aisé à faire. Il portait un nom que son père avait rendu illustre. Le maréchal de Villars n'était pas un grand homme, car jamais la petite jactance dont il était possédé n'entra dans l'âme d'un héros ; mais enfin, après que la dévote Maintenon eut éloigné du commandement des armées le maréchal de Catinat, aussi grand capitaine que grand philosophe ; après, dis-je, que cette begueule eut rendu le génie de ce grand homme inutile pour la France, parce qu'il passait pour ne pas faire grand cas de la messe, Villars fut le seul qui montra de la capacité pendant la malheureuse vieillesse de Louis XIV, et il eut la gloire d'arrêter un instant la fortune et le génie du prince Eugène et de Marlborough. Son fils qui vient de mourir, et avec qui la pairie, érigée en faveur du père, se trouve éteinte, eût été trop heureux d'avoir les miettes de gloire que le maréchal dédaignait dans ses jours brillans. Ce fils eut le malheur d'avoir dès son enfance une aversion marquée pour les dangers de la guerre ; il ne put jamais pousser ses services militaires au-delà du grade de brigadier des armées du roi,

qu'il n'avait pas gagné de bonne prise, pas plus que le gouvernement de Provence qu'il obtint dans sa première jeunesse, en considération des services de son père.

On dit qu'il ne manquait pas d'esprit. Il était recherché dans sa parure ; et ses goûts efféminés en tout genre se faisaient aisément remarquer. Il aimait à jouer la comédie, même dans un âge avancé et accablé d'infirmités ; mais j'ai dans la tête qu'il devait la jouer avec peu de naturel, quoique d'une figure et d'une taille avantageuses. Il a passé la plus grande partie de son temps dans son gouvernement, où il partageait sa résidence entre Aix et Marseille. On dit qu'il était fort aimé. Ce que je sais, c'est qu'on jouait chez lui un jeu énorme, et il faudrait bien des qualités pour contre-balancer dans mon esprit ce tort, surtout de la part d'un homme public, dont la maison doit servir d'exemple à toute une province.

M. Thomas était, en sa qualité de directeur de l'Académie, chargé de répondre au discours du récipiendaire, et il crut cette occasion favorable pour exposer et préconiser les avantages et les prérogatives de la profession d'hommes de lettres sur tous les états de ce bas monde. Ce discours était très-long et fatigua un peu l'auditoire. Il est arrivé dans cette occasion un autre inconvénient que personne n'a pu prévoir : M. Séguier, avocat-général du roi au parlement de Paris, et l'un des quarante de l'Académie, avait publié, environ quinze jours avant cette séance,

son réquisitoire contre les livres dits impies que le parlement avait fait brûler, tandis que M. Thomas s'abandonnait à son enthousiasme pour les gens de lettres et à son indignation contre leurs détracteurs et leurs calomniateurs. M. Séguier se mit dans la tête que la partie de cette harangue, qu'on pouvait appeler Philippique, était principalement dirigée contre lui ; il rougit et pâlit alternativement, et se cacha même le visage avec ses deux mains. On prétend que la partie des auditeurs qui était placée en face du requérant, s'aperçut de l'étrange confusion où il était, et redoubla les applaudissemens et les battemens de mains à tous les endroits qui pouvaient lui être appliqués, ce qui acheva de le déconcerter et prolongea son supplice d'une manière bien cruelle. Ce qu'il y a de certain, c'est que la harangue de M. Thomas avait été composée avant la publication du réquisitoire de M. Séguier, qu'elle avait été communiquée à M. l'archevêque de Toulouse, à plusieurs académiciens, ainsi qu'à d'autres personnes, et que tous conviennent unanimement que l'auteur en a retranché beaucoup de choses, mais qu'il n'y a pas fait une seule addition depuis que le réquisitoire a paru. J'ai consulté séparément deux hommes sages qui ne se connaissent pas, qui ont tous les deux assisté à la séance académique, qui n'ont pas été infiniment contens, ni l'un ni l'autre, du discours de M. Thomas, mais qui sont sortis, tous les deux, de l'Académie sans se douter de la plus petite allusion ni au réquisitoire de M. Séguier, ni à aucune autre

affaire du temps. Je suis d'autant plus convaincu de l'innocence de M. Thomas à cet égard, que c'est l'homme du monde le plus éloigné du penchant à la satire, qu'il ne lui est peut-être de sa vie échappé ni un sarcasme ni un trait tendant à rendre ridicule, et qu'il serait à désirer que ses ennemis pensassent avec autant d'honnêteté, de noblesse et d'élévation que lui.

Cependant il passe pour constant qu'immédiatement après cette séance si terrible pour la conscience du requérant, il alla se plaindre à M. le chancelier de l'insulte qu'il venait de recevoir en pleine Académie, en présence d'un prince d'un sang royal. Tout Paris s'entretint de cette prétendue insulte, et chacun en parla suivant les intérêts de son parti. Bientôt la calomnie s'en mêla ; on dit que le discours de M. Thomas n'était qu'une satire violente du gouvernement, qu'on y avait exagéré les malheurs des peuples, qu'on s'y était permis des allusions les plus hardies, qu'on n'avait loué le duc de Villars comme gouverneur de province que pour faire une satire sanglante contre M. le duc d'Aiguillon, que celui-ci avait demandé au roi justice de l'audace de l'orateur de l'Académie.

Quoi qu'il en soit, et de ces discours calomnieux et des délations secrètes, il est certain que l'impression de la harangue de M. Thomas fut arrêtée par ordre de M. le chancelier, qu'il fut question de mesures très-graves contre l'auteur, comme d'être mis à la Bastille, rayé du tableau des quarante,

peut-être pendu en place de Grêve, pour le bon ordre. M. le chancelier retint même le manuscrit, le seul que l'auteur eût de son discours, et ne lui laissa pas ignorer que s'il en paraissait jamais un fragment ou la totalité, soit imprimé, soit en manuscrit, il en resterait responsable, et courrait le risque d'une punition rigoureuse. C'est ce qui nous privera de l'avantage de lire et le discours de M. l'archevêque de Toulouse et la réponse de M. Thomas.

Il n'y a pas jusqu'à la suppression des discours qui n'ait ses exemples dans les fastes de l'Académie. Le discours du grand Racine ne fut pas imprimé, on ne l'avait pas jugé digne de lui ; et la réponse que M. de Caumont, si je ne me trompe, fit au discours de M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, ne fut pas imprimée non plus, parce que c'était effectivement une satire aussi fine que sanglante de la vanité que ce prélat tirait de sa naissance, et qui l'a rendu célèbre. Dès que M. l'archevêque de Toulouse sut la défense qui avait été faite à M. Thomas, il déclara qu'il ne ferait pas paraître son discours.

On s'imagine aisément que l'Académie n'a pas vu d'un œil indifférent ce qui vient de se passer. Si elle n'a pas pris de parti, ce n'est pas faute d'avoir un avis, mais c'est qu'elle a craint de compromettre et d'exposer jusqu'à sa constitution. Cette constitution la met sous la protection immédiate du roi ; elle n'est donc pas comme les Parlemens dans le département de M. le chancelier, et elle jouit du

privilége de faire imprimer tous les ouvrages de ses membres qui sont munis de son approbation. Il y a apparence que l'Académie se ménage des circonstances plus favorables pour faire sa réclamation.

Il a paru, l'année dernière, une mauvaise brochure qui a fait si peu de sensation, que je n'en ai pas pu savoir l'auteur ; cependant elle vient d'être réimprimée, et il faut qu'elle ait eu du débit en province ou chez l'étranger. Elle est tombée entre les mains de M. Diderot ; et comme les plus mauvaises drogues peuvent donner lieu à d'excellentes réflexions, je ne veux pas supprimer ce qu'il a jeté sur le papier à cette occasion.

OBSERVATIONS sur une brochure intitulée : *Garrick*, ou *les Acteurs anglais ; ouvrage contenant des réflexions sur l'art dramatique, sur l'art de la représentation et le jeu des acteurs ; avec des notes historiques et critiques sur les différens théâtres de Londres et de Paris ; traduit de l'anglais.*

Ouvrage écrit d'un style obscur, entortillé, boursouflé et plein d'idées communes. Je réponds qu'au sortir de cette lecture un grand acteur n'en sera pas meilleur, et qu'un médiocre acteur n'en sera pas moins pauvre.

C'est à la nature à donner les qualités extérieures, la figure, la voix, la sensibilité, le juge-

ment, la finesse ; c'est à l'étude des grands maîtres, à la pratique du théâtre, au travail, à la réflexion à perfectionner les dons de la nature. Le comédien d'imitation fait tout passablement, il n'y a rien ni à louer ni à reprendre dans son jeu ; le comédien de nature, l'acteur de génie est quelquefois détestable, quelquefois excellent. Avec quelque sévérité qu'un débutant soit jugé, il a tôt ou tard, au théâtre, le succès qu'il mérite : les sifflets n'étouffent que les ineptes.

Et comment la nature, sans l'art, formerait-elle un grand comédien, puisque rien ne se passe rigoureusement sur la scène comme en nature, et que les drames sont tous composés d'après un certain système de convention et de principes ? Et comment un rôle serait-il joué de la même manière par deux acteurs différens, puisque, dans l'écrivain le plus énergique, le plus clair et le plus précis, les mots ne peuvent jamais être les signes absolus d'une idée, d'un sentiment, d'une pensée ?

Ecoutez l'observation qui suit, et concevez combien, en se servant des mêmes expressions, il est facile aux hommes de dire des choses tout-à-fait diverses : l'exemple que je vais vous en donner est une espèce de prodige, c'est l'ouvrage même en entier dont il est question. Faites-le lire à un comédien français, et il conviendra que tout en est vrai ; faites-le lire à un comédien anglais, et il vous jurera *by god* qu'il n'y a pas un mot à en rabattre, que c'est l'évangile du théâtre. Cependant, mon

ami, puisqu'il n'y a presque rien de commun entre la manière d'écrire la comédie et la tragédie en Angleterre, et la manière dont nous écrivons ces poëmes en France; puisqu'au jugement même de Garrick, celui qui sait rendre parfaitement une scène de Shakespear, ne sait pas le premier mot de la déclamation d'une scène de Racine : et réciproquement; il est évident que l'acteur français et l'acteur anglais, qui conviennent l'un et l'autre de la vérité des principes de l'auteur dont je vous rends compte, ne s'entendent pas, et qu'il y a dans la langue technique de leur métier un vague, une latitude assez considérables pour que deux hommes d'un sentiment diamétralement opposé ne puissent y reconnaître la vérité. Et demeurez plus que jamais attaché à votre maxime : *Nil explicare. Ne vous expliquez point, si vous voulez vous entendre*(1).

Cet ouvrage, intitulé *Garrick*, a donc deux sens très-distingués, tous les deux renfermés sous les mêmes signes, l'un à Londres, l'autre à Paris ; et ces signes présentent si nettement ces deux sens,

(1) C'est depuis long-temps, le premier de mes aphorismes, et chaque jour m'en confirme l'utilité et la sagesse. Mais l'emploi des mêmes mots, par deux hommes qui expriment des idées si diverses sur la même chose, ne vient-il pas plutôt de ce que les principes généraux sont une espèce de patron qui va à tout habit? Demandez à un vieux partisan de la musique de Lulli et à un homme de goût, passionné pour la musique de Grétry, quels sont les caractères d'une bonne musique, ils se serviront tous deux des mêmes termes, mais dans l'application, l'un niera que la musique, sur laquelle l'autre s'extasie, ait aucun des caractères qu'il lui attribue

que le traducteur s'y est trompé, puisqu'en fourrant tout au travers de sa traduction les noms de nos acteurs français à côté des noms des acteurs anglais, il a cru sans doute que les choses que son original disait des uns étaient également applicables aux autres. Je ne connais pas d'ouvrage où il y ait autant de vrais contre sens que dans celui ci ; les mots y énoncent assurément une chose à Paris, et tout une autre chose à Londres.

Au reste, je puis avoir tort ; mais j'ai d'autres idées que l'auteur sur les qualités premières d'un grand acteur. Je lui veux beaucoup de jugement : je le veux spectateur froid et tranquille de la nature humaine ; qu'il ait par conséquent beaucoup de finesse, mais nulle sensibilité, ou, ce qui est la même chose, l'art de tout imiter, et une égale aptitude à toutes sortes de caractères et de rôles : s'il était sensible, il lui serait impossible de jouer dix fois de suite le même rôle avec la même chaleur et le même succès : très-chaud à la première représentation, il serait épuisé et froid comme le marbre à la troisième ; au lieu qu'imitateur réfléchi de la nature, en entrant la première fois sur la scène, il sera imitateur de lui-même ; à la dixième fois, son jeu, loin de s'affaiblir, se fortifiera de toutes les réflexions nouvelles qu'il aura faites ; et vous en serez de plus en plus satisfait.

Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est l'inégalité des acteurs qui jouent d'âme. Ne vous attendez point de leur part à aucune unité ; alter-

nativement leur jeu est fort et faible, chaud et froid, plat et sublime; ils manqueront demain l'endroit où ils ont excellé aujourd'hui; en revanche, ils excelleront dans celui qu'ils avaient manqué la veille. Au lieu que ceux qui jouent de réflexion, d'étude de la nature humaine; d'imitation, d'imagination, de mémoire, sont uns, les mêmes à toutes les représentations, toujonrs également parfaits: tout est mesuré, tout est appris; la chaleur a son commencement, son milieu, sa fin. Ce sont les mêmes accens, les mêmes positions, les mêmes mouvemens: s'il y a quelque différence d'une représentation à une autre, c'est toujours à l'avantage de la dernière. Ils ne sont presque point journaliers: ce sont des glaces parfaites, toujours prêtes à montrer les objets, et à les montrer avec la même précision et la même vérité. Ainsi que le poëte, ils vont sans cesse puiser dans le fonds inépuisable de la nature au lieu qu'on aurait bientôt vu le terme de leur propre richesse.

Quel jeu plus parfait que celui de mademoiselle Clairon? Cependant, suivez-la, étudiez-la, et vous vous convaincrez bientôt qu'elle sait par cœur tous les détails de son jeu comme toutes les paroles de son rôle. Elle a eu sans doute dans sa tête un modèle auquel elle s'est étudiée d'abord à se conformer; sans doute elle a conçu ce modèle, le plus haut, le plus grand, le plus parfait qu'elle a pu; mais ce modèle, ce n'est pas elle: si ce modèle

était elle-même, que son imitation serait faible et petite ! Quand, à force de travail, elle a approché de ce modèle idéal le plus près qu'il lui a été possible, tout est fait. Je ne doute point qu'elle n'éprouve en elle un grand tourment dans les prémiers momens de ses études : mais ces premiers momens passés, son âme est calme ; elle se possède, elle se répète sans presque aucune émotion intérieure, ses essais ont tout fixé, tout arrêté dans sa tête nonchalamment étendue dans sa chaise longue, les yeux fermés, elle peut, en suivant en silence son rôle de mémoire, s'entendre, se voir sur la scène, se juger et juger les impressions qu'elle excitera. Il n'en est pas ainsi de sa rivale, la Dumesnil : elle monte sur les tréteaux sans savoir ce qu'elle dira ; les trois quarts du temps elle ne sait ce qu'elle dit, mais le reste est sublime.

Et pourquoi l'acteur différerait-il en cela du statuaire, du peintre, de l'orateur, du musicien ? Ce n'est pas dans la fureur du premier jet que les traits caractérisques se présentent à eux ; ils leur viennent dans des momens tranquilles et froids, dans des momens tout-à-fait inattendus : alors, comme immobiles entre la nature humaine et l'image qu'ils en ont ébauchée, ils portent alternativement un coup-d'œil attentif sur l'une et sur l'autre, et les beautés qu'ils répandent ainsi dans leurs ouvrages sont d'un succès bien autrement assuré que celles qu'ils y ont jetées dans la première boutade. Ce n'est pas l'homme violent, l'homme hors de lui-même

qui nous captive, c'est l'avantage de l'homme qui se possède. Les grands poëtes dramatiques, surtout, sont spectateurs assidus de ce qui se passe autour d'eux ; ils saisissent tout ce qui les frappe, ils en font registre ; c'est de ces registres que tant de traits sublimes passent dans leurs ouvrages. Les hommes chauds, violens, sensibles se mettent en scène ; ils donnent ce spectacle, mais il n'en jouissent point ; c'est d'après eux que l'homme de génie fait sa copie. Les grands poëtes, les grands acteurs, et peut être en général tous les grands imitateurs de la nature en tout genre, doués d'une belle imagination d'un grand jugement, d'un tact fin, d'un goût très-sûr, seront à mon sens les êtres les moins sensibles ; ils sont également propres à trop de choses, ils sont trop occupés à regarder et à imiter pour être vivement affectés au-dedans d'eux-mêmes. Voyez les femmes : elles nous surpassent certainement, et de fort loin, en sensibilité ; quelle comparaison d'elles et de nous dans l'instant de la passion ! Mais autant nous leur cédons quand elles agissent, autant elles restent au-dessous de nous quand elles imitent. Dans la grande comédie, la comédie à laquelle je reviens toujours, celle du monde, toutes les âmes chaudes occupent le théâtre, tous les hommes de génie sont au parterre. Les premiers s'appellent des fous ; les seconds, qui s'amusent à copier leurs follies, s'appellent des sages ; c'est l'œil fixe du sage qui saisit le ridicule de tant de personnages divers, qui le peint, et qui

vous fait rire ensuite du tableau de ces fâcheux originaux dont vous avez été quelquefois la victime.

Ces vérités seraient démontrées, que jamais les comédiens n'en conviendraient : c'est leur secret. La sensibilité est une qualité si estimable, qu'ils n'avoueront pas qu'on puisse, qu'on doive s'en passer pour exceller dans leur métier. Mais, quoi ! me dira-t-on, ces accens si plaintifs et si douloureux, que cette mère arrache du fond de ses entrailles, et qui secouent si violemment les miennes, n'est-ce pas le sentiment actuel qui les inspire ? n'est-ce pas la douleur même qui les produit ? Nullement ; et la preuve, c'est qu'ils sont mesurés, c'est qu'ils font partie d'un système de déclamation, c'est qu'ils sont soumis à une loi d'unité, c'est qu'ils concourent à la solution d'un problème donné: c'est qu'ils ne remplissent toutes les conditions proposées qu'après de longues études, c'est que pour être poussés jutes ils ont été répétés cent fois ; c'est qu'alors l'acteur s'écoutait lui-même ; c'est qu'il s'écoute encore au moment où il vous trouble, et que tout son talent consiste, non pas à se laisser aller à sa sensibilité comme vous le supposez, mais à imiter si parfaitement tous les signes extérieurs du sentiment, que vous vous y trompiez. Les cris de la douleur sont notés dans sa mémoire, les gestes de son désespoir ont été préparés ; il sait le moment précis où les larmes couleront. Ce tremblement de la voix, ces mots suspendus, étouffés ce frémissement des membres, ce vacillement des

genoux.... Pure imitation, leçon apprise d'avance, singerie sublime dont l'acteur a la conscience présente au moment où il l'exécute, dont il a la mémoire long-temps après l'avoir exécutée, mais qui n'effleure pas son âme, et qui ne lui ôte, ainsi que les autres exercices, que la force du corps. Le socque ou le cothurne déposé, sa voix est éteinte, il sent une extrême fatigue, il va changer de chemise et se coucher ; mais il ne lui reste ni douleur, ni trouble, ni affaissement d'âme : c'est vous, auditeurs, qui remportez toutes ces impressions. L'acteur est las, et vous êtes tristes ; c'est qu'il s'est démené sans rien sentir, et que vous avez senti sans vous démener : s'il en était autrement, la condition d'un comédien serait la plus malheureuse des conditions. Heureusement pour nous et pour lui, il n'est pas le personnage, il le joue : sans cela qu'il serait plat et maussade ! Des sensibilités diverses qui se concertent entre elles pour produire le plus grand effet possible ! cela me fait rire. J'insiste donc, et je dis : C'est la sensibilité qui fait la multitude des acteurs médiocres ; c'est la sensibilité extrême qui fait les acteurs bornés ; c'est le manque de sensibilité qui fait les acteurs sublimes. Les larmes du comédien descendent, celles de l'homme sensible montent ; ce sont les entrailles qui troublent sans mesure la tête de l'homme sensible ; c'est la tête du comédien qui porte quelque trouble passager dans ses entrailles.

Avez-vous jamais réfléchi à la différence des

larmes excitées par un événement tragique, et des larmes excitées par un discours pathétique ? On entend une belle chose ; peu à peu la tête s'embarrasse, les entrailles s'émeuvent, les larmes coulent : au contraire, à l'aspect d'un événement tragique, les entrailles s'émeuvent subitement, la tête se perd et les larmes coulent ; celles-ci viennent subitement, les premières sont amenées.

Voilà l'avantage d'un coup de théâtre naturel et vrai sur une scène éloquente : il produit rapidement l'effet que la scène fait attendre ; mais l'illusion en est beaucoup plus difficile ; un incident faux, mal rendu, la détruit. Les accens s'imitent mieux que les mouvemens, mais les mouvemens frappent avec une bien autre violence.

Réfléchissez, je vous prie, sur ce qu'on appelle au théâtre être vrai. Est-ce y montrer les choses comme en nature ? nullement : un malheureux de la rue y serait pauvre, petit, mesquin ; le vrai en ce sens ne serait autre chose que le commun. Qu'est-ce donc que le vrai ? C'est la conformité des signes extérieurs, de la voix, de la figure, du mouvement, de l'action, du discours, en un mot, de toutes les parties du jeu, avec un modèle idéal ou donné par le poëte ou imaginé de tête par l'acteur. Voilà le merveilleux.

Une femme malheureuse, mais vraiment malheureuse, pleure, et il arrive qu'elle ne vous touche point ; il arrive pis ; c'est qu'un trait léger qui la défigure vous fait rire, c'est qu'un accent qui lui est

propre *dissonne* à votre oreille, c'est qu'un mouvement qui lui est habituel dans sa douleur vous la montre sous un aspect maussade ; c'est que les passions vraies ont presque toutes des grimaces que l'artiste sans goût copie servilement, mais que le grand artiste évite. Nous voulons, qu'au plus fort des tourmens, l'homme conserve la dignité de son caractère ; nous voulons que cette femme tombe avec décence et mollesse, et que ce héros meure comme le gladiateur ancien mourait dans l'arène, aux applaudissemens d'un ampithéâtre, avec grâce, avec noblesse, dans une attitude élégante et pittoresque. Qui est-ce qui remplira votre attente ? Est-ce l'athlète que sa sensibilité décompose et que la douleur subjugue, ou l'athlète *académisé* qui pratique les leçons sévères de la gymnastique jusqu'au dernier soupir ? Le gladiateur ancien comme un grand comédien, un grand comédien ainsi que le gladiateur ancien, ne meurent pas comme on meurt sur un lit, ils sont forcés de jouer une autre mort pour nous plaire ; et le spectateur délicat sentirait que la vérité d'action dénuée de tout apprêt est petite, et ne s'accorde pas avec la poésie. Du reste, ce n'est pas que la pure nature n'ait ses momens sublimes ; mais je conçois que si quelqu'un est sûr de leur conserver leur sublimité, c'est celui qui les aura pressentis et qui les rendra de sang froid. Cependant je ne répondrais pas qu'il n'y eût une espèce de mobilité d'entrailles acquise et factice ;

mais si vous m'en demandez mon avis, je la crois presque aussi dangereuse que la sensibilité naturelle. Elle doit à la longue jeter l'acteur dans la manière et la monotonie ; c'est ce qui ne peut être évité que par une tête de glace.

Mais, me direz-vous, une foule d'hommes qui décèlent subitement, à leur manière, la sensibilité qu'ils éprouvent, font un spectacle merveilleux sans s'être concertés. D'accord, mais il le serait bien davantage, je crois, s'il y avait eu entre eux un concert bien entendu ; d'ailleurs vous me parlez d'un instant fugitif, et moi je vous parle d'un ouvrage de l'art qui a sa conduite et sa durée. Prenez chacun de ces personnages, montre-les-moi successivement isolés, deux à deux, trois à trois, abandonnez-les à leurs propres mouvemens, et vous verrez la cacophonie qui en résultera ; et si, pour obvier à ce défaut, vous les faites répéter ensemble, adieu leur propre caractère, adieu leur sensibilité naturelle, et tant mieux. C'est comme dans une société bien ordonnée, où chacun sacrifie de ses droits primitifs pour le bien et l'ensemble du tout. Or, qui est-ce qui connaîtra le plus parfaitement la mesure de ce sacrifice ? L'homme juste dans la société, l'homme à tête froide au théâtre.

C'est ici le lieu de vous parler de l'influence perfide d'un mauvais *partener* sur un grand comédien. Celui-ci a conçu grandement ; mais il est forcé d'abandonner son modèle idéal pour se mettre

au niveau du pauvre diable avec lequel il est en scène.

Qu'est-ce donc que deux comédiens qui se soutiennent mutuellement ? Ce sont deux hommes dont les modèles ont, proportion gardée, ou l'égalité ou la subordination qui convient aux circonstances dans lesquelles le poëte les a placés, sans quoi l'un sera trop fort ou l'autre trop faible ; et pour sauver la dissonnance, le fort n'enlèvera pas le faible à sa hauteur, mais d'instinct ou de réflexion il descendra à sa petitesse.

En un mot, à quel âge est-on grand comédien ? Est-ce à l'âge où l'on est plein de feu, où le sang bout dans les veines, où l'esprit s'enflamme de la plus légère étincelle, où le moindre choc porte un trouble terrible au fond des entrailles ? Nullement. C'est lorsque la longue expérience est acquise, lorsque les passions sont tombées, que l'âme est froide et que la tête se possède. Baron jouoit à soixante ans passés le comte d'Essex, Xipharès, Britannicus, et les jouait bien ; mademoiselle Gaussin excellait dans la Pupille à l'âge de cinquante ans : un vieux comédien n'est ridicule que quand les forces l'ont tout-à-fait abandonné, ou quand la supériorité de son talent ne suffit pas pour sauver le contraste de sa vieillesse avec la jeunesse de son rôle.

De nos jours, mademoiselle Clairon et Molé ont joué en débutant comme des automates ; ensuite ils sont devenus grands comédiens. Comment cela

s'est-il fait ? Est-ce que l'âme, est-ce que la sensibilité, est-ce que les entrailles leur sont venues ?

Si cet acteur, si cette actrice étaient profondément pénétrés, comme on le suppose, l'un aurait-il le temps de jeter un coup-d'œil sur les loges, l'autre de diriger un sourire vers la coulisse ?

Ce n'est pas, encore un coup, celui qui est hors de lui-même, c'est celui qui est froid, qui se possède, qui est maître de son visage, de sa voix, de ses actions, de ses mouvemens, de son jeu, qui disposera de moi.

Garrick montre sa tête entre les deux battans d'une porte, et je vois, en deux secondes, son visage passer rapidement de la joie extrême à l'étonnement, de l'étonnement à la tristesse, de la tristesse à l'abattement, de l'abattement au désespoir, et descendre avec la même rapidité du point où il est, à celui d'où il est parti. Est-ce que son âme a pu éprouver successivement toutes ces passions et exécuter, de concert avec son visage, cette espèce de gamme ? Je n'en crois rien.

Sedaine donne son *Philosophe sans le savoir :* la pièce chancelle à la première représentation, et j'en suis affligé ; à la seconde, son succès va aux nues, et j'en suis transporté de joie. Le lendemain, je cours après Sedaine ; il faisait le froid le plus rigoureux ; je vais dans tous les endroits où j'espère le trouver. J'apprends qu'il est à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine ; je m'y fais conduire : je l'aborde, je lui jette les bras autour du cou ; la voix

me manque et les larmes me coulent le long des joues : voilà l'homme sensible et médiocre. Sedaine froid, immobile, me regarde et me dit : Ah ! monsieur Diderot, que vous êtes beau ! voilà l'observateur et l'homme de génie.

L'homme sensible obéit à l'impulsion de la nature, et ne rend précisément que ce que son propre cœur lui fournit ; le comédien observe, se saisit des phénomènes que le premier lui présente, et découvre encore d'étude et de réflexion tout ce qu'il peut y ajouter pour le plus grand effet.

A la première représentation d'*Inès de Castro*, on amène les enfans, et le parterre se met à rire. La Duclos, qui faisait Inès, indignée, s'écrie : *Ris donc, sot parterre, au plus bel endroit de la pièce !* Le parterre l'entendit, se contint ; l'actrice reprit son rôle et ses larmes ; et celles du spectateur coulèrent. Quoi donc ! est-ce qu'on passe ainsi rapidement d'un sentiment profond à un autre sentiment profond ; de l'indignation à la douleur ? Je ne le conçois pas ; son indignation était réelle et sa douleur simulée.

Quinault du Fresne joue le rôle de Sévère dans *Polyeucte*. Il était envoyé par l'empereur Décius pour persécuter les Chrétiens ; il confie à son ami ses sentimens secrets sur cette secte calomniée. Cette confidence, qui pouvait lui coûter la vie, ne pouvait se faire à voix trop basse : le parterre lui crie : *Plus haut !* Il répond subitement au parterre ; *et vous, Messieurs, plus bas* ! Est-ce que s'il eût été

vraiment Sévère il eût été si prestement du Fresne ? Non, vous dis-je, il n'y a que l'homme qui se possède, comme, sans doute, il se possédait, l'acteur rare, le comédien par excellence, qui puisse ainsi déposer et reprendre son masque.

Un acteur s'est pris de passion pour une actrice ; une représentation les met en scène dans un moment de jalousie. La scène y gagnera, si l'acteur est un homme médiocre ; elle y perdra s'il est un grand homme ; il sera lui, et il ne sera plus le modèle idéal et sublime qu'il s'était fait d'un jaloux. La preuve qu'ils se rabaissent l'un et l'autre à la vie commune, c'est que s'ils gardaient leurs échasses, ils se riraient au nez tous les deux.

Je dis plus : un excellent moyen pour jouer petitement, mesquinement, c'est d'avoir à jouer son propre caractère. Vous êtes un tartuffe, vous êtes un misanthrope, vous jouerez *un* tartuffe, vous jouerez *un* misanthrope, et vous le jouerez bien ; mais vous ne ferez rien de ce que le poëte a fait : car il a fait, lui *le* tartuffe, *le* misanthrope ; et vous, vous n'êtes qu'un individu, et communément fort au-dessous du modèle de la poésie.

Mais Quinault du Fresne, orgueilleux par caractère, jouait merveilleusement l'orgueilleux ?— Et qui est-ce qui vous a dit qu'il se jouait lui-même ? et, dans cette supposition même, qui est-ce qui vous a dit que la nature ne l'avait pas fait tout proche du modèle idéal ? Mais Quinault du Fresne n'était pas Orosmane, et qui est-ce qui le remplace ou le

remplacera jamais dans ce rôle (1) ? Il n'était pas l'homme du préjugé à la mode, et avec quelle perfection ne le jouait-il pas ? Un des hommes les plus droits, les plus francs, les plus honnêtes qui aient exercé la profession difficile de comédien, Montméni jouait, avec le même succès, Ariste dans *la Pupille*, Tartuffe, l'Avocat Patelin, Mascarille dans les *Fourberies de Scapin ;* je l'ai vu ; et à mon grand étonnement, il avait le masque de tous ces rôles. Ce n'était pas naturellement, car la nature ne lui en avait donné qu'un, le sien : il tenait donc les autres de l'art ? est-ce qu'il y a une sensibilité artificielle ?

Pour un endroit où le poëte a senti plus fortement que l'acteur, il y en a cent où l'acteur sent plus fortement que le poëte ? et rien n'est plus dans la vérité que cette exclamation de Voltaire, entendant jouer la Clairon dans une de ses pièces : *Est-ce bien moi qui ai fait cela ?* D'où cela venait-il ? est-ce que mademoiselle Clairon en sait plus que

(1) Le Kain, qui, sans avoir aucun des avantages extérieurs de du Fresne, ou plutôt ayant figure, voix, tout contre lui, a cependant surpassé du Fresne dans le rôle d'Orosmane. Ce grand acteur se trouva au début de le Kain, et avoua qu'il lui avait fait voir, dans ce rôle, des nuances et des détails dont il ne s'était pas douté. Mais c'est, je crois, que notre philosophe n'a jamais vu jouer le Kain, pas plus que mademoiselle Clairon, au moins depuis sa grande célébrité; il ne parle de celle-ci que d'après la voix publique, et d'après son instinct qui lui fait presque toujours deviner juste. Quant à du Fresne et Montméni, c'est autre chose : lorsque ces acteurs étaient au théâtre, il était assidu au spectacle; mais depuis environ vingt ans, il n'y a été qu'en passant, pour voir, de temps en temps, quelque nouvelle pièce, par courtoisie pour l'auteur.

M. de Voltaire ? Sans doute ; son modèle idéal, en déclamant, était bien au de-là du modèle idéal que le poëte s'était fait en écrivant : mais ce modèle idéal n'était pas elle. Que faisait-elle donc ? elle copiait de génie ; elle imitait le mouvement, les actions, les gestes, toute la nature d'un être fort au-dessus d'elle ; elle jouait, et jouait sublimement.

Allez chez mademoiselle Clairon, et voyez-la dans les transports réels de sa colère ; si elle y conserve son maintien, ses accens, son action théâtrale, elle vous fera rire, et vous l'auriez admirée au théâtre. Que faites-vous donc dans ce cas, et que signifie votre rire, si ce n'est que la sensibilité réelle et la sensibilité simulée sont deux choses fort diverses ; que la colère réelle de mademoiselle Clairon ressemble à de la colère jouée, et que, par conséquent, il y a deux colères que vous savez fort bien discerner ? Les images des passions au théâtre n'en sont donc pas les vraies images ; ce sont donc des portraits outrés, assujettis à des règles de convention. Or, je demande quel est l'acteur qui se renfermera le plus strictement dans ces règles données ? Quel est celui qui saisira le mieux cette emphase prescrite, ou de l'homme qui est dominé par son propre caractère, ou de celui qui s'en dépouille pour en prendre un autre plus grand, plus noble, plus violent, plus élevé ? On est soi de nature, on est un autre d'imitation ; le cœur qu'on se suppose n'est pas celui qu'on a. Quelle est donc la ressource en pareil cas ? C'est de bien connaître les symp-

tômes extérieurs de l'âme qu'on emprunte, de s'adresser à l'expérience de ceux qui nous voient, et de les tromper par l'imitation de ces symptômes d'emprunt, qui deviennent nécessairement la règle de leurs jugemens ; car il leur est impossible d'apprécier autrement ce qui se passe au dedans de nous. Celui qui connaît le mieux et qui rend le plus parfaitement ces signes, d'après le modèle idéal le mieux conçu, est le plus grand comédien ; celui qui laisse le moins à imaginer au grand comédien, est le plus grand des poëtes.

Quand, par une longue habitude du théâtre, on garde dans la société l'emphase théâtrale, et que l'on continue à y être Brutus, Cinna, Burrhus, Mithridate, Cornélie, Mérope, Pompée, savez-vous ce qu'on fait ? On réunit à une âme petite ou grande, de la mesure précise que la nature l'a donnée, les signes extérieurs d'une âme exagérée et gigantesque qu'on n'a pas, et de là naît le ridicule.

O la cruelle satire que je viens de faire, sans y penser, des auteurs et des acteurs ! Il est, je crois, permis à tout homme d'avoir une âme forte et grande ; il est je crois, permis d'avoir le maintien, le propos, l'action de son âme, et je crois que l'image de la véritable grandeur ne peut jamais être ridicule. Que s'ensuit-il de là ? Vous le devinez de reste : c'est que la vraie tragédie est encore à trouver, et qu'avec tous leurs défauts les anciens en étaient peut-être plus voisins que nous. Plus les actions sont fortes et les propos simples, plus j'ad-

mire ; je crains bien que nous n'ayons pris, cent ans de suite, l'héroïsme de Madrid pour celui de Rome. En effet, quel rapport entre la simplicité et la force du discours de Régulus dissuadant le sénat et le peuple romain de l'échange des captifs, et le ton déclamatoire et ampoulé que nos tragiques lui auraient donné ? Il dit :

" J'ai vu vos enseignes suspendues dans les " temples de Carthage ; j'ai vu le soldat privé de ses " armes, qui n'avaient pas été teintes d'une goutte de " sang ennemi ; j'ai vu l'oubli de la liberté, et des " citoyens les bras attachés sur le dos ; j'ai vu les " portes des villes ouvertes et les moissons couvrir " les champs que nous avions ravagés : et vous " croyez que, rachetés à prix d'or, ils reviendront " plus courageux ? Vous ajoutez une perte à l'igno- " minie ; la vertu, une fois sortie d'une âme qui " s'est avilie, n'y rentre plus. N'attendez rien de " celui qui a pu mourir, et qui s'est laissé lâchement " garotter. O Carthage ! que tu es grande et fière " de notre honte !"

Tel fut son discours, telle sa conduite. Il se refuse aux embrassemens de sa femme et de ses enfans ; il s'en déclare indigne, comme un vil esclave. Il tient ses yeux farouches fixés en terre, et dédaigne les pleurs de ses amis, jusqu'à ce qu'il ait amené le sénat au conseil que lui seul était capable de donner, et qu'il lui fût permis de retourner dans son exil.

Mais le moment du héros, le voici. Il n'igno-

rait pas le supplice qu'un ennemi féroce lui préparait : cependant il reprend sa sérénité ; il se dégage de ses proches, qui cherchaient à différer son départ avec la même liberté dont il se dégageait autrefois de la foule de ses cliens, pour aller se délasser de la fatigues des affaires dans ses champs de Venafre et à sa maison de Tarente.

Mettez la main sur la conscience, et dites-moi s'il y a dans nos tragédies un mot du ton qui convient à une vertu aussi haute et aussi familière, et quel air pourraient avoir dans cette bouche ces sentences ambitieuses et la plupart de nos fanfaronades à la Corneille ?

O combien de choses que je n'ose confier qu'à vous ! Je serais lapidé dans les rues si l'on me savait coupable de ce blasphême, et je ne me soucie point du tout de la couronne du martyre.

Si jamais un homme de génie ose donner à ses personnages le ton simple de l'héroïsme antique, l'art de l'acteur sera bien autrement difficile.

Au reste, lorsque je prononce que la sensibilité est le caractère de la bonté de l'âme et de la médiocrité du génie, je fais un effort dont peu d'hommes sont capables ; car, si la nature a fait une âme sensible, vous le savez, c'est la mienne.

Je devrais m'arrêter ici, mais j'aime mieux une preuve déplacée qu'une preuve omise. Voici une expérience que vous aurez faite quelquefois : appelé par un acteur, ou par une actrice, chez elle, en petit comité, pour juger de son talent, vous lui

aurez trouvé de l'âme, de la sensibilité ; vous l'aurez accablée d'éloges ; vous vous en serez séparé et vous l'aurez laissée avec la conviction du plus éclatant succès. Le lendemain, elle paraît, elle est sifflée ; et vous prononcez en vous-même, malgré vous, que les sifflets ont raison. D'où cela vient-il ? Est-ce qu'elle a perdu son talent d'un jour à l'autre ? Aucunement : mais chez elle vous étiez terre à terre avec elle, vous l'écoutiez, abstraction faite des conventions ; elle était telle vis-à-vis de vous ; il n'y avait aucun autre terme de comparaison. Vous étiez content de son âme, de ses entrailles, de sa voix, de ses gestes, de son maintien : tout était en proportion avec le petit auditoire, le petit espace, rien n'exigeait de l'exagération ; sur la scène tout a disparu ; là il fallait un autre modèle qu'elle-même, puisque tout ce qui l'environnait a changé : sur un petit théâtre particulier, dans un appartement, vous spectateur de niveau avec l'acteur, le vrai modèle dramatique vous aurait paru outré, et en vous en retournant, vous n'auriez pas manqué d'en faire la confidence à votre ami, et le lendemain le succès au théâtre vous aurait étonné.

Ces dernières lignes sont lâches et froides, mais elles sont vraies. Je vous demande encore si un acteur fait ou dit rien dans la société précisément comme sur la scène ; et je finis.

Non, je ne finis pas ; il faut que je vous raconte un fait que je crois décisif. Il y a à Naples un poëte

dramatique dont j'ai su le nom. Lorsque sa pièce est faite, il cherche dans la ville les personnes les plus propres de figure, de voix et de caractère à remplir ses rôles : comme il s'agit de l'amusement du souverain, personne ne s'y refuse. La troupe pour la pièce formée, le poëte exerce ses acteurs pendant six mois ensemble et séparément ; et quand croyez-vous qu'ils commencent à s'entendre, à bien jouer, à s'avancer vers la perfection que l'auteur exige ? C'est lorsqu'ils sont épuisés par ces répétitions sans nombre, lorsqn'ils sont ce que nous appelons absolument blasés : dès ce moment les effets sont prodigieux, c'est à la suite de cet exercice pénible que les représentations se font ; et ceux qui en ont vu, conviennent qu'on ne sait pas ce que c'est que de jouer la comédie, quand on n'a pas vu jouer celle-là. Ces représentations se continuent six autres mois de suite, et le roi et la cour jouissent du plus grand plaisir que l'illusion théâtrale puisse donner : et cette illusion, à votre avis, aussi grande et même plus parfaite à la dernière représentation qu'à la première, peut-elle être l'effet de la sensibilité ?

Au reste, la question dont il s'agit a été autrefois entamée entre un médiocre littérateur, Rémond de Sainte-Albine, et un grand comédien, Riccoboni (1); le littérateur était pour la sensibilité, et

(1) Je ne sais si Riccoboni était aussi grand acteur que son adversaire, Rémond de Sainte-Albine était médiocre littérateur ; mais je me rappelle qu'ils ont écrit, tous les deux, des choses fort communes sur cette question. Quant au philosophe, il n'aurait pas encore

le comédien était contre; c'est une anecdote que j'ignorais, et que je viens d'apprendre: vous pou-

fini s'il avait su le fait que je vais rapporter ici. C'est que mademoiselle Arnoud, cette Sophie si touchante au théâtre, si folle à souper, si redoutable dans la coulisse par ses épigrammes, emploie ordinairement les momens les plus pathétiques, les momens où elle fait pleurer ou frémir toute la salle, à dire tout bas des folies aux acteurs qui se trouvent avec elle en scène; et lorsqu'il lui arrive de tomber gémissante, évanouie, entre les bras d'un amant au désespoir, et tandis que le parterre crie et s'extasie, elle ne manque guère de dire au héros éperdu qui la tient: *Ah, mon cher Pillot, que tu es laid!* Quel parti notre philosophe aurait tiré de cette anecdote! J'aurais pu remarquer que les acteurs de l'Opéra Italien sont en usage de se dire de pareilles folies pendant leur jeu muet: mais on m'aurait répondu peut-être qu'ils jouent avec assez peu de chaleur et de vérité pour pouvoir se livrer à ces sortes d'extravagances; ce qu'on ne pourra pas dire des facéties de Melpomène Arnoud: non-seulement son jeu n'en souffre point, mais il est impossible qu'un spectateur qui la voit dans ces momens décisifs, suppose qu'elle soit assez peu affectée pour dire des billevesées. Au reste, ces idées mériteraient d'être plus approfondies; elles tiennent à une théorie des arts d'imitation qui n'est pas encore bien éclaircie. Ces arts sont toujours fondés sur une hypothèse; ce n'est pas le vrai qui nous charme dans les ouvrages de l'art, c'est le mensonge, approchant de la vérité le plus près possible: mais le mensonge surfait toujours; le fantôme de l'imagination est toujours plus grand que l'image de la nature. Qu'est-ce qui fait donc l'essence du grand acteur, du comédien de génie? ce n'est pas la sensibilité: à cet égard, je suis parfaitement d'accord avec notre philosophe; mais ce n'est pas non plus la qualité contraire: j'ai connu des hommes de pierre, ayant, d'ailleurs, une extrême finesse dans l'esprit, hors d'état de jouer médiocrement une scène de comédie. Le grand comédien est celui qui est né avec le talent de jouer supérieurement la comédie, et qui a perfectionné ce talent par l'étude. Je sais bien que cette définition n'apprend rien, mais c'est le cas de toutes les définitions exactes; contentez-vous-en: ou si vous les généralisez, vous n'aurez plus que des mots vagues; et les esprits peu justes croiront que vous leur avez appris des vérités impor-

vez comparer leurs idées avec les miennes. Pour le coup, vous en voilà quitte, et moi aussi.

M. de Silhouette était un homme médiocre, mais doué de la plus forte dose d'ambition possible; en 1759 il fut nommé contrôleur-général des finances et ministre d'état. Il est vrai que son ministère ne dura guère au delà de six mois, et qu'il n'eut pas seulement la satisfaction de se voir dans *l'Almanach royal*, sous ces qualifications. C'était alors la mode de changer souvent de ministres, et d'en essayer de différentes espèces, sans doute dans l'espérance de rencontrer à la fin le véritable. Feu madame la duchesse d'Orléans envoya, un jour, un de ses gentilhommes faire compliment à je ne sais plus quel ministre sur sa nomination; et après avoir donné sa commission et laissé faire au commissionnaire quelques pas, elle le rappela et lui dit : *Informez-vous cependant auparavant s'il est encore*

tantes, quand vous n'aurez fait que bavarder. Ce qui fait qu'un homme est grand acteur, grand poëte, grand artiste, ne tient pas à des qualités générales, mais à des modifications si fines, que nous avons à peine assez d'yeux pour les apercevoir, et encore moins des termes pour les exprimer; mais qu'il suffit d'une ligne de plus ou de moins pour ôter le talent, ou pour le porter à son comble. La sensibilité est donc une qualité neutre et étrangère au talent d'un grand comédien; elle peut se trouver ou ne pas se trouver dans le sujet qui possède ce talent éminent; cela ne fait rien à la chose: le caractère moral, et le génie ou le talent, sont deux composés de qualités très-indépendantes les unes des autres; de sorte que le génie peut se rencontrer indistinctement avec l'âme la plus sensible ou la plus insensible; on trouve de tout dans ce monde, et la variété des combinaisons est inépuisable.

en place. M. de Silhouette n'y fut que pour prouver qu'il n'avait point de tête : car tout ministre qui ne prévoit pas les suites des mesures qu'il prend, et qui ne tient pas ses moyens tout prêts pour y remédier ; tout ministre qui ne sait pas calculer et le caractère de ceux dont il dépend et la tournure des esprits auxquels il a affaire, n'est certainement qu'un homme ordinaire. M. de Silhouette ne savait que le jeu des ambitieux, celui d'exciter, moyennant une forte cabale, un grand mouvement passager dans le public : en faveur de sa première opération, il fut traité comme le sauveur de la France ; on fit des vers, de la prose, des estampes ; mais tout ce beau feu était un feu de paille, et le déchaînement public succéda bientôt et renversa le sauveur de son piédestal. Il savait beaucoup, il parlait avec précision et netteté, mais il manquait de génie ; il croyait que ce qui se faisait en Angleterre était praticable en France, que Louis XV se conduirait comme Georges II ; et son court ministère ne fut qu'un enchaînement de paralogismes. Il fut aussi un spectacle bien moral, quoique bien commun pour un philosophe ; on vit cet homme qui avait employé toute la sagacité et toutes les facultés de son esprit pour parvenir au faîte, s'y soutenir un instant, et ensuite mourir de chagrin d'en être tombé. Lorsque M. le duc de Choiseul lui fit concevoir qu'il fallait se démettre de sa place, il se mit à pleurer comme un enfant ; de là, il alla au conseil où il parla comme un

ange sur l'état des finances du royaume, après quoi il demanda à se retirer. C'était le chant du cygne, qui est toujours si mélodieux au moment de la mort; mais la place qu'il occupait demandait un aigle et non pas un cygne. Retiré, il tomba bientôt dans la mélancolie et dans le marasme, et mourut dans la plus haute dévotion, sans avoir vécu soixante ans. Il avait été toute sa vie zélé catholique et fort attaché au parti des jésuites ; c'était un des moyens les plus usités parmi les ambitieux pour s'avancer ; beaucoup de gens le regardaient comme un insigne hypocrite, mais il se peut qu'à force de s'être menti à lui-même sans discontinuer, il se soit à la fin persuadé lui-même. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avait point de vertus, ni publiques ni privées, et qu'il était de ces gens qui n'ont jamais osé regarder personne en face. Son désintéressement se manifesta dans les premiers mois de son ministère. Il acheta, des héritiers d'un traitant, une ancienne prétention de six cent mille livres qni avait été engloutie dans la banqueroute générale du temps du système de Laws ; il en fit l'acquisition pour six mille livres. Nanti de ces papiers en qualité d'acquéreur, il trouva, en qualité de ministre, de la justice du roi et de la plus urgente nécessité de l'Etat, de les acquitter à leur valeur primitive ; et après les avoir fait payer au trésor royal, en qualité d'homme qui sait calculer, il les prêta au roi à fonds perdu sur sa tête et sur celle de sa femme, et se fit, moyennant six mille

livres, une fois payées, une rente viagère de soixante mille livres par an. Cette opération est une des plus mémorables de son ministère.

Novembre 1770.

Il est très-vrai que M. Sedaine a fait une tragédie en prose, qu'elle est reçue à la Comédie française, qu'elle sera peut-être jouée avant Pâques. M. de Voltaire en est indigné, il a peur que ce nouveau genre, s'il réussit, ne fasse tort à la tragédie en vers. Quant à nous, si ce nouveau genre est bon, nous l'adopterons sans préjudice d'aucun autre genre également bon. On remarque que, depuis quelque temps, le patriarche parle avec humeur de son siècle. Il a tort ; et je m'en tiens à un de nos anciens arrêts, c'est qu'à tout prendre, ce siècle en vaut bien un autre.

Il ne faut pas être rancunier, et moins avec le patriarche qu'avec qui que ce soit ; mais pour le confondre, il faut lui faire lire la lettre suivante, et l'obliger d'avouer à haute et intelligible voix, qu'il n'existe dans l'histoire aucune période connue où les têtes couronnées aient écrit dans ce goût et de ce style. Quoique les lettres qu'il leur plaît d'écrire à des particuliers ne soient pas des gazettes, et doivent être pour le moins aussi sacrées que toute lettre en général, celle dont le roi de Prusse vient de m'honorer ne me paraît pas un monument moins glorieux pour la littérature que celle que S. M. a écrite quelque temps auparavant à M.

d'Alembert. En conséquence, je me permettrai de l'insérer dans ces fastes ignorés, tout comme l'autre l'a été dans les fastes de l'immortalité ou de l'Académie française. Alexandre lisait peut-être l'Iliade avec autant de plaisir que Frédéric la Henriade; mais nous n'avons aucune preuve que le Macédonien possédât l'art d'écrire et encore moins l'art de chanter comme le Prussien.

LETTRE *du roi de Prusse.*

Potsdam, 26 Septembre 1770.

" IL faut convenir que nous autres citoyens " du nord de l'Allemagne, nous n'avons point " d'imagination; le père Bouhours l'assure, il faut " l'en croire sur sa parole. A vous autres voyans " de Paris, votre imagination vous fait trouver " des rapports où nous n'aurions pas supposé les " moindres liaisons. En vérité, le prophète, quoi " qu'il soit, qui me fait l'honneur de s'amuser sur " mon compte, me traite avec distinction; ce " n'est pas pour tous les êtres que les gens de cette " espèce exaltent leur âme; je me croirai un " homme important, et il ne faudra qu'une comète " ou quelque éclipse qui m'honore de son attention " pour achever de me tourner la tête.

" Mais tout cela n'était pas nécessaire pour " rendre justice à Voltaire; une âme sensible et un " cœur reconnaissant suffisaient: il est bien juste " que le public lui paie le plaisir qu'il en a reçu. " Aucun auteur n'a jamais eu un goût aussi per- " fectionné que ce grand homme. La profane

" Grèce en aurait fait un dieu : on lui aurait élevé " un temple. Nous ne lui érigeons qu'une statue, " faible dédommagement de toutes les persécu- " tions que l'envie lui a suscitées, mais récom- " pense capable d'échauffer la jeunesse et de l'en- " courager à s'élever dans la carrière que ce grand " génie a parcourue, et où d'autres génies peuvent " trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon en- " fance les arts, les lettres et les sciences ; et lors- " que je puis contribuer à leurs progrès, je m'y " porte avec toute l'ardeur dont je suis capable, " parce que, dans ce monde, il n'y a point de vrai " bonheur sans elle. Vous autres qui vous trou- " vez à Paris, dans le vestibule de leur temple ; " vous qui en êtes les desservans, vous pouvez " jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que " vous empêchiez l'envie et la cabale d'en appro- " cher.

" Je vous remercie de la part que vous prenez " à cet enfant qui nous est né.(1) Je souhaite qu'il " ait les qualités qu'il doit avoir, et que loin d'être " le fléau de l'humanité, il en devienne le bien- " faiteur. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en " sa sainte et digne garde.

" *Signé* FRÉDÉRIC."

Sur la réponse de M. d'Alembert au roi de Prusse : *Un écu, Sire, et votre nom*, Sa Majesté a fait payer deux cents écus d'Allemagne pour sa

(1) Frédéric-Guillaume III, qui règne aujourd'hui sur la Prusse.

souscription. Le roi de la Zone cimbrique, vulgairement dit le roi de Danemarck, a, depuis, aussi fait payer deux cents Louis pour la statue du grand patriarche ; ainsi cette entreprise devient royale et littéraire à la fois. Sa Majesté Danoise n'a pas eu égard à cette dernière dénomination; sans quoi elle aurait réduit sa souscription de cinq sixièmes : car il s'agissait, surtout, de se rapprocher par la modicité de la somme, de la condition de ceux avec qui on ne dédaigne pas de concourir à cette entreprise déjà devenue illustre.

François-Augustin Paradis de Moncrif, lecteur de feu la reine et de madame la dauphine, l'un des quarante de l'Académie française, s'est endormi du dernier sommeil le 12 novembre, âgé de quatre-vingt trois ans. Nous avons de lui plusieurs chansons et romances dans le vieux langage naïf et tendre, d'un goût si délicat, si exquis, qu'on peut les regarder comme autant de chefs-d'œuvre. Il faut sans doute plus de génie pour faire l'Iliade que pour faire une chanson excellente, mais la perfection, en quelque genre que ce soit, est sans prix, et je ne suis pas plus surpris de voir à un homme de goût la tête tournée d'un couplet plein de sentiment, de délicatesse et de naïveté, que de le voir dans l'enthousiasme de la prière de Priam à Achille. Si Moncrif n'avait jamais fait que ses chansons et ses romances, il eût été le premier dans son genre, et c'est toujours quelque

chose que d'être le premier quelque part. Mais il a fait plusieurs autres ouvrages qui ont nui à sa réputation. Nous avons de lui beaucoup d'actes d'opéra français, dans ce genre galant et fade qui n'est guère moins insipide à lire qu'une musique psalmodiante et mêlée d'airs à petites cabrioles. Il a fait un *Essais sur les moyens de plaire* qui est un mauvais essai, et dont les faiseurs de pointes disaient qu'il n'avait pas les moyens. Il a fait dans sa jeunesse une *Histoire des Chats*, que je n'ai pas vue, plaisanterie apparemment de société fort insipide, qui lui attira mille brocards et beaucoup d'épigrammes. Le poëte Roi en ayant fait une très-sanglante, Moncrif l'attendit au sortir du Palais Royal, et lui donna des coups de bâton. Roi, qui était accoutumé à ces traitemens, et qui n'avait guère moins de souplesse que de malignité, retourne la tête, et dit à Moncrif, en tendant le dos au bâton : *Patte de velours, Minon, patte de velours.* Moncrif, abstraction faite de son talent de chansonnier tendre et galant, était un homme assez commun, mais il était souple et courtisan, et il était parvenu à se donner une sorte de crédit à la cour ou plutôt dans le cercle de la feue reine. Il y faisait le dévot ; mais à Paris, il était homme de plaisir ; et il a poussé la passion pour la table et pour la créature, ou plutôt pour les créatures, jusqu'à l'extrême vieillesse. Il n'y a pas bien long-temps qu'il traversait encore, après l'Opéra, l'aréopage des demoiselles de ce théâtre, en disant :

Si quelqu'une de ces demoiselles était tentée de souper avec un vieillard bien propre, il y aurait quatre-vingt-cinq marches à monter, un petit souper assez bon, et dix louis à gagner.

L'appartement qu'il occupait au château des Tuileries était effectivement un peu élevé; du reste il s'acquittait toujours parfaitemeut bien, dans ces parties, du rôle qu'il s'était imposé. Moncrif jouissait d'une fortune assez considérable par la réunion de plusieurs places que lui avait obtenues la souplesse de son caractère. On dit qu'il était noble et généreux dans sa dépense. Dans ses manières il était recherché et minutieux; et, comme auteur, fort susceptible. Je me souviens que Marmontel, désirant avec ardeur une place à l'Académie, prit le parti de louer, dans sa *Poétique française*, presque tous les académiciens vivans dont il comptait se concilier la bienveillance et obtenir la voix pour la première place vacante. Il se fit presque autant de tracasseries qu'il avait fait d'éloges : personne ne se trouva assez loué, ni loué à son gré. Il avait cité de Moncrif un couplet avec les plus grands éloges ; Moncrif prétendit qu'il fallait citer et transcrire la chanson toute entière, ou ne s'en point mêler. J'avoue que je ne pus m'affliger de voir toute cette dépense d'éloges si peu sincères et prodigués dans une vue d'intérêt personnel, non-seulement perdue, mais presque produire un effet contraire. Moncrif passa donc sa vie à être saint homme et fort dévot dans l'anti-

chambre et dans le cabinet de la reine, et libertin à Paris. Une de ses plus jolies pièces de poésie est *le Rajeunissement inutile* ou *l'Histoire de Titon et l'Aurore*; il la fit retrancher de tous les exemplaires de son *Choix de chansons* qu'il donnait à la Cour. Sa vieillesse était devenue un sujet de plaisanterie à la Cour. On le disait beaucoup plus vieux qu'il n'était, parce que M. le Comte de Maurepas, ancien ministre d'état, aimait à dire que Moncrif avait été prévôt de salle lorsque son père y faisait des armes, ce qui, par une supputation fort aisée, donnait à Moncrif près de cent ans. Mais c'était une plaisanterie : Moncrif était né d'une honnête famille de Paris, et même avec quelque bien. Il avait eu dans sa jeunesse la passion des armes, il fréquentait beaucoup les salles où l'on est en usage d'appeler les plus habiles les prévôts de salle; mais il n'en a jamais fait les fonctions par état. Il avait été l'ami et le courtisan du Comte d'Argenson, ministre de la guerre, Le roi, qui aime à s'entretenir d'âge, dit un jour à Moncrif, qu'on lui donnait plus de quatre-vingt-dix ans. *Je ne les prends pas, Sire,* répondit Moncrif; et si l'on peut s'en rapporter au témoignage de ces demoiselles, il n'en eut jamais les symptômes.

Décembre 1770.

Il a paru en 1764, avec approbation et privilége du roi, un livre intitulé : *Ariste,* ou *les*

Charmes de l'Honnêteté, par M. Séguier de Saint-Brisson. Le censeur, Rémond de Sainte-Albine, dit dans son approbation, qu'il croit cet ouvrage d'autant plus digne de l'impression, que l'auteur y présente la vertu sous les couleurs les plus propres à la rendre aimable. Entre ce titre et cette approbation du censeur, qui respirent tant les charmes et la douceur de la vertu, il serait curieux de placer un passage de l'ouvrage où l'auteur dit que s'il avait une femme, et qu'il la laissât courir les bals et les *Soupers de nuit*, et s'exposer à tous les charmes de la séduction, et que cette femme lui fît infidélité, il ne s'en plaindrait pas. Mais si, après avoir pris toutes les précautions convenables pour assurer ses bonnes mœurs, il prenait fantaisie à sa femme de l'outrager, il dit qu'il sait bien ce qu'il ferait. Et puis, pour ne vous pas laisser en doute, il vous conte qu'une Anglaise, se trouvant au lit de la mort, conjura son mari de lui pardonner une faute dont elle était coupable, et lui avoua qu'elle lui avait fait infidélité. Le mari lui répond qu'il lui pardonne, mais qu'à son tour il a besoin de pardon : *C'est que m'étant*, dit-il, *aperçu de ce que vous venez de m'avouer, je vous ai empoisonnée, ce qui est la cause de votre mort.* N'est-il pas excellent de trouver cet exemple de douceur dans les Charmes de l'Honnêteté, dont le censeur accorde surtout à l'auteur le talent *de rendre la vertu aimable ?* On croirait peut-être que M. Séguier de Saint-Brisson est un homme

redoutable, point du tout. La comtesse d'Estrades, si connue dans les anecdotes de notre temps, d'abord amie et complaisante de Mad. de Pompadour, ensuite maîtresse du Comte d'Argenson, bientôt exilée de la Cour pour s'être brouillée avec la première, s'est trouvée au moins aussi persuadée que moi de la douceur réelle de M. Séguier de Saint-Brisson : car, pour finir son roman, elle l'a épousé, et s'est par conséquent exposée de gaîté de cœur au risque du poison. Il est vrai qu'elle n'a pris ce parti qu'à cinquante ans passés, et qu'elle désespère sans doute d'être dans le cas de lui faire infidélité.

Charles-Jean-François Hénault, président honoraire au parlement, intendant de la maison de Mad. la Dauphine, l'un des quarante de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, est mort le 24 Novembre dernier, dans la quatre-vingt-sixième année de son âge. Il ne faisait que végéter depuis long-temps. Sa nièce, la comtesse de Jonsac, tenait sa maison, donnait à souper, recevait le grand monde ; le président radotait ou dormait dans son fauteuil, et était content. A tout prendre, le président Hénault doit être compté parmi les hommes les plus heureux de son temps. Son père, ancien fermier-général, si je ne me trompe, lui avait laissé une grande fortune. Né avec des qualités aimables, mais pas assez remarquables pour exciter l'envie et la jalousie de per-

sonne, il jouissait du privilége et du bonheur des gens médiocres, d'être aimé de tout le monde sans avoir un seul ennemi. Il était très-frivole ; il n'y avait en lui que la superficie, mais cette superficie était agréable. Il faisait de jolis vers de société ; il donnait d'excellens soupers ; il avait été à la mode dans sa jeunesse, et avait conservé l'usage du grand monde dans un âge plus mûr. Pour satisfaire sa petite ambition, car tout était petit et joli en lui, il quitta de bonne heure le palais, et acheta la charge de surintendant de la maison de la feue reine, et ne laissa pas d'avoir aussi sa petite existence dans ce petit cercle. Il composa ensuite son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, qui lui procura les honneurs littéraires et le titre de double académicien. Cet abrégé n'est pas, à beaucoup près, un ouvrage sans mérite ; mais on ne peut se cacher que ce mérite a été infiniment exagéré, et que si un pauvre diable relégué dans un quatrième étage avait publié ce livre, il n'aurait pas reçu la moitié des éloges qui ont été prodigués au président Hénault. Personne n'a plus efficacement travaillé à la réputation de cet ouvrage que M. de Voltaire. L'auteur y mit bientôt toute sa gloire, toute son existence. Il ne s'occupa qu'à en soigner et multiplier les éditions ; et quand il y en avait une de finie, il en commençait une autre ; il en entendait ainsi parler tous les jours de sa vie, et ce n'est pas ce qui contribua le moins à son bonheur. L'abbé Boudot, employé à la bibliothèque

du roi, aujourd'hui paralytique à force d'avoir gagné des indigestions chez le président, était spécialement chargé du département littéraire et historique. Je me souviens de vous avoir rendu compte, il n'y a pas long-temps, des autres ouvrages du président Hénault ; ainsi je n'en parlerai pas ici. Il fit un grand héritage à la mort du président de Montesquieu, en ce qu'il était d'usage, dans le grand monde, d'appeler cet homme illustre le président tout court, et cela mortifiait un peu le président à l'abrégé ; mais lorsque le véritable président ne fut plus, on s'accoutuma insensiblement à transporter le titre de président tout court à celui qui lui avait survécu. Le président, devenu président tout court, par forme d'héritage, étant déjà fort mal à l'aise lors de la dernière maladie de la feue reine, mourait de peur de mourir avant sa maîtresse, parce qu'il lui avait promis de ne se pas faire enterrer chez les pères de la Doctrine chrétienne, qu'il aimait, et qui sont un peu notés pour jansénisme dans le parti dévot de la cour, dont l'archevêque de Paris est l'oracle. Le bon président avait été dans sa jeunesse l'amant de la marquise du Deffant, femme célèbre à Paris par son esprit et par sa méchanceté. Elle a aujourd'hui plus de soixante-dix-ans, et il y en a presque vingt qu'elle est aveugle ; mais son esprit a conservé toute sa fleur ; et sa méchanceté, à force de s'exercer, est devenue, dit-on, beaucoup plus habile. Elle se pique de

haïr mortellement tout ce qui s'appelle philosophe, et cela lui a conservé un grand crédit parmi les gens de la cour et du monde, aux yeux desquels les philosophes sont la cause immédiate de tout le mal qui arrive en France. Madame du Deffant a cependant excepté de sa haine le patriarche de Ferney, dont elle a trouvé sans doute la griffe trop redoutable. Elle avait été l'amie intime de la marquise du Châtelet, et le lendemain de la mort de cette femme célèbre, elle fit courir une satire sanglante sous le titre et sous la forme de son portrait. Elle est restée liée avec le président Hénault jusqu'à sa fin. Les deux ou trois derniers jours de sa vie, madame du Deffant était dans l'appartement du président avec plusieurs de ses amis. Pour le tirer de son assoupissement, elle lui cria à l'oreille s'il se rappelait madame de Castelmoron ? Ce nom réveilla le président, qui répondit qu'il se la rappelait fort bien. Elle lui demanda ensuite s'il l'avait plus aimée que madame du Deffant ? *Quelle différence !* s'écria le pauvre moribond imbécille. Et puis il se mit à faire le panégyrique de madame de Castelmoron, et toujours en comparant ses excellentes qualités aux vices de madame du Deffant. Ce radotage dura une demi-heure en présence de tout le monde, sans qu'il fût possible à madame du Deffant de faire taire son panégyriste ou de le faire changer de conversation. Ce fut le chant du cygne ; il mou-

rut sans savoir à qui il avait adressé un parallèle si véridique.

Un poëte russe, auteur de plusieurs tragédies, appelé monsieur Sumarokoff, se trouvant à Moscou, s'était brouillé avec la première actrice du théâtre de cette capitale : ces accidens arrivent à Moscou comme à Paris. Un jour le gouverneur de Moscou ayant ordonné la représentation d'une des pièces de monsieur Sumarokoff, le poëte s'y opposa, parce que cette actrice devait y jouer le principal rôle. Cette raison n'ayant pas paru suffisante au gouverneur pour changer d'avis, le poëte en perdit la tête au point que lorsqu'on leva la toile pour commencer sa pièce, il sauta sur le théâtre, saisit la première actrice qui avait paru avec tout l'appareil tragique, et la jeta dans les coulisses. Après avoir ainsi troublé la tranquillité publique, il ne se crut pas encore assez coupable, et dans sa frénésie poétique il écrivit avec autant d'indiscrétion que de témérité à l'impératrice elle-même deux lettres consécutives remplies de griefs et d'invectives contre une actrice. Je défie un poëte français de faire mieux.

Conteur Marmontel, que pensez-vous qu'il arriva de cette incartade impardonnable !—Mais cela est aisé à deviner. Les lettres impertinentes du poëte Sumarokoff ne parvinrent pas à l'impératrice ; le ministre chargé du département poétique les lut, et donna ses ordres pour mettre monsieur

le poëte dans un cul de basse fosse jusqu'à nouvel ordre, et vraisemblablement il y est encore.

Au diable le conte et le conteur historiques ! c'est un menteur plat et froid. De tels dénoûmens sont bons dans les pays vantés pour la douceur et la politesse des mœurs ; il s'en faut bien que la police soit aussi perfectionnée en Russie. Sa majesté impériale reçut les deux lettres du poëte, et après avoir donné ses ordres dans l'Archipel, en Moldavie, en Crimée, en Géorgie et sur les bords de la Mer Noire, elle eut encore le temps de faire la réponse suivante.

" Monsieur Sumarokoff, j'ai été fort étonnée " de votre lettre du 28 janvier, et encore plus de " celle du premier février. Toutes deux contien- " nent, à ce qu'il me semble, des plaintes contre la " Belmontia qui pourtant n'a fait que suivre les " ordres du comte Soltikoff. Le feld-maréchal a " désiré de voir représenter votre tragédie ; cela " vous fait honneur. Il était convenable de vous " conformer au désir de la première personne en " autorité à Moscou ; mais si elle a jugé à propos " d'ordonner que cette pièce fût représentée, il fal- " lait exécuter sa volonté sans contestation. Je " crois que vous savez mieux que personne com- " bien de respect méritent des hommes qui ont " servi avec gloire, et dont la tête est couverte de " cheveux blancs ; c'est pourquoi je vous con- " seille d'éviter de pareilles disputes à l'avenir. " Par ce moyen vous conserverez la tranquillité

" d'âme qui est nécessaire pour vos ouvrages, et il " me sera toujours plus agréable de voir les pas- " sions représentées dans vos drames que de les lire " dans vos lettres.

" Au surplus, je suis votre affectionnée."

Signé CATHERINE.

Je conseille à tout ministre chargé du département des lettres de cachet, d'enrégistrer ce formulaire à son greffe, et à tout hasard de n'en jamais délivrer d'autres aux poëtes et à tout ce qui a droit d'être du genre irritable, c'est-à-dire enfant et fou par état. Après cette lettre qui mérite peut-être autant l'immortalité que les monumens de la sagesse et de la gloire du règne actuel de la Russie, je meurs de peur de m'affermir dans la pensée hérétique que l'esprit ne gâte jamais rien, même sur le trône.

Janvier, 1771.

LE coup le plus sensible et le plus funeste qui ait été porté à l'Encyclopédie, est resté absolument ignoré du public, et c'est une anecdote assez intéressante et assez curieuse pour être consignée dans ces fastes ignorés des profanes. Je doute qu'on trouve dans l'histoire entière de la littérature, pour la hardiesse et la bêtise réunies, un trait pareil à celui que je vais rapporter.

M. le Breton, premier imprimeur ordinaire du roi, était associé pour la moitié dans l'entreprise de l'Encyclopédie ; il était de plus chargé de l'impression de la totalité de l'ouvrage. L'autre moitié de

l'intérêt dans cette entreprise était partagée entre trois libraires dont deux sont morts ; le Breton et Briasson s'étant mis en leur lieu et place, sont restés seuls maîtres de l'entreprise. Ils ont eu toute leur vie pour maxime invariable, que les gens de lettres travaillaient pour acquérir de la gloire, et les commerçans pour accumuler des richesses. En conséquence, ils ont partagé tous les revenans-bons de l'Encyclopédie en deux parts, laissant à M. Diderot toute la gloire, tous les dangers, toute la persécution, et gardant pour eux tout l'argent provenant de quatre mille trois cents souscriptions. L'honoraire de M. Diderot, pour un travail immense qui a absorbé la moitié de sa vie, a été fixé à deux mille cinq cents livres pour chacun des dix-sept volumes in-folio de discours, et à une somme de vingt mille livres une fois payée.

Le Breton, chargé de l'impression des dix volumes qui devaient terminer l'ouvrage, et qu'on se proposait de publier ensemble pour prévenir de nouvelles persécutions, se fit d'abord donner le syndicat de la librairie, pour être instruit de toutes les saisies que la police pourrait ordonner, et à même par conséquent de prévenir les coups que de nouvelles délations pourraient attirer à la continuation de l'entreprise : car le gouvernement ne s'était expliqué sur aucune espèce de tolérance ; il faisait semblant d'ignorer que l'Encyclopédie s'achevait dans la plus grande imprimerie de Paris, où cinquante ouvriers étaient employés à ce travail ;

voilà toute la faveur. Tranquille, au moyen de ces précautions, pour le temps de l'impression, M. le Breton voulut encore prévenir les orages dont il se croyait menacé au moment de la publication: en conséquence il s'érigea avec son prote, à l'insu de tout le monde, en souverain arbitre et censeur de tous les articles de l'Encyclopédie. On les imprimait tels que les auteurs les avaient fournis ; mais quand M. Diderot avait revu la dernière épreuve de chaque feuille, et qu'il avait mis au bas l'ordre de la tirer, M. le Breton et son prote s'en emparaient, retranchaient, coupaient, supprimaient tout ce qui leur paraissait hardi ou propre à faire du bruit et à exciter les clameurs des dévots et des ennemis, et réduisaient ainsi, de leur chef et autorité, le plus grand nombre des meilleurs articles à l'état de fragmens mutilés et dépouillés de tout ce qu'ils avaient de précieux, sans s'embarrasser de la liaison des morceaux de ces squelettes déchiquetés, ou bien en les réunissant par les coutures les plus impertinentes. On ne peut savoir au juste jusqu'à quel point cette infâme et incroyable opération a été meurtrière ; car les auteurs du forfait brûlèrent le manuscrit à mesure que l'impression avançait et rendirent le mal irrémédiable. Ce qu'il y a de vrai, c'est que M. le Breton, si clairvoyant dans les affaires d'intérêt, est un des hommes les plus bornés qu'il y ait en France ; qu'il n'est pas bien sûr qu'il entende l'*Almanach royal* qui lui rapporte trente mille livres de rente par an ; qu'il

n'a jamais eu aucune idée de littérature, encore moins de philosophie; qu'il est aussi lâche et poltron qu'il est borné. D'après ces qualités, jugez du mal qu'il a dû faire! Et voilà la véritable clef quoiqu'inconnue de tout le monde, de toutes les impertinences et contradictions qu'on trouve dans les dix derniers volumes, et d'une infinité de retranchemens qui ne seront jamais réparés.

L'impression de l'ouvrage tirait à sa fin, lorsque M. Diderot, ayant besoin de consulter un de ses grands articles de philosophie de la lettre S, le trouva entièrement mutilé. Il resta confondu; cet instant lui découvrit toute l'atrocité de l'imprimeur: il se mit à revoir les meilleurs articles tant de sa main que de ses meilleurs aides, et trouva presque partout le même désordre, les mêmes vestiges du meurtrier absurde qui avait tout ravagé. Cette découverte le mit dans un état de frénésie et de désespoir que je n'oublierai jamais.

J'étais à la campagne; il me dépêcha un exprès pour me confier cet incroyable forfait, et me rappeler à Paris, afin de consulter sur le parti qu'il y avait à prendre. Les libraires coassociés à l'entreprise, instruits de la bêtise et de la hardiesse de leur collègue, conjurèrent le philosophe de ne leur pas faire partager la juste vengeance qu'il était en droit de tirer de celui qui l'avait si lâchement joué; ils sentirent qu'un seul mot sur cette trahison inséré par M. Diderot dans les papiers publics, les ruinait de fond en comble, parce

qu'aucun souscripteur, après cet avis, n'aurait voulu retirer les dix volumes qu'on allait publier. Ils représentèrent que le mal était sans aucune sorte de remède puisque le manuscrit était anéanti, et qu'on était à l'impression du dernier volume. J'avoue que je fus infiniment peu touché de ces représentations : c'était à le Breton à aviser aux moyens de dédommager ses coassociés du mal qu'il leur avait fait, ainsi qu'à lui-même, pendant dix-huit mois ou deux ans de suite, avec un sang-froid sans exemple. Mais une considération plus puissante me fit conseiller le silence ; c'était la sûreté de mon ami. M. Diderot ne pouvait avertir le public de la trahison qu'on lui avait faite, sans mettre entre les mains de ses ennemis une preuve juridique comme quoi il continuait l'Encyclopédie, malgré la suppression qui en avait été ordonnée ; c'était se condamner à quitter la France que d'imprimer publiquement cet aveu. J'étais d'ailleurs persuadé que le public serait averti de reste par le cri de la plupart des auteurs, lorsqu'à la publication des dix volumes ils trouveraient leurs articles si indignement mutilés par une bête d'imprimeur. Chose inouïe ! je n'ai jamais entendu aucun des auteurs maltraités se plaindre ; l'intervalle des années qui s'est écoulé entre la composition et l'impression de leurs articles, leur avait sans doute rendu leur ouvrage moins présent, et l'on mit tant d'entraves à la publication des dix volumes, que l'édition se trouva vendue

aux souscripteurs de province et les pays étrangers, avant que les auteurs en eussent pu lire une ligne. Ainsi, la plus grande entreprise littéraire qu'il y eût eu depuis l'invention de l'imprimerie, fut livrée par la persécution à l'imbécillité et à la timidité d'un imprimeur qui s'en rendit l'arbitre en dernier ressort, avec une hardiesse dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple.

Ce fait n'a jamais été connu que de quatre ou cinq personnes ; mais c'est un sujet bien fécond en réflexions morales, qu'un imprimeur lâche et imbécille se soit fait impunément l'arbitre du travail de tant d'hommes recommandables, auxquels l'Impératrice de Russie, à son avènement au trône, avait inutilement offert la protection la plus illimitée, et des secours aussi dignes de la générosité d'une grande princesse que de l'importance de l'entreprise.

Le père Griffet, jésuite français, retiré à Bruxelles ou à Liége, publia, il y a environ un an, un *Traité sur différentes sortes de Preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire* ; volume in-12 de plus de 450 pages. Son Traité est un ouvrage solide, qu'on lit avec plaisir en beaucoup d'endroits, quoique l'auteur soit naturellement diffus, et que la bonne critique l'abandonne de temps en temps. Mais, par exemple, il a battu bien complétement M. de Voltaire sur son obstination à nier l'authenticité du *Testament politique du Cardinal de Riche-*

lieu ; ce morceau est traité avec beaucoup de solidité. M. de Voltaire cherche à le réfuter dans ses Questions sur l'Encyclopédie, mais il n'y réussit point; tout lecteur judicieux trouvera les observations du père Griffet sans réplique. Ce jésuite parle aussi dans son *Traité de l'Homme au masque de fer*, et à cette occasion M. de Voltaire revient aussi dans ses Questions sur cet objet. Ici le philosophe de Ferney a tout l'avantage, non-seulemeut sur le jésuite, mais sur tous les autres bavards qui se sont crus obligés de dire leur avis sur ce point. La manière dont M. de Voltaire a parlé de cette singulière aventure, est un modèle de sagesse, de pénétration, de retenue et de bonne critique. Il lui échappe ici de dire qu'il en sait peut-être là-dessus plus qu'il n'en dit, et il y a long-temps qu'il a mis ceux qui ont un peu de nez sur la voie de son secret.

Les papiers publics ont tué notre vieux Piron il y a long temps, je ne sais pourquoi, car il se porte fort bien malgré ses quatre-vingt ans passés. Madame Geoffrin est en usage de lui envoyer tous les ans, du sucre et du café pour étrennes, et le vieux poëte lui a riposté cette année par la chanson que vous allez lire. S'il ne compte pas tout-à-fait sur l'amitié de madame Geoffrin, c'est qu'il se souvient qu'il s'est permis quelques plaisanteries à brûle pourpoint sur le pauvre *Bélisaire* de Marmontel ; et qu'il en a été grondé d'importance. Comme il

ne s'est pas converti, il suppose que la rancune dure encore. Piron s'est fait dévot depuis plusieurs années ; mais cela n'a pas valu une épigramme de moins à son prochain. Etant allé voir un jour M. l'archevêque de Paris, en qualité de nouveau prosélyte, le prélat lui dit : *Monsieur Piron, avez-vous lu mon dernier Mandement ?* et Piron répond : *Et vous, Monseigneur ?*

CHANSON *sur l'air :*

Hélas ! vous ne m'aimez guère,
Car tout ça ne vous plaît pas ;
Hélas !
Vous n'm'aimez pas.

Vous êtes de beau maintien,
Grande en toutes vos manières,
La reine des gens de bien,
Tenant toujours cours plénière.
Eloigné de vos états,
A moi, vous ne songez guère ;
L'absent n'intéresse pas :
Hélas !
Vous n'm'aimez paz.

Autant j'en dis et dirai
A votre aimable héritière (1)
Plus philosophe à mon gré
Que Montaigne et la Bruyère.
Chu tout-à-coup, patatra,
Du buffet dans la rivière,
Je suis monsieur tout-à-bas :
Hélas !
Vous n'm'aimez pas.

(1) Madame la marquise de la Ferté-Imbault.

En étrenne, Sonica,
Votre bonté coutumière,
Me fait présent de Moka
Pour toute l'année entière.
La bienfaisance, en tel cas,
Seule quelqefois opère,
Et l'amitié n'en est pas :
Hélas !
Vous n'm'aimez pas.

Dieu me garde des ingrats
De grossir la fourmilière,
Et, d'ailleurs, cet hippocras
N'est rien moins que somnifère:
A rimer entre deux draps,
J'ai passé la nuit dernière;
Mais tout ça ne vous plaît pas ;
Hélas !
Vous n'm'aimez pas.

Et pourtant, rien n'est si vrai,
Quoiqu'aveugle comme Homère,
Je suis encore aussi gai
Que Rabelais et Molière;
J'ai comme eux de jolis rats:
Mais sage et même un peu fière,
Tout ça ne vous plaira pas:
Hélas !
Vous n'm'aimez pas.

Gens d'esprit, gens délicats,
Gens aimant la bone chère,
Seigneurs, princes, potentats,
Tout vous aime et vous révère.
Tapis dans mon galetas,
Enterré dans la poussière,
De moi peut-on faire cas?
Hélas !
Vous n'm'aimez pas.

Quand j'aurais les dons à tas
De l'Académie entière,
Comme je ne les ai pas,
Ca ne m'avancerait guère,
Ma muse y perdrait ses pas :
Vidons notre cafetière.
Du moins, si vous n'm'aimez pas,
Hélas !
N'm'haïssez pas.

M. Saurin vient de donner une nouvelle édition revue et corrigée de son joueur anglais, qu'il a intitulé *Béverley, tragédie bourgeoise.* Cette pièce est de celles qu'on joue rarement, mais qui attirent du monde par le peu de ressemblance qu'elles ont avec les pièces qu'on joue tous les jours, et dont on dit constamment du mal en sortant de la représentation. Comme beaucoup de petites-maîtresses délicates à l'excès ont surtout attaqué la catastrophe, et ont trouvé cet empoisonnement horrible, M. Saurin a fait imprimer dans cette édition deux cinquièmes actes, l'un fond noir, tel qu'on le joue ; l'auteur couleur de rose, parce qu'on ne laisse pas à Béverley le temps de s'empoisonner, et que sa femme, son ami et le vieux bon domestique reviennent à temps pour lui apprendre que son sort est changé et qu'il n'est plus à la besace, malgré toutes les sottises qu'il a faites pour s'y réduire lui et les siens. Jugez de la bonté d'un plan qu'on peut changer à la fin du blanc au noir ou du noir au blanc sans qu'il y paraisse ; ou plutôt soyez persuadé qu'il y paraît, et qu'il n'y a pas l'ombre de jugement dans cette opé-

ration. Nos académiciens et nos beaux esprits en savent plus long que les Sophocle et les Euripide, à qui il ne serait jamais venu dans l'esprit que le même sujet pût être dénoué *ad libitum*, heureusement ou malheureusement. M. Saurin, avec son dénoûment à deux couleurs, me rappelle ce curé de Montchauvet en basse Normandie, qui vint à Paris il y a dix-huit ans, et qui nous apporta une tragédie de David et Bethsabée, imprimée, et bien précieuse pour ceux qui aiment à se divertir d'ouvrages ridicules. Il dit alors qu'il méditait de traiter le sujet du roi Balthasar en tragédie, qu'il fit effectivement imprimer quelques mois après ; et il nous dit, à ce sujet, qu'il s'étonnait toujours d'entendre nos faiseurs de poétique s'écrier sur la difficulté d'un plan de tragédie ; que, quant à lui, il avait pour cela un secret immanquable. Le nœud, ajouta-t-il, est toujours au cinquième acte ; et quant à mon Balthasar, par exemple, tout consiste à savoir s'il soupera ou non au cinquième acte, car s'il ne soupe pas, la main ne peut pas écrire sur la muraille, et adieu la pièce. Or, puisque je veux qu'il soupe, je dirai au premier acte il soupera ; au second, il ne soupera pas ; au troisième, il soupera ; au quatrième, il ne soupera pas : vous voyez bien qu'il faut qu'il soupe au cinquième, et que cela va sans dire. Et si je ne voulais pas qu'il soupât, je commencerais mon premier acte par dire : il ne soupera pas. Ma foi, notre curé de Montchauvet était un grand homme, il savait le secret de nos meilleurs faiseurs.

Un jeune éléphant de cinq ans qu'on montre ici depuis quelques jours pour de l'argent, a donné lieu au quatrain suivant :

Cet éléphant, sorti d'Asie,
Vient-il amuser nos badauds ?
Non : il vient avec ses rivaux
Concourir à l'Académie.

Ma foi, la plupart de ceux qui se présentent en ce moment-ci pour l'Académie seraient fort heureux d'avoir autant d'intelligence que cet animal en a dans sa trompe. Vous aimerez mieux que ce mauvais quatrain le propos de Duclos, qui disait ces jours passés : *Messieurs, parlons de l'éléphant : c'est la seule bête un peu considérable dont on puisse parler en ce temps-ci sans danger.*

Je ne répondrais pas de l'efficacité du remède que vous trouverez indiqué dans le récit que vous allez lire ; mais un pharmacopole littéraire, ou s'il faut parler plus simplement, un épicier-droguiste comme moi doit avoir de tout dans sa boutique, et si mon remède souverain pour les maux de poitrine ne guérit personne, il ne pourra du moins faire aucun mal. Lisez et prenez, si vous en avez besoin, si vous avez de la foi ou des bouteilles à boucher.

Un officier en garnison à Rochefort, ennuyé d'avoir fait inutilement tous les remèdes usités pour se guérir d'un rhume opiniâtre, cessa d'en faire et

reprit sa vie ordinaire. Le crachement de sang arriva bientôt, et sa poitrine parut s'affecter : malgré cela il s'obstina à ne rien faire. Un jour ayant tiré une pièce de vin dans sa cave, il se fit apporter dans sa chambre une demi-livre de résine et une demi-livre de cire jaune qu'il mit fondre sur un réchaut dans un vase de terre, et dont il cacheta les bouteilles. Cette opération l'ayant occupé environ une heure et demie, il crut s'apercevoir qu'il crachait plus facilement, et que sa toux était moins sèche et moins fréquente. Il pensa que la fumigation que le hasard lui avait fait faire pouvait y avoir contribué ; en conséquence il la recommença en tenant ses portes et fenêtres fermées, et en se promenant à travers la nuée formée par la fumée. Au bout de quatre à cinq jours il se trouva parfaitement guéri. Il fit part de sa découverte au chirurgien-major de son régiment qui, sans croire à son efficacité, voulut en faire l'essai sur un soldat qui se mourait à l'hôpital, de la pulmonie la plus décidée. Après l'avoir fait transporter chez lui, il lui fit subir de quatre heures en quatre heures la fumigation proportionnée pour la force de la fumée aux forces du malade, qui étant très-faible aurait pu être suffoqué par une fumée trop forte. Dès le second jour la toux du malade prit un autre caractère, et en six semaines il se trouva parfaitement rétabli.

Et sur ce, dit Rabelais, tenez-vous en joie, et buvez frais.

On peut se rappeler une aventure rapportée il y a quelques années dans les papiers anglais. Deux hommes, ennuyés de vivre, prirent la résolution de se noyer. Le hasard voulut que, sans se connaître, ils choisissent le même lieu et le même moment pour exécuter leur dessein; ils se rencontrèrent nez à nez sur le pont de Westminster, d'où ils devaient se précipiter dans la Tamise. Des motifs bien différens les avaient conduits à ce parti extrême. L'un, né avec une grande fortune, avait joui de tous les plaisirs avec satiété, il était blasé; et ne trouvant plus de ressort dans son âme, il s'était déterminé à mettre fin à une existence pénible et incommode. L'autre, sans bien, s'était appliqué au commerce avec une ardeur infatigable, et après plusieurs années d'un travail sans relâche, il s'était vu ruiné tout d'un coup et de fond en comble par un enchaînement de malheurs et de pertes. Le désespoir conduisit l'un; et le dégoût, l'ennui de la vie, entraînaient l'autre. Tous deux, jeunes encore, furent frappés d'être arrivés sur la même place, pour le même dessein, par deux routes si diverses. L'homme dégoûté dit à l'autre: Il n'y a point de remède à mon mal, il y en a au vôtre. Je suis riche, je puis finir tous vos malheurs en vous donnant une partie de mon bien: j'aurai du moins fait une bonne action avant de me noyer, et vous n'aurez plus de motif pour vous donner la mort. Le désespéré goûta le projet de l'ennuyé; mais l'ennuyé n'eut pas sitôt

sauvé la vie au désespéré, qu'il n'eût plus envie de finir la sienne, sa bonne action lui donna le goût de vivre. Il s'ensuivit de cette rencontre une liaison très-tendre entre les deux candidats de la Tamise : l'un donna sa fille à l'autre en mariage, et tous les deux sont aujourd'hui aussi attachés à la vie qu'ils étaient pressés, au moment de leur rencontre, de la quitter.

Quand on a inséré ce conte dans une gazette, on en a tiré tout le parti possible. Cela n'est intéressant que parce que c'est un fait, et qu'on doit être bien aise qu'un fou ait sauvé la vie à un malheureux et en ait appris le secret d'endurer la vie. Mais il n'y aurait aucun mérite à imaginer de pareilles aventures ; elles cessent d'intéresser dès que l'on peut douter de leur réalité.

Cependant il y a des sujets ingrats et des sujets heureux, et je ne balancerai jamais de mettre l'histoire des deux hommes qui se rencontrent sur le pont de Westminster, à la tête des sujets de la première classe. Vraisemblablement, M. Fenouillot de Falbaire s'est trouvé des ressources suffisantes dans le génie pour traiter ce sujet sur le théâtre ; mais le public, en sifflant, le 12 de ce mois, son *Fabricant de Londres, drame en cinq actes et en prose*, sur le théâtre de la Comédie française, lui a appris qu'il s'est trompé.

Ce fabricant de Londres a donc fait une fin plus malheureuse à Paris que sur le pont de Westminster.

Il a paru sur la fin de l'année dernière un gros volume d'*Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Géorgiques de Virgile, et sur les Poëmes des Saisons, de la Déclamation et de la Peinture, par M. Clément : suivies de quelques réflexions sur le Poëme de Psyché.* Ce M. Clément est un jeune homme de Dijon où il a déjà fait le métier de professeur ; car en France rien n'est si commun que des professeurs de vingt ans. Dégoûté de cet état, M. Clément est venu à Paris faire le métier de chamailleur, et pour débuter avec éclat, il se prend corps à corps avec quatre ou cinq poëtes à la fois. M. l'abbé Delille, M. de Saint-Lambert, M. Dorat, M. Watelet, M. Lemierre sont également maltraités par M. Clément. Si son but était de faire du bruit, il a parfaitement réussi. On a parlé de sa critique trois mois avant sa publication, et il est fort problématique qu'on en parle trois semaines après. Il doit sa célébrité à la sensibilité des poëtes qu'il attaqne. Instruits à temps du présent que M. Clément leur préparait, ils ont fait des démarches à la police pour empêcher son ouvrage de paraître, et ils l'ont en effet retardé près de trois mois. M. de Saint-Lambert, plus à portée qu'un autre de faire agir l'autorité avec succès, est celui qui a fait les démarches pour arrêter la publication de l'ouvrage ; il en est résulté que le public en est devenu plus curieux, et qu'une critique qui aurait peut-être paru *incognito*, a eu de la vogue pendant quelques

jours. On a conté diversement ce qui s'est passé entre M. de Saint-Lambert et M. Clément. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que M. Clément, informé des démarches de M. de Saint-Lambert pour arrêter la publication de son ouvrage, lui a écrit une lettre que celui-ci a trouvée très-impertinente, et que M. Clément a été mis en conséquence au Fort-l'Evêque ; mais que sa prison n'a duré que vingt-quatre heures, ou trois jours au plus, selon d'autres versions. Il a couru à cette occasion l'épigramme que voici :

Pour avoir dit que tes vers sans génie
M'assoupissaient par leur monotonie,
Froid Saint-Lambert, je me vois séquestré.
Si tu voulais me punir à ton gré,
Point ne fallait me laisser ton poëme ;
Lui seul me rend mes ennuis moins amers :
Car, de nos maux, le remède suprême
C'est le sommeil ; je le dois à tes vers.

Je n'ai pu savoir avec certitude si M. de Saint-Lambert est réellement coupable d'avoir attenté à la liberté d'un citoyen, même mauvais sujet, pour venger son amour-propre d'auteur : rien n'est si difficile à Paris que de savoir la vérité sur quelque fait que ce soit. Si M. de Saint-Lambert n'a point d'injustice ni d'abus d'autorité à se reprocher, il a toujours manqué de prudence de faire tant de bruit pour une critique bonne ou mauvaise. Il prétend qu'elle était remplie de personnalités, et que dans ce que M. Clément se permettait de dire sur Doris, le public au-

rait pu reconnaître madame la comtesse d'Houdetot, son amie depuis vingt ans. On a en effet mis des cartons dans ces endroits à la publication de l'ouvrage ; mais sans tout ce bruit personne n'aurait su, ni ce que M. Clément pense de M. de Saint-Lambert, ni ce qu'il dit de sa Doris. Ce Clément est, je crois un sujet assez médiocre, quant à la moralité de son caractère ; mais en sa qualité de roquet, il est très-supérieur à maître Aliboron dit Fréron, de l'Académie d'Angers ; il a tout aussi peu de justice, mais plus d'esprit, plus de chaleur, plus de goût et plus de sel que le folliculaire.

Février 1771.

L'abbé *le Monnier*, qui aime mieux passer sa vie dans les coteries des artistes que dans le grand monde, chante de cette voix nasillarde qu'on nomme *haute-contre* en France. M. le Gros, premier criailleur en haute-contre de l'Académie royale de musique, qui ne crêve pas d'ailleurs d'esprit, s'étant trouvé un jour à souper avec l'abbé de Monnier, et ayant chanté avec lui, celui-ci lui dit d'un grand sérieux : *Dans trois mois je chanterai bien mieux, parce que je me donnerai trois tons de plus.* Le Gros, fort curieux de savoir comment on pouvait augmenter sa voix à son gré, se laissa persuader qu'en se limant la luette, on parvenait à rendre sa voix plus aiguë, plus douce et plus harmonieuse.

Il a couru plusieurs vers à la louange du duc de Choiseul après sa retraite des affaires. Mais les meilleurs sont le quatrain suivant :

Comme tout autre, dans sa place,
Il peut avoir des ennemis.
Comme nul autre, en sa disgrâce,
Il acquit de nouveaux amis.

Mars 1773.

M. DIDEROT, maître coutelier à Langres, mourut en 1759, généralement regretté dans sa ville, laissant à ses enfans une fortune honnête pour son état, et une réputation de vertu et de probité désirable en tout état. Je le vis trois mois avant sa mort : en allant à Genève, au mois de mars 1759, je passai exprès par Langres, et je m'applaudirai toute ma vie d'avoir connu ce vieillard respectable. Il laissa trois enfans. Un fils aîné, Denis Diderot, né en 1713 : c'est notre philosophe ; une fille d'un cœur excellent et d'une fermeté de caractère peu commune, qui, dès l'instant de la mort de sa mère, se consacra entièrement au service de son père et de sa maison, et refusa par cette raison de se marier ; un fils cadet, qui a pris le parti de l'église : il est chanoine de l'église cathédrale de Langres, et un des grands saints du diocèse. C'est un homme d'un esprit bizarre, d'une dévotion outrée, et à qui je crois peu d'idées et de sentimens justes. Le père aimait son fils aîné d'inclination et de passion ; sa fille, de

reconnaissance et de tendresse; et son fils cadet, de réflexion, par respect pour l'état qu'il avait embrassé.

Jean-Jacques d'Ortous de Mairan, gentil-homme de Bréziers en Languedoc, un des quarante de l'Académie française, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences et membre de toutes les compagnies savantes de l'Europe les plus illustres, physicien distingué, homme de mérite, honnête homme, homme aimable, mourut le 20 février au Louvre, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Il était parvenu à cette extrême vieillesse sans aucune infirmité, et il conserva la présence, la netteté, la précision d'esprit ainsi que l'usage intact de tous les sens jusqu'au dernier moment de sa vie. Il y a apparence qu'il aurait poussé plus loin sa carrière, si, dans les froids rigoureux du mois de janvier, il n'avait gagné une fluxion de poitrine en allant dîner chez M. le prince de Conti. Après cette fluxion de poitrine il lui survint une érysipèle à la cuisse d'où il s'ensuivit la dissolution du sang et la gangrène. On ne pouvait cependant lui reprocher de ne savoir pas se précautionner contre le froid: son vieux valet de chambre, *Rendu*, avait établi une sorte de concordance entre son thermomètre et les différentes étoffes de la saison: son maître lui demandait le matin à quoi est le thermomètre ? et *Rendu* répondait, à *la ratine*, ou *au velours*, ou à *la fourrure*, suivant le degré de froid. Mais le jour fatal où M. de Mairan devait dîner au Temple chez M. le prince de Conti, il eut pitié de ses porteurs ; il ne voulut pas

qu'ils fissent, par un temps aussi rigoureux, une course aussi considérable que celle du Louvre au Temple ; il se mit dans un fiacre qui ne put le mener qu'à la porte du Temple ; il fallut traverser les cours à pied : il prit du froid, et rentra chez lui pour n'en plus sortir. Jusqu'à ce moment il était sorti tous les jours de la vie, et tous les jours il remontait les quatre-vingt-seize ou cent marches du grand escalier du Louvre pour rentrer chez lui. Il vivait dans la bonne compagnie de Paris, généralement estimé, honoré, considéré ; il dînait presque tous les jours en ville, passait l'après-midi à faire des visites, et rentrait le soir dans son asile littéraire. M. de Mairan avait tout ce qu'il fallait pour vivre long-temps. L'esprit sage, la tête bien faite, une grande égalité d'humeur, beaucoup de modération dans les passions, ou plutôt point de passions, assez de sentiment pour mériter l'estime de ceux qui vivaient avec lui dans les mêmes sociétés et pour contracter de ces liaisons d'égards et de politesse qui lui suffisaient, qui n'ont pas à la vérité les charmes de l'amitié, mais qui n'en entraînent pas non plus les obligations ; pas assez de chaleur dans l'âme pour se sentir le besoin d'un attachement qui maîtrise, d'un ami qui dispose à son gré du calme, de la sérénité, du bonheur ou du malheur de nos jours ; d'ailleurs beaucoup de prudence et de prévoyance, beaucoup d'attention pour lui-même, beaucoup de méthode dans toute sa vie : voilà à-peu-près les élémens qui constituaient le caractère de M. de Mairan. Méthodique en tout, il avait dans l'esprit, une

sorte de pédanterie qui n'était pas fastidieuse, et une espèce d'égoïsme qui n'avait rien de choquant, parce qu'il était masqué par beaucoup d'égards, de politesse et d'usage du monde. Quoique depuis le commencement de ce siècle il n'eût bougé de Paris, il avait conservé son accent gascon, comme s'il ne faisait que débarquer du coche de Béziers, et ce petit accent ne nuisait point à la grace de ses expressions. L'Académie des sciences perd en lui le dernier sectateur de Descartes dont la physique chimérique a été entièrement détruite par la physique lumineuse et sage de Newton. Le parti cartésien était trop affaibli dans l'Académie, et M. de Mairan était trop sage pour vouloir défendre les rêves de ce philosophe célèbre en physique ; il se bornait à soutenir que Descartes était une des plus grandes et des plus fortes têtes de son siècle, et sur ce point il ne trouvait pas de contradicteurs. Il y a trente et quelques années que Maupertuis soutenu de toute la cohorte des jeunes académiciens d'alors établit la philosophie newtonienne à l'Académie des sciences, et culbuta celle de Descartes qui avait régné jusqu'à ce moment. M. de Voltaire contribua aussi à la révolution par ses lettres anglaises et par ses principes de la philosophie newtonienne ; M. de Mairan se trouva alors embarqué dans une discussion philosophique avec Madame la marquise du Châtelet sur les forces vives et mortes, et peu s'en fallut que le sage académicien ne se laissât engager tout de bon dans un combat en forme, lorsque madame Geoffrin lui dit

Ne voyez-vous pas qu'on se moquera de vous si vous tirez votre épée contre un éventail? Cette réflexion arrêta tout court notre chevalier de Béziers, et la dispute se passa en politesses et en galanteries.

M. de Mairan est mort comme il a vécu, avec tranquillité et sagesse. Madame Geoffrin à sa prière l'assista dans ses derniers momens, lui fit recevoir les sacremens, et présida à tout. Lorsqu'il se vit débarrassé des prêtres, il la remercia beaucoup de lui avoir fait remplir ces devoirs auxquels il croyait que la décence et la nécessité obligeaient un citoyen à l'instant du départ, mais auxquels il convenait qu'il aurait été fort embarrassé de satisfaire seul, ne s'étant de sa vie piqué de confession ni de communion. Il a institué madame Geoffrin sa légataire universelle. Lorsqu'il sortit de son pays à la fin du dernier siècle, il abandonna son bien à sa famille sous la réserve d'une petite rente viagère qui ne lui fut jamais payée. Malgré cela il a toujours vécu dans une aisance honnête, et l'on dit qu'il a laissé plus de cinquante mille livres argent comptant. M. le duc d'Orléans régent du royaume, l'aimait beaucoup, parce qu'il aimait les gens d'esprit et de lettres.

Le marquis d'Argens, chambellan du roi de Prusse, est mort au commencement de cette année en Provence où il était né, et où il s'était retiré depuis deux ou trois ans. Il est l'auteur d'un nombre considérable de productions littéraires et philo-

sophiques dont aucune peut-être n'ira à la postérité, mais qui n'ont pas laissé que de trouver des lecteurs dans leur temps, et d'avoir de la vogue. Son séjour auprès d'un roi guerrier et philosophique le rendit un savant philologue, et son mariage avec une danseuse, si je ne me trompe, lui donna la passion du grec ; il traduisit, dans les dernières années de sa vie, plusieurs morceaux de philosophie grecque. Je le vis à Paris il y a environ dix-huit ans. Il était gai en société, avec le ton un peu grivois ; il aimait à conter, et contait un peu longuement, mais gaîment.

On peut rayer du tableau des vivans, quoiqu'il soit encore en vie, Bernard qui doit à M. de Voltaire le surnom de *Gentil Bernard*. A force d'avoir usé de la vie de toute manière, Gentil Bernard, né robuste, grand mangeur, infatigable serviteur des dames, est tombé dans l'enfance à l'âge de soixante ans passés, car il se glorifiait d'être de l'âge du roi. Il prétendait vivre à soixante ans comme à trente. Ce calcul n'étant pas celui de la nature, il eut une attaque au mois de juillet dernier qui vient d'être suivie d'un affaissement total du cerveau. Il a perdu la tête, il déraisonne, mais il n'est pas malade ; il dort, il mange ; et comme il n'a pas la connaissance de son état, il n'est pas même malheureux. Bernard était taillé exprès pour faire fortune, et il ne manqua pas à sa vocation. C'était un homme

frivole, essentiellement indifférent sur tout ce qui n'était pas son plaisir, mais supérieurement doué de l'esprit de conduite, n'affichant jamais rien que d'être galant, aimable, plein d'égards pour tout le monde, sans attachement pour personne, joignant à un tempérament infatigable pour le service des dames, de la grâce et la gentillesse de l'esprit, et, chose inouïe dans un Français! une discrétion à toute épreuve. S'il en faut croire la chronique de Paris, cette dernière qualité lui a valu une infinité de bonnes fortunes. Notre Seigneur prétend qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois. Bernard prétendait, au contraire, qu'on peut très-bien servir deux et même plusieurs maîtresses à la fois : en conséquence il ne quittait jamais, à moins qu'on ne le voulût bien ; et quand il était quitté, il se résignait à son sort sans faire de bruit. De tels procédés, et la réunion de tant de qualités si rares, surtout en France, ne pouvaient manquer de le rendre recommandable au beau sexe. Mais il ne bornait pas ses jouissances aux plaisirs de l'amour, il aimait avec tout autant de passion les plaisirs de la table ; il dînait et soupait à fond tous les jours de sa vie, et c'est le seul homme que j'aie vu pouvoir soutenir cette épreuve à Paris long-temps de suite. Le chevalier de Châtellux prétend avoir remarqué depuis l'accident de Bernard, que tous les hommes sans exception l'attribuent à son goût effréné pour les femmes, et que les femmes au contraire en ac-

cusent uniquement ses excès de table : cette remarque n'est pas à mépriser.

Bernard était né à Grenoble ; son père était, je crois sculpteur. Il suivit dans la guerre de 1733 en Italie, en qualité de secrétaire, je ne sais quel officier-général qui y mourut. Le maréchal de Coigny connut Bernard, et fit sa fortune. Il lui donna la place de secrétaire-général des dragons qui lui valut plus de dix mille livres de rente, et qu'il a toujours exercée. Il resta à l'hôtel de Coigny jusqu'à la mort du maréchal, et conserva également les bontés et l'amitié de ses petits-fils, mettant toujours assez de souplesse dans sa conduite pour esquiver le rôle d'un complaisant subalterne, et pour allier sa liberté et ses plaisirs avec les égards qu'il devait à tout ce qui était Coigny. Bernard vécut toujours dans la meilleure compagnie, sans préjudice de la mauvaise qu'il fréquentait sans affiche pour son plaisir ; c'était en général le premier homme pour jouir de tout sans rien afficher. Il avait connu madame de Pompadour avant qu'elle fût à la conr ; Bernard et l'abbé de Bernis étaient les beaux-esprits de la société obscure de madame d'Étioles sous-fermière ; elle s'en souvint dans sa fortune : l'abbé devint ministre et cardinal, Bernard resta gentil Bernard sur le pavé de Paris, trop sage pour vouloir d'une fortune plus brillante, et pour sacrifier son indépendance à l'ambition. Madame de Pompadour le fit cependant bibliothécaire du roi, à Choisy, poste qui, sans le fatiguer, lui pro-

cura une très-jolie habitation dans cette maison royale.

Le même esprit de sagesse empêchait Bernard de publier aucun de ses ouvrages ; l'opéra de *Castor et Pollux*, mis en musique par Rameau, est le seul qui ait été imprimé de son aveu, parce qu'il fallait se conformer à l'usage. C'est un ouvrage médiocre, remplis de jolis madrigaux qu'il est impossible de mettre en musique. Bernard a fait quantité de poésies de société et de pièces fugitives, mais il n'en a jamais livré à l'impression. Toutes ses poésies respirent la galanterie ; sa touche est grâcieuse, légère et frivole. Si vous voulez vous contenter de fleurs, vous aurez satisfaction ; mais ne demandez rien au delà ; après des fleurs vous aurez encore des fleurs. Le poëme de Bernard, intitulé : *l'Art d'aimer*, jouit d'une réputation de près de trente ans, sans avoir jamais vu le jour. Il le lisait dans les sociétés où il vivait, et ces lectures étaient toujours accompagnées du plus grand succès. Je n'en ai entendu qu'une seule ; mais j'ose prédire que si ce poëme est jamais imprimé, il fera la plus belle chute du monde, et que tout le monde s'étonnera de la réputation dont il a joui. Bernard avait composé un autre poëme intitulé : *Pauline*, qu'il lisait également en société, et que je trouve encore bien plus mauvais que *l'Art d'Aimer*. Son meilleur ouvrage est celui que je ne connais point ; il l'appelait *Recueil de poësies orientales* : On dit cet essai très-supérieur aux autres ouvra-

ges de gentil Bernard; mais je ne l'ai point vu. Gentil Bernard était donc l'Anacréon de la France : c'était un Anacréon frisé, poudré, fanfreluché, que Baudouin aurait pu peindre étalé sur un sofa, dans un boudoir, en robe de chambre et caleçon de taffetas, et en pantoufles de maroquin jaune. Le même bon esprit qui lui fit constamment dérober ses productions au jour l'empêcha aussi d'aspirer à aucune sorte d'honneurs littéraires. Il n'y a pas trois mois que l'Académie française, menacée d'une grande disette de sujets académiques, lui fit entendre qu'il pourrait obtenir une des places vacantes, s'il voulait se mettre sur les rangs ; mais il refusa, disant qu'il n'avait point de titre pour solliciter cette distinction. Avec cet esprit de modération il échappa à la censure et à l'envie, et vécut heureux ; et il faudrait compter Bernard au nombre des hommes les plus heureux de son temps, s'il n'avait, pour ainsi dire, survécu à lui-même, et si le même instant qui l'a rendu imbécille l'avait aussi privé de la vie. Son esprit seul se trouve affecté, et il est à craindre qu'il ne vive encore plusieurs années dans l'état humiliant et misérable où il est tombé.

Le pauvre M. Fenouillot de Falbaire n'a pu se dispenser de confier à la presse son *Fabricant de Londres*, si cruellement maltraité à la représentation. Se fiant trop à la sensibilité de quelques personnes à qui il avait lu ce drame infortuné, il avait compté

qu'il ferait le plus grand effet et la plus grande fortune au théâtre; en conséquence, il avait fait faire par Gravelot, cinq dessins représentant les principales situations de la pièce, et qui devaient fournir une estampe à la tête de chaque acte. Ces cinq estampes étaient gravées et toutes prêtes pour le succès, lorsque la pièce tomba. Comment se tirer de tous ces frais ? C'est en faisant imprimer la pièce et en l'ornant des cinq estampes tout comme si elle avait réussi. C'est le parti qu'a pris l'auteur. Il a dédié son drame à madame de Trudaine, femme de l'intendant des finances, à qui la lecture faite chez elle en grand cercle avait fait verser beaucoup de larmes. *C'est un avantage,* dit l'auteur, *qui me rendra mon Fabricant toujours cher.* Ce pauvre M. de Falbaire écrira et parlera toujours aussi platement que son *Fabricant.* Il croit bonnement que sa pièce n'a pas réussi, parce que les comédiens, en prenant, l'année dernière, possession de la salle des Tuileries, ont reculé le théâtre de quelques pieds, pour pratiquer de petites loges, et parce que l'orchestre des musiciens était moins large et plus long dans l'ancienne salle, ce qui fait qu'il y a au parquet de la salle des Tuileries un grand nombre de places où l'on a froid aux jambes et où l'on est incommodé des lumières de la rampe ; et voilà pourquoi votre fille est muette, et pourquoi mon *Fabricant est tombé.* Il y a des grâces d'état.

Lorsque la banqueroute de M. *Sudmer* éclata dans la pièce de M. de Falbaire, un bel-esprit du

parterre vit tout de suite qu'elle entraînerait celle de la pièce, et s'écria : " Ah, mon dieu ! j'y suis pour " mes vingt sous." Si vous ne voulez pas être pour votre écu dans la banqueroute du Fabricant, vous ne l'acheterez pas imprimé.

Depuis que la fureur de jouer des proverbes s'est répandue dans les sociétés de Paris, nous avons vu des facétieux aller, de cercle en cercle, contrefaire des gens ridicules et bien connus, et représenter de ces petits drames dont ils donnaient ensuite le proverbe à deviner aux spectateurs. Cette manière de contribuer à l'amusement de la société n'est pas précisément le chemin qui mène à la considération, mais elle donne une sorte d'existence à Paris, et l'accès auprès de la bonne compagnie, où cette classe de personnes n'aurait jamais figuré sans l'amusement qu'elle procure. Nous avons vu briller pendant un certain temps une mademoiselle Delon, de Genève, qui avait épousé ici un gentilhomme, et se faisait appeler la marquise de Luchet. M. le comte d'Albaret était un autre acteur principal de ce genre. Un commis dans les fourrages, homme original et plaisant, qui contrefait les Anglais dans la perfection, et qui est généralement connu à Paris, sous le nom de milord Gor, était aussi de cette troupe qui se mêlait quelquefois avec Préville et Bellecour de la Comédie Française, excellens en ce genre, lesquels amenaient encore avec eux l'avocat Coqueley de Chaussepierre, qu'on dit sublime. Milord Gor se

fit des affaires il y a quelques temps, et perdit madame de Luchet. Une femme de qualité, fort décriée, à la vérité pour ses mœurs, se trouvant chez madame de Luchet, milord Gor contrefit le médecin anglais, avec un telle vérité, qu'il inspira à la dame la plus grande confiance. Elle passa avec lui dans un cabinet où l'on prétend que la confession de la malade et les essais du médecin furent poussés fort loin. Cette histoire fit beaucoup de bruit : milord Gor et madame de Luchet avaient été assez imprudens pour la conter. La dame, furieuse, d'avoir été jouée d'une manière si impertinente, et d'être la fable de Paris, se plaignit ; on mit le médecin anglais en prison, et madame de Luchet fut réprimandée à la police : or, une femme reprise par la police n'est plus reçue nulle part.

Un jeune homme qui se destine à la peinture, appelé Touzé, a mis un autre genre de facéties à la mode, c'est de contrefaire à lui tout seul une infinité de phénomènes collectifs. Ainsi, il exécute un motet à grand chœur et à plein orchestre ; il se met derrière un paravent, et contrefait le chœur de tout un couvent de religieuses, avec un art et avec une finesse que vous jureriez qu'il y en a une douzaine, et que vous devinez jusqu'à l'âge, au caractère et à la physiognomie de ces béguines. Une remarque assez générale et assez singulière, c'est que presque tous ces gens qui imitent avec tant d'esprit, en ont eux-mêmes très-peu, et quand ils cessent d'être le personnage qu'ils ont choisi, et qui vous amuse tant, ils

deviennent insipides et tristes, parce qu'ils ne sont plus qu'eux.

Nous ne rapporterons point ici toutes les anecdotes du voyage de nos princes, qui se trouvent déjà dans plusieurs papiers publics, mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir de recueillir dans ces mémoires un mot de Monsieur, (aujourd'hui Louis XVIII roi de France,) que nous n'avons encore lu nulle part. Dans son passage à Avignon, où il avait choisi pour sa demeure l'hôtel de M. le duc de Crillon, les officiers de la ville s'étant présentés pour avoir l'honneur de le garder, il les remercia avec beaucoup d'empressement de leur bonté, en ajoutant *qu'un fils de France n'avait pas besoin de garde quand il logeait chez un Crillon.* C'est un trait charmant, et qui semble être sorti de l'âme de Henri IV.

Il y a environ deux mois que nous avons perdu M. Joliot de Crébillon, censeur royal, ancien censeur de la police, connu lui-même par plusieurs ouvrages d'agrément, et plus célèbre encore par la mémoire d'un père dont les travaux ont illustré long-temps la scène française. Il est mort dans la soixante et dixième année de son âge.

C'est une circonstance assez singulière que le fils de Crébillon, et celui de Racine, aient acquis l'un et l'autre de la réputation dans les lettres, quoique d'un genre très-opposé, en suivant une carrière

absolument défférente de celle de leurs pères. L'un semble avoir voulu suppléer à la faiblesse de son génie par l'importance même des sujets qu'il a traités, l'autre par leur extrême frivolité ; et si, pour réussir, l'un osa compter sur la faveur du zèle religieux, l'autre sur le goût dominant de son siècle, il faut avouer que l'un et l'autre ont fait un calcul assez raisonnable.

Ainsi que la plupart de nos écrivains célèbres, M. de Crébillon le fils a eu son moment de vogue, mais les modes littéraires les plus brillantes, comme les autres, ne sont plus de longue durée, et celle du genre dans lequel M. de Crébillon s'est distingué, devait durer moins qu'une autre. Il y avait donc long-temps, très-long-temps même qu'il avait le chagrin de se voir survivre à lui-même. *Les Lettres de la comtesse de **** et *les Lettres d'Alcibiade* qui parurent, il y a huit ou neuf ans, n'eurent aucun succès, et ne servirent qu'à lui faire sentir plus vivement à quel point l'éclat de sa première réputation s'était évanoui.

Quelque léger, quelque frivole que soit le goût qui domine dans tous les écrits de M. de Crébillon, on ne saurait lui refuser le mérite d'avoir créé un genre de romans qui lui appartient. Que les mœurs et les passions qu'il a daigné peindre n'aient jamais existé que dans quelques sociétés particulières ; que ses peintures soient plutôt des portraits ou des sujets de fantaisie que des tableaux d'après nature, il n'en sera pas moins vrai que la

touche qui caractérise du moins ses premiers ouvrages est infiniment spirituelle, infiniment ingénieuse. On trouve dans *les Egaremens de l'esprit et du cœur*, des détails pleins de grâce et de délicatesse, une morale en général assez décente, et des aperçus très-fins sur l'esprit du monde et sur le caractère des femmes. *Le Sofa* plus librement, plus inégalement écrit, offre une grande variété de caractères et des scènes de comédie excellentes. Il y a beaucoup de folies, mais beaucoup plus d'imagination et d'originalité dans *Tanzaï et Néadarné*; le conte *des Hasards du coin du feu* est plus faible et plus négligé, mais l'idée en est encore très-singulière et très-hardie. C'est la fatuité la plus déterminée, la plus extravagante, et qui arrive à son but avec toute la vraisemblance possible.

Il y a lieu de croire que les mœurs que M. de Crébillon s'est permis de peindre ne sont pas généralement aussi factices, aussi éphémères, aussi individuelles que certains critiques ont prétendu nous le persuader, puisque, dans le nombre de ses ouvrages, il en est plusieurs dont le succès se soutient encore, qu'on relit avec le même intérêt, et qui n'ont pas moins réussi en Angleterre, en Italie, en Allemagne, qu'en France. Le célèbre Garrick, l'auteur de Tristam Shandi, celui de Tom Jones et de Joseph Andrews, ont rendu aux talens de M. de Crébillon la justice qui leur était due; et de toutes nos modes si brillantes et si passagères, il

en est peu qui aient aussi bien pris à Londres que le conte du *Sopha*. On sait même qu'une jeune Anglaise d'une naissance distinguée (1), fut tellement éprise et de l'ouvrage, et de l'idée qu'elle s'était faite de l'auteur, que, pour le voir, elle fit exprès le voyage de Paris, et après s'être assurée qu'elle pouvait faire le bonheur de son héros, l'épousa secrètement, et voulut bien renoncer pour lui à son nom, à sa famille et à sa patrie. M. de Crébillon a vécu plusieurs années avec elle à Paris dans une grande retraite, mais dans l'union la plus fortunée. Ce n'est qu'après la mort de cette tendre héroïne, qu'on a su les circonstances d'un mariage si romanesque : voilà comme tout dans le monde n'est qu'heur et malheur. L'auteur d'un conte libertin inspire une belle passion à une grande dame qui veut bien franchir les mers pour venir le chercher ; et l'amant *de la Nouvelle Héloïse*, de tous les amans le plus passionné, le plus fidèle, est réduit à épouser sa servante !

M. de Crébillon ne ressemblait guère à ses écrits. Ses premiers succès le firent rechercher d'abord avec beaucoup d'empressement ; mais, passé ce premier moment, il vécut peu dans le monde. Sa conversation n'était ni très-facile, ni très-piquante, elle avait souvent de la pesanteur ; il faisait de longues phrases et les faisait avec prétention, il portait ce caractere jusque dans l'inti-

(1) Mademoiselle de Strafford.

mité des coteries où il vivait le plus habituellement. Le Collé, les Monticourts, ses plus anciens amis, lui ont fait souvent la guerre sur l'extrême réserve et sur le grand air de décence et de dignité qui ne le quittait pas même dans leurs plus folles orgies.

Avril 1771.

Mademoiselle Biheron, âgée de plus de cinquante ans, pauvre, subsistant d'une petite rente de douze ou quinze cents livres, infiniment dévote d'ailleurs, a eu toute sa vie la passion de l'anatomie. Après avoir long-temps suivi la dissection des cadavres dans les différens amphithéâtres, elle imagina de faire des anatomies artificielles, c'est-à-dire de composer non-seulement un corps entier avec toutes ses parties internes et externes, mais de faire aussi toutes les parties séparément dans leur plus grande perfection. Si vous me demandez de quoi sont composées ces parties artificielles, je ne pourrai rien répondre ; ce que je sais, c'est qu'elles ne sont pas de cire, puisque le feu n'a point d'action sur elles ; ce que je sais encore, c'est qu'elles n'ont aucune odeur, qu'elles sont incorruptibles et d'une vérité surprenante. Que vous examiniez l'intérieur de la tête, ou les poumons, ou le cœur, ou quelque autre partie noble, vous les trouverez imités avec tant d'exactitnde jusque dans les plus petits détails, jusque dans les nuances les plus délicates, que vous aurez de la peine à distinguer les limites de l'art et de la nature. Le célèbre chevalier Prin-

gle eut la curiosité de voir ces ouvrages, lorsqu'il vint à Paris il y quelques années; il en fut si saisi d'étonnement, qu'il s'écria en baragouinant et en vrai amateur passionné : *Mademoiselle, il n'y manque que la puanteur.* Je crois en effet que ce merveilleux ouvrage de mademoiselle Biheron est une chose unique en Europe, et que le gouvernement aurait dû depuis long-temps en faire l'acquisition pour le cabinet d'histoire naturelle au Jardin du Roi, et surtout récompenser l'auteur d'une manière qui honore et encourage les talens; mais cette pauvre mademoiselle Biheron, n'ayant jamais été jolie, n'ayant eu ni protection ni manége, est restée négligée et oubliée dans un coin de l'Estrapade où elle occupe une maison habitée jadis par Denis Diderot le philosophe. Elle procure du moins à ceux qui aiment à s'instruire, le moyen de se former une idée de la structure et de l'économie du corps humain, et d'acquérir des notions anatomiques sans s'exposer au dégoût souvent invincible de voir opérer et démontrer sur des cadavres. Mademoiselle Biheron a dans ses idées beaucoup de netteté, et fait des démonstrations avec autant de clarté que de précision.

J'ai eu l'honneur de vous parler des faits et gestes de M. Sumarokoff, poëte russe; mais je ne suis pas en état de vous parler de la bonté de ses tragédies que je ne connais point; la lettre que vous allez lire vous mettra au fait de son goût et de ses idées sur la littérature française.

Réponse *de M. de Voltaire à une lettre de M. Sumarokoff, le Corneille des Russes.*

Au château de Ferney, le 26 février 1769.

" Votre lettre et vos ouvrages, Monsieur, " sont une grande preuve que le génie et le goût " sont de tout pays. Ceux qui ont dit que la poésie " et la musique étaient bornées aux climats tem- " pérés se sont bien trompés. Si le climat avait " tant de puissance, la Grèce porterait encore des " Platons et des Anacréons, comme elle porte les " mêmes fruits et les mêmes fleurs; l'Italie aurait " des Horaces, des Virgiles des Ariostes et des " Tasses; mais il n'y a plus à Rome que des pro- " cessions, et dans la Grèce que des coups de bâton. " Il faut donc absolument des souverains qui aiment " les arts, qui s'y connaissent, et qui les encou- " ragent; ils changent le climat, ils font naître les " roses au milieu des neiges.

" C'est ce que fait votre incomparable souve- " raine. Je croirai que les lettres dont elle m'ho- " nore me viennent de Versailles, et que la vôtre " est d'un de mes confrères de l'Académie française. " M. le prince de Koslouski, qui m'a rendu ses " lettres et la vôtre, s'exprime comme vous, et " c'est ce que j'ai admiré dans tous les seigneurs " russes qui me sont venus voir dans ma retraite. " Vous avez sur moi un prodigieux avantage : je " ne sais pas un mot de votre langue, et vous pos- " sédez parfaitement la mienne. Je vais répondre " à toutes vos questions dans lesquelles on voit

" assez votre sentiment sous l'apparence du doute.
" Je me vante à vous, Monsieur, d'être de votre
" opinion en tout.

" Oui, Monsieur, je regarde Racine comme
" le meilleur de nos poëtes tragiques sans con-
" tredit, comme celui qui seul a parlé au cœur et
" à la raison, qui seul a été véritablement sublime
" sans aucune enflure, et qui a mis dans la diction
" un charme inconnu jusqu'à lui. Il est le seul
" encore qui ait traité l'amour tragiquement : car
" avant lui, Corneille n'avait bien fait parler cette
" passion que dans le *Cid*, et le *Cid* n'est pas de
" lui ; l'amour est ridicule ou insipide dans pres-
" que toutes ses autres pièces.

" Je pense encore comme vous sur Quinault ;
" c'est un grand homme en son genre ; il n'aurait
" pas fait *l'Art poétique*, mais Boileau n'aurait
" pas fait *Armide*.

" Je souscris entièrement à tout ce que vous
" dites de Molière et de la comédie larmoyante
" qui, à la honte de la nation, a succédé au seul
" vrai genre comique, porté à sa perfection par
" l'inimitable Molière.

" Depuis Regnard qui était né avec un génie
" vraiment comique, et qui a seul approché Mo-
" lière de près, nous n'avons eu que des espèces de
" monstres. Des auteurs qui étaient incapables
" de faire seulement une bonne plaisanterie, ont
" voulu faire des comédies uniquement pour
" gagner de l'argent. Ils n'avaient pas assez de
" force dans l'esprit pour faire des tragédies ; ils

" n'avaient pas assez de gaieté pour écrire des " comédies ; ils ne savaient pas seulement faire " parler un valet. Ils ont mis des aventures tra- " giques sous des noms bourgeois. On dit qu'il " y a quelque intérêt dans ces pièces, et qu'elles " attachent assez quand elles sont bien jouées ; " cela peut être : je n'ai jamais pu les lire ; mais " on prétend que les comédiens font quelque illu- " sion. Ces pièces bâtardes ne sont ni tragédies " ni comédies ; quand on n'a point de chevaux, " on est trop heureux de se faire traîner par des " mulets.

" Il y a vingt ans que je n'ai vu Paris. On " m'a mandé qu'on n'y jouait plus les pièces de " Molière. La raison, à mon avis, c'est que tout " le monde les sait par cœur ; presque tous les " traits en sont devenus proverbes. D'ailleurs, il " y a des longueurs ; les intrigues quelquefois " sont faibles, et les dénouemens sont rarement " ingénieux ; il ne voulait que peindre la nature, " et il en a été sans doute le plus grand peintre.

" Voilà, Monsieur, ma profession de foi que " vous me demandez. Je suis fâché que vous me " ressembliez par votre mauvaise santé. Heu- " reusement vous êtes plus jeune, et vous ferez " plus long-temps honneur à votre nation ; pour " moi, je suis déjà mort pour la mienne.

" J'ai l'honneur d'être avec l'estime infinie que " je vous dois, Monsieur, etc."

Cette profession de foi est un peu écourtée ; mais le but secret de décrier plusieurs ouvrages dramatiques qui ont réussi n'en est pas moins sensible. Ces déclamations répétées contre la comédie larmoyante ne sont pas dignes de l'auteur de *l'Enfant prodigue* et de *Nanine*, qui ne sont autre chose que des comédies larmoyantes, et qui ne brillent pas par le comique que l'auteur a tenté d'y jeter. En général, une pièce n'est jamais mauvaise à cause de son genre ; elle l'est en proportion de la faiblesse ou du défaut de talent de l'auteur, de la puissance ou de l'impuissance de celui qui crée. Les comédies de Molière ne sont pas excellentes à cause de leur genre ; au contraire, elles sont en défaut de ce côté, parce que la fausse délicatesse de nos mœurs ne lui a pas permis de nommer les choses par leur nom, de peindre les caractères avec la précision et la vérité qu'ils exigent ; il y a jusque dans ses allusions satiriques, un vague qui sait moins désigner que faire deviner ; mais ses pièces sont supérieures à tous ces petits inconvéniens, parce que Molière était un homme supérieur : ce qui n'empêchera pas le *Philosophe sans le savoir*, et quelques autres pièces de cette trempe, de plaire aussi long-temps qu'il y aura du goût en France.

M. Sumarokoff a beau se faire écrire des lettres par le premier homme du siècle, il n'en recevra jamais qui puisse soutenir la comparaison avec celle dont il

a été honoré par son auguste souveraine. Cette lettre marque une si grande âme, une âme si simple et si supérieure au premier rang de la terre, que je la conserverai précieusement entre les plus beaux monumens du règne de Catherine II. C'est pour la première fois, depuis qu'il existe des gouvernemens, que la puissance souveraine a trouvé les cheveux blancs et les services rendus à l'état plus respectables dans un sujet que le caractère représentatif qu'elle lui a communiqué ; c'est pour la première fois que la souveraine du plus vaste empire de l'Europe n'a pas jugé indigne d'elle de remettre, avec une bonté vraiment maternelle, dans son bon sens, la tête d'un poëte qui jouit par état du privilége de s'en écarter, mais à qui ce privilége eût été contesté partout ailleurs, moyennant une petite lettre de cachet en bonne ou mauvaise forme.

Histoire du règne de l'empereur Charles-Quint, précédée d'un tableau des progrès de la société en Europe, depuis la destruction de l'empire romain jusqu'au commencement du seizième siècle ; par M. Robertson, docteur en théologie, principal de l'université d'Edimbourg, et historiographe de sa majesté britannique, pour l'Ecosse ; ouvrage traduit de l'anglais, formant deux volumes in-4°., ou six volumes in-12. Cette histoire jouit, ainsi que son auteur, d'une grande réputation en Angleterre, et la mérite. M. Robertson passe pour un des meil-

leurs écrivains de ce siècle ; et les Anglais ne nous pardonnent pas la grande célébrité dont jouit en France M. David Hume, qu'ils mettent bien au-dessous de M. Robertson. Quoi qu'il en soit, il y aurait un parallèle plus intéressant à faire en comparant M. Robertson à M. de Voltaire, et à M. de Montesquieu. S'il était obligé de leur céder la palme, quant à la rapidité et au brillant de la manière, il aurait bien, je crois, sa revanche du côté de la solidité, de la justesse et de la profondeur du coup-d'œil. Ses développemens sont le fruit d'une extrême sagacité dirigée par un esprit plein de sagesse et de lumière, et par un bon sens exquis. Cet ouvrage est important, et il serait à désirer que l'auteur voulut le continuer jusqu'à nos jours. Nous en devons la traduction à M. Suard, qui a déjà traduit, je crois, ce que M. Robertson a écrit sur l'Histoire d'Ecosse, sa patrie. Il a traduit l'Histoire de Charles-Quint, de l'aveu et pour ainsi dire de concert avec l'auteur, qui lui envoyait les feuilles de Londres, à mesure qu'elles sortaient de presse. Cela ne nous a pas avancé de grand'chose, et il y a bien deux ou trois ans que nous attendions. Le traducteur est aimable, il est paresseux, il a la Gazette de France à rédiger avec l'abbé Arnaud, il joue un rôle dans le parti philosophique, il aime le monde et les soupers en ville : voilà bien plus de raisons qu'il n'en faut pour retarder l'accomplissement d'une promesse.

En comparant sa traduction à l'original, vous la trouverez peut-être plus verbeuse et moins élégante : vous remarquerez aussi un peu de langueur et de non-chalance dans le style. Le grand talent du traducteur consiste à se pénétrer de la manière de son original, et à tâcher de le rappeler par sa traduction ; mais nous n'avons pas le droit d'être si difficiles, et plût à Dieu que tous ceux qui se mêlent de nous enrichir de traductions, eussent la facilité et la correction du style de M. Suard ! Cet ouvrage a eu beaucoup de succès.

Mai 1771.

Je croyais que mes yeux avaient vu mourir le dernier des Cartésiens, et qu'il n'en existait plus depuis que nous avons perdu M. de Mairan : je me suis trompé, et *les Bêtes mieux connues*, ou *Entretiens de M. l'Abbé Joannet*, m'ont désabusé. C'est le titre d'un ouvrage en deux volumes in-12, et c'est un étrange titre. On ne manquera pas de dire que M. l'abbé, pour mieux connaître les bêtes, s'en est approché le plus près possible, et s'est pour ainsi dire, perdu dans la foule et identifié avec elles ; et c'est sans doute après s'être longtemps examiné, qu'il a adopté le sentiment de Descartes, qui osa le premier soutenir que les bêtes n'étaient que des machines organisées. Voilà sur quoi roulent ces entretiens. M. l'abbé défend le système de Descartes, les autres interlocuteurs le combattent. Je crois que vous ne vous soucierez

pas de savoir qui a tort ou raison, et que vous ferez bien. Le système insoutenable de Descartes n'a jamais été sérieusement adopté par aucun bon esprit, à moins qu'on ne dise que ce philosophe ne voyait, dans toute la nature animée, que des machines organisées à commencer par l'homme et à finir par le ciron : en ce sens, sa philosophie et sa manière de voir ont fait de prodigieux progrès en France ; je n'y connais pas un seul philosophe qui ne soit matérialiste dans l'âme, comme le cocher de M. le marquis de Duras disait de son maître qu'il était cocher dans l'âme, et il n'y en a pas un qui ait besoin de disséquer M. l'abbé Joannet pour s'affermir dans son opinion. Puisque M. l'abbé Cartésien m'a rappelé M. de Mairan, il faut que je vous dise un mot du legs universel fait à madame Geoffrin. L'usage qu'elle vient d'en faire justifie bien l'estime que le défunt académicien faisait d'elle : après avoir eu les soins les plus touchans pour lui pendant sa maladie et pour sa mémoire après sa mort, elle ne s'est mise en possession de l'héritage que pour le distribuer tout entier aux parens et aux amis de M. de Mairan. Cette succession était un objet de plus de cent mille francs, et les parens du défunt académicien devront à madame Geoffrin une fortune sur laquelle ils n'avaient nulle espèce de droit, et qu'ils n'avaient ni espérée ni recherchée. Le philosophe mourant disait : *Ce que j'ai toujours particulièrement estimé en vous, c'est l'ordre ; et l'ordre c'est les diamans de l'esprit.* Si c'est à cette qualité que les parens de M. de

Mairan sont redevables de la générosité qu'ils viennent d'éprouver, ils doivent en faire pour le moins autant de cas que lui.

L'Académie Française vient de réparer successivement toutes les pertes qu'elle avait faites dans le courant de l'hiver dernier. M. de Roquelaure, évêque de Senlis, a succédé à M. de Moncrif, M. le prince de Beauveau a eu la place de M. le président Hénault ; M. Gaillard celle de M. l'abbé Alary : et M. l'abbé Arnaud vient d'être reçu à la place de M. de Mairan.

L'Académie, suivant l'usage de tous les corps, est partagée en deux partis ou factions : le parti dévot qui réunit aux prélats tous les académiciens mincement pourvus de mérite, et d'autant plus empressés par conséquent à faire leur cour avec bassesse ; et le parti philosophique que les dévots appellent encyclopédique, qui est composé de tous les gens de lettres qui pensent avec un peu d'élévation et de hardiesse, et qui préfèrent l'indépendance et une fortune bornée, aux faveurs qu'on n'obtient qu'à force de ramper et de mentir. Ce dernier parti se fait gloire de compter parmi ses soutiens M. le prince Louis de Rohan, coadjuteur de Strasbourg ; M. le duc de Nivernois ; M. l'archevêque de Toulouse, et s'est renforcé cet hiver par l'élection de M. le prince de Beauveau. Il y a au reste dans ces deux partis, comme entre deux armées opposées, un fonds de déserteurs qui se

rangent, suivant la fortune, de l'un ou de l'autre côté, et dont l'un ou l'autre se fortifie en les méprisant également; il y a aussi de ces âmes fières et libres qui dédaignent d'être d'aucun parti, comme M. de Buffon, par exemple, et que leur neutralité expose à la calomnie des deux factions.

Le parti philosophique avait acquis, depuis quelques années une grande supériorité sur l'autre et s'était rendu, pour ainsi dire, maître de toutes les élections; et s'il avait toujours pu se renforcer de sujets d'un mérite reconnu, il aurait fini sans doute par écraser le parti dévot. Mais malheureusement la disette des sujets est extrême et augmente tous les jours: et si la mortalité se mettait parmi les vieux académiciens, l'Académie ne pourrait manquer de se peupler d'une infinité de jeunes gens dont le caractère incertain et peu arrêté amènerait peut-être d'autres révolutions, ou bien elle finirait, si le parti dévot l'emportait, par devenir une assemblée d'évêques et d'abbés. Le parti philosophique a essuyé cet hiver le premier échec dans l'élection d'un candidat à la place de M. de Moncrif. D'abord ceux d'entre les philosophes qui portaient M. de La Harpe, ont été obligés de battre en retraite, de peur d'attirer à leur protégé une exclusion formelle; ils se sont donc réunis tous en faveur de M. Gaillard, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, auteur d'une *Histoire de François Ier*, et d'autres ouvrages; non qu'ils s'en souciassent beaucoup, mais

parce qu'ils n'avaient personne à mettre sur les rangs et qu'ils espéraient que la reconnaissance attacherait le nouvel académicien à leur cause. Son élection paraissait concertée et immanquable, lorsqu'il se forma, dans le silence et dans l'obscurité, une cabale qui la fit échouer subitement. C'est M. le maréchal duc de Richelieu, un des académiciens les plus opposés au parti philosophique, qui ourdit cette trame: M. l'évêque de Senlis se mit sur les rangs deux fois vingt-quatre heures avant le jour fixé pour l'élection, et l'emporta de trois ou quatre voix sur son concurrent. M. le maréchal de Richelieu sortit de l'Académie d'un air triomphant et prêt à demander les honneurs de l'ovation pour avoir écrasé le parti encyclopédique: il avait donné la surveille de l'élection un grand repas au parti contraire, et s'était assuré de la majorité des voix.

Ce succès fut empoisonné par l'épigramme que vous allez lire, et qui courut tout Paris quelques jours après la déconfiture des philosophes.

Vieux courtisan mis au rebut,
Vieux général sous la remise,
A la cour tu n'es plus de mise,
Il t'a fallu changer de but.
Sans l'intrigue, point de salut:
Richelieu, c'est là ta devise.
De ton squelette empoisonné,
Le temps a purgé les ruelles;
Du jargon d'un fat suranné,
Le temps a délivré nos belles.
Confus de l'inutilité

Où languit ta futilité,
Ton petit orgueil dépité
Dans un vain tracas se consume;
Jusqu'au baigneur qui te parfume
Se moque de ta vanité.
Tu n'as plus de grâce à prétendre,
Tu n'as plus de rôle à jouer;
Voltaire est las de te louer,
Tout le monde est las de t'entendre.
Que faire? A quel saint te vouer?
Il te resta l'Académie,
Et tu viens de t'imaginer
Que ton importante momie,
Là du moins pourrait dominer.
Qu'il t'en soit venu la pensée,
On n'en doit point être surpris.
Mercure, avec son caducée,
Faisait, dit-on, peur aux esprits.

L'auteur de cette impertinence fut recherché pendant quelque temps; on pensa même inquiéter M. de La Harpe à ce sujet; mais outre qu'il n'y avait nulle espèce de preuve contre lui, les vers ne paraissaient pas aux connaisseurs assez bien tournés pour être attribués à un faiseur, et bientôt le tourbillon de Paris engloutit et l'épigramme et l'histoire qui en avait fourni le sujet. M. l'évêque de Senlis se fit recevoir le 4 mars: on ne parla de son discours que pour le trouver mauvais; la réponse que M. l'abbé de Voisenon y fit, en qualité de directeur, se fit remarquer davantage.

Il faut convenir que c'est une drôle de chose que l'abbé de Voisenon, et que c'est une étrange chose que sa réponse; c'est un persiflage continuel:

aussi chaque phrase fut accompagnée, de la part du public, d'un éclat de rire. Il faut lire cette réponse d'un bout à l'autre : il est impossible de n'en pas rire. Il loue le nouvel académicien comme évêque, parce qu'il l'est ; comme courtisan, parce qu'il est premier aumônier du roi ; comme magistrat, parce qu'il est conseiller d'état clerc, et qu'il a été, en cette qualité, siéger au parlement d'attente ; comme orateur, parce qu'il a fait une oraison funèbre de feue la reine d'Espagne ; comme ami de feu M. le dauphin, parce qu'il a porté son cœur à Saint-Denis après sa mort ; comme un sujet qui n'est pas au bout de sa carrière, parce qu'il doit prêcher le jour que Mad. Louise prononcera ses vœux aux Carmélites de Saint-Denis, et par-dessus tout cela comme sachant le latin, l'italien, l'anglais. Vous vous êtes mis, dit-il au récipiendaire, à portée de découvrir tous les larcins, et vous êtes aussi instruit que des princes étrangers qui voyagent. Savoir si ce ton burlesque convient au lieu, aux personnes, à la circonstance, c'est une autre question : ce qu'il y a de sûr, c'est que jamais peut-être on n'avait tant ri à une assemblée académique. *Vous vous êtes bien égayé sur mon compte, M. l'abbé, et vous avez bien amusé le public*, lui dit en sortant le nouvel académicien. *Ah ! Monseigneur*, lui répond l'abbé de Voisenon, *je ne suis que Crispin rival de son maître.*

Les philosophes ont pris leur revanche par le choix de M. le prince de Beauveau et de M. Gail-

lard, pour les deux places qui vaquaient encore. Le premier ne pouvait pas éprouver d'obstacle en se mettant sur les rangs ; le second ayant été la victime d'une bataille perdue par ses protecteurs, il était de leur honneur de lui procurer une des places qui restaient à remplir. Ces deux nouveaux académiciens ont été reçus le même jour.

M. le prince de Beauveau prononça son discours avec beaucoup de simplicité et de noblesse. Il avait connu particulièrement le président Hénault à qui il succédait ; il était donc plus en état qu'un autre de faire son éloge. Celui du roi devait se trouver dans le discours d'un homme de la cour que sa place de capitaine des gardes attache particulièrement à sa majesté. M. le prince de Beauveau trouva aussi le moyen de faire d'une manière indirecte l'éloge de l'administration de son ami et de son parent, M. le duc de Choiseul ; il venait de passer quinze jours avec lui dans sa retraite de Chanteloup. Il est un des hommes de la cour qui a le plus de noblesse et de dignité sans roideur, et le public a témoigné à l'Académie par ses applaudissemens qu'un tel choix était fait pour l'honorer.

Ma foi, il ne m'est pas possible de m'accommoder de la réponse de M. l'abbé de Voisenon ; j'aime bien Arlequin, mais je ne me soucie pas de le trouver à l'Académie. *Votre naissance est illustre ; vous jouissez des honneurs qui vous sont dus ;* voilà de quoi flatter la vanité. *Vous vous placez*

au rang des gens de lettres; voilà de quoi flatter l'amour-propre... Ce n'est que l'élévation dans la façon de penser qui fait sentir le besoin de termes assez nobles pour l'exprimer.. *Votre extrême exactitude ne vous rend imposant qu'en vous rendant irréprochable*... Et, notez que cette *exactitude imposante* roule sur l'obligation de ne jamais manquer le roi d'un moment; c'est l'éloge d'un bon valet... *Le prétendu bonheur d'un homme riche n'est jamais qu'en usufruit avec beaucoup de non-valeurs*... Il lève ensuite, pour un moment, le rideau de la postérité: il y découvre une galerie ornée d'une infinité de cadres préparés pour les portraits des grands hommes. *Helas!* dit-il, *qu'il y a de cadres qui, dans ce siècle-ci, tomberont de vétusté à force d'attendre!*.. FIAT LUX! J'avoue que ce jargon me paraît insupportable; je m'en amuserais peut-être en lisant *Misapouf* ou *Tant mieux pour elle;* mais dans un discours académique je cherche autre chose. L'abbé de Voisenon, pour trouver grâce à mes yeux, a fini son persifflage par l'éloge de Mad. la Dauphine. En parlant de cette charmante princesse, il adresse à M. le prince de Beauveau ces vers de la tragédie de *Marianne:*

Et vous, mortel heureux,
Des serviteurs des rois sage et parfait modèle,
Votre sort est trop beau : vous vivrez auprès d'elle.

Le public a confirmé cet éloge par des battemens de mains redoublés.

Nous venons de perdre un amateur des arts dans la personne de M. de Bachaumont, mort à l'âge de plus de quatre-vingts ans. On a de lui quelques brochures sur des ouvrages de peinture, mais ces brochures sont oubliées depuis long-temps. C'est lui qui acheta, il y a quinze ou dix-huit ans, cette colonne de l'hôtel de Soissons où l'on a construit depuis la halle aux blés, monument passablement mesquin de la régence de Catherine de Médicis. Elle l'avait fait ériger pour observer le cours des astres ; les créanciers du prince Carignan la voulurent démolir, M. de Bachaumont l'acheta pour la conserver à la postérité : lorsque la ville acquit le terrain de l'hôtel de Soissons pour y construire la halle, il me semble qu'elle remboursa les frais de la colonne à M. de Bachaumont, et qu'elle la laissa subsister dans le coin de ce terrain qu'elle occupait depuis près de deux cents ans. Bachaumont vivait depuis sa jeunesse dans la société de madame Doublet dont il avait été l'amant, si je ne me trompe. On n'affichait pas dans sa maison une liberté de penser philosophique, on s'en servait sans en jamais parler ; on donnait la principale attention aux nouvelles. Madame Doublet en tenait registre ; chacun en arrivant lisait la feuille du jour et l'augmentait de ce qu'il savait de sûr. Les valets copiaient ensuite ces bulletins, et en faisaient un revenu en les distribuant au public, et à cet égard la société de madame Doublet s'était attirée l'attention de la po-

lice, surtout dans les temps de brouilleries entre la cour et les parlemens. On dit que Bachaumont a été fort aimable dans sa jeunesse ; mais je ne l'ai connu que vieux, radoteur et automate ; il devait avoir été d'une très-jolie figure. Il était riche, et ayant toujours vécu en épicurien, dans la paresse, dans l'oisiveté, n'ayant d'autres affaires au monde que le soin de ses plaisirs, de la bonne chère et de la sensualité, il n'est pas étonnant que les facultés de son âme se soient sitôt éclipsées. M. le duc de Nevers avait inventé une perruque à longue chevelure ; mais il n'a eu d'imitateurs en France que M. de Bachaumont et M. de Voltaire : des trois porteurs il ne reste plus aujourd'hui que ce dernier.

Juillet 1771.

La mort de M. le comte de Clermont, prince du sang, laisse une place vacante à l'Académie française. La cabale dévote, voulant faire entrer à l'Académie feu M. de Bougainville, qui était lui-même cagot, et d'un caractère assez décrié, la cabale opposée engagea M. le Comte de Clermont à se mettre sur les rangs ; ce prince y consentit, et eut, comme de raison, la préférence ; mais Bougainville n'entra pas moins dans l'Académie bientôt après, et devint le confrère de son altesse sérénissime. Il n'y eut point de séance publique pour la réception de M. le comte de Clermont ; ce prince alla un jour à une assemblée particulière, y prit séance sans façon, et ne prononça point de

discours ; il se contenta d'appeler quelques gens de lettres, ses confrères. Ainsi le privilége de l'égalité fut enfreint dans le fait, et il n'était guère possible que cela n'arrivât point. Toute cette petite cabale manœuvra platement ; elle n'empêcha pas Bougainville d'être de l'Académie ; et M. le comte de Clermont, ne voulant, ne pouvant pas décemment jouer le rôle d'académicien, eut tort de se prêter à ces petites manœuvres ; ce prince ne vint plus à l'Académie après cette première et courte visite. Il alla, quelques années après, relever le maréchal de Richelieu, dans le commandement de l'armée du Bas-Rhin, il n'arriva à l'armée que pour voir ses quartiers repliés, depuis Zell et Hanover, jusqu'à Wesel ; depuis l'Aller et le Weser jusques derrière le Rhin. L'armée alliée aux ordres des deux princes de Brunswick, passa ce fleuve avec plus de gloire, et moins de jactance, que jadis Louis XIV. M. le comte de Clermont fut battu à Crevelt : il vint le soir de sa défaite à Nuys, si je ne me trompe : là, il s'informe auprès du commandant, s'il a vu beaucoup de fuyards ; celui-ci lui répond bonnement, et d'un air de contrit : *Non, Monseigneur, vous êtes le premier :* après quoi, monseigneur fut rappelé, et le commandement de l'armée passa à M. de Contades. Cette campagne ternit un peu la gloire de M. le comte de Clermont qui, en sa double qualité d'abbé de Saint-Germain-des-Près, et d'académicien, n'eut pas à se louer du dieu des armées : ce dieu s'était

rangé du parti du prince Ferdinand de Brunswick, dignitaire de la cathédrale de Magdebourg. M. le comte de Clermont ne lui en garda pas rancune : au contraire, il tomba bientôt, après son retour dans la plus haute dévotion ; il réforma chevaux, chiens, courtisanes ; il se défit même par scrupule de conscience, de ses bénéfices ; et le roi, en les reprenant, lui donna l'équivalent en rentes viagères. Depuis ce temps, il vécut dans une assez grande retraite, au faubourg Saint-Antoine, où il vient de mourir, universellement regretté, parce qu'il était naturellement bon, et qu'il avait employé les dernières années de sa vie à faire d'immenses charités, et à donner aux pauvres la plus grande partie de son revenu.

Vers *aux Femmes, par M. Diderot.*

Il n'est sottises, pour vous plaire,
Qu'on ne fît chez nos aïeux,
Et qu'aujourd'hui, pour vos beaux yeux,
On ne soit tout prêt à refaire.

Par vos rigueurs ou par vos trahisons,
J'ai vu l'un s'en aller la tête la première ;
Finir sa peine au fond de la rivière.
Un autre la traîner aux Petites-Maisons.

Vous disposez de la balance
Entre les mains du magistrat ;
Pour vous le héros de la France
Trahit un jour le secret de l'Etat.

Crésus regorgeait de richesse ;
Il rencontre Thémire au bal :
Crésus, pressé par la détresse,
Va du boudoir à l'hôpital.

Oubliant le peu de génie
Que nature m'avait donné,
Moi, j'ai perdu les trois quarts de ma vie
A soupirer aux genoux de Phriné.

De vos talens, de votre sortilége,
Mesdames, félicitez-vous,
O l'admirable privilége
Que celui de nous rendre fous!

L'Histoire de Savage, poëte anglais, vient d'être traduite en français, par M. le Tourneur. Ce M. le Tourneur est le même qui a traduit les *Nuits d'Young*, poëme du plus beau noir qu'il soit possible d'imaginer, et que le traducteur a trouvé le secret de faire lire à un peuple dont l'esprit est couleur de rose. Il est vrai que cette teinte commence à se faner. M. le Tourneur entend très-bien la langue anglaise, et écrit la nôtre d'une manière nombreuse et pure.

Cette histoire de Savage attache; c'est la peinture d'un homme malheureux, d'un caractère bizarre, d'un génie bouillant; d'un individu; tantôt bienfaisant, tantôt malfaisant; tantôt fier, tantôt vil; moitié vrai, moitié faux; en tout, plus digne de compassion que de haine, de mépris que d'éloge; agréable à entendre, dangereux à fréquenter; la meilleure leçon qu'on puisse recevoir sur les inconvéniens du commerce des poëtes, leur peu de principes, de morale et de tenue.

Cet ouvrage eût été délicieux, et d'une finesse à comparer aux Mémoires du comte de Grammont,

si l'auteur anglais se fût proposé de faire la satire de son héros ; mais malheureusement il est de bonne foi.

Le récit de la vie du malheureux Savage, fils d'Anne, comtesse de Macclesfield, qui, pour se séparer de son mari, avec lequel elle vivait mal, s'avoua grosse des faits et gestes du comte Rivers, est coupé par des morceaux extraits des différens ouvrages de Savage, et presque tous fort beaux.

C'était une étrange femme que cette comtesse de M...., qui poursuit un enfant de l'amour avec une rage qui se soutient pendant de longues années, qui ne s'éteint jamais, et qui n'est fondée sur rien. Si un poëte s'avisait d'introduire dans un drame ou dans un roman, un caractère de cette espèce, il serait sifflé ; il est cependant dans la nature. On siffle donc quelquefois la nature ? et pourquoi non ? Ne le mérite-t-elle jamais ?

La vie de Savage est suivie de celle de Thompson, l'auteur des Saisons et de quelques tragédies. Rien à dire de celui-ci, sinon que c'était le revers de l'autre ; aussi son histoire est-elle très-fastidieuse à lire. Il faut, pour le bonheur de ceux qui ont à traiter avec un homme, qu'il ressemble à Thompson ; pour l'intérêt et l'amusement du lecteur, qu'il ressemble à Savage. Je ne dirai qu'un mot *des Saisons de Thompson*, comparées aux *Géorgiques de Virgile:* c'est que la muse de Thompson ressemble à Notre-Dame de Lorette, et la muse de Virgile à Vénus ; l'une est riche et couverte de diamans,

l'autre est belle, nue, et n'a qu'un simple bracelet. Virgile est un modèle de bon goût ; Thompson serait tout propre à corrompre celui d'un jeune homme.

Dans une université étrangère, mais qui n'est pas éloignée de Paris, un jeune professeur, plein de lumière et de zèle, proposa de composer et d'imprimer un cours à l'usage de tous les colléges, et son motif très-solide et très-louable était d'épargner un temps précieux qu'on perdait à dicter des cahiers ; il laissait à chaque professeur la liberté de contredire le cours imprimé, lorsquil aurait des opinions qui lui paraîtraient plus vraisemblables. Il confie son idée à quelques amis, on l'approuve, il cherche à se faire des partisans ; il visite ses confrères, parmi lesquels il se trouva un vieux Cartésien qui lui tint ce discours dont il faut au moins approuver la sincérité : " Mon cher con-
" frère, tu es jeune et je suis vieux. Le temps de
" travailler qui est présent pour toi est passé pour
" moi. Je n'entends rien à votre nouvelle doc-
" trine ; jamais je ne la posséderais assez bien pour
" n'être pas à tout moment embarrassé par mes éco-
" liers. Cela est déplaisant ; au lieu que je me
" tire toujours d'affaire avec le *distinguo*." Et puis voilà mon vieillard qui prend sa robe de professeur par les deux coins, et qui se met à danser en chantant : *Il y a trente ans que mon cotillon traîne ; il y a trente ans que mon cotillon pend.* Son

jeune confrère se mit à rire, s'en alla, et abandonna un projet excellent qui n'a point eu lieu.

Novembre 1771.

Le 4 de ce mois, on a donné sur le théâtre de la Comédie française, la première représentation du *Bourru bienfaisant, comédie en trois actes et en prose*, par M. Goldoni. Cette pièce, annoncée depuis long-temps, était attendue avec impatience : elle a eu beaucoup de succès ; c'est en effet un événement assez intéressant, et peut-être unique dans l'histoire des théâtres, que de voir un étranger donner sur un théâtre étranger une pièce bien écrite dans une langue qui n'est pas la sienne, et qu'il était loin de parler correctement il n'y a pas encore cinq ans. Ces circonstances seules méritaient un accueil favorable ; mais il y a eu plus de justice que d'indulgence dans les applaudissemens que le public a donnés à la pièce du *Bourru bienfaisant*. Je ne suis cependant pas du nombre de ceux qui la trouvent sans défauts. La pièce me paraît fortement conçue, mais faiblement exécutée. Peut-être le rôle principal, celui du Bourru, est-il susceptible du reproche contraire ; mais aussi il est trop également fort et sans nuance. L'intrigue de la pièce est simple, naturelle, bien soutenue, bien dénouée, et elle est une suite nécessaire des caractères que l'auteur a mis en opposition. Le tableau qui en résulte est neuf et piquant au théâtre, quoique très-commun dans le monde,

Toute une famille d'honnêtes gens vit ensemble dans une même maison ; ils se jugent tous injustement et à faux ; ils se jugent pourtant comme nous nous jugeons tous dans la société, et conformément aux apparences ; ils n'ont pas tort : pas un d'eux n'est méchant ni mal-disant ; mais à la fin de la pièce ils se sont tous trompés ; de sorte que la pièce de M. Goldoni est tout à la fois une pièce de caractère, d'intrigue et de mœurs. Peut-être le spectateur devrait-il être plus dans la confidence des intentions des personnages, mais je ne voudrais pas prononcer là-dessus ; car peut être aussi une connaissance plus prompte nuirait-elle à l'intérêt.

Il y a quelques répétitions dans le cours de la pièce, mais elles sont toujours accompagnées de circonstances différentes et si naturelles ou si piquantes qu'on aurait tort de chicaner. La scène du valet blessé fait peine, ne produit rien, et est trop uniquement dans la vue de faire sortir le caractère de bienfaisance du Bourru Géronte. La lettre du procureur apportée à Dalancour, en présence de sa femme, est un petit moyen pour l'instruire de sa position ; il n'était pas nécessaire, et il gâte la scène. Elle aurait été bien autrement forte si l'aveu de Dalancour avait suivi le repentir de son caprice et de ses brusqueries ; il venait tout naturellement, la scène l'exigeait. La femme aurait dit à son mari tout ce qu'elle se dit étant seule, et cette scène aurait pu être d'un grand effet. Mar-

ton serait venue également leur crier à tous deux, que faites-vous ici ? on enlève vos meubles. Ils seraient sortis tous deux de la scène, et l'acte aurait continué et fini de même.

Beaucoup de gens blâment M. Goldoni d'avoir laissé le spectateur, à la fin de sa pièce, admirateur forcé du bonhomme Géronte; on confond, disent-ils, le défaut et la vertu, et l'on applaudit à l'un et à l'autre sans s'en apercevoir. Ah! Messieurs! Mais répondre au public, j'aimerais autant entreprendre de prouver que le *Misanthrope* n'est pas une mauvaise pièce. Il y aurait peut-être eu une seule manière de donner une leçon au Bourru, c'eût été de faire serpenter dans toute la pièce un personnage ancien ami de toute la famille, qu'ils auraient perdu de vue depuis long-temps, parce que le caractère de Géronte est incompatible avec le sien. Il rend pourtant justice à ses vertus. Forcé par une situation critique et pressante, il serait venu plusieurs fois pour le prier de lui rendre service; il se serait fait annoncer, mais au moment de parler à Géronte, la crainte d'en être mal reçu, de recevoir quelque rebuffade, d'être forcé de se rebrouiller avec lui, le feraient toujours s'enfuir au moment où Géronte est prêt de le recevoir. Mais enfin sa situation le commanderait, il arriverait au dénoûment, il serait d'autant plus mal accueilli que Géronte est tout occupé du mariage de sa nièce, et se ressouvient d'ailleurs que cet homme, qui s'est fait annoncer deux ou

trois fois, a toujours disparu. Il le brusquerait, le traiterait indignement, lui dirait même des choses dures, et finirait, comme à son ordinaire, par lui promettre de le tirer de la presse. L'homme refuserait son bienfait: il avait bien prévu ce qui lui arrive, voilà pourquoi il répugnait depuis si long-temps à venir trouver Géronte. Jamais, lui dirait-il, il ne serait en votre pouvoir de me faire autant de bien que vous venez de me faire de mal. Alors le Bourru serait au désespoir, emploierait tout pour faire accepter son bienfait, et sentirait qu'il oblige bien moins de monde qu'il n'en blesse, et qu'il y a tout lieu de croire qu'il n'a fait qne des ingrats de tous ceux qu'il a obligés; et les gens qui aiment à se flatter et à voir l'humanité en beau, auraient eu l'espérance de le voir corrigé. Heureux sont ces gens-là!

Je me contenterai d'ajouter que le seul reproche que je ferais à M. Goldoni est qu'on remarque dans son ouvrage l'homme plus habitué à faire des canevas qu'à détailler des pièces; et voilà la cause de ce que j'ai dit au commencement de cet extrait; car enfin, c'est le détail des scènes qui donne la couleur aux personnages, et c'est la partie faible du *Bourru bienfaisant*. Depuis la première représentation on a fait quelques coupures et quelques légers changemens dans le détail des scènes. Cette pièce a eu un égal succès à la cour et à la ville; il est à désirer que M. Goldoni ne s'en tienne pas à cet essai, et son séjour en France n'aura pas nui à son génie.

Décembre 1771.

CONSULTATION *tendante à réhabiliter la mémoire d'un fils accusé d'avoir assassiné sa mère, et à conserver la vie à sa femme, détenue dans les prisons, comme complice du même crime, contre une sentence des tribunaux de Saint-Omer et d'Arass.*

J'ignore quel est l'auteur de ce mémoire, mais c'est un homme éloquent. Malgré un peu d'enflure de style, il est difficile de ne pas frémir en le lisant du sort de ce malheureux fils, et plus encore peut-être de celui auquel on est soi-même abandonné. Il est minuit; j'écris, je réfléchis, je médite, je m'occupe à me rendre meilleur moi-même, et à rendre le même service à mes semblables. J'irai dans un instant chercher le repos; et qui est-ce qui m'a dit qu'une mort subite n'aura pas enlevé ou ma femme ou ma fille, et que par un concours fortuit de circonstances qui sembleront déposer contre moi, je ne serai pas saisi et jeté dans le fond d'un cachot d'où je ne sortirai que pour aller au supplice et à l'ignominie. Quelque force d'âme que je puisse avoir reçue de la nature, certes je ne protesterai pas de mon innocence avec plus de constance et de fermeté que Montbailli; c'est le nom de l'accusé. Si je dis au milieu de la torture, non, je n'ai point commis le crime, je parlerai comme lui. Si je dis sur la place publique, je demande pardon à Dieu et au roi des fautes que j'ai commises pen-

dant ma vie, mais je ne le demande pas à justice pour le crime dont je suis accusé, parce que je ne l'ai pas commis, je parlerai comme lui. Si, pressé par les ministres de la religion, je leur dis sur l'échafaud : " Vous voulez que je m'avoue coupa-" ble d'un parricide, osez donc prendre sur votre " compte devant Dieu le mensonge que vous solli-" citez," je parlerai comme lui. Si brisé sous les coups des bourreaux, je dis d'une voix mourante: " J'a-" voue, j'avoue que j'ai commis des fautes, je meurs " volontiers pour les expier; mais l'assassinat dont " on m'accuse n'a jamais souillé mes mains, " jamais le projet ne m'en est entré dans l'esprit," je parlerai comme lui. Si, du milieu des flammes où l'on aura jeté mes membres déchirés, je réclame par mes gestes contre le crime et contre mon jugement, je ferai ce qu'il a fait; mais à quoi cela m'aura-t-il servi ? Un rapport inconsidéré de médecin et de chirurgien, une querelle domestique, une menace prétendue ou réelle, la proximité des appartemens, quelques effets teints de sang, des vêtemens déchirés, les indices qui ont disposé de la vie et de l'honneur de Montbailli, disposeront de ma vie et de mon honneur!

Je frémis sur l'incertitude de notre destinée, et je reste confondu des vices de la jurisprudence criminelle chez des peuples qui se piquent d'humanité, et qui se disent policés. Il me semble que quand il s'agit d'envoyer un homme au dernier supplice, la loi devrait abandonner à la sagesse des

juges la comparaison des preuves avec la nature du crime. Le témoignage de deux hommes suffit. Est-il donc si rare que deux témoins se trompent? Il est des circonstances où il n'en faudrait qu'un, où même il n'en faudrait point; mais n'en est-il pas d' autres, où le serment de vingt hommes ne contrebalancerait pas l'invraisemblance du fait? et y a-t-il un fait plus invraisemblable que le parricide? Pour croire qu'un pareil attentat s'est commis, Cicéron voulait que le coupable eût été saisi sur le cadavre de son père, et traîné devant les juges, les mains teintes de son sang.

Voici un orateur qui dissipe, comme le vent dissipe la poussière, les indices qui accusaient le prétendu coupable de Saint-Omer; voici des chirurgiens et des médecins de la capitale du royaume dont la décision contrarie celle des premiers qui furent appelés. Je me place au nombre des juges convaincus d'avoir envoyé un innocent au supplice; je me demande à moi-même ce que je deviendrai, et je ne me suis point encore répondu. Je suis sûr que l'image du supplice serait sous mes yeux tant que je vivrais; et se saisisse du glaive des lois celui qui sera bien sûr de n'en frapper que le coupable, je ne lui envie point cette terrible prérogative. Voilà cependant cinq ou six exemples de ces erreurs atroces de la justice dans un assez court intervalle de temps. Si l'on décide avec cette légèreté de la vie des citoyens, que penser de la manière dont on décide de leur fortune?

Lorsque les cris d'indignation, qui partirent du fond de la retraite de Voltaire, tirèrent nos âmes de l'assoupissement où elles étaient et où elles seraient peut-être encore sur le meurtre d'un citoyen massacré par les lois, et que l'affaire du malheureux Calas fut traduite du parlement de Toulouse aux requêtes de l'Hôtel, à Paris, la mémoire de l'infortuné réhabilitée et l'ignominie écartée de dessus sa famille, on s'attendait à quelque réclamation de la part de ce corps de judicature flétri ; son silence étonna ; depuis j'en ai su la raison. Le parlement de Toulouse se procura la procédure des requêtes de l'Hôtel, et nomma des commissaires pour l'examiner. Ces commissaires étaient en grand nombre, et leurs séances durèrent long-temps. Après l'examen le plus rigoureux, le rapport qu'ils firent à leur compagnie, c'est que l'arrêt des requêtes de l'Hotel, qui cassait celui qu'ils avaient rendu, était juste, et qu'en effet il n'y avait pas eu lieu à la peine capitale. Je tiens ce fait du fils d'un des commissaires. Je suis du nombre de ces magistrats violens qui, par un arrêt précipité, ont versé le sang de l'innocent, et j'écoute ce rapport de mes confrères ; si j'ai la moindre étincelle de religion, il n'y a pas à balancer, il faut que je me fasse capucin, et qu'après avoir expié mon crime, par toutes les voies possibles de désarmer la justice divine, je meure en transe.

Les Aventures de Pyrrhus, pour servir de suite

aux aventures de Télémaque. On nous assure si positivement que cet ouvrage s'est trouvé parmi les papiers de M. de Fénélon, que je ne saurais me permettre de douter du fait. En le lisant, deux conjectures se sont présentées à mon esprit; l'une que les aventures de Pyrrhus, composées par quelque jeune auteur, à l'imitation des aventures de Télémaque, avaient été soumises au jugement de M. de Fénélon, entre les mains duquel elles étaient demeurées jusqu'après sa mort ; l'autre, que ce petit poëme en prose était peut-être un essai de l'archevêque de Cambrai qui devait bientôt courir une carrière plus étendue, et qu'il s'était amusé à préluder avec le fils d'Achille, en attendant qu'il pût employer toutes les forces de son génie à la suite du fils d'Ulysse ; mais deux pages ont suffi pour me détromper de cette dernière idée. Jamais Fénélon n'aurait loué Alcantor, un des souverains de Milet, comme de l'action de son règne la plus glorieuse, d'avoir aboli par la force le culte d'Osiris que ses sujets avaient adopté. Sans ce morceau, qui serait propre à inspirer à un jeune prince l'esprit barbare de l'intolérance, je conseillerais aux instituteurs de cour de mettre quelques morceaux de cet ouvrage entre les mains de leurs élèves. On y montre les dangers de la colère et de la volupté; on y peint partout les charmes et les avantages de la vertu : c'est un tissu de fables amusantes et proportionnées à la faiblesse de leur âge. La première partie a du moins le mérite de

répondre au titre ; pour la seconde, c'est une rapsodie d'événemens qui ne peuvent ni instruire, ni intéresser, ni plaire. En tout, c'est un ouvrage pauvre que je pardonnerais à mon fils d'avoir écrit à vingt ans, mais non pas à trente. Il n'y a point de bons livres pour un sot; il n'y en a peut-être pas un mauvais pour un homme de sens.

Je sors de la lecture des aventures de Pyrrhus, et je fais une réflexion bien propre à nous consoler de la briéveté de la vie, et à nous résigner à la quitter. Nous sommes tellement abandonnés à la destinée, que si la nature nous avait accordé une durée de trois cents ans, par exemple, je tremble que de cinquante en cinquante ans, nous n'eussions été successivement gens de bien et fripons.

La ligne de la probité rigoureuse est étroite ; quelque léger que puisse être le premier écart qui nous en éloigne, cet écart s'accroît à mesure que l'on chemine, et lorsque le chemin est long, on se trouve à un intervalle immense de celui qu'il faut suivre. Qu'il est alors difficile de retrouver la véritable voie !

Une très-longue vie ne serait qu'une ligne à serpentemens et à inflexions, qui couperait en différens points la ligne de la vertu, qu'on quitterait pour la reprendre, et qu'on reprendrait pour la quitter.

Il n'en est pas ainsi de l'homme passager et momentané ; lorsqu'il a suivi le vrai chemin, il n'a plus le temps ni la force de s'égarer. Tous les pen-

chans vicieux s'affaiblissent en lui : les intérêts le touchent peu ; l'aiguillon des passions est émoussé ; la vertu, s'il a bien vécu, est devenue son habitude ; il craint de se démentir ; il tient à son caractère et à la considération publique dont il jouit ; il persiste dans ses principes d'honnêteté.

S'il est vrai qu'en mourant l'homme de bien échappe à la méchanceté qui le suit, il est évident que plus la durée de la vie serait longue, plus le nombre des hommes constans dans la vertu serait petit.

Consolons-nous donc d'un événement dernier qui assure notre caractère. Donnez à ce sage Brutus, qui s'écriait en mourant que la vertu n'était qu'un vain nom, une cinquantaine d'années de plus à vivre, et dites-moi ce qu'il deviendra ? N'aurions-nous à redouter que le dégoût de l'uniformité ? le péril serait assez grand.

Anecdote tirée d'un des cent volumes de manuscrits orientaux conservés dans la bibliothèque royale de Berlin.

Cang-hi fut le Marc-Aurèle de la Chine par sa sagesse ; et son Louis XIV, par son goût pour le despotisme, et la durée de son règne. Sa famille était très-nombreuse, il y avait deux mille princes vivans, du sang de Cang-hi, et une loi ancienne condamnait à mort tout Chinois qui, même dans le cas d'une défense naturelle, oserait se mesurer avec un prince. Un événement funeste dessilla les yeux

du souverain sur un privilége aussi odieux. Sunni et Idamé sortaient d'un temple consacré au Tien. Idamé était la plus belle femme de la Chine ; Sunni était le disciple le plus révéré de Confucius. C'était un soir qu'ils étaient allés, selon leur usage, remercier l'Etre suprême du bien qu'ils avait fait faire à leurs enfans. Ce jour-là, le cadet avait remporté le prix de l'agriculture, et l'aîné avait célébré, par un poëme, la victoire de son frère. Sunni et Idamé s'en retournaient chez eux, précédés de leurs fils, qui se tenaient par la main. Ils sont arrêtés par une foule de peuple qui suivait le char du prince Yu. L'aîné des Sunnis, séparé de son frère, est poussé sous une des roues du char, et brisé. Idamé, sa mère, se précipite au secours de son fils, et périt à côté de lui. Le cadet s'élance à la tête des chevaux. Le père, dans le trouble qui l'agite, tire son poignard, et leur perce les flancs. Le prince Yu est renversé de son char, et prêt à périr sous les coups de Sunni. Dans une ville moins bien policée que Pékin, qu'elles n'auraient pas été les suites de ce tumulte !

On soustrait le prince à la fureur de Sunni. Sunni est jeté dans un cachot. Les portes du palais impérial sont assiégées de vils esclaves qui crient vengeance contre l'audacieux Sunni.

Quelques jours après cet événement, Sunni est conduit devant l'empereur et le conseil des Colaos. Il est interrogé ; il se défend avec cette fierté qui éclaire un souverain sans le blesser. Il proteste

que s'il avait encore une femme et un fils à venger, il oublierait encore et le respect qu'il doit à ses maîtres, et celui qu'il doit à la loi. Je me condamne à la mort, ajouta-t-il, mais, quitte envers ma patrie, je vais m'exprimer avec la liberté d'un être qui ne dépend plus que de Dieu et de la nature. " J'ai " vécu soixante ans fidèle à mon pays ; pourquoi " mon bonheur s'est-il passé comme un songe ? " Pourquoi vais-je périr avec ignominie ? Par " quelle fatalité une mère et un fils meurent-ils as- " sassinés sans être vengés? Qui es-tu, homme " cruel, pour être l'arbitre de ma destinée? Te se- " rais-tu flatté que je viendrais dans ton palais " baiser tes pieds et embrasser les genoux de ton fils? " Le hasard t'a fait souverain; le hasard a fait naître " Yu de ton sang. Moi, je descends de Confucius, " et l'avenir jugera qui fut le plus respectable du " fils de Cang-hi qui écrase les hommes sous les " pieds de ses chevaux, ou du neveu de Confucius " qui sait mourir pour les lois de son pays lors " même qu'elles l'outragent. Tu prétends, cruel " Yu, que je t'ai menacé de mon poignard ; sois " père, sois époux, vois ton fils, vois ta femme ex- " pirant sous les roues de mon char; mets-toi à ma " place, et juge. Tu me cites des lois, je t'oppose " celles de la nature. Malheur à toi, si à la vue du " sang de ta femme et de ton fils, tu te possèdes " assez pour te rappeler une ordonnance de police, " et distinguer un homme d'un autre. On dit que " tu n'as point l'âme petite et barbare des courti- " sans, tant mieux pour toi. Tu peux me dérober

" au supplice ; mais le meurtrier d'Idamé ne sera " point mon bienfaiteur ; je préfère la mort au tour- " ment de la reconnaissance. Te dirai-je plus ? " Absous au tribunal des Colaos, l'acte qui me " conserverait la vie me blesserait. Si la loi qui " me condamne est juste, pourquoi le législateur " oserait-il l'enfreindre ? Si elle ne l'est pas, pour- " quoi suis-je ici ? Qu'on abroge cette loi, et " qu'on me conduise au supplice ; à ce prix je " meurs satisfait, et je bénis le destructeur de ma " famille." J'ai dit.

On abandonna le sort de Sunni au jugement d'Yu, et voici sa réponse :

Je m'étais déjà jugé avant de t'avoir entendu ; ta hardiesse ne change rien à mon projet. J'ai été l'instrument de ton malheur, je ne balancerai pas à le réparer. Respectable vieillard, j'embrasse tes pieds : pardonne-moi si tu veux que je me relève. Ecoute-moi : je jure de ne monter aucun char de ma vie ; je ne ferai plus un pas sans penser que j'ai ravi deux citoyens à la patrie. Il te reste un fils que j'ai privé de sa mère ; de ce jour il est mon frère. Parle encore, inspire-moi ton éloquence, afin que le souverain, mon père, m'entende, et que le citoyen qui n'est pas né prince ne soit plus effacé du rang des hommes. Sunni, tu pleures ; embrasse-moi, Sunni.

Et puis, pour finir par quelque chose de moins triste, je me rappelle le discours que le baron d'Holbach tenait à son nouveau cocher, le voici : J'ai renvoyé ton camarade pour avoir disputé le pas

à un fiacre; tu ne disputeras le pas à personne. Si tu me mènes vite, je te chasse. Si tu renverses ou blesses quelqu'un, je te chasse : mais auparavant, je t'aurai assommé de coups de bâton. Le baron a mieux fait ; il a laissé les voitures sous la remise; sa femme et ses enfans en disposent; pour lui, il va à pied, et s'en porte mieux.

Janvier, 1772.

Le *Nécrologe des hommes célèbres de France* m'a rappelé le mot du maréchal de Richelieu à Moncrif. Lorsque M. de Voltaire alla s'attacher au roi de Prusse, en 1750, Moncrif sollicita la place d'historiographe de France. Il en parla au maréchal, qui lui dit : *Tu veux dire historiogriffe*; il rappelait à Moncrif, par cette plaisanterie, son histoire des chats. Les deux meilleurs éloges du nécrologe de cette année sont ceux de mademoiselle Camargo, et de mademoiselle de la Motte, ancienne actrice de la Comédie française. Celle-ci comptait au nombre de ses amis le grand Maurice de Saxe, maréchal de France. Elle était elle-même d'une famille fort honnête ; une faute de jeunesse irréparable la jeta dans la profession du théâtre ; mais elle fit oublier à sa famille, par des secours continus, ce premier écart et l'état que la nécessité l'avait obligée d'embrasser. Quant à mademoiselle Camargo, son nom de famille était Cuppi, et le cardinal de ce nom était son proche parent. C'est un amateur de la danse et un connaisseur qui a

fourni les détails de son éloge. Il m'en a appris plusieurs que j'ignorais: par exemple, mademoiselle Camargo ne faisait jamais la gargouillade que mademoiselle Allart fait aujourd'hui trois fois de suite avec tant de dextérité, et que mademoiselle Lionnais a sans doute établie parmi les danseuses; mademoiselle Camargo ne la trouvait pas décente. Mais quand l'auteur prétend qu'elle dansait si parfaitement sous elle (expression de l'art, sans doute), qu'on ne voyait jamais que le bas de la jambe, et qu'elle n'avait pas besoin de porter des caleçons, je nie ce fait des caleçons, et soutiens qu'elle en portait. On avait parié sur cet objet important peu de temps avant sa mort; on s'adressa à elle pour savoir la vérité du fait; je fus un des témoins du pari; elle attesta, que, non seulement elle avait toujours porté des caleçons, mais que leur établissement au théâtre tient à l'époque de ses brillans succès. Elle rendit cet hommage sincère à la vérité dans un temps où elle ne pouvait plus avoir aucun intérêt de la cacher, et nous devons la conserver dans toute sa pureté.

M. Anquetil du Perron, de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, publia, il y a environ six mois, son voyage dans l'Inde avec la traduction du Zend-Avesta, et les livres sacrés des Guèbres attribués à Zoroastre. Ce fatras formait trois énormes volumes in-4°. qui ne se sont pas vendus, et que personne n'a pu lire. On avait très-bonne

opinion de ce travail annoncé et attendu depuis fort long-temps. On savait que l'auteur avait passé plusieurs années dans l'Inde sans autre vue que celle d'apprendre l'ancien Persan parmi les Guèbres, afin de pouvoir nous traduire leurs livres sacrés, et nous apporter des notions exactes sur les principes religieux, les dogmes et le culte des adorateurs du feu. On sait que les Guèbres ont le privilége exclusif d'être persécutés par les mahométans qui tolèrent d'ailleurs assez facilement toutes sortes de religions. Exterminés en Perse, ils se sont réfugiés dans l'Indostan où la religion dominante ne les oblige pas moins à la plus grande circonspection. Ils sont donc naturellement mystérieux, cachés et défians à l'égard des étrangers. M. Anquetil n'était pas fâché, à son retour en France, de nous assurer qu'il avait surmonté tous les obstacles qui s'opposaient au but de son voyage, ainsi qu'une infinité de dangers physiques, et quand on lui disait qu'apparemment il s'était fait Guèbre pour réussir dans son dessein, il souriait et vous montrait un certain air de satisfaction d'être soupçonné de cette apostasie. Enfin, après plusieurs années d'attente, le public s'est vu en état de prononcer sur l'étendue de ses obligations envers M. Anquetil. On a jugé que si c'était là les livres originaux de Zoroastre, ce législateur des anciens Perses était un insigne radoteur qui, à l'exemple de ses confrères, mêlait un tas d'opinions absurdes et superstitieuses à un peu de cette morale commune qu'on trouve dans toutes les lois de la terre,

Il est évident que c'est perdre sa vie bien inutilement et bien laborieusement que d'aller à l'extrémité du globe chercher un recueil de sottises. Ce n'est pas la peine d'aller si loin, car, Dieu merci, en fait de sottises, toutes les nations sont à peu près également en fonds. Mais ce n'est pas là le seul tort de M. Anquetil. Si vous avez la patience d'examiner son livre, vous y trouverez partout ce caractère de frivolité qui vous montre un voyageur rempli de petites préventions, de présomption et de vent, à qui il ne vous est pas possible d'accorder ni estime ni confiance ; c'est un second abbé Chappe. L'un nous entretient de ses fourrures, de son accoutrement pittoresque, de ses haltes au milieu des montagnes, de ses bals et fêtes donnés aux dames de Sibérie ; l'autre vous fait des contes tout aussi intéressans pour vous apprendre qu'il est parti avec un teint couleur de lis et de roses, et qu'il a été pris partout pour l'Adonis de la France. Si nos voyageurs et nos écrivains continuent sur ce noble ton, on ne dira pas que nous ne sommes jamais sortis d'enfance, mais que nous y sommes retombés.

Un Anglais, M. Jones, a bien voulu adresser en français une Lettre de correction fraternelle à M. Anquetil du Perron, dans laquelle est compris l'examen de sa traduction des livres attribués à Zoroastre.

Après avoir relevé convenablement quelques-unes des impertinences que M. Anquetil a débitées sur l'Angleterre, M. Jones insiste sur la sottise d'un

homme qui perd sa vie, et qui expose son teint fleuri à apprendre ce que personne ne sait, et ce qu'il n'est ni utile, ni agréable de savoir. Il prouve ensuite clairement que M. Anquetil, avec toute sa morgue fondée sur ce qu'il se croit le seul homme en Europe qui sache l'ancienne langue des Perses, peut être véhémentement soupçonné de n'en avoir que des notions très-superficielles et très-confuses. Cette brochure est en général d'un homme éclairé et instruit, et d'un excellent esprit. Avec quelques corrections légères, et en effaçant plutôt qu'en ajoutant on ferait de cette brochure un pamphlet que M. de Voltaire pourrait avouer. On sent que M. Jones a beaucoup lu cet écrivain illustre : on voit aussi qu'il n'est pas celui des étrangers qui soit le plus engoué de la musique française. On a fait à l'abbé Chappe l'honneur de le réfuter en Russie par une brochure intitulée : *Antidote.* Les uns attribuent cet ouvrage à la célèbre princesse d'Aschkof, d'autres à M. Falconet, sculpteur français, qui fait à Pétersbourg la statue de Pierre-le-Grand. Il y a dans cet antidote trop d'injures ; et la lettre de M. Jones est un modèle de la manière dont il faut traiter des étourdis qui font le tour du monde pour acquérir le droit de débiter des sottises.

Nous avons fait une perte inopinée et prématurée par la mort de M. Helvétius arrivée le 26 décembre de l'année dernière à la suite d'une goutte remontée. Il n'était âgé que de cinquante-six ans,

Si le terme de galant homme n'existait pas dans la langue française, il aurait fallu l'inventer pour lui. Il en était le prototype. Juste, indulgent, sans humeur, sans fiel, d'une grande égalité dans le commerce, il avait toutes les vertus de société, et il les tenait en partie de l'idée qu'il avait prise de la nature humaine ; il ne lui paraissait pas plus raisonnable de se fâcher contre un méchant homme qu'on trouve dans son chemin, que contre une pierre qui ne s'est pas rangée. L'habitude qu'il avait contractée de généraliser ses idées, et de n'en voir jamais que les grands résultats, en le rendant quelquefois indifférent sur le bien, l'avait rendu aussi le plus tolérant des hommes ; mais cette tolérance ne s'étendait que sur les vices particuliers de la société : car pour les auteurs des maux publics, il les pendait ou les brûlait sans miséricorde. Dans tous les cas, il n'aimait pas les palliatifs, et il ne manquait jamais d'indiquer les derniers remèdes et par conséquent les plus violens ; et s'il n'était pas souvent malaisé de les appliquer, il n'y aurait rien à dire contre cette méthode. M. Helvétius était d'origine hollandaise. Ce fut son père, je crois, qui vint s'établir en France, et qui y exerça la médecine avec beaucoup de réputation. Il mourut premier médecin de la feue reine qui l'aimait particulièrement, et qui protégea également son fils jusqu'à la fatale époque de la publication du livre de l'Esprit. Il avait dans sa maison une charge de maître d'hôtel dont il fut obligé de se défaire

alors. M. Helvétius fit ses premières études sous la direction des jésuites au collège de Louis-le-Grand, si je ne me trompe. Il donna très-peu d'espérances dans sa jeunesse. Il était sujet à de fréquens rhumes de cerveau qui lui donnaient l'air hébété et le rendaient stupide. En revanche, il réussissait parfaitement bien dans les exercices du corps. Il était d'une très-jolie figure, et il excellait particulièrement dans la danse. Il porta la passion de cet exercice fort loin, et l'on assure qu'il dansa une ou deux fois sur le théâtre de l'Opéra, sous le masque, à la place du fameux Dupré. Il obtint fort jeune une place de fermier général, grâce qui ne manque guère aux fils des premiers médecins. Doué de tous les avantages extérieurs et de ceux de la fortune, M. Helvétius passa sa jeunesse dans les plaisirs, et ne paraissait destiné qu'à mener la vie désœuvrée, dissipée et voluptueuse d'un homme du monde aimable et d'un de ces riches particuliers de Paris qui rassemblent chez eux bonne compagnie, et lui font la meilleure chère qu'ils peuvent. M. Helvétius avait de plus sur ses pareils l'avantage d'être généreux, noble et bienfaisant. Il ne pouvait manquer de faire une fortune immense dans la ferme générale, mais il en faisait l'usage le plus noble; sans rien refuser à ses plaisirs, il donnait beaucoup et continuellement, et de la manière du monde la plus simple et la plus libérale. Il vivait alors déjà beaucoup avec les gens de lettres, et il fit un sort à plusieurs d'entre eux, nommément à

feuMarivaux et à Saurin. Il n'y a pas fort longtemps qu'il fit la réflexion qu'il avait conservé peu de liaison et d'intimité avec ses anciens amis, sans qu'il y eut de sa faute. Vous en avez obligé plusieurs, lui répondit le baron d'Holbach, et moi je n'ai jamais rien fait pour aucun des miens, et je vis toujours et constamment avec eux depuis vingt ans. Parallèle assez singulier entre deux hommes de mérite, tous les deux riches, et qui ont passé tous les deux leur vie avec les gens de lettres.

La passion dominante de M. Helvétius était celle des femmes ; il s'y livra à l'excès dans sa jeunesse. Je lui ai ouï dire que ça été pendant longues années régulièrement la première et la dernière occupation de sa journée, sans préjudice des occasions qui s'offraient dans l'intervalle. Le matin, lorsqu'il était jour chez Monsieur, le valet de chambre faisait d'abord entrer la fille qui était de service, ensuite il servait le déjeuner ; le reste de la journée était pour les femmes du monde. Les agrémens de sa figure lui valurent des bonnes fortunes. Il fit ses premières armes sous les auspices de la comtesse d'Au. . ., femme assez singulière, qui avait une sorte d'éloquence, et qui se piquait d'athéisme comme d'autres se piquent de jansénisme ou de molinisme. Il fut ensuite l'amant en titre de la duchesse de C. . . qui avait aussi de l'éloquence naturelle, et qui avait en amour plus d'une affaire, ce qui n'était pas nécessaire pour autoriser son amant d'avoir encore d'autres intrigues, et par des-

sus ces intrigues, des filles à ses ordres. Mais comme dans toutes ces affaires de cœur, le tempéremment et l'amour du plaisir faisaient tout et que le sentiment n'y était pour rien, notre philosophe épicurien ne comprit jamais rien à toutes ces délicatesses dont les vrais amans sont si épris : il n'y croyait pas, et lorsque M. de Buffon a dit qu'il n'y a en amour que le physique de bon, il a tiré cette maxime du code Helvétius. Comme il avait passé sa vie avec des femmes galantes et quelquefois avec des femmes sans mœurs et sans principes, il les voyait toutes de même : il croyait que le but de toutes leurs actions était le plaisir des sens. Une femme sage était à ses yeux un monstre qui n'existait nulle part, et il avait à cet égard la tête assez rétrécie pour ne pas sentir, abstraction faite des modifications morales et des divers préjugés qui en résultent, qu'il peut et qu'il doit exister une variété infinie dans les caractères comme il en existe dans les organes. L'amour de la réputation le surprit inopinément au milieu de sa vie voluptueuse. La célébrité de trois hommes, Maupertuis, Voltaire et Montesquieu, excitèrent en lui un vif désir de se distinguer dans leur carrière brillante. La charlatanerie de Maupertuis avait mis la géométrie à la mode. Les femmes recherchaient alors les géomètres, et il était de bon ton d'en avoir à souper. Helvétius remarqua un jour que Maupertuis, un des plus fiers charlatans de notre siècle, qui se distinguait toujours par des habits bizarres, se trouvait aux

Tuileries, malgré un accoutrement extremêment ridicule, entouré et cajolé de toutes les grandes dames de la cour et de toutes les femmes brillantes de la ville. Maupertuis voulait toujours faire de l'effet ; s'il avait été mis comme un autre, ses promenades aux Tuileries n'auraient frappé personne. Helvétius y fut pris, et crut devoir s'appliquer à la géométrie. Il faut que ses essais aient été peu heureux, car il renonça bien vite à cette étude. La manie en passa aussi de mode dans le monde, dès que l'inconstance de Maupertuis l'eut conduit auprès du roi de Prusse. Alors M. Helvétius, voyant la gloire et les succès de M. de Voltaire, conçut le projet de les partager en se jetant dans la poésie. Il composa un poëme sur le bonheur qui fut fort vanté par les gens de lettres et par M. de Voltaire tout le premier. On prétend que ce poëme doit être confié à l'impression sous les auspices de M. de Saint-Lambert ; mais à en juger par les fragmens que j'ai eu occasion d'en voir, je doute qu'il fasse fortune.

Tous ces essais n'étaient que des indices de l'inquiétude sourde qui travaillait l'esprit de M. Helvétius, au milieu des plaisirs et des distractions d'une vie tumultueuse ; mais la révolution totale de cette vie fut l'ouvrage d'un livre qui en a produit plus d'une dans les esprits. Le succès de *l'Esprit les Lois* lui fit concevoir le projet d'aspirer aux honneurs d'un in-4o, et de s'immortaliser par quelque ouvrage philosophique d'une

certaine étendue. Il forma dès lors le dessein de changer entièrement de vie. Le livre du président de Montesquieu avait paru au commencement de 1749. En 1750, M. Helvétius résigna sa place de fermier-général, épousa mademoiselle de Ligniville, fille de qualité, de Lorraine, fort pauvre, mais d'une figure très-distinguée ; et, après son mariage, il alla s'enfermer dans ses terres, où il partageait tout son temps entre l'étude, la chasse et la société de sa femme. Un très-petit nombre d'amis y allaient de temps en temps, rompre ces tête-à-tête. Sans être jamais nécessaires, ils étaient toujours bien reçus. Le séjour de Paris se réduisait tous les ans à quelques mois de l'hiver. On prétend que le soin de préserver une femme jeune et belle des dangers de la séduction, entrait pour quelque chose dans ce genre de vie ; et il est assez ordinaire que ceux qui ont été les plus redoutables à l'ordre des maris, craignent beaucoup d'être de leur confrèrie, lorsque leur tour est venu ; mais ces craintes ne font pas quitter une place qui ajoutait, dans ces temps, tous les ans, une nouvelle fortune à l'ancienne, et accumulait richesses sur richesses, sans donner beaucoup d'occupations. Un projet plus noble tourmentait M. Helvétius. Il espérait s'élever une colonne à côté de celle de Montesquieu. Il manqua son coup. Le livre de *l'Esprit* parut dix ans après *l'Esprit des Lois*. Il ne procura pas à l'auteur cette haute considération dont il s'était flatté ; et il ne dut même sa

grande célébrité qu'à la persécution qu'il lui attira. A la cour de la reine et de feu M. le dauphin, M. Helvétius fut regardé comme un enfant de perdition, et la reine plaignait sa malheureuse mère, comme si elle avait donné le jour à l'anti-christ. Les jésuites crièrent les premiers, quoique l'auteur les eût beaucoup ménagés, et qu'il eût même compté sur eux. Ils l'engagèrent, peu de jours après la publication de *l'Esprit*, à signer une rétractation des plus humiliantes, moyennant laquelle ils l'assurèrent que tout serait fini. Mais lorsqu'on vit cet acte de faiblesse, tous les ânes eurent envie de lâcher à l'auteur leur coup de pied, et tous se donnèrent ce passe-temps. Les jansénistes ne voulurent pas laisser la gloire aux jésuites d'avoir, seuls, tonné dans cette grande occasion. On eut beaucoup de peine à réduire le parlement à faire brûler le livre sans faire comparaître l'auteur. Il est resté généralement dans les têtes que ce livre contient des principes de morale fort dangereux. Quelle platitude! Premièrement, la plupart du temps, on n'a pas voulu comprendre la véritable signification des termes. En second lieu, il ne dépend d'aucun livre, fût-il inspiré, de corrompre la morale, comme malheureusement il ne dépend d'aucun philosophe, quelque bavard ou éloquent qu'il puisse être, de perfectionner la morale. Le gouvernement et la législation ont seuls ce pouvoir, et c'est d'après leur action et réaction que la morale publique prend tout juste son

niveau de sagesse ou de corruption ; les livres n'y font rien.

Le pauvre Helvétius, bien étonné de se voir traiter d'empoisonneur, n'avait cherché qu'à s'écarter des routes battues ; le désir de présenter sous un point de vue nouveau des objets sur lesquels tant d'esprits supérieurs et médiocres s'étaient exercés, fut tout son crime. Il tomba dans des paradoxes qui ne donnèrent pas aux vrais philosophes une idée merveilleuse de la justesse et de la profondeur de son esprit, mais dont ils étaient encore plus éloignés de faire un reproche à son cœur. Il ne manqua à M. Helvétius que le génie, ce démon qui tourmente ; on ne peut écrire pour l'immortalité, quand on n'en est pas possédé. On peut faire du bruit, obtenir des succès passagers ; mais on n'est pas inscrit dans la liste de ces enfans privilégiés que la nature a désignés à leur entrée dans le monde. M. de Buffon disait *que M. Helvétius aurait dû faire un bail de plus, et un livre de moins.* Ce mot pouvait paraître dur dans la bouche d'un ami ; il est vrai cependant que si *l'Esprit des Lois* avait changé la vie de M. Helvétius, le sort du livre de *l'Esprit* changea entièrement son caractère. Il s'était flatté de s'ouvrir les portes de l'Académie : ne recueillant, à la place des honneurs littéraires, que des persécutions, il devint un peu cynique ; mais son cynisme ne changea pas sa bonhomie. L'orage dura environ six mois. Tout fut oublié ensuite, surtout à la cour, comme il arrive dans ce pays de vicissitudes et de révolutions éter-

nelles. Mais M. Helvétius, l'esprit étonné encore de cette révolution imprévue arrivée dans sa situation, crut, pendant long-temps, que la reine, M. le dauphin, la cour, les jésuites, les jansénistes, ne pensaient, ne rêvaient qu'à son livre. Il ne connaissait ni les hommes ni les affaires, et lorsqu'on n'était pas fait à sa manière de généraliser les idées, et d'aller aux derniers résultats, qui équivalent ordinairement à zéro, je conçois qu'on pouvait être souvent tenté, en l'écoutant raisonner, de le prendre pour un homme ivre qui parle au hasard. Il n'avait d'ailleurs la conversation ni brillante ni agréable; mais il était bon mari, bon père, bon ami, bonhomme. Il était, depuis long-temps, incommodé de la goutte, fruit ordinaire de l'intempérance. Sa goutte eut, de tout temps, un mauvais caractère. Elle attaquait toujours ou la tête ou la poitrine, ou l'estomac, avant de se fixer aux extrémités. On prétend qu'il a abrégé sa vie par l'usage immodéré des plaisirs de sa jeunesse. Il voyait toujours des filles; et si l'on en croit des bruits sourds, il faisait usage de remèdes pour se conserver une vigueur de tempérament qui commençait à l'abandonner. C'était un moyen infaillible de se tuer. Il était né robuste et bien constitué, et paraissait destiné à une longue vie. Depuis la paix de 1763, il fit successivement deux voyages, l'un en Angleterre, l'autre à Berlin et à Potsdam, auprès du roi de Prusse. L'impression qu'il fit sur ce monarque fut médiocre. Il avait toujours eu beaucoup de goût pour les Anglais,

et son voyage de Londres ne diminua pas cette passion. Il était très-hospitalier dans sa patrie ; et pendant l'hiver, qu'il passait toujours à Paris, il faisait très-bien les honneurs chez lui aux étrangers. Personne n'était d'un accès aussi facile, et d'une plus grande égalité dans le commerce. Son séjour à Paris n'était que de quatre mois. Le reste de l'année se partageait dans ses terres, entre l'étude et la chasse. Il a travaillé, depuis quelques années, à la composition d'un grand ouvrage qui est achevé, et qui aura pour titre : *De l'Homme, de ses facultés intellectuelles, et de son éducation.* Ce livre, qui est pour le moins de la même étendue que celui de *l'Esprit*, ne tardera pas, je crois, à paraître en pays étranger. Sa hardiesse aurait compromis l'auteur de plus belle, s'il eût paru de son vivant. On n'en permettra sûrement pas le débit en France. A en juger par ce que j'en ai vu, je doute que cet ouvrage obtienne même l'estime qu'on a accordée au livre de *l'Esprit.* M. Helvétius laisse une veuve fort affligée, et deux filles fort riches, dont chacune aura au moins cinquante mille livres de rente ; ainsi elles n'auront que l'embarras du choix pour trouver des maris.

J'ai compté M. Saurin parmi ceux auxquels M. Helvétius a fait du bien. Cet académicien jouit, si je ne me trompe, d'une rente viagère de mille écus constituée par M. Helvétius. Depuis le mariage de celui-ci, leur liaison ne fut plus si suivie ni si intime ; mais M. Saurin eut toujours une conduite fort hon-

nête avec son bienfaiteur qui, de son côté, n'avait jamais pensé que le bienfait dût rompre l'égalité de l'amitié. M. Saurin dédia publiquement une de ses pièces de théâtre à M. Helvétius immédiatement après la persécution que le livre de *l'Esprit* lui avait attirée.

Voici comment le roi de Prusse s'y prit pour faire revenir le marquis d'Argens à Potsdam en 1766. Il lui avait donné un congé pour aller faire un voyage en Provence sa patrie. Sa Majesté prévoyait que le soleil de Provence aurait de puissans attraits pour son chambellan, le plus frileux de tous les hommes ; qu'il s'y accotumerait, et qu'il aurait beaucoup de peine à se résoudre à son retour. Cela ne manqua pas d'arriver : en conséquence le roi envoya au valet de chambre du marquis d'Argens plusieurs exemplaires d'une pièce imprimée, avec ordre d'en placer un sur la cheminée de son maître. C'était un prétendu mandement de l'archevêque d'Aix, contre les productions du marquis. Ce morceau d'éloquence produisit l'effet que le roi en attendait. Le marquise d'Argens, effrayé par ce mandement, fit ses paquets et reprit la route de Potsdam en diligence, sans confier à personne le motif véritable de ce prompt départ. Il changea de nom en traversant la France. A chaque couchée, le valet de chambre eut soin de faire donner à son maître par l'aubergiste, un exemplaire du mandement comme pièce du jour, ce qui fit doubler le pas

au marquis pour regagner un pays où le soleil n'est pas à la vérité aussi beau qu'en Provence, mais où il n'y a ni évêque ni mandement à craindre.

Un anglais, prêt de passer les Alpes, s'était arrêté à Ferney pour voir M. de Voltaire, et en prenant congé de lui, lui demanda ses ordres pour l'Italie. Le patriarche le pria, à tout hasard, de lui en rapporter les oreilles du grand-inquisiteur. L'Anglais arrivé à Rome parle de cette commission dans quelques cercles, et ces propos parviennent aux oreilles du pape. Lorsque cet Anglais se rend à l'audience de sa sainteté, elle lui demande, après quelques discours, si M. de Voltaire ne l'avait pas chargé de quelque commission. Le voyageur comprit que le pape était instruit, et se mit à sourire *Je vous prie*, lui dit sa sainteté, *de mander à M. de Voltaire qu'il y a long-temps que l'inquisition n'a plus d'yeux ni d'oreilles.* Clément XIV aurait fait une grande fortune de son temps, s'il n'avait pas été précédé par Benoît XIV.

Il y a des âmes délicates dans tous les ordres. Un avocat, M. Jobart, ayant su que ses confrères, du moins en grande partie, avaient résolu de reprendre leurs fonctions auprès du nouveau parlement, crut devoir faire comme les autres. Le soir il va souper, selon son usage, avec sa maîtresse, qui le chasse honteusement en lui reprochant sa faiblesse. Il rentre chez lui sans souper, et n'écoutant que son désespoir, il se fait à lui-même, le plus heureuse-

ment du monde, l'opération qu'on subit pour la conservation de la voix. Après quoi il envoie à ses confrères rentrés le quatrain suivant :

Je ne vous suis plus rien, orgueilleux avocats ;
Je renonce à votre ordre et quitte la partie.
J'en ai perdu le droit, et perdu pour la vie,
Rentrez si vous voulez, je ne rentrerai pas.

Le fait est véritable. Cette héroïde est courte ; mais elle va au fait et emporte la pièce.

Février, 1772.

Un bon bourgeois de la rue Saint-Honoré étant parvenu, avec beaucoup de peine, à se faire placer, à la cinquième représentation de l'opéra de *Castor et Pollux*, dans cette loge qui est au fond de la salle aux secondes, et qu'on appelle *coche*, parce que dans son large emplacement on entasse le plus de monde qu'on peut ; ce bon bourgeois, fort pressé, fort mal à son aise avec son gros ventre, tint bon pendant le premier acte ; mais lorsqu'au second il vit arriver le convoi et enterrement de Castor, il s'écria naïvement : " *Eh, mon Dieu ! il m'en coûte mon argent*, " *je suis étouffé, écrasé, pour regarder une chose* " *que je puis voir tous les jours à Saint-Roch pour* " *rien.*" Il n'y eut pas moyen de le faire rester jusqu'à la résurrection de Castor.

Nous sommes privés dans cet opéra d'un des plus puissans confortatifs contre l'ennui, par l'absence de mademoiselle Heinel, que nos élégans appellent mademoiselle Engel ou Ange. La fière Albion nous l'a enlevée depuis deux mois, et elle est

engagée au théâtre de l'opéra de Londres pour toute la saison. Heureusement elle n'y a pas beaucoup réussi, on n'aime pas son genre, on lui trouve la jambe trop mince, le pied trop long, les yeux chinois ; que sais-je ? Ma foi, messieurs les Anglais sont bien dégoûtés ; ils n'ont qu'à nous la renvoyer bien vite, nous nous accommoderons fort bien de ses défauts. Au fait, mademoiselle Heinel est la gloire de l'Allemagne qui l'a vu naître, la consolation de la France qui jouit de ses talens, et la première danseuse de l'Europe. Si j'étais moins occupé, j'irais à l'Opéra aussi souvent qu'elle s'y montre, seulement pour la voir arriver et s'en aller; la grâce, la noblesse de sa démarche ravit et enchante ; *incessu patuit dea.* Mais les Anglais n'aiment pas ce genre de danse sérieux et noble ; les gargouillades de mademoiselle Allard y auraient réussi davantage. Heureux de voir leurs yeux fascinés sur le trésor qu'ils nous ont ravi, espérons qu'il sera rendu à la France, et que ce douloureux sacrifice ne sera pas ajouté à la perte du Canada et du commerce des Indes. Au reste, l'Opéra de Londres est cet hiver dans un état trop pitoyable, et du côté de la danse et du côté de la musique, pour être digne de posséder un sujet de cette distinction.

Madame Brillant, chatte de madame la maréchale de Luxembourg, ayant fini sa carrière ces jours passés après une longue maladie, sa mort a fait événement dans le quartier, et les pleurs de sa maî-

tresse ont arrosé ses cendres. *Madame Brillant* était un personnage dans la société de madame de Luxembourg, qui fut pendant long-temps la société la plus brillante de Paris, et les vers suivans vous prouveront qu'on y savait rendre justice aux grâces de *madame Brillant*, et que son sort faisait des jaloux.

VERS *à* madame Brillant, *par M. le chevalier de Boufflers.*

Jusqu'aux deux bouts de l'hémisphère
Brillant, vos attraits son connus:
D'amourette vous êtes mère;
Des chats vous êtes la Vénus.
De votre grâce enchanteresse
Tout est charmé, tout parle ici;
Luxembourg est votre maîtresse:
Que n'est-elle la mienne aussi!

Les ballets des Diables ayant manqué ces jours passés dans *Castor et Pollux*, à l'Opéra, et messieurs les Diables dansant tout de travers, mademoiselle Arnoud disait qu'ils étaient si troublés par l'*arrivée de M. le duc de la Vauguyon, que la tête leur en pétait.* M. de Buzançais et le prince de Nassau, qui n'est pas reconnu en Allemagne, s'étant battus depuis peu, on disait devant Sophie Arnoud, que le premier avait fait beaucoup de façons avant de s'y déterminer, et que c'était d'autant plus singulier, qu'il passait pour savoir bien manier l'épée. " *C'est que*, répondit Sophie, *les grands talens se font toujours prier.*" Après le déplacement de M. le duc de Choiseul, on fit des tabatières où il y avait,

d'un côté, le buste du duc de Sully, ministre de Henri IV, et de l'autre celui du duc de Choiseul. " *C'est bien*, dit Sophie, en voyant une de ces " boîtes ; *on a mis la Recette et la Dépense en-* " *semble.*"

Mars 1772.

Armand-Jérôme Bignon, commandeur, prévôt maître des cérémonies des ordres du roi, conseiller d'état ordinaire, bibliothécaire de la bibliothèque du roi, l'un des quarante de l'Académie française, honoraire de celle des inscriptions et belles-lettres, et prévôt des marchands de la ville de Paris, est mort le 8 de ce mois, d'une fluxion de poitrine, à l'âge de soixante-un ans. La charge de bibliothécaire est devenue, pour ainsi dire, héréditaire dans la famille Bignon. Celui qui vient de mourir était le quatrième de son nom qui la possédait, et son fils en avait obtenu la survivance, il y a déjà quelque temps. Lorsque feu M. Bignon l'obtint, M. le comte d'Argenson, alors ministre, lui dit : " *Mon cousin,* " *voilà une belle occasion pour apprendre à lire.*" Il passe pour constant que M. Bignon n'a pas profité de l'occasion ; son génie n'était pas assez fort pour cela. C'est cependant à ce titre qu'il a occupé une place à l'Académie française, et une autre à celle des inscriptions et belles-lettres. On disait, à l'égard de la première, qu'on l'avait choisi parce qu'il fallait un zéro pour faire le nombre de quarante ; mais cette raison ne valait rien, car s'il fallait

compter tous les zéros qui sont à l'Académie, leur nombre ne donnerait pas celui de quarante, mais de quarante millions et au-delà, et il serait aussi fort de trouver quarante millions dans le nombre modique de quarante, que de voir l'Académie des quarante dans feu M. le comte de Clermont, comme il arriva au roi, au dire de M. l'abbé Le Batteux. La magistrature de M. Bignon, comme prévôt des marchands, est devenue immortelle par le désastre arrivé à la place de Louis XV, la nuit du 30 mai 1770. Il en coûta la vie à près de mille citoyens, pour avoir vu un méchant feu que la ville fit tirer près de la statue équestre du roi, à l'occasion du mariage de monseigneur le dauphin. L'ancien parlement rechercha long-temps les causes de ce désastre, et décida à la fin que les morts avaient tort, attendu qu'ils n'avaient rien allégué pour inculper qui que ce fût; et M. Bignon fut continué dans sa place encore pour deux ans, que la mort l'a empêché d'achever. On dit que, durant sa magistrature, la ville de Paris s'est libérée de près de dix millions de dettes. Si cela est, et surtout si c'est son ouvrage, je me réconcilie un peu avec sa mémoire, quoique je lui eusse juré une haine éternelle, lorsque, le sur lendemain de la nuit désastreuse du 30 mai, je l'aperçus à l'Opéra dans la loge de la ville, étalant son cordon bleu comme si de rien n'était. Cette épargne serait à la vérité un assez grand éloge dans une administration où l'on n'a connu depuis long-temps que la dissipation et le secret de contracter des dettes. La charge, dans l'ordre du Saint-Esprit est une de celles qui

exigent les mêmes preuves de noblesse que font les chevaliers.

Nous avons depuis peu de temps les *Lettres de M. le chevalier de Boufflers pendant son voyage en Suisse, à madame la marquise de Boufflers sa mère.* Elles sont au nombre de dix, et forment un imprimé de vingt-six pages in-8vo. On s'aperçoit aisément à la lecture que ces lettres n'étaient pas destinées à voir le jour. Malgré la négligence et le non-soin avec lesquels elles sont écrites, on y remarque ce tour original et plein d'agrément qui distingue le chevalier de Boufflers, et qui le placera un jour entre Chaulieu et la Fare. Sa prose n'est pas moins agréable que ses vers. Les princes, dit-il, ont plus besoin d'être divertis qu'adorés ; il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fond de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.—Je remarque, dit-il, dans un autre endroit, que partout où il y a de grands hommes, il y a de belles femmes, soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher, ce qni ne serait pas décent.—Les lois des Suisses sont austères, mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes, et celui qu'on pend pour y avoir manqué, a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.—Le chevalier de Boufflers fit le voyage de Suisse, il y a plusieurs années ; il trouva plaisant de se donner pour peintre de portraits, et il réussit, dans plusieurs endroits, à passer même pour un bon peintre. Il voyage ordinairement à cheval, très-résigné à prendre le temps comme il vient. Il

partit l'année dernière pour aller guerroyer dans les troupes des confédérés de Pologne. Apparemment que leurs mesures et leurs façons lui déplurent, car il ne les joignit pas, et resta à Vienne, où il réussit beaucoup; partout où l'on fait cas du naturel, et d'un naturel précieux, il doit beaucoup réussir. Je l'ai rencontré depuis son retour de Vienne, et il m'a paru avoir pris du maintien et même de la gravité. Je ne sais s'il a désappris à chanter comme le coq et à braire comme l'âne; il faisait autrefois ces exercices avec une grande supériorité; il était alors d'une folie et d'une verve à laquelle il était impossible de résister. Dans ce temps-là il était apprentif évêque dans le séminaire de Saint-Sulpice; mais au lieu de se livrer à l'étude de la théologie, on le voyait toujours courir dans les rues de Paris, sur un grand diable de cheval, jusqu'à ce qu'enfin convaincu de son peu de vocation pour l'épiscopat, il troqua le petit collet contre la croix de Malthe; il entra au service il y a environ dix ans, et il est aujourd'hui colonel commandant d'un régiment de housards, si je ne me trompe.

Sophie Arnoud, plus justement célèbre par les saillies de son esprit que par son chant asthmatique, ayant je ne sais quelle affaire de cheminée à discuter avec le ministre qui a le département de Paris, M. Thomas de l'Académie française lui dit; " Mademoiselle, j'ai eu occasion de voir M. le duc de la Vrillère, et de lui parler de votre cheminée; je lui en ai parlé d'abord en citoyen, ensuite en philoso-

phe. " *Eh ! Monsieur*, interrompit mademoiselle Arnoud, *ce n'était ni en citoyen ni en philosophe, mais en ramoneur qu'il fallait parler.*" Je crains qu'il n'en soit des femmes comme des cheminées ; quand on veut en parler, et sourtout écrire, ce n'est ni en citoyen ni en philosophe compassé et didactique qu'il faut traiter ce chapitre, mais en homme sensible, avec un style plein de grâces, de magie et de charmes. Il n'y a point d'ouvrage qui exige une plus grande variété de ton, une plus grande flexibilité d'accens, qu'un essai sur les femmes. Le style de M. Thomas est malheureusement méthodique et monotone ; et avec ces défauts, il était impossible que l'Essai qu'il vient de publier, *sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différens siècles*, eût un certain succès. Les femmes n'ont pas été contentes, parce qu'ils les a ennuyées ; et il était indispensable pour un ouvrage de ce genre de s'assurer de leur suffrage. On s'est assez accordé à dire que les premières et dernières pages de cet Essai étaient fort bien, mais que le milieu était fort ennuyeux et fort languissant ; quant à moi, je préfère le commencement de l'ouvrage à sa fin.

Au reste, les amateurs d'anecdotes doivent savoir que dans l'*Essai sur les Femmes*, page 208, le portrait de la femme estimable du siècle est celui de madame de Marchais, femme d'un premier valet de chambre du roi, dans la société de laquelle M. Thomas a beaucoup vécu pendant son séjour à Versailles ; et que, page 205, l'auteur a esquissé le pané-

gyrique de madame Necker, pour qui il brûle depuis quelques années d'un amour pur et platonique, et dont la tendre amitié pour lui est tout aussi pure. C'est dommage qu'une liaison aussi chaste et aussi respectable n'ait pas appris à M. Thomas le langage du sentiment. Peut-être les douces erreurs et le tendre délire d'une passion un peu plus sensuelle auraient rendu ce service à l'auteur ; mais on dit qu'il a la poitrine trop délicate pour quitter le platonisme, et nous n'aurions pas eu le panégyrique de madame Necker, parce qu'elle est trop attachée à ses devoirs pour écouter un amour profane. De mauvais plaisans l'ont appelé *la femme à Thomas*, lorsqu'elle parut l'autre jour à la Comédie Italienne ; mais c'est que les mauvais plaisans n'ont rien de sacré, quand il s'agit de donner un ridicule.

Suivant la litanie du patriarche de Ferney, il y avait trois Bernards à fêter, savoir : saint Bernard, Samuel Bernard et Gentil Bernard, qui, depuis, est devenu imbécile. Nous avons de même dans la littérature trois Cléments, sans compter notre très-saint père Clément XIV, savoir : Clément Marot, que je n'ai pas besoin de vous faire connaître ; Clément de Genève, qui est mort fou à Charenton, et que M. de Voltaire, pour le distinguer du premier appelait Clément *Maraud*, et Clément de Dijon, que j'appellerai Clément-aux-liens ou ès-liens, jeune astre qui se lève et qui brille actuellement sur notre horizon, et que les meilleurs généalogistes disent

issu d'une branche des marauds. Clément de Genève, maraud et puis fou, avait fait en son temps une tragédie de *Mérope* qui n'avait jamais pu être jouée. Un jour, un laquais se présente à M. de Voltaire pour entrer à son service. M. de Voltaire lui demande chez qui il a servi. Le laquais nomme M. Clément de Genève. *Coquin,* lui dit M. de Voltaire, en le regardant entre les deux yeux, *tu m'as bien l'air d'avoir fait les trois premiers actes de sa Mérope.* Je soupçonne M. Clément de Dijon d'avoir aussi quelque laquais qui l'aide dans ses travaux littéraires. Je l'appelle *Clément-aux-liens* ou *ès-liens,* parce qu'il assure que M. de Saint-Lambert a eu le crédit de le faire mettre en prison pour avoir trouvé le *Poëme des Saisons* triste. Si M. de Saint-Lambert a fait cela, il a eu, certes, grand tort ; il ne faut mettre ès-liens que les voleurs et les assassins. Clément avait fait sur le *Poëme des Saisons* une longue critique en prose et une courte épigramme en vers.

Saint-Lambert s'enroue à nous dire :
" Mon poëme doit être bon,
" Car j'ai mis trente ans à l'écrire ;
" Trente ans, vous dis-je." Et pourquoi non ?
Il en faut autant pour le lire.

Nous avons depuis quelque jours une *Histoire philosophique et politique des Etablissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes.* Six volumes assez considérables in-8vo. Ce livre est fort rare et se vend fort cher. On sait qu'il a été

imprimé à Nantes, et que l'auteur n'a pu donner ses soins à l'édition ; les libraires disent même dans leur avertissement, qu'il a été imprimé sans son aveu : en conséqence il se trouve défiguré par un grand nombre de fautes d'impression, et à la fin de chaque volume on lit un *errata* qui ne finit point. Il est généralement attribué à M. l'abbé Raynal ; mais comme on dit qu'il est très-hardi, très-véridique, et par conséquent assez dangereux pour son auteur dans ce quart-d'heure-ci, il ne convient pas à un honnête homme d'avoir une opinion là-dessus, ni de l'attribuer à qui que ce soit. Ces sortes de livres n'appartiennent à leurs auteurs qu'après leur mort. L'ouvrage, tel q 'il est, est certainement d'un parfaitement honnête écrivain, d'un grand ennemi du despotisme, d'un homme qui a de vastes connaissances des forces politiques et commerçantes des différentes puissances de l'Europe, et qui ne manque pas de vues. Vous trouverez peut-être dans un ouvrage de si longue haleine quelquefois de l'inégalité dans le style, souvent un ton déclamatoire et de prédication, peu d'art dans les transitions, des idées d'un bon homme plutôt que d'un vrai philosophe, et des vues plus humaines que vraiment philosophiques pour ceux qui ont étudié la nature humaine avec un certain soin ; quelquefois aussi des vues plus conformes à la politique établie qu'à la justice ; je ne doute pas qu'il n'y ait aussi beaucoup d'inexactitudes dans un ouvrage qui renferme des détails si immenses.

Avec tous ces défauts, dont j'ai entrevu quelques-uns, et d'autres peut-être que je n'ai pu apercevoir encore, c'est un livre capital qui, je crois, n'aurait été fait nulle part, s'il ne l'avait été en France. Il fera une forte sensation, et il est à désirer, que l'auteur ait assez de loisir et de courage pour lui donner le degré de perfection dont il est susceptible.

Le Théâtre de la Comédie Italienne vient de perdre une actrice célèbre, madame Favart, morte ces jours derniers, d'un ulcère dans la matrice, maladie douloureuse et cruelle. Elle a montré beaucoup de courage et de patience pendant tout le temps de ses souffrances. Revenue un jour d'un long évanouissement, elle aperçut, parmi ceux que son danger avait rassemblés en hâte autour d'elle, un de ses voisins dans un accoutrement fort grotesque; elle se mit à sourire, et dit qu'elle avait cru voir le *Paillasse de la Mort*: mot de caractère dans la bouche d'une fille de théâtre mourante. Jamais les prêtres ne purent la déterminer à renoncer au théâtre. Elle dit qu'elle ne voulait point se parjurer; que c'était son état; que si elle guérissait elle serait obligé de le reprendre, et qu'elle ne pouvait, par conséquent y renoncer de bonne foi; elle aima mieux se passer de sacremens. Mais lorsqu'elle se sentit expirer, elle dit: *Oh! pour le coup, je renonce.* Ce fut son dernier mot. Madame Favart était âgée à peu près de cinquante

ans. C'était une mauvaise actrice. Elle avait la voix aigre, et le jeu bas et ignoble : elle n'était supportable que dans les rôles de charge, et ne l'était pas long-temps. Elle jouait supérieurement la Savoyarde montrant la marmotte ; c'était tout son talent : c'était ce qui avait fait sa fortune sur le théâtre lors de son début en 1749. Elle s'appelait alors Mademoiselle Chantilly ; elle dansait, elle chantait, et sa danse en sabots tourna la tête à tout Paris. Elle sortait alors de la troupe des comédiens que le grand Maurice de Saxe eut toujours à la suite de son armée victorieuse. La grande célébrité de Mademoiselle de Chantilly venait même de la passion qu'elle avait inspirée à ce héros, et à laquelle elle ne fut point sensible. Cette partie de son roman prête beaucoup à des réflexions morales. Le héros de la France, le vainqueur de Fontenoi et de Laufeldt, le plus bel homme de son temps, aimait éperdument une petite créature qui était désolée d'être obligée d'être sa maîtresse pour de l'argent, parce que la tête lui tournait d'un garçon pâtissier, mal bâti, appelé *Favart*, qui s'était échappé de la boutique de son maître, pour faire des chansons et des opéras-comiques comme on les faisait alors. Le garçon pâtissier enleva au maréchal de Saxe sa petite maîtresse, et s'évada avec elle pendant le siége de Maëstricht. La nuit de leur évasion fut apparemment orageuse, car les ponts de communication, entre l'armée du maréchal et le corps de Lœwendal

qui était de l'autre côté du fleuve furent enlevés, et l'on craignit que les ennemis n'en profitassent pour tomber sur ce corps, et l'écraser. M. du Mesnil, qu'on appelait dans ce temps-là *le beau Dumesnil*, et que nous avons vu mourir de son expédition au parlement de Grenoble, entre chez le maréchal de grand matin: il le trouve assis sur le lit, échevelé, et dans l'agitation de la plus vive douleur; il entreprend de le consoler. "Le malheur est grand sans doute, dit Dumesnil, " mais il peut se réparer."—" *Ah! mon ami*, lui ré- " pond le maréchal, *il n'y a point de remède, je suis* " *perdu.*" Dumesnil continue à ranimer son courage abattu, et à le rassurer sur l'événement de la nuit: " Il n'aura pas peut-être, dit-il, les suites " qu'on en redoute." Le maréchal continue à se désespérer et à se regarder comme sans ressource. Enfin, au bout d'un quart d'heure il s'aperçoit que tous les discours de Dumesnil n'avaient pour objet que ces ponts entraînés.... " *Eh, qui vous parle*, lui dit-il, *de ces ponts rompus; c'est un inconvénient que je réparerai en trois heures. Mais la Chantilly! elle m'est enlevée!* Le héros à qui jamais l'opération la plus importante n'avait fait perdre une heure de sommeil, était échevelé et éperdu pour avoir été délaissé par une petite courtisanne! Après son début à Paris, cette petite créature épousa en effet le garçon pâtissier, devenu auteur et poëte, et s'en alla avec lui en Lorraine, si je ne me trompe. Le grand Maurice, irrité

d'une résistance qu'il n'avait jamais éprouvée nulle part, eut la faiblesse de demander une lettre de cachet, pour enlever à un mari sa femme, et pour la contraindre d'être sa concubine ; et, chose remarquable, cette lettre de cachet fut accordée et exécutée ! Les deux époux plièrent sous le joug de la nécessité, et la petite Chantilly fut à la fois femme de Favart, et maîtresse de Maurice de Saxe. Elle causa même la mort de ce héros l'année suivante. Il l'avait emmenée avec lui à Chambord ; elle avait passé dans son lit la nuit où il fut surpris de la maladie qui l'enleva à la France en très-peu de jours. L'histoire dit qu'elle remplaça depuis cet illustre amant par un petit avorton asthmatique appelé l'abbé de Voisenon. C'était apparemment la destinée du fier Saxon qui ne souffrit jamais aucun échec les armes à la main, d'avoir des faiseurs de vers pour rivaux, et pour rivaux préférés. Du moins l'histoire dit qu'il fut aussi jaloux de Marmontel dans ses amours avec Mademoiselle Navarre, qui épousa ensuite un marquis de Mirabeau, frère de l'ami des hommes, et expira bientôt après, de désespoir, sous la persécution de la famille irritée de son mari. Cette mésalliance et les suites qu'elle eut firent quitter au marquis de Mirabeau son pays natal. Il trouva un établissement considérable à la cour de Bareith, où il est mort, après y avoir contracté un second mariage plus conforme à sa naissance, et sans doute plus satisfaisant pour son cœur, car il épousa une fille de condition et d'un

mérite distingué ; et quoiqu'il soit très-possible qu'une fille de rien, ou même une courtisanne de profession, soit douée d'un mérite éminent, il ne l'est pas trop dans nos mœurs qu'elle ait reçu une première éducation capable de dédommager un homme d'honneur des sacrifices dans lesquels un fol amour l'aurait entraîné. Le comte de Saxe aimait la mauvaise compagnie en femmes et même en hommes, par choix et par hauteur. Il ne se serait pas trouvé déplacé sur un trône ; et avec une âme de cette trempe, on ne se trouve bien ni dans les antichambres de Versailles, ni dans les soupers de Paris, où l'égalité préside. Pour revenir à Madame Favart, je ne me souviens pas de l'avoir jamais connue jolie. Elle n'eut jamais aucun talent pour la vraie comédie ; elle aurait dû quitter le théâtre depuis long-temps. Il est vrai, que dans les dernières années elle y paraissait bien peu ; les auteurs n'avaient garde de lui confier des rôles importans dans leurs pièces : elle était merveilleuse pour les faire tomber. Il n'y eut que son mari qui eut toujours le bon procédé de lui réserver le principal rôle dans ses pièces, et cette piété conjugale influa sensiblement sur leur succès.

Juillet 1772.

Le célèbre médecin Silva, dans un voyage qu'il eut occasion de faire à Bordeaux, fut consulté pendant son séjour, par toute la ville. Les plus jolies femmes venaient en procession se plaindre à lui de maux de nerfs dont elles se disaient

tourmentées. Silva ne répondit rien et ne prescrivit aucun remède. Pressé long-temps de s'expliquer sur les motifs de son silence, il dit enfin d'un ton d'oracle : " C'est que ce n'est pas des " maux de nerfs que cela, c'est le mal caduc." Le lendemain, il n'y eut plus une seule femme dans Bordeaux qui eût mal aux nerfs ; la crainte d'être soupçonnées d'une maladie effrayante les guérit à l'instant. La conduite de Silva était d'un homme d'un esprit profond et infini : on veut intéresser, on ne veut pas faire peur.

Le nom de Ninon de l'Enclos est trop illustre pour chercher à le faire connaître. Tous les beaux esprits, tous les philosophes du siècle de Louis XIV et de celui-ci se sont empressés de le rendre immortel. Il vient de passer par la tête de M. Voltaire, de faire Ninon l'héroïne d'une comédie ; je ne sais si c'est par reconnaissance du legs qu'elle lui a fait. Ninon ayant vu sur la fin de ses jours le jeune Arouet, à peine âgé de dix ans, devina ses talens, et lui laissa par son testament sa bibliothèque. Le légataire a attendu à peu près l'âge qu'avait sa bienfaitrice pour la mettre sur la scène. Il a choisi pour sujet de sa pièce l'histoire si connue des deux Dépôts. On sait, dit-il, que Gourville ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très-dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, et celle

qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement. Si je m'en souviens bien, le dépositaire infidèle était un prêtre, confesseur ou directeur d'âmes fort accrédité dans le quartier; mais M. de Voltaire, pour la commodité du théâtre, n'en a fait qu'un marguillier cagot et fripon, qui cherche même à épouser encore l'autre dépôt en se proposant pour époux à Ninon. Celle-ci paraît se prêter à cette idée, et démasque le fourbe, après avoir produit un second testament de Gourville qui annule le premier. Je ne sais si cette tournure aurait été bonne au palais pour faire rendre à un infâme hypocrite le dépôt dont il était déjà en possession et qui lui avait été confié sans témoins; mais au théâtre, on n'y regarde pas de si près, et ce dénoûment, ménagé avec un peu d'art, aurait été plus heureux que celui du *Tartuffe*. L'abbé de Châteauneuf, ami ou amant de Ninon, rapporte que Molière, accoutumé à la consulter sur tout ce qu'il faisait, lui avait été lire son Tartuffe, et que Ninon le régala à son tour du récit de l'aventure du dépôt, qui lui était arrivée avec un scélérat à peu près de la même espèce. Molière regretta de n'avoir pas su cette histoire que M. de Voltaire vient de mettre sur la scène, sous le titre du *Dépositaire, comédie en cinq actes*. Il ne manque à cette pièce que la verve et la force comique du *Tartuffe* pour être sur la même ligne: mais malgré sa faiblesse extrême elle ferait peut-être quelque plaisir au théâ-

tre, si elle était jouée par des acteurs d'un grand talent, par des comédiens en état de créer un rôle et de donner une physionomie et de la force à un rôle faible. M. de Voltaire envoya cette pièce à la Comédie Française, il y a quelque temps, et l'on se préparait à la jouer, lorsque des ordres supérieurs en défendirent la représentation. Le corps respectable des marguilliers et le corps plus puissant des hypocrites fripons se refusaient également au désir de se donner de nouveau en spectacle. Le patriarche fut obligé de retirer sa pièce, et il vient de prendre le parti de la faire imprimer. Peut-être pourra-t-elle être essayée sur le théâtre à présent qu'on en connaît l'innocence. Elle est faiblement intriguée, mais elle est écrite avec plus de naturel et de facilité que peut-être aucune des comédies de M. de Voltaire, du moins de celles qu'il a écrites en vers. Le mal est que ce naturel est souvent fort plat, et qu'il n'y ait point de vers à retenir. C'est toujours un prodige unique que de conserver dans l'extrême vieillesse cette facilité et les agrémens dont nous voyons à tout instant des preuves nouvelles.

J'ai souvent ouï dire que le parlement de Toulouse, pour honorer la mémoire du célèbre philosophe Bayle, né dans cette ville, et réfugié en Hollande, avait ordonné l'exécution de ses dispositions testamentaires de point en point, quoique, suivant les lois du royaume, tout Français

qui quitte son pays pour cause de religion, ne puisse ni disposer de ses biens, ni recevoir des legs.

Malheureusement je n'ai jamais pu m'assurer de la certitude du fait, dans un pays où l'on nie ou affirme avec une extrême confiance, mais où rien n'est si difficile que d'obtenir une preuve convaincante d'un fait. Quoi qu'il en soit, il faut toujours remarquer les progrès de l'esprit philosophique. L'Académie des jeux floraux établie à Toulouse, s'était avisée de proposer l'Eloge de Bayle pour le prix d'éloquence de l'année prochaine ; mais heureusement on est parvenu à arrêter ce scandale dans sa source. On lit à ce sujet l'article suivant dans la *Gazette de France*, qui, comme on sait, est infaillible.

" L'Académie des jeux floraux de Toulouse " avait proposé l'Eloge de Bayle pour sujet du " discours de l'année prochaine ; mais des rai- " sons particulières, qu'elle ne pouvait prévoir, " l'ont engagée à changer ce sujet et à donner " l'Eloge de saint Exupère, évêque de Tou- " louse."

C'est la mode que les gens de lettres laissent beaucoup d'argent. On dit qu'on a trouvé plus de vingt mille livres, argent comptant, chez l'abbé de la Bléterie. Il criait cependant toujours misère, et avait grand soin de se faire passer pour pauvre, et même pour indigent. On lui

donna un jour dans une maison où il avait soupé, vingt-quatre sous, parce que le mauvais temps était survenu, et qu'il disait qu'il n'avait pas de quoi payer un fiacre. Il mit les vingt-quatre sous dans sa poche, et s'en retourna chez lui à pied. C'était, comme vous voyez, double profit, et avec cet esprit-là on ne peut guère manquer de faire fortune.

Il y a environ deux ans qu'un ventriloque, établi à Saint-Germain, a fait quelque bruit : on l'allait voir par curiosité. Ce ventriloque s'appelle Saint Gille, il est épicier ; il parle naturellement comme tous les hommes, mais lorsqu'il lui prend fantaisie de vous parler de sa voix de la cave, quoique vous soyez à côté de lui, et que vous soyez prévenu, vous ne pouvez vous persuader que cette voix sorte de sa bouche ; vous croyez entendre une voix qui vous parle de fort loin, et même d'un côté tout opposé. C'est bien dommage que ce secret ne soit pas au pouvoir d'un homme d'esprit, de tête et de caractère, d'un philosophe, d'un citoyen, sans aucun confident quelconque, car ce secret n'en souffre pas plus que la bonne tragédie. Quel bien un tel homme pourrait faire ! Quelles révolutions ! Comme il deviendrait aisément, dans des momens critiques, la terreur des fripons, des artisans des malheurs publics, l'instrument du salut de la patrie ! L'épicier de Saint-Germain n'a

employé son talent qu'à effrayer des moines. Il a dit un jour dans un réfectoire où des cordeliers faisaient bombance : *il vaudrait mieux prier !* Aussitôt les révérends pères consternés ont quitté la table en pâlissant, ont couru à l'église, et ont chanté leurs pseaumes et cantiques comme des possédés, dans l'attente du jugement universel. Quand ils ont su la cause de leur ferveur soudaine, ils ont eu beaucoup de peine à pardonner à l'épicier son exhortation malicieuse à la prière. M. de la Chapelle, censeur royal et académicien de province, a cru que le public serait bien aise d'être instruit des détails de ce phénomène. Il vient de publier en deux parties un livre intitulé : *Le Ventriloque, ou l'Engastrimythe.* Il a fait signer et attester par l'épicier Saint-Gille tous les détails qui le concernent ; mais il aurait dû se faire dire par un académicien de Paris que son titre grec est une bévue qui trahit son ignorance ; et par un homme de goût, qu'il fallait retrancher de son ouvrage toutes les balivernes pour le rendre lisible.

On a imprimé, à Bouillon, si je ne me trompe, un *Traité de la Tactique,* volume in 4°. qui a fait beaucoup de bruit et dont l'entrée a été sévèrement défendue à Paris. Ce traité est de M. de Guibert, colonel commandant de la légion Corse, dont le père est maréchal de camp. Je n'ai pas vu cet ouvrage ; mais j'ai vu des gens du métier éclairés et

expérimentés des officiers généraux, en faire le plus grand cas. Le discours préliminaire a étonné par sa franchise et sa hardiesse. L'auteur y traite des causes de la décadence de l'esprit militaire en France. Quoique je ne connaisse pas plus ce discours que le reste de l'ouvrage, je parierais que si je fais mon traité des causes de la décadence du théâtre, je me rencontrerai plutôt avec la tactique de M. de Guibert qu'avec l'art dramatique de M. de Cailhava. On prétend qu'il a été dit au roi que M. de Guibert était punissable, mais que le maréchal prince de Soubise a représenté que cette punition, quelle qu'elle fût, ne serait qu'un moyen à peu près sûr de perdre un bon officier, et peut-être même de le faire passer dans un service étranger. On s'est borné en conséquence à défendre l'entrée du livre. Vous pensez bien que dans un ouvrage sur la tactique, il est un peu question du roi de Prusse. Au reste, M. de Guibert est encore un peu jeune. Quand il aura jeté son premier feu il sera peut-être fâché d'avoir annoncé le plan d'un ouvrage qui serait lui seul une encyclopédie complète. Un tel ouvrage ne s'annonce que lorsqu'il est fait, et je ne crois pas qu'il soit au pouvoir d'un seul homme de l'exécuter, à moins que cet homme ne soit celui qui proposait, par souscription, un livre intitulé : *De rebus omnibus et quibusdam aliis.*

Fontenelle a commencé sa réputation par ses *Dialogues sur la pluralité des Mondes.* Algarotti l'a imité, et a pris cette méthode pour expliquer

aux dames la philosophie de Newton ; et voici un bavard qui se signe le chevalier de S***, et qui fait le petit Fontenelle et le singe d'Algarotti dans une brochure d'environ 250 pages, intitulée : *Nos Après-Dînées à la Campagne*, où il traite avec une marquise des questions de physique et d'agriculture. Je n'ai garde de me fourrer dans cette société, où il y a aussi le médecin de madame la marquise, qui a amené un physicien de ses amis. J'aime mieux passer mes soirées avec un autre bavard que je ne connais pas plus que M. le chevalier de S***, mais qui me paraît du moins un bon homme sans étalage et sans prétention ; à ce prix je passe tout : quel mal y a-t-il d'être un peu plat ? Mon bon bavard a publié l'hiver passé *les Soirées d'hiver*, ou *Recueil de moralités mises en action*. En voici la préface, que j'aime à la folie :

" Le curé d'un petit village lisait l'évangile " du jour avec un Missel tout vermoulu : à chaque " mot que lui dérobait un trou de vermoulure, il " substituait le mot Jésus. Après la messe, le " seigneur du village lui dit : M. le curé, il me " paraît qu'il est plus parlé de Jésus dans l'évan- " gile d'aujourd'hui que dans ceux des autres " jours ; du moins le mot *Jésus* s'y trouve bien " souvent.—Monsieur, Monsieur, lui répond le " bon curé, en tout cas ce mot-là en vaut bien un " autre. Lecteur, je suis ce bon curé, et ce conte " est mon histoire. On trouvera peut-être les " mots d'humanité, de bienfaisance, de justice,

" de vertu, d'honnêteté trop prodigués dans ce " recueil : lecteur, ces mots-là en valent bien " d'autres."

Dans la Légende dorée de 1772 il ne faut pas oublier M. l'abbé Desforges, chanoine d'Etampes, avec son char volant. Si la promesse magnifique de voyager dans les airs et de faire trente lieues par heure, n'a pu se faire écouter au milieu du tourbillon de Paris, je vois qu'en revanche elle a fait une forte sensation dans les pays étrangers, et qu'on s'attend en plusieurs endroits de voir arriver le chanoine Desforges dans sa gondole aérienne. Mais son premier essai n'a pas été heureux. Il s'est fait porter par quatre paysans sur une hauteur, près d'Etampes, et dès qu'il leur a dit de lâcher la gondole, il est tombé à terre ; mais il en a été quitte pour une légère contusion au coude. On ne brûlera jamais le chanoine d'Etampes comme sorcier. Tout ce qu'il sait de magie se réduit à une chose très-simple. Il a fabriqué une espèce de gondole d'osier, il l'a enduite de plumes, il l'a surmontée d'un parasol de plumes, il s'y campe avec deux rames à longues plumes, et il espère, à force de ramer, de se soutenir dans les airs et de les traverser. Le miracle ne s'est pas encore fait, mais il peut se faire encore, et la foi du chanoine se soutient malgré sa culbute. Au reste, ce n'est pas la première fois que l'abbé Desforges a fait parler de lui. Il composa, il y a douze ou quinze ans

une brochure pour prouver l'obligation où était tout prêtre catholique d'épouser une fille chrétienne. Cette production édifiante, n'ayant pas persuadé la cour de Rome, lui procura un logement à la Bastille, d'où il fut envoyé au séminaire de Sens. Pendant ces deux pénitences, ayant eu le loisir d'examiner à fond les amours des hirondelles, il composa un poëme sur ce sujet. Il voulut le faire imprimer. On n'y trouva point d'hérésies, mais tant de sottises et de détails lubriques, qu'on lui défendit de le publier, sous peine d'être enfermé de nouveau et pour toujours. Depuis ce temps, il s'est jeté dans la mécanique. Sa première idée fut de donner des ailes à un paysan. Il l'empluma de la tête aux pieds, le mena dans cet équipage au haut d'un clocher, et lui ordonna de s'élancer hardiment dans les airs. Le paysan eut le bon sens de n'en rien faire, et de lui rendre ses plumes. Alors le chanoine eut recours à sa gondole volante, et la proposa par souscription. Il est aisé de prévoir qu'elle le mènera droit aux Petites-Maisons.

Octobre 1772.

On a vu depuis quelques jours à l'Opéra un phénomène singulier : le grand Vestris, appelé par ses frères et par ses sœurs *lou Diou de la danse*, a été remplacé par un enfant de douze ans et demi dans les entrées de cette triste cinquantaine qu'on psalmodie actuellement sur le théâtre du Palais-Royal. Cet enfant a dansé avec la même précision,

le même aplomb et presque la même force que le grand Vestris, et celui-ci n'a pas été humilié de se voir presque effacé par un enfant. C'est que cet enfant est non-seulement son élève, mais son fils ; c'est le pur sang des dieux conçu dans les chastes flancs de la grosse Terpsichore Allard, la première sauteuse du siècle, si la superbe Allemagne n'avait produit cette sublime Heinel, qui est venue en France partager et même disputer les lauriers du grand Vestris. Celui-ci étant Florentin de naissance, la France n'est proprement que le théâtre de l'émulation de deux étrangers qui ont poussé le mécanisme de leur art à la dernière perfection. Aucun prêtre n'ayant béni l'union passagère du grand Vestris et de la grosse et brillante Allard, la naissance du petit Vestris n'a pu obtenir la sanction des lois ; mais la nature qui aime à consoler, par ses faveurs, des rigueurs de nos institutions, lui a prodigué ses dons les plus précieux, en le douant des talens de son père et de sa mère à la fois. Le public, pour consacrer ce prodige, a appelé cet enfant *Vestrallard*. Jugez ce qu'un si heureux naturel a dû devenir sous la culture d'un père tendre et éclairé à qui ce fils ressemble si parfaitement, qu'en le voyant danser on croirait voir le grand Vestris à travers une lunette qui rapetisse et éloigne les objets. Aussi le *Mercure de France* n'a-t-il pu se défendre de faire compliment au père et à la mère sur le succès de leur

rejeton; mais ce rejeton n'étant avoué ni par l'église ni par la loi, les partisans des mœurs publiques ont crié à l'indécence, et l'on ne doute pas que le *Mercure*, à l'occasion de son compliment, ne soit repris par une censure de la Sorbonne, ou par un mandement de son proviseur, M. l'archevêque de Paris. Le début du petit Vestrallard sur le théâtre de l'Opéra nous a privés à la fois de la présence du père et de la mère, le père ayant cédé ses entrées à son fils, et la chaste mère n'ayant osé danser après lui, de peur de s'attirer des applaudissemens capables d'effaroucher sa pudeur. Si tous les enfans que mademoiselle Allard a eus de différens pères naissent avec autant de talent que celui-ci, l'Opéra n'aura pas besoin d'autre pépinière pour remplacer, toujours avec avantage, les sujets que le temps et les révolutions théâtrales lui enlèvent.

Je me rappelle que lorsque M. le comte de Scheffer l'aîné était ministre de Suède en France il y a dix-huit ou vingt ans, il traita souvent l'*Histoire de Charles XII.* de M. de Voltaire, de roman rempli de faits faux, sans jamais en particulier pouvoir en attaquer un seul qui fût de quelque importance. Il fut aussi fort choqué de la prédilection que M. de Montesquieu marquait dans son *Esprit des Lois*, pour la constitution anglaise : il prétendait que celle de la Suède lui était très-supérieure, et qu'elle était, en fait de gou-

vernement, l'ouvrage le plus parfait qui fût jamais sorti des mains des hommes. Dans ce temps-là, un fermier-général, feu M. Dupin, très-blessé de ce que Montesquieu avait osé parler de la finance avec irrévérence, composa une réfutation en forme de *l'Esprit des Lois*, à laquelle travailla conjointement M. de Scheffer, qui était lié d'amitié avec M. Dupin. Je crois que le chapitre du gouvernement d'Angleterre fut mis en poussière, et la constitution de la Suède portée aux nues. Cette réfutation fut achevée et imprimée, et ensuite supprimée après de plus mûres réflexions du fermier-général, auteur réfutant.

L'Académie française célèbre tous les ans la la fête du roi dans la chapelle du Louvre, par une messe en musique, pendant laquelle le panégyrique de Saint Louis est prononcé. Le lendemain, le prédicateur et son sermon sont oubliés. Cette année, le panégyrique de Saint Louis a eu un succès marqué ; il a été prononcé par M. l'abbé Maury, chanoine, vicaire-général et official de Lombez. Il a été reçu avec applaudissement, c'est-à-dire qu'on a claqué des mains dans la chapelle du Louvre comme dans une salle de théâtre, et ce succès ne s'est pas démenti à l'impression. L'Académie s'est même crue obligée, pour constater un succès si extraordinaire par une démarche extraordinaire, d'écrire à M. le

cardinal de la Roche-Aymon, chargé de la feuille des bénéfices, pour lui recommander l'orateur sacré ; et ce prélat ayant égard à la lettre de l'Académie, vient de donner une abbaye à M. l'abbé Maury. Son panégyrique de Saint Louis est un morceau bien écrit. L'orateur a du style, de la facilité, de la noblesse. Il n'en est pas moins vrai que le règne des orateurs est passé, et qu'il faut plaindre ceux qui embrassent la profession évangélique.

C'est un plaisir de voir comment MM. les orateurs sacrés se tourmentent pour traiter dans le panégyrique de Saint Louis le chapitre des Croisades. Il est évident que ce sujet est superbe pour un orateur vraiment chrétien. Quoi de plus beau pour la poésie, pour l'éloquence sacrée, que ce saint enthousiasme qui saisit tous les princes chrétiens, toute cette noblesse guerrière et fidèle, pour arracher aux infidèles les lieux qui ont été le théâtre du mystère incompréhensible et consolant de la rédemption ? Jamais guerre fut-elle enterprise pour un motif plus noble, plus auguste et d'un plus grand caractère ! Et si elle a entraîné des désordres, des excès, des humiliations, l'orateur n'est-il pas en droit de les faire disparaître sous le sceau de la grandeur qu'elle inspire à la religion ? Il est vrai que la philosophie envisage ces saintes entreprises d'un autre œil et d'une manière plus conforme à la saine raison : mais c'est le comble de l'extravagance dans nos

orateurs sacrés de vouloir être moitié philosophes et moitié chrétiens, de condamner les Croisades et d'en faire un sujet d'admiration pour le saint dont ils prononcent le panégyrique. Il faut voir comme M. l'abbé Maury s'est tourmenté pour traiter ce morceau dans un goût nouveau. On a beaucoup vanté l'art avec lequel il s'en est tiré ; son morceau sur les Croisades est, sans difficulté, ce que j'aime le moins de son sermon. Qu'on expose à un peuple grossier et agreste, nouvellement converti au christianisme, les vertus et la piété de Saint Louis comme un modèle, à la bonne heure ; mais qu'aux esprits cultivés, à une assemblée éclairée, on représente Saint Louis comme un grand roi, comme un homme supérieur à son siècle, comme un législateur de génie, comme un héros digne de l'admiration et de la reconnaissance de tous les siècles ; c'est je crois se moquer un peu de nous. Quel cas voulez-vous que je fasse d'un roi qu'on eut toute la peine du monde d'empêcher de se faire dominicain ? Lisez les Etablissemens de Saint Louis, et vous verrez quel beau siècle c'était que le sien, et quelle sagesse déplorable l'inspirait dans la rédaction de ses lois. M. l'abbé Maury insiste beaucoup sur ce que sous les règnes suivans, les peuples demandaient dans toutes les occasions les Etablissemens de Saint Louis ; mais pour avoir été réduits à cet excès de malheur, il ne s'ensuit pas que Saint Louis ait été un législateur éclairé et sage, et au-dessus de son siècle. C'était un bon homme qui voulait l'ordre qui

remédiait aux abus comme il l'entendait, qui ne manquait pas de fermeté dans l'occasion, mais bien de lumières et de raison ; et qui, supérieur à la plupart de ses prédécesseurs et de ses successeurs, était, en tout, bien au niveau de son siècle barbare.

M. l'abbé Maury a fini l'éloge de Blanche, mère de Saint Louis, par ces mots : " Cette illustre " régente mourut de chagrin d'avoir fait pendre " deux malheureux croisés qui publièrent les pre- " miers que Saint Louis avait été fait prisonnier à " la Massoure." Quelle belle âme de s'occuper de ceux qu'on a fait pendre trop vite ! et quel beau siècle que celui où l'on pend les gens parce qu'ils ont vu un roi se rendre prisonnier ! Je suis fort aise des succès de M. l'abbé Maury, du bénéfice qu'ils lui ont procuré, et je conviens que son panégyrique est hypothétiquement et comparativement très-beau, que son style prouvera toujours qu'il a écrit dans un siècle éclairé et délicat, et qu'il a lui-même l'esprit cultivé ; mais quant aux panégyriques, voici comme il m'en faut : (je viens de lire celui-ci tout simplement dans les gazettes.) " Catherine II assiste au service solennel qu'on célèbre tous les ans en mémoire de ceux qui ont perdu la vie en défendant la patrie. Les membres de l'amirauté reçoivent leur souveraine à l'entrée de l'église, et mettent à ses pieds les trophées que les flottes impériales ont remportés dans les différens combats de mer, dont les succès paraîtront aussi fabuleux un jour que le plan de toute cette guerre maritime. L'impéra-

trice se saisit du bastarta ou principal pavillon turc, s'avance avec ce pavillon vers le tombeau de Pierre-le-Grand, y dépose ce trophée comme un monument dû au créateur de la marine russe." Voilà comme il faut prononcer le panégyrique des héros ; mais il faut que l'orateur ait l'âme aussi sublime que le héros, et qu'il soit sûr que les siècles lui décerneront les mêmes tributs et les mêmes hommages. Il n'appartient qu'à Catherine de louer Pierre, comme il n'appartient qu'à un grand vicaire ou à un official, de louer un roi qui disait son bréviaire avec l'exactitude d'un moine.

Voltaire a fait imprimer sa petite ode séculaire du massacre de la Saint Barthélemi, à la suite d'un morceau de dix pages qu'il vient de faire *sur le Procès de mademoiselle Camp.* Ce procès a été un des scandales de cette année. On sait que le vicomte de B***, jeune homme de condition, mais pauvre, après avoir été élevé à l'Ecole royale militaire, est entré au service, et a signalé ses premières années par une suite de bassesses. La plus coupable comme la plus éclatante est celle dont mademoiselle Camp vient d'être la victime. Le jeune B***, dans un séjour qu'il fit à Montauban, se lia avec la famille de cette infortunée, se dit protestant, épousa mademoiselle Camp suivant le rit de l'église protestante, c'est-à-dire sans y employer un prêtre catholique, et eut un enfant ; et après avoir vécu avec elle publiquement en état de mariage, à Montauban, pendant plusieurs années ;

après avoir dissipé sa dot ; après avoir été conduit par ses désordres et par ses dettes au Fort-l'Evêque, il en sortit pour épouser à Paris une autre femme en face d'église, en traitant son union avec mademoiselle Camp de concubinage. La législation atroce établie sur le protestantisme par Louis XIV, à l'instigation de la dévote Maintenon, à la honte éternelle de la France, seconda merveilleusement la conduite de M. de B*** qui, dans d'autres pays policés, l'aurait mené droit aux galères, et peut-être à l'échafaud. Le mariage du jeune B*** avec mademoiselle Camp a été déclaré nul par un arrêt du nouveau parlement, qui a non-seulement adjugé des dommages et intérêts payables par un homme qui n'a pas un sou vaillant, mais ose encore, par une barbarie insigne et nouvelle, comme si cette épouse malheureuse n'était pas assez à plaindre, ordonner sans compétence et contre le droit naturel, que son enfant, jeune fille de quatre à cinq ans lui serait arrachée pour être élevée dans un couvent. On dit que cet arrêt a été dicté et rédigé à l'archevêché, et cette dernière clause ne permet guère d'en douter. On sent combien ce procès était digne d'être discuté par l'avocat général du genre humain, et qu'il était bien de la compétence de celui de Ferney ; mais par une fatalité qui n'est pas inexplicable, la cause de mademoiselle Camp a été mieux défendue par l'avocat Linguet, dont le caractère moral est si fort décrié, que par le dé-

fenseur de la famille Calas. C'est que ce défenseur, dont toutes les lignes devraient être tracées pour l'immortalité, se trouve atteint et convaincu depuis quelque temps d'une singulière lâcheté. Il bravait l'ancien parlement, en s'exposant plus d'une fois avec courage à son ressentiment; non-seulement il ménage le nouveau, mais il porte la bassesse jusqu'à s'en faire le panégyriste, dans la crainte d'en être persécuté sur le bord de sa tombe. Ah! seigneur patriarche, il était plus pardonnable à Horace de louer son bienfaiteur Octave, malgré ses crimes, qu'à vous de justifier, sans aucun motif honnête, un arrêt abominable. Que ne vous taisez-vous, quand vous ne pouvez ou ne voulez pas sacrifier à la vérité? Personne ne vous demandait votre avis sur le procès scandaleux d'un mauvais sujet avec une fille honnête et abusée; pourquoi donc accorder à Linguet l'avantage d'avoir été plus éloquent que vous en faveur de l'innocence? Se mettre en parallèle avec Linguet, et lui laisser l'avantage, quand on a été soixante années de suite le défenseur de l'humanité, quelle chute! Au reste, la partie de l'arrêt qui ordonne d'enlever à la mère sa fille, n'a pas encore été mise en exécution, et ne le sera vraisemblablement pas: puisque la mère ne veut pas s'y soumettre de bonne grâce, on rougira peut-être d'employer la violence contre une victime déjà si cruellement traitée. Cette victime a trouvé un soutien et un défenseur: M. Vanrobais, vieillard de plus de soixante-dix ans, a épousé made-

moiselle Camp ces jours passés, à la chapelle royale de Suède, et lui a assuré un sort et un nom plus honnête que celui à qui son infâme époux a imprimé une tache si ineffaçable. On sait que MM. Vanrobais sont étrangers, et qu'en faisant en France ces beaux établissemens de manufactures en draps, qui sont à Abbeville en Picardie, ils se sont réservés non-seulement le libre exercice de leur religion, mais même le droit d'avoir un chapelain et une chapelle à leur usage.

Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville, ancien maître de musique de la chapelle du roi, vient de mourir. Ce fut lui qui fit perdre aux partisans de la musique italienne et des bouffons le champ de bataille à l'Opéra, il y a tout juste vingt ans. Une mauvaise troupe de bouffons d'Italie avait fait tomber successivement avec ses intermèdes tous les opéras français qu'on avait exposés à l'admiration publique. Le péril était instant ; encore une chute et c'était fait peut-être du théâtre de l'Académie royale de musique. C'est dans cette conjoncture délicate et dangereuse que Mondonville risqua son opéra de *Titon et l'Aurore*, ouvrage plat et misérable s'il en fut jamais, mais que la Providence divine dont les décrets sont impénétrables choisit, pour bannir de l'Opéra de Paris le génie de Pergolesi et de tant d'autres grands hommes d'Italie. On négocia d'abord avec *le Coin de la Reine :* on appelait ainsi les partisans de la musique italienne, parce

qu'ils s'assemblaient à l'Opéra dans le parterre sous la loge de la reine. Ce Coin était alors fort à la mode, et composé de tout ce que la nation avait de plus célèbre dans les lettres et dans les arts, et de plus aimable parmi les gens du monde. Les émissaires de Mondonville venaient en supplians. Ils assuraient le Coin du profond respect de l'auteur pour ses oracles, et de l'admiration sincère qu'il avait pour la musique italienne. Ils promettaient en son nom et juraient dans son âme que si le Coin voulait bien laisser réussir *Titon et l'Aurore*, sa première marque de reconnaissance serait de composer un opéra dans le goût italien: le pauvre diable de Mondonville aurait été fort embarrassé d'être pris au mot: il ne composait que dans le goût plat. Cette négociation amusa long-temps le Coin qui était composé de fanatiques de bonne foi et de néophites aussi zélés que Polyeucte, toujours près d'abattre les idoles de l'ancienne religion, et de fanatiques gens d'esprit, passionnés à la vérité pour la musique italienne, mais prenant tout gaiement et préférant un quart-d'heure de bonne humeur à toutes les extases du monde. Le Coin se forma plus d'une fois en grand comité sur la requête de Mondonville, tantôt sous la présidence de d'Alembert, tantôt sous celle de l'abbé de Canaie. Il y eut des avis très-motivés. Les uns étaient disposés à accorder au suppliant sa demande, sans tirer à conséquence: les autres opinaient pour une chute complète, pure et simple, comme si elle eût dépendu

de leur avis. Mondonville en négociant avec le Coin, ne perdit pas de vue ses autres ressources. Il se fit un puissant parti à Versailles, où sa souplesse et ses intrigues lui avaient procuré beaucoup de protecteurs. Il leur persuada que c'était moins son affaire que celle de la nation. Le patriotisme se réveilla. Madame de Pompadour crut la musique française en danger, et frémit. On résolut de faire réussir l'opéra de *Titon et l'Aurore*, à quelque prix que ce fût. Toute la maison du roi fut commandée. Le jour de la première représentation, dès midi le *Coin de la Reine* fut occupé par MM. les gendarmes de la garde du roi; MM. les chevau-légers et les mousquetaires remplissaient le reste du parterre. Lorsque MM. du Coin arrivèrent pour prendre leurs places, ils ne purent en approcher, et furent obligés de se disperser dans les corridors et au paradis où, sans rien voir, ils furent témoins des applaudissemens les plus bruyans qu'on eût jamais prodigués à une première représentation. Un courier fut dépêché à Choisy, où était le roi, pour porter la nouvelle du succès. Notre défaite fut complète. On osa bientôt aller plus loin, et congédier la troupe de bouffons, source de tant de discorde, et cela se fit si heureusement qu'on n'a pas entendu chanter une seule fois depuis sur le théâtre du Palais-Royal, et qu'on y crie jusqu'à ce jour avec une force de poumons que le patriotisme national peut seul endurer. J'avais proposé alors humblement au Coin de signaler

notre attachement pour la bonne musique à la dernière représentation des bouffons, de louer les deux premières loges de chaque côté, de nous y rendre tous en grands manteaux de deuil, en pleureuses, en cheveux épars, en chapeaux rabattus et garnis de longs crêpes, de garder un profond silence convenable à notre triste situation, et de nous borner à nous saluer réciproquement de la manière la plus lugubre et avec des révérences aussi alongées que nos visages. Ce projet de rendre les derniers devoirs aux malheureux objets de notre passion fut rejeté, de peur que tout le convoi funèbre ne fut prié d'aller achever les obsèques à la paroisse de la Bastille. Mondonville, malgré tous ses succès passagers, n'a jamais été regardé par les amateurs de la musique française que comme un mauvais faiseur d'opéras.

Novembre 1772.

L'Empereur Joseph II, ayant été se promener dans le Prater, sans suite et seul, comme il lui arrive souvent, rencontra une jeune personne qui ne le connaissait pas, et qui lui paraissait affligée. Je crois même qu'elle se plaignit de son sort avec assez d'amertume, sans se douter du témoin qui l'écoutait. Joseph s'approcha d'elle pour lui demander le sujet de ses peines. La jeune personne voyant un inconnu lui marquer de l'intérêt et de la compassion, lui raconta avec beaucoup de naïveté et de douleur, que son père, officier dans je ne sais quel régiment, ayant été tué au service de l'impératrice-reine, sa

mère, manquant de fortune et de protection, était tombée dans une grande misère que la dernière cherté avait infiniment augmentée. Elle ajouta qu'ayant subsisté jusqu'à présent de l'ouvrage de leurs mains, cette ressource allait leur échapper faute d'acheteurs, dont le nombre diminuait tous les jours à cause de la dureté des temps : de sorte qu'elles allaient être réduites incessamment à la dernière détresse. L'empereur demanda si elles n'avaient jamais eu aucun secours du gouvernement ? Aucun. Il demanda ensuite pourquoi la mère n'avait jamais songé à solliciter l'empereur, dont l'accès était si facile ? On dit qu'il est avare, répond la jeune personne, ainsi nous n'avons pas tenté une démarche inutile. Le monarque prit la leçon à profit. Il donna quelques ducats à la jeune personne avec une bague. Il lui dit qu'il avait l'honneur d'être au service de l'empereur, qu'il tâcherait de lui être utile auprès de sa majesté ; il lui marqua le jour et l'heure où elle devait se trouver avec sa mère dans les appartemens de l'empereur, parce qu'il y serait de service, et qu'il serait peut-être en état de lui apprendre quelque bonne nouvelle. Il ajouta qu'elle n'avait qu'à présenter la bague qu'il lui donnait pour être admise dans le cabinet de sa majesté impériale, où il se trouverait. La jeune personne crut avoir rencontré son ange tutélaire, et n'eut pas tort. Elle se hâta de faire part à sa mère de son heureuse rencontre. L'empereur ayant pris des informations dans l'intervalle, et le récit de la jeune affligée s'é-

tant trouvé conforme à la vérité, il l'attendit au moment prescrit dans son cabinet. Elle ne manqua pas de s'y rendre avec sa mère, dans l'espérance de retrouver son bienfaiteur, et de lui remettre sa bague; elle le reconnut en effet bien vite: mais, aux respects qu'on lui rendait, elle reconnut aussi l'empereur. Elle se rappela alors ce qu'elle lui avait dit sur l'avarice, et pâlit. Sa majesté impériale daigna la rassurer, annouça à la mère une pension sur l'état de la guerre, et dit à sa fille : *Une autre fois vous ne désespérerez jamais d'un cœur juste.* Paroles dignes d'être conservées dans les archives de l'humanité. Voilà le fait tel qu'il a été rapporté dans plusieurs papiers publics de l'année dernière.

Un autre anonyme a cru ce fait propre à être mis sur le théâtre, et à y produire un grand effet. Il en a fait une comédie en trois actes et en vers de dix syllabes. Le poëte a bien senti qu'il ne pouvait pas intituler la pièce : *Joseph II.* En conséquence il a reculé de quelques siècles le trait historique qui fait le sujet de sa pièce, et il l'a intitulée *Adeline* ou *Albert premier.* Mais à ce changement de nom près, il a laissé tout le reste conforme à notre temps et à la vérité des choses : de sorte que vous y trouvez un éloge très-clair de l'impératrice-reine Marie-Thérèse, de madame la dauphine, et par ricochet, celui de monseigneur le dauphin et du roi Louis XV. Avec ces passeports et le but honnête de faire chérir aux souverains la justice et la bienfaisance, et de nous faire chérir les souverains justes et bien-

faisans, l'auteur anonyme avait encore pris la précaution de faire demander l'agrément de M. le comte de Mercy, ambassadeur de leurs majestés impériales en France, et son excellence n'avait rien trouvé dans ses instructions qui pût s'opposer à la représentation d'*Adeline*. Le censeur de la police avait approuvé la pièce, M. de Sartine avait signé la permission de représenter : en conséquence, la pièce était annoncée, affichée pour le 26 octobre dernier, lorsqu'un ordre expédié de Fonteinebleau, et arrivé dans la nuit, en défendit la représentation.

Nos poëtes sont en train de mettre les aventures des souverains sur la scène. On conte du feu roi de Prusse, qu'ayant trouvé un jour dans les champs une grande fille bien faite, et pensant qu'il en tirerait une belle race en la mariant au premier flugelmann de ses grands grenadiers, il lui donna un billet à porter à l'officier commandant à la barrière la plus proche de Potsdam. Ce billet portait un ordre signé du roi pour faire marier sur-le-champ celle qui le remettrait, à l'époux désigné. La grande fille se douta que le billet dont elle était chargée ne lui porterait pas grand profit. Elle trouva, chemin faisant, une vieille femme qu'elle substitua à sa place, et esquiva ainsi le bonheur d'être mariée de la main du roi au plus grand homme de ses états. C'est un certain M. Desfontaines qui se qualifie de censeur royal et inspecteur de la librairie, à qui il a passé par la tête de mettre ce conte sur le théâtre. Sa pièce intitulée :

Le Billet de Mariage, comédie en trois actes, mêlée d'arriettes est son troisième ou quatrième péché dramatique ; c'en est assez quand on ne veut pas mourir dans l'impénitence finale.

M. de la Borde, un des quatre premiers valets de chambre ordinaires du roi, infatigable à nous excéder de sa musique plate et barbare, a mis en musique ce billet de mariage qui fut sifflé hier à la Comédie Italienne. Si la cour a défendu la représentation d'*Adeline* à la Comédie Française, elle a en revanche donné ordre aux Comédiens Italiens de jouer le *Billet de Mariage*. Mais les pièces jouées par ordre réussissent rarement. La réception que le public a faite à celle-ci a bien justifié le jugement que les comédiens en avaient porté.

M. Huber qui a passé quelque temps à Ferney est un homme d'un génie et d'une trempe extraordinaires. Né pour les arts, sachant tout par instinct et par une sorte de divination, on peut dire qu'il a inventé l'art de la peinture une seconde fois, puisqu'il est parvenu, sans maître, à faire des tableaux pleins de goût et de vérité et d'une touche très-piquante et très-spirituelle. Ce qui les distingue surtout, c'est ce naturel précieux et exquis qui rappelle la manière de Vandeik et d'autres grands maîtres, et qui est si éloigné de ce manièré qui fait le supplice des gens de goût dans les tableaux français.

Il s'était d'abord fait une réputation par ses découpures, il y a douze ou quinze ans. Talent unique

et merveillenx. Avec des ciseaux et un morceau de vélin, il savait créer des tableaux dont les sujets charmaient les connaisseurs, et dont l'exécution étonnait les artistes. Il existe de lui des découpures, surtout en Angleterre, qu'on montrera comme des reliques quand il ne sera plus. Pour les petites choses, il les exécutait avec une facilité prodigieuse. Il avait, par exemple, une si grande habitude de faire des Voltaires, qu'il les découpait avec les mains derrière le dos, ou bien il se passait de ciseaux, et en déchirant une carte en différens sens, il vous présentait l'image du patriarche de Ferney; une autre fois il prenait de la mie de pain, et la présentant à son chien en différens sens, il se servait de sa gueule pour vous faire un portrait du patriarche. Il était avec cela inépuisable en inventions de sujets nouveaux. On en connaît un grand nombre de très-piquans.

Depuis que M. Huber a quitté les découpures pour la palette, il a consacré son pinceau presqu'entièrement à M. de Voltaire, avec qui il vit depuis dix-huit ou vingt ans : mais celui-ci qui est très-enfant sur ce point ne lui en a jamais su bon gré, et a toujours cherché à décrier les tableaux d'Huber comme des caricatures. Une aventure fâcheuse a achevé de donner au patriarche de l'humeur contre son Vandeick. Celui-ci avait entrepris de faire une suite de tableaux représentant la vie domestique du patriarche. Personne n'a jamais su faire son portrait d'une manière plus frappante.

L'impératrice de Russie avait fait dire à l'auteur qu'elle acceptait tous ses tableaux, et que plus il en ferait, plus il lui ferait plaisir. M. Huber envoya tout de suite à sa majesté impériale une esquisse faite en trois jours, où l'on voit Voltaire dans son lit, ravi, en extase, à l'aspect des pelleteries précieuses et autres présens de l'auguste Cathérine apportés par un officier des gardes impériales. Quoique M. Huber n'ait jamais su si ce tableau était parvenu à l'impératrice, il a continué à exécuter son projet, et je crois qu'il ne serait pas éloigné de faire graver cette suite de tableaux représentant les diverses scènes de la vie domestique de l'homme le plus célèbre de l'Europe, si un certain nombre d'amateurs voulait se réunir et former une souscription. Il a apporté ces tableaux avec lui à Paris : ils sont tous d'un piquant infini, et peuvent être augmentés encore d'une infinité de scènes intéressantes. On voit dans un de ces tableaux le patriarche à table au milieu de ses disciples, d'Alembert, Marmontel, tous ceux enfin qui ont fait le pélérinage de Ferney ; l'auteur s'y est placé lui-même, et il n'y a pas oublié le Père Adam. Dans un autre tableau, on voit le déjeuner du patriarche. Il est debout, et prend son café versé par la belle Agathe, à qui il dit tous les matins : Belle Agathe, vous charmez tous les yeux. La belle Agathe baisse modestement les siens, et rougit. Dans un autre tableau, on voit Voltaire debout au milieu d'un groupe de jeunes paysans et paysannes assis. Il est enthousiasmé et dans l'extase à l'aspect des

richesses de la campagne ; ses auditeurs ont l'air de se moquer un peu de lui. Mais le tableau qui a donné au patriarche de l'humeur contre son peintre est celui de son réveil. On le voit sortant de son lit et sautant dans ses culottes, ce qui est de vérité historique et rigoureuse, et dictant à son secrétaire placé auprès du lit et devant une table. Ce petit tableau a été volé à M. Huber par un fripon de graveur qui l'a gravé furtivement, et y a mis des vers aussi plats que grossiers.

Il nous est venu récemment de l'étranger un *Recueil de Lettres de S. M. le Roi de Prusse, pour servir à l'histoire de la guerre dernière. On y a joint une Relation de la bataille de Rosbach, et plusieurs autres pièces qui n'ont jamais paru ; le tout enrichi de notes par un officier-général au service de la maison d'Autriche;* deux parties en une brochure in-12 de cent quatre-vingt-deux pages. Cette correspondance est très-intéressante. Je l'avais déjà vue l'année dernière en Allemagne ; mais elle est beaucoup plus soignée dans cette édition, que je crois faite aux Deux-Ponts, quoique le frontispice porte Leypsic. On n'en saurait lire dix lignes sans être convaincu de l'authenticité de ces lettres. Si quelqu'un voulait ou pouvait nous faire présent de la correspondance complète du roi de Prusse avec ses généraux, pendant les deux guerres qu'il a soutenues, nous aurions sans difficulté l'ouvrage le plus

important et le plus lumineux qui ait jamais été écrit sur l'art militaire. J'en juge par l'échantillon que ce recueil renferme, sans faire attention à dix ou onze campagnes qui ont inscrit le nom de ce monarque en caractères ineffaçables dans les fastes de l'immortalité, à côté des plus grands capitaines. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans cette correspondance, ou du coup-d'œil et de la sûreté des jugemens, ou de la profondeur des principes de l'art ou de la variété inépuisable des ressources, ou de la tranquillité d'un esprit toujours supérieur aux événemens, et qui conserve, même dans les situation les plus épineuses, jusqu'à sa gaîté, ou enfin de cette sagesse, la plus difficile, je pense, de toutes les qualités dans un grand guerrier, dans un génie aussi actif que celui du roi de Prusse, sagesse qui lui interdisait de tirer parti des victoires remportées, et le bornait presque, pendant toute la guerre, à dissiper une armée ennemie, à l'éloigner du théâtre de la guerre, sans oser la poursuivre, et recueillir les fruits certains de sa victoire, afin de voler tout de suite faire face à une autre armée dans un autre point du théâtre de la guerre. Il serait à désirer qu'on nous fît d'autres présens de cette espèce, sans la permission du roi, s'entend ; car on dit que Sa Majesté a fait brûler ce recueil, lors de sa première apparition, par la main du bourreau, comme jadis la Diatribe du docteur Akakia : tant c'est le sort du bourreau, en tous lieux, de brûler d'excellens livres. La cour de Vienne doit posséder beaucoup de recueils

de cette espèce. A l'affaire de Maxen on doit avoir trouvé la correspondance du roi avec le général de Fink. Lorsque vous aurez lu les notes dont on a enrichi ce recueil, vous serez fâché qu'il n'y en ait pas davantage ; vous désirerez surtout que l'auteur eût voulu esquisser un tableau précis de toute la guerre. Ces notes sont pleines de lumières et d'instruction. On peut dire que voilà un général autrichien qui écrit bien en français ; mais j'ai quelques soupçons que cet autrichien est M. le chevalier de Kéralio qui, après avoir servi avec beaucoup de distinction en France, a présidé successivement à l'éducation du prince Charles et du prince Maximilien de Deux-Ponts.

La Conversation espagnole, tableau fait par Carle Vanloo, pour madame Geoffrin, et célèbre depuis plus de quinze ans, a été gravé par Beauvarlet, et ce graveur vient de publier son pendant, *La Lecture espagnole*, exécuté d'après le second tableau que Carle Vanloo fit pour madame Geoffrin. On y voit un jeune homme assis sur un siége de gazon, et occupé à faire la lecture à deux jeunes filles assises sur l'herbe. Cette lecture paraît les intéresser beaucoup. Vis-à-vis est leur gouvernante, qui paraît avoir les yeux attachés sur un ouvrage de femme qu'elle a dans sa main, mais qui de fait observe en-dessous l'impression que la lecture fait aux deux jeunes personnes commises à ses soins ; à côté d'elle une troisième sœur, encore enfant, in-

différente à ce qui se passe autour d'elle, s'occupe d'un oiseau à qui elle a attaché un ruban, et qu'elle a lâché dans l'air. Cette scène est placée dans un paysage charmant. La gouvernante est le portrait en beau de madame Vanloo, aussi célèbre par ses talens en musique que feu son mari l'était par son pinceau. Ces deux tableaux ont toujours passé pour deux chefs-d'œuvre de Carle Vanloo. Leur gravure doit faire d'autant plus de plaisir aux amateurs, que les tableaux mêmes sont perdus pour la France. Madame Geoffrin les a vendus cet automne à l'impératrice de Russie, qui en a payé trente mille livres. Ils lui avaient coûté douze-mille francs. On voit que c'est une excellente manière de placer son argent que d'acheter des tableaux pour les revendre. Ce n'était pas le projet de madame Geoffrin lorsqu'elle les fit faire: mais après en avoir joui douze ou quinze ans, ce projet lui est venu; l'impératrice de Russie les a payés avec sa magnificence ordinaire, et le bon usage que madame Geoffrin fait de sa fortune ne permet pas de douter qu'elle n'emploie d'une manière convenable le gain qu'elle vient de faire dans ce marché.

Hier, au moment où on leva la toile à la Comédie Française, un fou, appelé Billard, se mit debout sur une banquette de l'orchestre, harangua le parterre, et lui porta plainte en forme contre les comédiens, qu'il traita de bateleurs, pour n'avoir pas voulu jouer une pièce qu'il leur avait présentée,

intitulée : *le Suborneur.* Le bateleur Préville fut particulièrement maltraité par le harangueur Billard, qui apprit au parterre qu'il était petit-fils d'un secrétaire du roi, et assez riche pour dédommager les comédiens de leurs frais, au cas que sa pièce ne réussit point ; il finit par demander justice au parterre. En Angleterre, on aurait fait monter l'orateur sur le théâtre, on l'aurait prié de lire à haute et intelligible voix la pièce rejetée ; on l'aurait sifflée ou applaudie selon son mérite ; et, dans le dernier cas, on aurait prié les comédiens de la jouer. Mais en France le parterre, quoique jugeant au souverain et sans appel, borne sa jurisdiction à applaudir toutes les harangues qu'on lui adresse. Celle de M. Billard excita beaucoup de tumulte dans la salle. On demanda Préville à cor et à cri. Il ne parut point, et l'on parvint, non sans peine, à faire commencer la tragédie du *Comte d'Essex.* Le tumulte recommença entre la grande et la petite pièce, et finit par rien, suivant l'usage. Préville, chargé du rôle de l'*Anglomane,* joua dans la petite pièce. Ce rôle commence par ces vers :

Pardonnez-moi, si dans ce lieu
Je me suis un peu fait attendre.

On se mit à rire, et tout fut dit. Cependant le harangueur Billard avait été arrêté, ainsi que plusieurs de nosseigneurs les juges du parterre qui avaient opiné avec trop de bruit. On relâcha ces derniers, on conduisit le premier à Charenton. On lui avait déjà défendu, depuis quelque temps, d'aller

au foyer de la Comédie, parce qu'il y déclamait sans cesse contre les acteurs. Lorsqu'on lui rendra sa liberté, on lui fera défense d'aller de quelque temps à la Comédie, et la tranquillité publique se trouvera rétablie d'elle-même. Il faut que son *Suborneur* soit une mauvaise drogue, puisque les comédiens qui risquent tant de productions informes, n'ont jamais osé hasarder celle-là.

Nous avons fait cette année une perte irréparable au théâtre de la comédie Italienne; M. Caillot a quitté à la rentrée des spectacles après Pâques. Cet acteur était sublime sans aucun effort, et c'est peut-être de tous les talens le plus rare. Personne ne faisait avec une mesure plus juste tout ce qu'il voulait faire. Le Kain est un homme prodigieusement rare, peut-être Caillot est-il plus rare que lui. Caillot ne se doutait point de son talent ; il se croyait fait pour chanter avec beaucoup d'agrément, jouer avec beaucoup de gaieté, avec une belle mine bien réjouie, mais il ne se croyait pas pathétique. Garrick l'ayant vu jouer pendant son séjour en France, lui apprit qu'il serait acteur quand il lui plairait. Ses essais eurent des succès aussi étonnans que rapides; il créa presque tous les rôles dont il se chargea. On n'a pas d'idée de la perfection à laquelle l'art du comédien peut atteindre quand on n'a pas vu Caillot dans le *Déserteur*, dans *Lucile*, dans *Silvain*, dans *l'Amoureux de quinze ans*. Mais à mesure que son jeu s'était perfectionné,

sa voix s'était perdue. Elle était devenue capricieuse ; sujet à des enrouemens fréquens, il la perdait quelquefois du soir au lendemain, il est vrai, que le surlendemain il n'y paraissait plus. Cette observation m'a confirmé dans l'opinion que j'avais déjà que la perfection du chant et du jeu est incompatible. Le jeu théâtral est une des plus fortes fatigues physiques qu'il y ait. Il y a tel silence de passion concentrée qui demande plus de force physique pour en soutenir l'effort que des fardeaux réels. Ces efforts nuisent à la longue à la voix, et la perfection du chant exige d'autres efforts qui se croisent avec les efforts pénibles du jeu. Il est décidé dans ma tête, que si jamais je deviens grand prince, je ferai faire un essai à l'antique dans mon opéra ; je ferai chanter les airs par des chanteurs sublimes placés comme instrumens dans des trous sur le bord du théâtre, et dérobés aux spectateurs, tandis que des acteurs pantomimes les exprimeront par des gestes avec tout le feu qu'ils exigent. Il m'est démontré que je parviendrais par ce moyen à avoir un spectacle excellent. Je l'essayerais du moins ; et puisque la plupart des plus excellens chanteurs italiens ne sauraient être de grands acteurs, je préférerais un spectacle un peu singulier à un spectacle froid et maussade, bien convaincu que cette singularité, conduite avec esprit et avec goût produirait bientôt de prodigieux effets, et qu'on n'eût pas même osé soupçonner. Quoi qu'il en soit, cette diminution et ce caprice de la voix ont servi à Caillot de prétexte pour demander et obtenir sa retraite.

La Comédie lui a accordé une pension de retraite de cent pistoles, et il s'est engagé à jouer sur le théâtre de la cour encore pendant deux hivers; ainsi pour le voir, il faudra aller à Versailles. Si la fantaisie de voyager le prenait, cet acteur gagnerait tout ce qu'il voudrait. Caillot ne se retire pas riche, il a peut-être cinq ou six mille livres de rente; mais il est riche de sa modération et du bonheur qu'il met dans la médiocrité de sa fortune. Il vit dans sa famille avec une mère et une sœur qui fait le commerce de la bijouterie, et qu'il aime. Il aime la campagne, et il y possède un petit bien. Naturel, gai, aimable dans la société, honnête, bon enfant, sans aucun défaut des gens de son état, il a réuni à un talent unique les qualités les plus estimables, et l'on n'a pas besoin de se souvenir de l'acteur sublime, pour être charmé de le rencontrer dans le monde.

Thiriot est mort ces jours passés, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, après avoir langui longtemps. Thiriot n'était pas homme de lettres: c'était une espèce de colporteur littéraire, qui avait fait de sa mémoire un répertoire très-instructif et très-intéressant. Il savait une foule innombrable d'anecdotes de tous les gens célèbres de son temps. Il savait par cœur un grand nombre de pièces fugitives de nos plus grands poëtes, qui n'avaient jamais été imprimées. Il les récitait volontiers à

ceux qui les lui demandaient, mais il n'en donnait pas copie. Il fut même, je crois, trop paresseux pour les mettre par écrit, et je suis persuadé que tout ce répertoire est perdu avec lui. Intimément lié depuis plus de cinquante ans avec M. de Voltaire, à qui cette espèce d'agens en sousordre a toujours été d'un grand secours, il en possédait dans sa mémoire une infinité de petites bagatelles charmantes, qui sans doute sont aussi perdues; et dans son portfeuille un nombre prodigieux de lettres dans lesquelles on trouverait une foule de particularités curieuses et intéressantes: mais je sais que depuis la mort de Thiriot, M. d'Argental a fait des démarches à la police, pour réclamer ces lettres au nom de M. de Voltaire, et vraisemblablement ce trésor sera aussi perdu pour nous. Thiriot était bon diable; mais n'ayant jamais été utile à personne, étant au surplus d'un naturel très-paresseux, il a vécu assez pauvre et dans l'abandon pendant les dernières années de sa vie. Il fut quelque temps brouillé avec M. de Voltaire, et ne se faisait pas faute alors de le déchirer de son mieux; mais après le racommodement, il le servit comme si de rien n'était. Le patriarche lui avait procuré très-anciennement la Correspondance littéraire du roi de Prusse. Thiriot se brouilla aussi avec ce monarque; mais quelque temps après la dernière guerre, sa majesté lui rendit cette branche de son commerce, et s'accommoda de son radotage comme auparavant. Thiriot a pris à son enterrement, la qualité de Cor-

respondant littéraire du roi de Prusse. M. d'Alembert vient de solliciter cette place en faveur de M. Suard; mais le roi de Prusse a refusé, et a même daigné dire les raisons pourquoi il ne voulait pas remplacer Thiriot.

On a reproché à M. de .... d'avoir trop lu nos bons auteurs, particulièrement Racine et Voltaire, et d'avoir la mémoire trop fidelle en se livrant au feu de la composition : on prétendait que les vers les plus frappans de ses pièces n'étaient que des réminiscences. Aussi, lisant un jour une de ses tragédies à l'abbé de Voisenon, celui-ci se leva à tout instant, et fit à chaque fois une profonde révérence. "*A qui diable en avez-vous donc, avec toutes vos révérences ?*" lui dit à la fin le poëte impatienté. " *Encore,* lui répondit le petit prêtre malin, *faut-il être poli, et saluer les gens de sa connaissance quand ils passent.*"

Janvier 1773.

Au dernier voyage de Villers-Cotterets, M. le duc de Chartres s'amusa à faire mettre sur ses habits des brandebourgs d'or faux, parce qu'il était sûr qu'en entrant le soir dans le salon, il serait assailli par les dames qui lui couperaient ses brandebourgs pour les parfiler. Lorsqu'elles en eurent bien pris la peine, et bien mêlé dans leurs boîtes l'or faux avec le vrai, il se moqua d'elles de tout son cœur. Quelle différence y a-t-il entre la gentillesse de couper une

frange d'or d'un habit pour se l'approprier, et celle de mettre la main dans la bourse d'un prince, et d'y prendre quelques louis? S'il y en a, elle est au-dessus de mon entendement.

Alexis Piron a enfin payé le tribut à la nature le 21 de ce mois, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, après avoir beaucoup souffert pendant quelques semaines. Il était grand et robuste, d'une constitution forte et d'une vigueur de tempérament à toute épreuve; ses yeux seuls n'étaient pas de la force de ses autres organes, et depuis dix on douze ans, il était devenu entièrement aveugle. La Bourgogne n'est pas la province de France qui ait fourni le moins d'hommes illustres. Piron était de Dijon, fils, je crois, d'un apothicaire, sur quoi il fut jadis inépuisable en mauvaises plaisanteries. Ceux qui penchent à considérer l'homme comme une pure machine et comme de la matière organisée, devaient se confirmer singulièrement dans leur opinion en fréquentant ce poëte. C'était une machine à saillies, à épigrammes, à traits. En l'examinant de près, l'on voyait que ces traits s'entrechoquaient dans sa tête, partaient involontairement, se poussaient pêle mêle sur ses lèvres, et qu'il ne lui était pas plus possible de ne pas dire de bon mots, de ne pas faire des épigrammes par douzaine, que de ne pas respirer. Piron était donc un vrai spectacle pour un philosophe, et un des plus singuliers que j'aie vu. Son air aveugle lui donnait la physionomie d'un

inspiré qui débite des oracles satiriques, non de son crû, mais par quelque suggestion étrangère. C'était dans ce genre de combats à coups de langue l'athlète le plus fort qui eût jamais existé nulle part. Il était sûr d'avoir les rieurs de son côté. Personne n'était en état de soutenir un assaut avec lui; il avait la repartie terrassante, prompte comme l'éclair, et plus terrible que l'attaque. Voilà pourquoi M. de Voltaire craignait toujours la rencontre de Piron, parce que tout son brillant n'était pas à l'épreuve des traits de ce combattant redoutable qui les faisait tomber sur ses ennemis comme une grêle. Un recueil de ses bon-mots serait précieux. Piron pensa être assommé dans sa plus grande jeunesse, avant de sortir de sa province. Il s'était associé à une compagnie d'arquebusiers à Beaune. Messieurs de Beaune ne sont pas fameux par leur esprit, et ils ont le faible de ne pouvoir entendre parler d'ânes. Piron fit habiller un âne en arquebusier, et le conduisit à sa suite dans le lieu d'exercice. Heureusement on ne le soupçonna pas de cette mauvaise plaisanterie. Le soir, il va à la comédie avec son honorable corps. On lève la toile. Les acteurs parlent un peu bas. Les spectateurs se mettent à crier : *Plus haut !* on n'entend pas. " *Ce n'est pourtant pas faute d'oreilles,*" s'écrie Piron; et voilà tout l'auditoire qui lui tombe sur le corps, et il a toute la peine du monde à se sauver. C'est pourtant cette mauvaise plaisanterie qui a pensé nous priver pour toujours d'un chef-d'œuvre, de *la Métromanie.* Il

vint à Paris, et ne se croyant aucun talent pour quelque entreprise considérable, il s' attacha aux petits spectacles de la Foire, et fit dire tant d'épigrammes à Polichinel, que la police ferma la bouche à ce monsieur, et réduisit les marionettes à la simple pantomime sans paroles. Alors Sarrasin, son compatriote, d'abord avocat, ensuite acteur du Théâtre Français, et un des plus grands acteurs que jaie vu, l'engagea à s'essayer dans un genre plus élevé, et Piron composa les *Fils ingrats*. Je n'entrerai dans aucun détail sur ses ouvrages que vous connaissez. Sa *Métromanie* est un chef-d'œuvre qui subsistera aussi long-temps qu'il y aura un théâtre et du goût en France. Cet ouvrage est d'autant plus surprenant que Piron ne comptait en faire qu'un vaudeville du jour, à l'occasion de l'engouement que M. de Voltaire avait pris pour les vers d'une prétendue beauté de Basse-Bretagne, insérés dans le *Mercure*, laquelle se trouva être un certain Desforges-Maillard de médiocre mémoire. Cette comédie, la meilleure qui ait été faite depuis *le Misanthrope*, donna à Piron un droit incontestable à l'Académie française sur laquelle il avait fait tant d'épigrammes. Le corps des immortels sans rancune le nomma effectivement il y a seize ou dix-huit ans, mais le roi ne confirma pas ce choix. Un vieux cafard, le théatin Boyer, ancien évêque de Mirepoix, qui avait en ce temps la feuille des bénéfices, porta à sa majesté une ode trop fameuse, ouvrage de la première jeunesse de Piron, et elle lui valut l'exclusion. C'était la

suite d'une intrigue ourdie à Paris par des gens de lettres fort décriés dont le théatin cafard ne fut que l'instrument. Piron fit alors son épitaphe si connue :

Ci-git Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Mais madame de Pompadour, pour le consoler de ce désagrément, lui fit donner une pension. Son ode trop connue n'a jamais été imprimée comme il l'avait faite ; elle était encore plus licencieuse et remplie de peintures plus alarmantes pour la pudeur et les mœurs : on ne le croirait pas possible, en lisant celle qui existe. Mais enfin, c'était le délire et le dérèglement d'une imagination de dix-huit ans. Il possédait autrefois une belle Bible in-folio à grandes marges, et sur ces marges, il avait parodié en épigrammes, et rapproché dans un commentaire en vers, de la manière du monde la plus originale, tout ce qui l'avait le plus étonné dans ce divin livre. Ce commentaire était de tous ses ouvrages celui qu'il aimait de préférence, et dont il faisait le plus de cas. Feu l'abbé Sallier le tourmenta tant à ce sujet, que Piron prit un jour sa Bible et la jeta dans le feu, en disant à l'abbé Sallier : Vous m'avez fait brûler ce qui m'a le plus amusé dans ma vie. Piron n'était pas philosophe ; il était trop ignorant pour cela. Sa qualité dominante était la verve, don précieux et rare. Il y a quelques années qu'il voulut se faire dévot, et il composa un *De profundis* ; mais il ne fut jamais que Piron disant des épigrammes. Il

avait une nièce qui fut sa gouvernante, et qu'il a instituée son héritière. Cette nièce avait épousé à son insu un violon, nommé Capron, qui a de la réputation à Paris, mais qui n'en aurait pas ailleurs. On avait instruit Piron de ce mariage, dans le louable dessein de les brouiller ensemble; mais il fit semblant de n'en rien croire, et de s'en rapporter toujours à sa nièce qui le niait. A l'ouverture du testament, on lut ces mots: *Je nomme pour mon héritère madame Capron, ma nièce.* Ce trait est d'un bon homme, et encore assez original. Les gens de lettres avaient peu de liaison avec Piron; ils craignaient son mordant: d'ailleurs, dans cette classe d'hommes, il n'est pas sans exemple que chacun cherche à briller à son tour dans un cercle, et lorsque Piron était quelque part, tout était fini pour les autres, il n'avait point de conversation, il n'avait que des traits. En revanche, les roquets de la littérature le recherchaient beaucoup, et s'attachaient à lui dans l'espérance, sans doute d'apprendre à déchirer à belles dents. Piron est mort convaincu, de très-bonne foi, du peu de mérite de M. de Voltaire, qu'il regardait comme un bel esprit très-médiocre. Cela prouve à quel point les plus grands esprits peuvent pousser l'aveuglement; il faut donc pardonner aux têtes vulgaires de juger toute leur vie à tort et à travers. C'est que Piron avait vu l'auteur de la *Henriade* jeune, en butte à tous les fréluquets de ce temps-là, secrètement opprimé par tous les gens médiocres qui voulaient

passer pour des aigles, et donnant souvent prise sur lui par une extrême pétulance et par des démarches peu réfléchies. Pour peu qu'on ait étudié les hommes, de telles préventions ne peuvent plus étonner, surtout dans un pays où pour ou contre, elles sont toujours poussées à l'extrême. Lorsque Crébillon mourut, Piron écrivit à madame la marquise de la Ferté-Imbault, fille de madame Geoffrin, le billet suivant:

" Voilà l'apothéose de Crébillon, qui a plus " fumé de pipes en sa vie que Voltaire n'a pris de " lavemens, et que Piron n'a bu de bouteilles. Dieu " veuille que sa haute réputation ainsi que sa belle " passion ne s'en aille pas en fumée! le nouvel édi- " teur de Corneille voudrait bien qu'elle y allât, et " pour cause. On voudrait bien que cette épi- " gramme plût à madame la marquise, et pour " cause; encore plus à madame sa mère, pour " double et triple cause."

EPIGRAMME *sur la mort de Crebillon.* (1)

Tandis que l'auteur de *Thyeste*
De l'Olympe atteint le sommet;
Tandis que la troupe céleste
Lui présente le calumet,
Et qu'Hébé le tabac y met,
Au Parnasse grand deuil on mène,
Surtout la pauvre Melpomène
Déjà n'allant qu'à cloche-pied:
Terreur était de son domaine;
Ce ne sera plus que pitié.

(1) Cette épigramme ne se trouve point dans les Œuvres complettes de Piron. *(Note de l'Ed.)*

Piron, comme vous voyez, n'accordait aux tragédies de M. de Voltaire que le droit de faire pitié. Il a passé sa vie à faire et à dire des épigrammes contre cet homme illustre. On assure qu'il en a laissé plusieurs, pour répondre à celles que M. de Voltaire pourrait faire contre lui après sa mort. C'est pousser la prévoyance loin et assez inutilement, car je doute qu'on cherche à Ferney à insulter aux cendres d'un ennemi qui ne peut plus nuire.

On conta, il y a quelque temps, que M. de Sartine avait jugé un procès pareil à celui de Nicias. Un homme nia d'avoir reçu un dépôt. M. de Sartine le fit venir, et comme il persista, il lui dit: "Je "vous crois, mais en ce cas écrivez d'ici à votre " femme ce que je vais vous dicter: *Tout est dé-* "*couvert, et je suis perdu si vous n'apportez pas* " *sur-le-champ le dépôt que nous avons reçu.*" A cette proposition, l'homme pâlit; il sentit que sa femme, ainsi surprise, ne manquerait pas de le trahir. Tout fut découvurt en effet, et la vérité, arrachée à un ami infidèle par un expédient plein de sagesse, est comparable au jugement de Salomon.

Février 1773.

La comédie Française a voulu célébrer l'année séculaire de la mort de Molière, et elle a choisi pour ces jeux séculaires le jour même de la mort de cet homme rare, le 17 février. Deux auteurs ont voulu

avoir l'honneur de cette apothéose ; mais par une fatalité assez triste, ces deux auteurs n'étaient pas même connus jusqu'à présent ; il semblerait que l'apothéose de Molière eût dû être l'ouvrage des premiers écrivains de la nation, et ils l'ont abandonnée à M. l'abbé le Beau de Schosne et à M. Artaud. La pièce du premier a été jouée le 17, et l'autre le lendemain 18. La première à pour titre : *l'Assemblée, comédie en un acte et en vers* ; la seconde est intitulée : *le Centenaire de Molière, comédie en un acte, en vers et en prose.* Toutes les deux sont suivies d'un divertissement, ou d'une espèce de ballet héroïque où l'on fait l'apothéose de Molière. Ces pièces ne pouvaient pas manquer de réussir ; elles offraient au public l'occasion de s'acquitter d'un acte de religion envers un des premiers génies du siècle passé ; et les acteurs mirent beaucoup de zèle et de gaieté à célébrer la mémoire du premier poëte comique.

Piron s'était brouillé avec *Rhadamiste-Crébillion*, son compatriote ; car il était de Dijon comme lui. Lorsqu'il publia ses *Fils ingrats*, il en envoya un exemplaire à Crébillon avec ces vers :

Tout de moi vous pèse et vous choque :
Mon cœur souvent en a gémi,
D'une amitié peu réciproque
Adieu le nœud mal affermi.
Mais malgré le sort ennemi,
Mon hommage est tel qu'il doit être ;
Ne pouvant le rendre à l'ami,
Qu'au moins je le rende à mon maître!

Mars 1773.

Les âmes tendres se rappellent avec plaisir et avec intérêt le souveuir de mademoiselle de la Vallière, la première des maîtresses de Louis XIV, le modèle des amantes. M. Blin de Sainmore vient de publier une héroïde, intitulée : *Lettre de la duchesse de la Vaillère à Louis XIV, précédée d'un abrégé de sa vie.* Ce sujet est du moins un des mieux choisis pour l'héroïde ; et après la tendre Héloïse, il est difficile de trouver une âme plus touchante que celle que M. Blin a choisie pour l'héroïne de son épître. Il a pris le moment où la duchesse de la Vallière quitte la cour et exécute le projet de se faire Carmélite. Quel moment ! Je ne connais qu'un seul poëte en état de faire cette héroïde, et malheureusement ce poëte est mort depuis environ dix-huit siècles ; c'est le chantre sublime de l'infortunée Didon, c'est Virgile. Il ne manquait à la duchesse de la Vallière que d'être reine pour ressembler parfaitement à l'amante d'Enée ; mais on ne peut pas dire que M. Blin ressemble à Virgile. Son héroïde a été défendue, je ne sais pourquoi. Ne serait-il pas permis de parler des amours des rois, même cent ans après leur mort? M. Blin, dans l'abrégé de la vie de son héroïne, en parle assurément de la manière du monde la plus décente. Il a enrichi sa brochure d'une assez jolie estampe, faite, d'après le tableau de le Brun qu'on voit aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, où la duchesse de la Vallière est peinte en Madeleine.

A mesure que l'esprit philosophique s'est étendu, le souvenir des qualités aimables et excellentes de Henri IV est devenu plus cher aux Français, la réputation de ce bon prince s'est accrue, et celle de Louis XIV, pendant si long-temps si imposante, a sensiblement diminué. On peut même dire que depuis vingt-cinq ans, l'amour de la nation pour Henri IV est devenu une espèce de culte et de religion; on ne prononce pas son nom sans attendrissement et sans vénération, et toute l'Europe a semblé partager cette passion. Voici une anecdote qui prouvera que cet enthousiasme général n'a pas saisi les jésuites ni les prêtres qui leur ont succédé au collége de la Flèche. Un homme employé dans la maison de M. le comte de Provence passa, il n'y a pas long-temps, près de la Flèche; il se rappela que le cœur du grand Henri reposait dans cette église; il ne voulut pas continuer sa route sans avoir vu ce dépôt sacré. Il s'adresse au sacristain, qui est plus d'une heure avant de pouvoir trouver la boîte qui renfermait ces restes précieux, et qui la découvre enfin dans le coin d'une chapelle, à terre, couverte de la poussière de plusieurs années. Cette boîte n'étant que de plomb doré n'avait paru digne d'aucun soin, ni aux jésuites, ni à leurs successeurs. Les ennemis de la société diront que les jésuites n'en voulaient qu'au cœur de Henri IV vivant. Je suppose que quelque fureteur anglais eût passé à la Flèche, qu'il eût découvert ce dépôt en cet état

d'abandon ; que, profitant de la négligence, il eût mis la boîte dans sa poche, l'eût portée à Londres, et lui eût fait ériger un superbe monument dans l'abbaye de Westminster, en y faisant graver l'histoire de ce transport : je dis que ce monument eût été pour la France un plus grand sujet de mortification et de honte que toutes les défaites de la guerre de la succession d'Espagne. Heureusement c'est un Français qui a fait cette découverte. De retour à Versailles, il a conté son aventure à l'un des descendans de ce roi chéri, et ce prince lui dit : " J'ai six mille " livres dans ma cassette, prenez-les, et procurons " une demeure convenable au cœur d'un si grand " roi." Il faut convenir que c'est un cruel contraste que le cœur de Henri IV traînant à terre, et presque foulé aux pieds dans un siècle et chez une nation qui se pique de ne jamais entendre prononcer ce nom sans émotion.

Un Anglais étant venu voir Voltaire à Ferney, il lui demanda d'où il venait. Le voyageur lui dit qu'il avait passé quelques temps avec M. de Haller. Aussitôt le patriarche s'écrie : " C'est un grand " homme, que M. de Haller, grand poëte, grand " naturaliste, grand philosophe, homme presque " universel." Ce que vous dites là, Monsieur, lui répond le voyageur, est d'autant plus beau, que M. de Haller ne vous rend pas la même justice. *Hélas !* réplique M. de Voltaire, *nous nous trompons peut-être tous les deux.*

L'hôtel de mademoiselle Guimard est presque achevé; si l'Amour en fit les frais, la Volupté même en dessina le plan, et cette divinité n'eut jamais en Grèce un temple plus digne de son culte. Le salon est tout en peintures; mademoiselle Guimard y est représentée en Terpsichore, avec tous les attributs qui peuvent la caractériser de la manière du monde la plus séduisante. Ces tableaux n'étaient pas encore finis lorsque, je ne sais à quel propos, elle s'est brouillée avec son peintre, M Fragonard; mais la querelle a été si vive qu'il a été renvoyé, et qu'on a fait marché avec un autre artiste. Depuis, curieux de savoir ce que devenait l'ouvrage entre les mains de son successeur, M. Fragonard a trouvé le moyen de s'introduire dans la maison. Il pénètre jusques dans le salon sans y rencontrer personne. Apercevant dans un coin une palette et des couleurs, il imagine sur-le-champ le moyen de se venger. En quatre coups de pinceau il efface le sourire des lèvres de Terpsichore, et leur donne l'expression de la colère et de la fureur, sans rien ôter d'ailleurs au portrait de sa ressemblance. Le sacrilége consommé, il se sauve au plus vite, et le malheur veut que mademoiselle Guimard arrive elle-même quelques momens après avec plusieurs de ses amis qui venaient juger les talens du nouveau peintre. Quelle n'est pas son indignation en se voyant défigurée à ce point! Mais plus sa colère éclate, plus la charge devient ressem-

blante. Que de jolies découpures pour M. Huber ! Les épigrammes d'un peintre valent bien quelquefois celles d'un poëte.

Avril 1773.

Mémoires pour moi, par moi, Louis de Brancas, Comte de Lauraguais. A Londres. Ce mémoire, peu intéressant par son objet, l'est beaucoup par la manière plaisante et bizarre dont il est écrit. Un nommé Drogard, que M. de Lauraguais avait ramassé dans les rues de Londres pour en faire son secrétaire, lui a enlevé, par reconnaissance, la demoiselle le Fevre, c'est-à-dire qu'il a épousé en légitime nœud une femme avec laquelle son maître vivait depuis quatre ans dans la plus tendre intimité. Quoique ce mariage ait été fait sans son aveu, le comte ne s'en est point fâché; il a même continué de vivre avec madame Drogard comme avant le sacrement ; mais la voyant enfin fort malheureuse du fait de son mari qui l'avait indignement abusée, pour la soustraire à ses persécutions, il l'a fait passer en France. C'est pour cette bonne œuvre que le sieur Drogard intente un procès au comte ; il lui redemande sa femme et ses effets, ou deux mille louis, dont le comte de Lauraguais avait fait anciennement un billet à ladite dame. Cette affaire est accompagnée de beaucoup de circonstances qu'il serait fort inutile de rappeler ici ; mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que le mémoire justificatif de M. de Lauraguais est précédé d'une longue épître

dédicatoire à son père, Louis de Brancas, duc et pair de France. Comme l'ouvrage est fort rare, nous en avons fait un extrait qui suffira pour donner une idée du ton qui y domine. On n'extravagua jamais avec plus d'esprit.

" Mon père, comme un mariage et un procès " criminel sont deux événemens dans une famille, " vous me faites part du mariage de ma fille, et " moi, je vous envoie mon billet patibulaire: au " fait, tout est billet dans ce bas monde. Ne vous " a-t-on pas demandé des billets de confession? " N'avez-vous pas acheté des billets de comédie? " N'avez-vous jamais été payé en billets de Cana- " da. N'avez-vous jamais fait des billets? N'au- " riez-vous jamais reçu de billets doux? Tout " est billet, enfin, et de tout temps ils sont inscrits " dans celui que chacun tire en naissant dans la " grande urne du destin, où le hasard les mêle " sans cesse.

—" Il résulte du concours de mille choses " que l'Angleterre, le pays de l'Europe où les prin- " cipes de la liberté et ceux de la propriété s'entre- " lacent davantage et le plus étroitement, est peut- " être celui dans lequel il est le plus difficile d'ac- " quérir des propriétés d'une manière incontestable, " et dans lequel il est par conséquent le plus fa- " cile de l'attaquer.

—" Cela paraît incroyable ; mais il n'en est " pas précisément ainsi. Un peuple est un être " collectif; il est libre par des principes généraux,

" et les particuliers peuvent être tourmentés par les
" formes que le temps et la chicane ont couvertes de
" leur rouille. Au contraire, parmi des hommes
" épars, puisqu'ils ne composent pas un corps na-
" tional, il faut bien que les principes de leur so-
" ciété soient relatifs à chaque individu, ou qu'il
" n'y ait point de principes. Votre esprit conçoit
" tous les rejetons de ces idées ; c'est une semence
" qui pourrait produire un grand arbre ; mais vous
" savez que je mange mon bien en herbe."

—" Les historiens aiment à prendre pour la
" renommée la Muse de l'histoire ; ils ne lui de-
" mandent que sa trompette, et laissent aux béné-
" dictins son rouleau.

—" Londres est un gouffre immense, creusé
" d'abord par les Danois, les Normans, et sans
" cesse par les Français, dans lequel s'engloutissent
" perpétuellement l'or et les sottises de l'univers.
" Un Italien, un Français ont-ils mérité la corde
" dans leur pays, il accourent dans celui-ci. L'un
" ne manque pas de dire, en débarquant, qu'il
" échappe à l'inquisition, l'autre à la Bastille. Il suffit
" que cela soit possible pour que cela paraisse une
" épouvantable vérité. Ont-ils l'art, qui leur est
" ordinaire, d'exciter le mélange un peu barbare
" de la pitié et de la dérision, on leur donne un pot
" de bière dans le premier cabaret. Ils remarquent
" poliment qu'on boit en Angleterre à la liberté,
" tandis qu'ailleurs on la souhaite seulement.

" Il est trois espèces dans la classe générale

" des aventuriers. L'une ne paraît qu'un moment :
" ce sont des fats philosophiques qui ne croient en
" Dieu que parce qu'ils sont forcés de convenir que
" leur petite personne est divine, ou tout au moins
" un ouvrage divin. Ont-ils été se promener dans les
" rues de Londres ; sont-ils entrés dans la bou-
" tique de Dollon pour lui demander s'il a des té-
" lescopes aussi bons que ceux de Passeman ; ont-
" ils enfin poussé l'excès de leur curiosité jusqu'à
" Cambridge, Oxford ou Bath ? ils vont bien vite
" à Paris, pondre sous les ailes de leurs savantes
" amies, le dépôt de leurs connaissances. Il s'em-
" pressent de jouir dans le sein de la société, de la
" considération d'avoir approfondi l'Angleterre.

" L'autre espèce de nos compatriotes est en-
" core plus éphémère. Ce sont de petits imperti-
" nens qui viennent se proposer tout uniment
" comme les législateurs du goût, et de faire avec
" bonté l'essai de leurs charmes français sur les
" dames d'Angleterre. A leur retour, ils racontent
" à leurs chirurgiens les aventures qui leur sont ar-
" rivées.

" Tous les autres sont intrigans par état, par
" goût ou par besoin. C'est un gredin qui s'avise
" de dire du bien de moi dans un libelle où il dé-
" chire ce que j'aime et que je respecte, qui croit
" passer pour un bel esprit de bonne compagnie,
" parce que quelques salopes l'appellent le cheva-
" lier de la Morande au lieu de Morande (auteur
" du *Gazetier Cuirassier* et de plusieurs autres

" atrocités), et qu'il imprime un fatras scandaleux " qui a l'air d'être écrit par un fiacre sur les mé- " moires de la cuisinière de maître Gourdan.

" Mais quel avantage ont vos lumières, Mes- " seigneurs, sur l'ignorance de vos pères, si la seule " différence par rapport à l'homme, est d'être es- " clave des préjugés dans les temps barbares, et " captif de l'usage dans les siècles polis ?

" Enfin, en me transmettant l'étincelle de la " vie, tout mon être dut être sensible. Qu'y faire ? " Je me soumets aux faiblesses humaines ; et puis- " que l'apôtre dit qu'il n'est point d'élus qui ne pé- " chent sept fois par jour, je prends patience et me " résigne a ce régime de bienheureux. Puisse-t-il " être encore long-temps le vôtre et le mien !"

Voici de quels traits il nous peint son ménage avec la demoiselle Laurence Lefevre dans son *Affidavit*.

" Elle faisait ma soupe et la mangeait avec " moi ; elle faisait mon lit et le défaisait avec moi. " Ayant de la beauté sans attraits, de la complai- " sance sans douceur, de l'humeur sans caprice, et " le charme à mes yeux d'être ridicule sans être " gauche, et bête sans être stupide, elle était un " ferment beaucoup plus sain pour mon esprit que " celui du thé ne l'est pour mon estomac.

C'est une chose assez singulière que le fond seul des fables d'Esope ait suffi à la réputation de plusieurs poëtes, comme Phèdre, La Fontaine, Ha-

gedorn, etc. et que la plupart de ceux qui ont voulu créer eux-mêmes des sujets nouveaux aient échoué comme la Motte, et tant d'autres dont la chûte a été moins illustre. Que de belles imitations ne devons-nous pas à Homère, à Esope, à la Bible ! Vous retrouvez presque partout le genre de ces premières inventions. La Fontaine a dit :

La feinte est un pays plein de terres désertes
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.

Je ne sais si cela est bien vrai. Quoiqu'au premier coup-d'œil le champ de la fiction paraisse infiniment plus vaste que celui de la vérité, je ne pense pas que depuis Homère on ait imaginé autant de fables nouvelles qu'on a découvert de vérités depuis deux ou trois siècles.

Juin 1773.

M. Guibert a lu sa pièce, intitulée le *Conétable de Bourbon*, au Palais-Royal, au Palais-Bourbon, et dans toutes les grandes maisons de France. Partout il s'est vu comblé d'éloges. Une jeune duchesse de dix-huit ans, ne sachant comment exprimer l'estime qu'elle avait conçue pour lui, dit avec naïveté : *Mon Dieu, que l'on serait heureuse d'être la mère d'un tel homme !*

Juillet 1773.

La mort nous a enlevé presque subitement M. Claude Humbert Pierron de Chamousset, ci-devant conseiller du roi, maître ordinaire en sa chambre des comptes, citoyen vertueux et célèbre par son

amour pour le bien public. Personne n'en a parlé ni ne pense à le regretter. O Athéniens ! un citoyen zélé et vertueux est cependant bien aussi rare qu'un acteur célèbre. Nous devons à M. Chamousset nombre d'établissemens utiles. C'est lui qui a fondé la petite poste à Paris ; c'est lui qui a donné le premier l'idée des moyens à employer pour secourir les noyés, et nombre d'autres projets dont on a parlé dans ces feuilles à mesure qu'ils ont paru. M. de Chamousset avait poussé l'amour de l'utilité publique jusqu'au fanatisme. Cette vertu lui a été plus nuisible qu'avantageuse. Il avait plus d'une fois dérangé ses affaires pour la réussite de ses projets. La malice et la jalousie n'ont jamais cessé d'y mettre des entraves ; il n'a retiré de tous ses travaux que la réputation d'un fou et d'un homme ridicule, et le plus parfait oubli depuis qu'il n'est plus. Si l'on en croit le bruit public, il est mort en faisant l'essai de médicamens qu'il préparait pour les pauvres. Cette seule opinion mériterait des regrets éternels. Ceux qui le voyaient de près assurent que le chagrin a contribué à avancer ses jours, et qu'une médecine prise mal à propos lui a causé une inflammation dont il est mort en trois jours de temps.

Son génie était fécond en projets utiles, mais son esprit manquait de netteté dans les détails ; peut-être même n'avait-il pas dans le caractère la fermeté et le sang-froid nécessaires pour l'exécution de toute entreprise : mais attendrons-nous que nous

trouvions des hommes parfaits pour rendre hommage à la vertu? Avons-nous le droit d'être si difficiles? La mémoire de celui-ci doit se conserver dans toute âme honnête et sensible au bonheur de l'humanité.

M. de Chamousset me rappelle un homme qui vint cet hiver me faire lire un projet d'établissement d'une école gratuite, dont il était l'inventeur et dont il sollicitait la surintendance en même temps que le privilége. Il s'agissait de former deux cents jeunes gens de familles pauvres, pour le commerce, les arts mécaniques et l'économie politique. On peut juger par cet exposé, de l'extravagance de cette prétention. Cet établissement ne devait durer que dix ans ; il prenait ses écoliers à l'âge de douze ans, etc.; il ne demandait qu'un sou sur chaque billet de lotterie publique et particulière qui se distribuent dans Paris. Cela peut s'évaluer. J'entrai en détail sur ses calculs de recette et de dépense, et je lui prouvai qu'il ne pouvait pas se tirer d'affaire. Pardonnez-moi, me répondit-il avec une franchise dont je ne suis pas encore revenu ; la première année je n'y gagnerai pas, mais ensuite la sobriété sera la première vertu que j'inspirerai à mes élèves, j'aurai la clé de la caisse, je ne rendrai compte à personne, et au bout de dix ans je m'en vais. Son projet ne fut pas reçu. Il y a quelque différence de cet homme à M. de Chamousset. Nous pouvons conclure que les faiseurs de projets ne nous manqueront pas, mais que les âmes pures et désintéressées ne sont pas aussi faciles à trouver.

L'empereur de la Chine a envoyé au roi seize dessins faits par les missionnaires de la Compagnie de Jésus, et l'a prié de les faire exécuter par nos plus habiles graveurs. Il en a coûté plus de cent mille écus. Ces dessins représentent les principales cérémonies de la cour de Pékin et différentes victoires de l'empereur. Ce qu'il y a de plus singulier dans ces batailles, c'est qu'on n'y tue aucun Chinois, qu'on n'en blesse pas même un seul. Rien n'a été recommandé plus expressément aux dessinateurs que cette merveilleuse circonstance. N'est-ce pas exactement la fable du Lion,

Si mes confrères savaient peindre.

M. de Zimmermann n'oubliera pas, j'espère, ce trait là dans la première édition de son livre sur l'Orgueil national.

Octobre 1773.

M. Laurent Agliviel de la Beaumelle, gentilhomme gascon, s'il faut l'en croire, élevé d'abord chez les jésuites, ensuite prédicant huguenot à Genève, professeur en belles-lettres à Copenhague, pensionnaire pendant deux ou trois ans de la Bastille, enfin, seigneur d'une petite terre près de Toulouse, et homme de lettres attaché à la bibliothèque du roi, mais beaucoup moins connu par ses titres que par ses *Mémoires de madame de Maintenon*, et par sa fameuse et longue querelle avec M. de Voltaire, vient de mourir à Paris, âgé environ de qua-

rante-deux ans. Ce fut sans contredit, de tous les Titans qui ont osé faire la guerre au dieu de Ferney, le plus violent, le plus opiniâtre, le plus audacieux; mais ce fut aussi celui que ses foudres ont poursuivi toujours avec le plus de haine et de courroux. On peut dire qu'il a été le martyr de cet illustre inimitié, et qu'il n'est mort que du poison qu'il préparait depuis long-temps pour sa vengeance. Ce poison, comme vous allez le voir, n'était pas d'une composition aisée. C'était d'abord un commentaire critique sur toutes les œuvres de son adversaire, c'était une histoire complète de toutes les iniquités littéraires et civiles de M. de Voltaire; c'était enfin une nouvelle Henriade faite pour effacer entièrement celle qui, depuis cinquante ans, fait notre gloire et nos délices. Tous ces projets sont annoncés dans une espèce de manifeste en forme de lettre qu'il fit insérer, en 1771, dans les feuilles de Fréron. Quoique dès-lors, son prétendu poëme fût achevé, il y dit modestement que pour exécuter le plan d'une nouvelle Henriade, *il faudrait avoir plus de talent et surtout plus de santé.* En effet, le travail excessif auquel il s'était livré dans sa retraite avait tellement miné sa constitution, que, depuis plusieurs années, le malheureux ne dormait plus qu'à force de calmans et de pavot. Le mauvais génie qui l'a brouillé avec M. de Voltaire a été la cause de la plupart des ses infortunes, et cette grande querelle ne fut occasionnée que par une phrase indiscrète qu'il avait laissé

échapper dans son livre intitulé : *Mes pensées.* En voulant célébrer la magnificence avec laquelle le roi de Prusse daigne protéger les lettres, il remarque *qu'il y a eu de plus grands poëtes que M. de Voltaire, mais qu'il n'y en eut jamais de mieux récompensé.* C'est ce mot qui déplut au Virgile français, et qui l'engagea à faire chasser la Beaumelle de Berlin, où il s'était flatté de trouver un établissement avantageux. Pour se consoler, le jeune penseur enleva, je ne sais où, une nymphe d'Opéra avec laquelle il vécut quelque temps à Francfort où, réduit à la dernière misère, il ne trouva point d'autre ressource que celle d'écrire ces notes outrageantes sur le siècle de Louis XIV, que le fiel et le besoin purent seuls inspirer. Ce libelle fut bientôt suivi des dix-huit lettres à M. de Voltaire, où l'on ne peut s'empêcher d'admirer, à travers beaucoup d'impertinences, une chaleur de style singulière, et quelques plaisanteries très-piquantes. Il est fort probable cependant que tous ces écrits critiques ne passeront pas à la postérité.

Janvier 1774.

Malgré toutes les déclamations du monde il faut convenir au moins de ces deux vérités :

La première, que le sentiment de notre existence, la jouissance de notre être, est notre premier bonheur, puisque toutes les affections agréables dont nous sommes susceptibles, n'ont point d'autre principe ni d'autre mesure.

La seconde, qui n'est qu'une suite de la première, c'est que ce sentiment ne nous quitte presque jamais ; qu'il s'attache à nous, même dans nos souffrances, et qu'il équivaut presque seul à tous les maux dont cette vie est mêlée. Rien de plus philosophique que le mot du valet de Sidney :

Aujourd'hui l'on est mal, ou sera mieux demain :
En quelque état qu'on soit il n'est rien tel que d'être.

Lorsque ce sentiment s'affaiblit, lorsqu'il commence à s'éteindre, est-ce encore la peine de calculer s'il est heureux de vivre ou non ? Ce calcul n'a peut-être jamais été fait avec plus de sens et de bonhomie que par un habitant des petites maisons de Zurich ; il est vrai qu'il était plutôt imbécille que fou. On lui laissait toute sa liberté, et jamais il n'en avait abusé. Tous ses plaisirs se bornaient à l'emploi de sonner les cloches de la paroisse ; mais lorsqu'il fut devenu vieux, soit qu'il fût réellement moins propre à remplir cette fonction auguste, soit que la jalousie et les brigues qui règnent dans les républiques pénètrent jusques dans leurs hôpitaux, le malheureux fut dépossédé de sa charge. Ce coup le plongea dans le dernier désespoir ; mais sans le témoigner par ses plaintes, il alla trouver le maître des hautes œuvres, et lui dit avec cette tranquillité sublime qu'inspire une résolution bien déterminée : " Je viens, mon cher Monsieur, " vous demander un service. Je sonnais les clo- " ches, je n'étais bon qu'à cela dans ce monde, on

" ne le veut plus. Faites-moi le plaisir de me cou-
" per la tête; si je le pouvais, je vous en épargne-
" rais la peine," et en même temps il se mit en état de recevoir le service obligeant qu'il demandait avec tant d'instance.

Le magistrat à qui cette scène fut rapportée, en fut touché et voulut récompenser, jusques dans le dernier de ses citoyens, la passion d'être utile. On le rétablit dans les honneurs de son emploi, on lui donna seulement quelques aides pour le soulager, et il mourut en sonnant les cloches.

Février 1774.

M. de Beaumarchais, qui était l'horreur de tout Paris il y a un an, et que chacun, sur la parole de son voisin, croyait capable des plus grands crimes; M. de Beaumarchais, dont tout le monde raffole aujourd'hui, dont chacun prend la défense d'après ses écrits, avait fait une comédie en prose et en quatre actes intitulé *le Barbier de Séville*. Elle allait être jouée les jours gras de l'année dernière au Théâtre-Français, lorsque son aventure avec M. le duc de Chaulnes l'obligea de la retirer. Depuis un an il occupe le public, et nommément depuis quatre mois. La publication de ses Mémoires a fait en sa faveur une révolution si subite et si complète, que les comédiens ont voulu en profiter pour donner *le Barbier de Séville*, bien assurés du succès dans la disposition où étaient les esprits.

O le joli enfant que le peuple français ! Comme il se dépite quand on l'agace ! comme il se radoucit, et comme il est bon quand on le fait rire. . . .

Pour revenir à M. de Beaumarchais et à son Barbier, on n'a pas plutôt su qu'il allait être joué, que les uns ont dit que sa pièce était l'histoire de son procès ; que le principal personnage se nommait *Guzman* ; il était clair que c'était le nom de son juge. D'autres disaient : C'est un homme qui fait des affaires pour de l'argent. O cela sera divin ! Comme ces propos, tout faux qu'ils étaient, ne laissaient pas de s'accréditer, la police nomma un censeur extraordinaire, attendu que le censeur ordinaire est le sieur Marin, qui avait bien approuvé la pièce il y a un an, mais qui, se trouvant partie de M. de Beaumarchais, ne pouvait plus juger son ouvrage. La pièce a donc été censurée avec la plus grande rigueur, et l'on n'y a pas trouvé un mot applicable à sa situation présente. Elle devait être représentée le samedi, douzième ; elle fut annoncée et affichée ; toutes les loges étaient louées jusqu'à la cinquième représentation ; et le vendredi, onzième, on annonça que par des ordres supérieurs il venait d'être défendu de la donner. Le public, aussi respectueux pour ses supérieurs que zélé pour ses égaux, gémit tout bas de cette rigueur, et son amour pour l'auteur en augmenta. Pour moi, qui ne connais pas M. de Beaumarchais, qui n'ai ni haine, ni enthousiasme pour lui, je préfère de ne le croire coupable sur aucun point, parce que cela met l'âme

à l'aise, et parce que la troupe de furies attachées à ses pas n'a pu rien prouver ni même articuler contre lui ; et je dis qu'il est dommage qu'on nous ait privé de la représentation de sa pièce. Je l'ai lue, elle m'a paru digne des éloges qu'on lui préparait d'avance.

Cette pièce est non-seulement pleine de gaieté et de verve, mais le rôle de la petite fille est d'une candeur et d'un intérêt charmant. Il y a des nuances de délicatesse et d'honnêteté dans le rôle du comte et dans celui de Rosine, qui sont vraiment précieuses, et que notre parterre est bien loin de pouvoir sentir et apprécier. Je ne doute nullement que le *Barbier de Séville* n'eût eu le plus grand succès ; mais M. de Beaumarchais en aurait été redevable à l'intérêt qu'il a su inspirer au public, bien plus qu'au mérite de sa pièce, qui n'aurait été senti peut-être qu'à la cinq ou sixième représentation.

M. de Beaumarchais a déposé sa pièce au greffe, afin que tout le monde put aller la lire. Il faut, dit-il, qu'elle soit jouée ou jugée.

Les premiers jours de ce mois nous avons fait une perte qui doit être vivement sentie par tous ceux qui s'intéressent à la conservation des hommes occupés du bien de l'humanité. *M. Charles-Marie de la Condamine, chevalier des ordres royaux militaires hospitaliers de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, l'un des quarante de l'Académie Française, de l'Académie des*

Sciences, de la Société Royale de Londres, des Académies de Berlin, de Pétersbourg, Bologne, Cortonne, Nancy, est mort ici, âgé de soixante-quatorze ans. Il a fini comme il a vécu, en se sacrifiant au bien public, et en satisfaisant sa curiosité naturelle. Ce sentiment, qui avait toujours un but d'utilité, était si fort en lui, et était poussé à un tel excès, qu'il en était devenu insupportable à tous ceux qui perdaient de vue ses motifs, c'est presque dire à tout le monde. Au milieu du tumulte d'une grande ville, dans le flux et reflux d'une multitude d'affaires et de distractions, quel est l'homme assez juste envers son semblable pour trouver son âme toujours ouverte à l'admiration, à l'indulgence, et toujours rigoureusement fermée aux contrariétés importunes que faisait éprouver une curiosité constante, telle qu'avait été celle de M. de la Condamine pendant soixante et tant d'années, sans interruption ? Cependant, ce respectable citoyen joignait aux vertus les plus estimables une bonhomie de caractère, une originalité et une grâce dans l'esprit qui rendaient sa société aussi agréable qu'utile.

Tout le monde sait quel changement apporta dans sa situation morale et physique, le voyage du Pérou, qu'il fit par ordre du gouvernement ; la seule idée d'être utile aux savans qu'on y envoyait, et de contribuer à la perfection des sciences dont ce voyage était l'objet, le détermina à le risquer. En effet, le but en aurait été manqué sans lui. Il avança au-delà de cent mille livres sans y être

autorisé ; il n'épargna ni ses peines, ni sa santé ni sa bourse. Tout ce qu'il lui revint de tant de zèle fut cent mille livres de moins, la perte de ses oreilles et de ses jambes, des querelles avec les savans qui n'auraient rien fait sans lui, et beaucoup de mauvaises plaisanteries de ses confrères les académiciens. Il en fut dédommagé par l'admiration et l'estime des étrangers, et d'un assez grand nombre d'amis qui lui sont toujours restés fidèlement attachés. Il fut pourtant peu-à-peu remboursé de ses avances. Il obtint une pension de quatre mille francs sous le ministère de M. le duc de Choiseul ; mais comme M. de la Condamine ne mettait de la suite et de l'activité que dans ce qui ne concernait pas son intérêt, sa pension fut supprimée au changement du ministère, parce qu'elle n'était ni motivée, ni sur l'Etat. M. le duc d'Aiguillon, mieux instruit, la lui avait rendue il y a un an.

Depuis à-peu-près ce terme, M. de la Condamine, devenu tout-à-fait impotent, ne sortait plus de son lit. Il en était devenu plus serein et plus gai. Il passait son temps à faire des couplets, des contes en vers et des historiettes. Quatre jours avant sa mort, ayant entendu parler d'un fameux joueur de gobelets nommé Jonas, depuis peu arrivé d'Angleterre, il fit ce quatrain :

Quand Jonas se précipita
Pour calmer la mer irritée,
La baleine l'escamota :
Celui-ci l'eût escamotée.

Il vit, dans les journaux, qu'un jeune chirurgien avait fait la découverte d'un secret immanquable pour guérir radicalement et sans retour les hernies, par le moyen d'une opération ; il l'envoya chercher ; il sut d'ailleurs qu'il avait opéré avec succès deux hommes à l'Hôtel-Dieu. Il se prit d'enthousiasme pour l'opération et pour l'opérateur ; et comme, au milieu d'un grand nombre d'infirmités de tous genres, il était aussi dans le cas dont il s'agit, il proposa au chirurgien de l'opérer. Celui-ci représenta que son grand âge rendait cette expérience fort scabreuse. " C'est précisément " pour cela, lui répondit M. de la Condamine ; " si vous réussissez, cette expérience assure votre " réputation et confirme une découverte précieuse " à l'humanité. S'il m'en arrive malheur, mon " âge et mes infirmités en seront la cause, et je ne " risque que deux ou trois ans au plus. Je veux " être opéré."

Il fit tous ses préparatifs à l'insu de sa femme et de ses gens. Sa curiosité l'emporta sur les douleurs inévitables dans une pareille opération ; et tandis qu'on le taillardait, il disputait anatomie avec son chirurgien. " Pourquoi allez-vous par " là, s'écriait-il ? C'est trop haut . . . C'est trop bas " . . . . Enfoncez donc votre bistouri." " Mais, " monsieur, cela n'est pas nécessaire, lui répon- " dait-il."—" Je le sais bien, continuait le pa- " tient ; mais on vous a fait des difficultés sur " cela à l'Académie, vous avez soutenu que vous

" pouviez faire la plaie plus profonde sans incon-
" venient, un seul a été de votre avis ; faites l'ex-
" périence sur moi." Le chirurgien fut obligé de se fâcher, et de l'assurer qu'il le laisserait à moitié opéré s'il ne voulait pas se taire et se tenir tranquille.—" Mais comment, répondait-il, voulez-
" vous que je rende compte de votre opération, si
" je ne sais pas ce que vous faites ?" Enfin elle eut tout le succès qu'on en pouvait attendre ; mais son impatience à faire fermer la plaie, non avant le temps prescrit, mais avant celui que quelques circonstances particulières exigeaient, l'a fait périr en deux fois vingt-quatre heures. Il y a lieu de penser cependant que ses idées n'étaient pas très-nettes dans ses derniers moments. Il envoya prier madame Geoffrin, qu'il ne voyait point, et qu'il ne connaissait même que de réputation de lui envoyer un confesseur qui ne crût pas à la présence réelle. Madame Geoffrin le renvoya aux Capucins.—Cette réponse le fit rire comme un fou. Il est difficile de pousser plus loin le caractère ; il est difficile aussi d'être plus généralement regretté qu'il ne l'est.

M. le comte de Lauraguais est de retour de ses voyages et de ses exils depuis trois ou quatre mois, et sa vie, depuis ce temps, a été si uniforme, qu'il n'était point question de lui. Ces jours derniers il a envoyé la question suivante à la Faculté de Médecine.

" Messieurs de la Faculté sont priés de donner en " bonne forme leur avis sur toutes les suites pos- " sibles de l'ennui sur le corps humain, et jusqu'à " quel point la santé peut en être altérée."

La Faculté a répondu que l'ennui pouvait rendre les digestions difficiles, empêcher la libre circulation, donner des vapeurs, etc., et qu'à la longue même il pouvait produire le marasme et la mort.

Bien muni de cette pièce authentique. M. le comte de Lauraguais s'en est allé chez un commissaire qu'il a contraint à recevoir sa plainte, comme quoi il se porte dénonciateur envers M. le prince d'Hénin, comme homicide de Sophie Arnoud, depuis cinq mois et plus qu'il n'a bougé de chez elle.

Voilà une folie bien neuve et bien originale, et qui au moins ne nuit personne.

On vient de remettre avec le plus grand succès, au théâtre de la Comédie Française, *Venceslas, tragédie de Rotrou.* Cet auteur, quoique plus âgé que Corneille n'entra que plusieurs années après lui dans la carrière dramatique, et Corneille crut s'honorer lui-même en osant l'appeler son père. *Venceslas* ne parut que dix ou douze ans après le Cid ; et le public, déjà accoutumé aux chefs-d'œuvre du Sophocle français, ne le trouva point indigne de ses modèles. La scène où Cassandre vient implorer la justice du roi a beaucoup de rapport avec celle de Chimène, et n'en est pas moins belle. Il est des

imitations qui annoncent sûrement plus de génie que les compositions les plus originales.

La conduite de Venceslas n'est point sans défauts. L'intrigue de l'infante et du duc semble presque un hors d'œuvre ; et si elle était mieux développée, elle partagerait trop l'intérêt de l'action principale. Le rôle d'Alexandre n'est ni assez fort ni assez intéressant ; mais il y a tant de caractère et de passion dans celui de Ladislas, tant de noblesse et de grandeur dans celui de son père, tant de courage et de générosité dans celui du duc, qu'il est impossible de voir cette pièce sans éprouver tour-à-tour l'intérêt le plus vif et l'admiration la plus profonde.

On ne trouve dans les vers de Rotrou ni la pompe ni l'énergie qu'on admire dans Pompée et dans Cinna ; ils manquent même le plus souvent d'harmonie et de correction : cependant on en applaudit un grand nombre avec transport, parce qu'on y voit éclater la beauté de la pensée, la force du sentiment, malgré la simplicité grossière de l'expression. Les plus beaux vers de Racine ne font pas plus d'effet, par exemple, que ceux-ci :

Je suis roi pour punir, non pas pour me venger.,.
J'aime mieux conserver mon fils qu'un diadême...
La justice est aux rois la reine des vertus ;
Et me vouloir injuste est ne me vouloir plus.

M. Le Kain a paru plus étonnant que jamais dans le rôle de Ladislas, et il est vrai que le talent de ce sublime acteur semble acquérir tous les jours un degré de perfection de plus. Mademoiselle Rau-

cour, qui a rempli le rôle de Cassandre avec assez de négligence, est tombée infiniment dans l'opinion publique ; sans compter que depuis son début elle n'a fait presque aucun progrès. Il y a lieu de présumer que le public veut se venger aujourd'hui de l'engoûment excessif qu'elle lui avait inspiré d'abord, et puis la punir de s'être attachée sans son aveu à M. le Marquis de Bièvre, qui jusqu'à présent ne s'est fait connaître dans le monde que par une facilité merveilleuse à faire des calembours.

Une remarque plus importante que nous ne devons pas oublier, et qui a été saisie de tout le monde, mais surtout de messieurs les auteurs, c'est que les rôles les plus passionnés qu'il y ait au théâtre, tels que Vendôme et beaucoup d'autres moins connus, semblent tous avoir été calqués sur celui de Ladislas. Le désintéressement généreux de Couci, ressemble aussi infiniment à celui du duc. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il vaudrait infiniment mieux profiter de ce qu'il y a de bon dans notre ancien théâtre, que d'imaginer des nouveautés qui n'ont d'autre mérite que celui d'être étranges et bizarres.

Il y a quelques années que M. Marmontel remit à neuf le Venceslas de Rotrou : Le Kain mécontent des changemens qu'il avait faits à son rôle, supplia M. Colardeau de l'arranger à son gré en s'assujetissant pourtant à la nouvelle marche du dialogue. On en garda le plus profond secret. Dans toutes les répétitions il lut le rôle tel que le lui avait donné Marmontel ; mais à la pre-

mière représentation il joua hardiment celui de Colardeau, et fit le plus grand effet. L'étonnement, l'impatience et l'indignation de M. Marmontel ne sont pas difficiles à imaginer ; cependant il fallut bien les réprimer, lorsqu'après la pièce, allant aux foyers pour en appeler de cette perfidie, il fut accablé d'éloges et d'applaudissemens, dont les trois quarts et demi portaient sur les beaux vers dont le rôle de Ladislas était plein. Il faut convenir que pour un acteur tragique le tour est assez gai.

Un homme qui aurait le loisir d'aller d'un quartier de Paris à l'autre, à la recherche des aventures et des événemens extraordinaires, et d'en tenir journal, ne passerait guère de semaines sans avoir quelques folies éclatantes et originales à noter. Mais sans scruter l'intérieur des maisons, et sans nous jeter dans ce dédale des histoires scandaleuses dont les suites ont causé ici plusieurs événemens funestes, arrêtons-nous à des anecdotes plus gaies, plus aimables, qui ne font de mal à personne, et qui méritent peut-être toute l'attention des gens de goût.

M. Le Tessier, receveur-général des fermes de Lyon, homme d'esprit, ayant la passion du théâtre, et étant comédien de la tête aux pieds, a imaginé de former sa voix, naturellement flexible, à lire tous les rôles d'une pièce, en leur donnant à chacun le ton de leur âge et de leur caractère. Cette mutation subite, sans charge et sans saccade, est d'un effet surprenant, et produit une illusion complète. Aucun

des personnages n'est négligé, tous font leur effet. Son visage, qui passe subitement à l'expression qu'il faut rendre, est toujours juste. Il joint, à la perfection de la lecture tous les petits accessoires du costume de la pièce qu'il lit. Deux séances ont suffi pour établir sa réputation, et bientôt il n'a plus été question que de lui. Il a été retenu, dès huit jours après son arrivée, pour tout le temps de son séjour. Nos princes ont voulu l'entendre, chacun a voulu l'avoir à souper, c'est un délire complet ; mais il faut avouer que rien n'est plus extraordinaire ni plus agréable. Les pièces en prose sont principalement celles où M. le Tessier excelle ; et celle de toutes qui a eu le succès le plus général, est un drame de M. Mercier, intitulé : *l'Honnête Indigent*. Il s'est permis d'y faire quelques changemens qui ne rendent pas l'ouvrage meilleur, mais au moins qui abrègent l'action, et qui font marcher la pièce avec un peu moins de lenteur. La plupart de ses auditeurs sont séduits par son débit ; ils croient d'assez bonne foi la pièce charmante, pour que je sois convaincu que deux ou trois talens comme celui de M. Le Tessier perdraient, en moins d'un an, le goût à Paris. Je le pense très-sérieusement. Ceux même à qui l'on n'en fait pas accroire sur le mérite de l'ouvrage qu'on lui entend lire, ont un très-grand plaisir à telle scène, tel monologue qu'ils savent détestables ; et qu'est-ce que le mauvais goût, si ce n'est de se familiariser avec des productions mal conçues, mal digérées, et de les écouter avec plaisir ? Je crois que si le pédantisme peut être admissible, ce

doit être en matière de goût ; au moins doit-on y être très-scrupuleux, car la ligne qui en fixe les bornes est si délicate, et j'oserais dire si fugitive, et nous sommes si extrêmes dans nos admirations et dans nos blâmes, que le petit nombre des oracles qui dirigent les avis de la multitude, ne saurait trop souvent nous ramener aux vrais principes du beau et du bon. Je fais des vœux pour que M. Diderot et M. Sedaine nous fassent des drames qui expient les péchés qu'ils ont fait faire à M. Mercier et autres, et pour qu'ils les mettent promptement entre les mains de M. le Tessier, afin que nous puissions l'entendre sans scrupule. Il nous restera cependant toujours celui d'abréger ses jours à chaque lecture qu'il nous fera, car l'état violent où il est ensuite pendant plus d'une heure, ôte infiniment du plaisir qu'on a à l'entendre.

Avril 1774.

Les Comédiens Français nous préparent, dit-on, plusieurs nouveautés tragiques pour la rentrée des spectacles. L'une est une pièce en cinq actes et en vers, de M. de la Harpe, et se nomme *les Barmécides*. Elle a été lue dans plusieurs sociétés, elle y a eu le plus grand succès ; ce qui n'est pas toujours un présage sûr des applaudissemens du public assemblé. Ces lectures ne s'étant faites que dans l'intérieur des sociétés de M. de La Harpe, nous n'en avons entendu parler que trop superficiellement pour risquer d'en rendre compte.

L'autre nouveauté, et qui vraisemblablement passera la première, est une tragédie en quatre actes et en vers, intitulée: *Lorédan, par M. de Fontanelle, auteur de la Gazette littéraire de Deux-Ponts.*

Mais ne voilà-t-il pas le triste Arnaud de Baculard qui réclame ce *Lorédan!* Il vient de faire imprimer un drame en cinq actes et en vers, intitulé *Mérinval*, qui est en effet le même sujet, et qui a au moins le mérite d'être mieux versifié et de ne point pécher par le costume. La scène est dans les environs d'une ville de France, au lieu d'être à Venise; et pour ne point déroger à sa manière, le Baculard a seulement renforcé son ouvrage d'une teinte de noir le plus foncé possible. A la tête de cette nouvelle production, se trouve une longue préface passablement ridicule, où il fait des efforts pour nous persuader que nous avons tort de rire; que le goût de la gaieté, de la plaisanterie et du style comique, perdra la nation. Il finit par un avertissement doux du plagiat de M. de Fontanelle. Cela va faire l'objet d'une querelle littéraire, qui ne sera guère plus intéressante que *Lorédan* et *Mérinval*, mais dans laquelle le pauvre d'Arnaud pourrait bien manquer son but, puisqu'il nous apprête à rire à ses dépens. M. de Beaumarchais aurait pu dire de lui ce qu'il dit de Bertrand d'Airolles; "Que cet homme a le secret de dire toujours le contraire de ce qu'il veut."

Il faut avouer, dit M. d'Alembert, que personne

n'a mieux réussi dans le genre triste, que Baculard ; car toutes les fois qu'on a lu quelque chose de lui, on est bien fâché.

Il s'est surpassé dans *Mérinval*, car il est impossible de l'avoir lu sans être au désespoir.

C'est un abus de penser qu'être triste ou qu'être touchant soit précisément la même chose ; à force d'accumuler des atrocités et des horreurs invraisemblables, on ne produit ni chaleur ni véritable intérêt ; enfin l'art se refuse à des tableaux qui révoltent la nature et l'humanité ; et les muses, dont l'emploi est d'adoucir nos mœurs, ne doivent pas travailler à les rendre plus barbares et plus féroces.

M. Baculard se promenait, il y a quelque temps aux Tuileries, par un beau jour d'hiver, méditant sans doute quelques nouveaux projets pour grossir son recueil d'*Epreuves*, et se démenant en conséquence d'une étrange manière. *Le voyez-vous*, me dit quelqu'un qui le reconnut, *d'Arnaud vient remplir ici sa glacière*.....Il y a lieu de présumer que *Mérinval* en est sorti, et que ses provisions ne sont pas encore épuisées.

Il en est du genre triste si fort à la mode aujourd'hui, comme de ce mal dont l'Europe vient de gratifier les pauvres habitans d'Otaïti. Les nations les plus voisines se reprochent mutuellement de se l'être communiqué. Les Anglais disent qu'il leur vient de France ; nous prétendons qu'il nous vient d'eux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la contagion augmente tous les jours.

Le luxe qui énerve insensiblement toutes nos facultés, le despotisme religieux qui en ébranle les premiers ressorts, le despotisme politique qui les affaisse en détail, la philosophie moderne qui, en faisant de vains efforts pour nous éclairer, n'a presque servi jusqu'à présent qu'à détruire d'utiles préjugés et de douces illusions ; toutes ces causes, quelqu'opposées qu'elles soient en elles-mêmes semblent se réunir pour multiplier les hommes de génie à la manière de M. Baculard.

Je sais que la grande communication qui a lieu aujourd'hui entre les différens peuples de l'Europe a contribué beaucoup à augmenter nos connaissances et nos lumières ; mais je doute qu'elle ait été favorable aux progrès des arts et de la vertu. N'est-ce pas ce que nous pouvons observer tous les jours en regardant autour de nous ? Si le frottement continuel de la société raffine l'esprit et le langage, il affaiblit l'élan du génie, il rétrécit les âmes, il refroidit le cœur et l'imagination, il accoutume les yeux à voir le bien comme le mal avec indifférence, corrompt bientôt la pureté des mœurs et éteint le caractère national.

Le théâtre de Shakespear peut être excellent pour les Anglais ; mais il n'y a que celui de Corneille et de Racine qui soit bon pour nous ; et il me semble que nous n'avons pas trop à nous plaindre de la part qui nous est échue. Lorsque les Anglais ont voulu imiter la régularité de nos drames, ils ont paru faibles et froids. Lorsqu'à notre tour nous

avons voulu hasarder de les prendre pour guides, nous n'avons été qu'atroces, extravagans, sans énergie et sans originalité." Ne forçons point, dit le bon La Fontaine,

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Cela est si vrai, que dans la plupart des pièces imitées de l'anglais, nos auteurs ont encore enchéri sur les défauts de leur modèle. Or, rien ne prouve mieux combien cette imitation nous est peu naturelle, qu'une charge si ridicule.

On dirait vraiment que nous rougissons tous en Europe d'être de notre pays, et que nous travaillons de concert à effacer toutes les nuances nationales qui pourraient encore nous distinguer.

Rien n'est plus plaisant, ce me semble, que le commerce de travers et de ridicules établi depuis quelque temps entre la France et l'Angleterre. Il a commencé dès la révocation de l'Edit de Nantes; mais il n'a jamais été plus florissant qu'aujourd'hui. Il faut bien qu'il ait commencé dès lors, puisque dans une pièce assez ancienne du théâtre anglais, une petite maîtresse mécontente de sa femme-de-chambre, dit: *C'est une chose affreuse! la persécution a donc cessé en France, on ne trouve plus de Françaises pour être bien servie.* . . . Aujourd'hui nous faisons autant de cas des postillons anglais, qu'on en fait en Angleterre de nos pauvres huguenottes: nous avons pour leurs chevaux, pour leur punch et pour leurs philosophes, le même goût qu'ils ont

pour nos vins, pour nos liqueurs et pour nos filles de théâtre ; nous n'apprenons pas avec moins d'empressement leur langue, qu'ils n'en ont à apprendre la nôtre ; nous traduisons tous leurs romans, il nous rendent le même hommage avec une complaisance sans égale ; nous ne voulons que de leur acier, ils aiment infiniment notre argent : nous ne pouvons plus souffrir que les voitures, les jardins, les épées à l'anglaise ; ils n'estiment que nos ouvriers et sur-tout nos ébénistes et nos cuisiniers ; nous leur envoyons nos modes pour prendre les leurs ; nos philosophes ne vantent que le gouvernement républicain, les leurs cherchent à venger sourdement les droits de la monarchie ; nos drames larmoyans sont plus courus à Londres qu'à Paris, et Roméo et Beverley attirent ici plus de monde que les chefs-d'œuvre de Racine et de Corneille. Enfin, il semble que nous ayons pris à tâche de nous copier mutuellement pour effacer jusqu'aux moindres traces de nos anciennes haines. S'il n'en coûtait qu'un peu plus de ridicule aux deux royaumes, il serait trop heureux sans doute d'acheter à ce prix une paix éternelle.

Mai 1774.

Si notre obscurité nous laisse jouir tranquillement du bonheur de vivre inconnus à nos maîtres, elle ne nous empêche point de bénir en secret leurs vertus et de nous intéresser vivement à leurs destinées. Les craintes, les alarmes et les espérances dont la France entière vient d'être agitée, ont ab-

sorbé l'attention de tous les citoyens. Nos plaisirs, nos occupations, nos projets, nos affaires, tout s'est trouvé en quelque manière suspendu. Et vous voudrez bien nous pardonner sans doute, si l'attente d'un événement si considérable a pu retarder aussi jusqu'à présent l'envoi de nos feuilles. Puisque les petites causes ont quelquefois tant d'influence sur les plus grandes, il faut bien que les plus grandes en aient à leur tour sur les plus petites.

C'est mardi 10, à une heure après midi, que Louis XV rendit le dernier soupir. Il conserva dans tout le cours de sa maladie une présence d'esprit infinie, et montra dans les plus vives souffrances une patience et un courage vraiment héroïques. Que le peuple rarement injuste, mais souvent précipité dans ses jugemens, et plus souvent encore exagéré dans ses plaintes, lui reproche les faiblesses de ses dernières années : la postérité, plus équitable, admirera toujours en lui les premières vertus d'un grand prince, la clémence et la bonté. Elle se souviendra qu'après la campagne la plus brillante il offrit lui-même la paix à ses ennemis. Elle n'oubliera point la constance sublime avec laquelle, se voyant dans les bras de la mort en 1744, il chargea son ministre de mander au maréchal de Noailles *qu'il se souvînt que le prince de Condé gagna la bataille de Rocroi cinq jours après la mort de Louis XIII.* Elle célébrera l'humanité religieuse avec laquelle il daigna protéger la famille infortunée des Calas contre l'injustice d'un de ses premiers tribu-

naux et la superstition de toute une province. Elle osera dire sans crainte et sans adulation qu'un règne de près de soixante ans, qu'on ne saurait accuser d'aucun acte de haine ou de violence, doit être mis au nombre des règnes les plus heureux. Elle osera dire qu'un caractère naturellement bon, étant le plus sûr contre-poids d'un pouvoir sans bornes, un prince qui ne voulut jamais décidément le mal, et qui fit le bien toutes les fois que la flatterie ou l'ambition de ses courtisans lui en laissèrent voir la possibilité, mérite bien que l'histoire lui conserve le surnom qui lui fut donné par le vœu unanime de la nation, le surnom précieux de *bien-aimé*. Sans compter que la douceur de son gouvernement fut infiniment favorable au progrès de la philosophie et des lettres. Pour comprendre combien sa mémoire doit leur être chère, il suffira sans doute de rappeler que c'est à l'ombre de son règne que fleurirent les Montesquieu, les Voltaire, les Buffon, les Rousseau, les d'Alembert, les Diderot, les Crébillon. Si tous ne jouirent pas de la faveur du prince, ne fut-ce pas moins sa faute que celle des préjugés qui dominent sur les rois et sur le vulgaire, et que la puissance la plus absolue est forcée de respecter ?

Mais en pleurant la perte que la France vient de faire, pourrions-nous oublier qu'au moment même où nos alarmes furent les plus vives, nous avons été consolés et rassurés par la lettre touchante que le dauphin écrivit le matin même du jour qu'il fut proclamé roi.

" Monsieur le contrôleur-général, je vous prie " de faire distribuer deux cent mille livres aux pau- " vres des paroisses de Paris, pour prier pour le roi. " Si vous trouvez que ce soit trop cher, vu les be- " soins de l'État, vous le retiendrez sur ma pension " et sur celle de madame la dauphine.

Signé " LOUIS AUGUSTE."

Quelque peu de foi qu'on ait aux augures peut-on la refuser à celui-ci ? Tout Paris en a été transporté et attendri jusqu'aux larmes. On a trouvé dans cette lettre, dont le style rappelle si bien celui d'Henri IV, l'expression la plus sensible et la plus vive d'une piété vraiment filiale et d'une attention paternelle aux besoins du peuple. Un nouveau règne pouvait-il s'annoncer sous des auspices plus saints et plus heureux?

Il n'est pas étonnant que les *Voyages de Montaigne* aient été attendus avec tant d'empressement ; il l'est moins encore qu'ils aient fait si peu de sensation depuis qu'ils ont paru. Ces voyages ne sont qu'un itinéraire sec et froid, qui n'a guère d'autre mérite que celui de nous apprendre avec le plus grand détail comment notre philosophe s'est trouvé de toutes les eaux et de tous les remèdes qu'il a pris dans ses différentes courses en Italie et en Allemagne. Ce détail pouvait avoir quelqu'intérêt pour ses amis pendant sa vie ; mais deux siècles après sa mort, quelque respect, quelque dévotion qu'on ait pour sa mémoire, il est difficile d'y prendre beau-

coup de part. On aime à suivre Montaigne dans l'intérieur de sa maison, à s'enfermer avec lui dans sa chambre, à s'asseoir à ses côtés au coin de son feu et à écouter ainsi toutes les confidences qu'il se plaît à nous faire de ses opinions, de ses idées, de ses sentimens, de ses goûts particuliers, de ses affections et de ses pensées les plus secrètes. Loin de lui savoir mauvais gré de la confiance et de l'intimité à laquelle il veut bien admettre ses lecteurs, on sent que cette bonhomie, que cette naïveté si rare, est peut-être le charme qui nous séduit et qui nous attache le plus dans la lecture de ses *Essais*. Il n'en est pas de même de ses Voyages; elle y paraît rebutante, parce qu'elle est outrée, et bien plus encore, parce qu'elle ne porte sur rien d'intéressant. Si vous ôtez de deux volumes tout au plus une vingtaine de pages, le reste ne méritait pas mieux d'être conservé que la vieille lampe d'Epictète. Il n'en est pas des reliques d'un philosophe, comme de celles d'un saint, on les garde sans profit.

Rien ne paraît plus constaté que l'authenticité du manuscrit des *Voyages de Montaigne*; mais il ne paraît guère moins sûr que Montaigne ne les destina jamais à être publiés. Il y a tout lieu de présumer que ce ne sont que des notes qu'il écrivait lui-même en courant, ou qu'il dictait à son valet de chambre, le soir, en arrivant dans les auberges, tant pour soulager sa mémoire que pour instruire sa famille et ses amis de tout ce qui le concernait. Il donna, quelque temps après son retour, le troi-

sième livre de ses *Essais*, et une nouvelle édition des deux premiers, fort retouchée, et surtout fort augmentée. On y remarque plusieurs traits qui sont visiblement empruntés du journal. C'est sans doute le seul emploi qu'il se proposait de faire d'un manuscrit d'ailleurs si informe et si peu intéressant.

Nous en devons la découverte à M. Prunis, chanoine régulier de Chancellade en Périgord. En parcourant cette province pour faire ses recherches relatives à une histoire du Périgord qu'il a entreprise, il s'arrêta à l'ancien château de Montaigne, possédé aujourd'hui par M. le comte de Ségur de la Roquette, qui descend, à la sixième génération, d'Eléonore de Montaigne, fille unique de l'auteur des *Essais*. Ayant désiré d'en visiter les archives, on ne lui montra qu'un vieux coffre qui renfermait des papiers condamnés depuis long-temps à l'oubli. C'est là qu'il découvrit le manuscrit original des Voyages de Montaigne. Il obtint de M. de Ségur la permission de l'emporter à Paris, où après avoir été examiné par différens littérateurs, et particulièrement par M. Caperonier, garde de la Bibliothèque du Roi, il a été unanimement reconnu pour l'autographe des Voyages de Montaigne. Une partie du manuscrit (un peu plus du tiers) est de la main d'un domestique, qui servait de secrétaire à notre voyageur, et qui parle toujours de son maître à la troisième personne : mais on voit qu'il écrivait sous sa dictée, puisqu'on y retrouve toutes les tournures qui caractérisent le langage de Montaigne. Le reste du manuscrit, où l'auteur parle à la première per-

sonne, est écrit de sa propre main (on en a vérifié l'écriture); et dans cette partie, plus de la moitié de la relation est en italien. Pour ne laisser aucun doute sur l'authenticité de cet ouvrage posthume, il a été déposé à la Bibliothèque du Roi, et l'on pourra y recourir au besoin. Le manuscrit est complet, à quelques feuillets près, qui paraissent avoir été déchiré au commencement.

C'est M. Bartoli, antiquaire du roi de Sardaigne, qui a bien voulu se charger de transcrire de sa main la partie italienne, et d'y joindre des notes grammaticales très-nécessaires, le texte étant rempli de licences, de patois différens et de gallicismes. M. Prunis en a fait la traduction. M. de Querlon, l'auteur des *Affiches de province*, l'a revue, a dirigé toute l'édition, et l'a enrichie d'un long discours préliminaire et d'un grand nombre d'observations qui ne donneront pas, je crois beaucoup plus de vogue à l'ouvrage qu'il n'en mérite par lui-même. On en peut juger par les deux traits suivans :

Montaigne remarque que ses compagnons de voyage ne supportaient pas les fatigues de la route avec le même courage que lui; là-dessus M. de Querlon fait cette jolie note: *Voilà comme voyage la mollesse. On voudrait tout voir sans se gêner. On voyagerait bien volontiers dans son lit.* Que cette réflexion est aimable et fine ! Et comment ne serait-on pas un excellent juge des ouvrages de goût lorsqu'on écrit d'un ton si délicat !

Dans un autre endroit, Montaigne, à propos des masures de Rome, se rappelant la vue de quel-

ques églises démolies par les Huguenots, son scholiaste observe ingénieusement, *que les apôtres de la tolérance ne s'empresseront pas à vérifier ce fait, qui doit un peu les gêner, surtout écrit de la main de Montaigne.*

On peut avoir le droit d'écrire des platitudes ; mais peut-on pardonner une méchanceté si bête et si noire ? Où M. de Querlon a-t-il jamais vu que les apôtres de la tolérance aient approuvé les gens qui démolissent les temples et qui troublent la tranquillité publique ? Ce serait une puissante manière de prêcher la paix et la charité. Loin de justifier de pareils excès, ils ont toujours condamné hardiment et les saints, et les hérétiques, et les inquisiteurs, et les martyrs qui s'en sont rendus coupable.

Laissons-là M. de Querlon : il vaut mieux causer avec Montaigne, même avec son valet de chambre.

Quand on pense que le livre des *Essais* a été long-temps le seul livre original qu'on pût lire en France, et qu'après les siècles de Louis XIV et de Louis XV, si fertiles en bons écrits, il fait encore les délices de tous ceux qui aiment vraiment les lettres et la philosophie ; ne faut-il pas avouer qu'un succès si constant est bien la preuve la plus certaine d'un mérite infiniment rare ? Essayons d'en retracer ici quelques traits.

Le plaisir qu'on trouve à lire Montaigne est peut-être d'autant plus singulier, que ce n'est ni par des fictions heureuses, ni par un intérêt

soutenu, ni par de savantes recherches, ni même par une éloquence brillante, encore moins par une méthode exacte, qu'il charme ses lecteurs. Son livre n'est qu'un recueil de pensées détachées ; il n'approfondit rien : il paraît se livrer à tous les écarts de son imagination, et, se promenant sans cesse d'un objet à l'autre, il se perd dans un dédale de contes et de rêveries, sans s'embarrasser jamais si l'on daignera l'y suivre ou non. . . . Quoiqu'il y ait dans ses *Essais* une infinité de faits, d'anecdotes et de citations, il n'est pas difficile de s'apercevoir que ses études n'étaient ni vastes ni profondes. Il n'avait guère lu que quelques poëtes latins, quelques livres de voyage, et son Sénèque et son Plutarque. C'est sur-tout à ce dernier qu'il est redevable de la plus grande partie de son érudition ; il s'était nourri de la lecture de ses ouvrages, il s'en était approprié toutes les beautés, et les employait avec ce choix heureux, avec cette grâce franche et naïve qui n'appartenait qu'à lui.

De tous les auteurs qui nous restent de l'antiquité, Plutarque est, sans contredit, celui qui a recueilli le plus de vérités de fait et de spéculation. Ses œuvres sont une mine inépuisable de lumières et de connaissance : c'est vraiment l'Encyclopédie des anciens. Montaigne nous en a donné la fleur, et il y a ajouté les réflexions les plus fines, et sur-tout les résultats les plus secrets de sa propre expérience.

Il me semple donc que si j'avais à donner une idée de ses *Essais*, je dirais en deux mots que c'est

un commentaire que Montaigne fit sur lui-même en méditant les écrits de Plutarque.... Je pense encore que je dirais mal : ce serait lui prêter un projet.. Montaigne n'en avait aucun. En mettant la plume à la main, il paraît n'avoir songé qu'au plaisir de causer familièrement avec son lecteur. Il lui rend compte de ses lectures, de ses pensées, de ses réflexions, sans suite, sans dessein : il veut avoir le plaisir de penser tout haut, et il en jouit à son aise. Il cite souvent Plutarque, parce que Plutarque était son livre favori ; il parle souvent de lui-même, parce qu'il s'en occupait beaucoup, ne croyant pas pouvoir mieux étudier l'homme qu'en consultant ses propres goûts, ses propres affections et la marche particulière de ses idées. La seule loi qu'il semble s'être prescrite, c'est de ne jamais parler que de ce qui l'intéressait vivement : de là l'énergie et la vivacité de ses expressions, la grâce et l'originalité de son langage. Son esprit a cette assurance et cette franchise aimable que l'on ne trouve que dans ces enfans bien nés dont la contrainte du monde et de l'éducation ne gêna point encore les mouvemens faciles et naturels.

L'extrême liberté avec laquelle Montaigne écrivait a donné beaucoup de négligence à son style ; mais elle y a répandu aussi la plus grande force et la plus agréable variété. Il n'est aucune espèce de joug qui n'affaiblisse celui qui a le malheur de s'y soumettre. Homère l'a dit : *En devenant esclave,*

l'homme perd la moitié de son existence. Cela n'est pas moins vrai en philosophie, en littérature, qu'en morale. Les chaînes de toute espèce ne sont faites que pour le vulgaire, pour des êtres stupides ou méchans. Les âmes généreuses n'ont pour lois que les inspirations de la nature ou de leur propre sensibilité.

Montaigne vécut dans un temps où la surprise excitée par plusieurs découvertes importantes, le feu des guerres civiles et l'animosité des disputes de religion, avaient mis la France et l'Europe entière dans la plus grande fermentation. Elle fut favorable au développement de son génie, et, par un bonheur assez rare, elle ne l'entraîna vers aucun parti. S'il se plaint amèrement des troubles occasionnés par les prédications de Luther et de Calvin, peut-on en faire honneur à son zèle pour l'orthodoxie catholique ? Il est plus naturel de croire que ce fut uniquement par humanité qu'il déplorait les suites funestes de tant de dissentions religieuses. Peut-être prévoyait-il aussi que la réforme, en affaiblissant l'autorité de l'Eglise romaine, serait bien moins utile à la liberté de penser qu'aux souverains dont elle favorisait la politique et l'ambition. Il comprenait bien sans doute que les prêtres de toutes les sectes du monde devaient se ressembler, et que ces messieurs, toujours tolérans par principe, cesseraient bientôt de l'être dans la pratiqne. L'expérience ne l'a-t-elle pas assez prouvé ? Il en est des

vertus d'état comme des affections nouvelles ; elles prennent toujours le dessus sur les systêmes qui contrarient leur intérêt.

Si la forme que Montaigne a donnée à ses *Essais* est la seule qui pût convenir à l'indolence de son caractère et à la vivacité de son esprit, c'est sans doute aussi celle qui dût lui paraître la plus heureuse pour faire passer toutes les vérités qu'il a hasardées dans son livre. Elles y sont enveloppées de tant de rêveries, si j'ose le dire, de tant d'enfantillages, qu'on n'est jamais tenté de lui soupçonner une intention sérieuse. Il n'y a que celles-là qu'on craigne, et qu'on ait raison de craindre. Sa philosophie est un labyrinthe charmant où tout le monde aime à s'égarer, mais dont un penseur seul tient le fil, et dont un penseur seul peut pénétrer le véritable plan. En conservant la candeur et l'ingénuité du premier âge, Montaigne en a conservé les droits et la liberté. Ce n'est point un de ces maîtres que l'on redoute sous le nom de philosophes ou de sages, c'est un enfant à qui l'on permet de tout dire, et dont on applaudit même les saillies, au lieu de s'en fâcher.

Cela est si vrai, que, lorsque Charron voulut mettre en systême ce que son ami Montaigne avait osé dire avec une si grande liberté, il essuya malgré toutes ses réserves et toute sa prudence, les tracasseries et les persécutions les plus odieuses.

Il ne faut pas oublier encore que, dans l'époque où Montaigne publia son livre, la liberté de penser et d'écrire était peut-être, à certains égards, moins

bornée qu'elle ne le fut dans la suite : on n'avait pas du moins alors la même défiance. Le gouvernement et le clergé n'avaient pas les yeux aussi ouverts que de nos jours. L'inquisition même, plus cruelle en gros, était peut-être moins soupçonneuse et moins tyrannique en détail. La philosophie et la religion n'étaient pas confondues comme elles l'ont été depuis ; les limites de leur empire étaient mieux séparées. Il était reçu, pour ainsi dire, d'avoir deux manières de penser toutes différentes ; l'une parfaitement soumise à l'Eglise, l'autre à la raison. La foi, ne tenant que d'elle-même sa force et son autorité, était censée n'avoir rien de commun avec le bon sens ; en conséquence, il était entendu qu'une chose, très-absurde en philosophie, n'en serait pas moins vraie en matière de religion. Grâces à cet arrangement, il était permis d'avancer, beaucoup d'opinions peu conformes à la doctrine de l'Evangile, pourvu qu'on n'attaquât jamais l'Evangile directement, et qu'on eût toujours soin d'assurer l'Eglise de son profond respect. Ces ménagemens ne peuvent plus suffire à présent.

Les *Essais* de Montaigne renferment tant d'idées, et des idées si hardies, qu'on y découvre sans peine le germe de tous les systêmes développés depuis. C'est lui qui ouvrit la carrière aux Descartes ; aux Gassendi ; c'est lui qui forma les Rousseau, les Hume, les Schaftesbury, les Bolingbroke, les Helvétius, les Diderot. Quelque différente route que chacun ait suivie, tous sont venus

puiser dans cette source féconde de sagesse et de lumières.

S'il n'est point de livre plus propre à mettre de l'ordre et de la clarté dans les idées, que l'*Entendement humain de Locke*, il n'en est point de plus propre à nourrir et à fertiliser l'esprit que les *Essais de Montaigne*. On gagne de l'embonpoint avec l'un, de la santé avec l'autre.... L'un fait les fonctions de l'imagination ; l'autre, celles du jugement.... L'un vous met dans la plus grande abondance, l'autre vous apprend à en faire l'usage le plus sûr et le plus heureux.

Personne n'a-t-il donc pensé plus que Montaigne ? Je l'ignore. Mais ce que je crois bien savoir, c'est que personne n'a dit avec plus de simplicité ce qu'il a senti, ce qu'il a pensé. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'il a fait lui-même de son ouvrage ; *c'est ici un livre de bonne foi.* Cela est divin, et cela est exact.

Qu'est-ce que toutes les connaissances humaines ? le cercle en est si borné !.... Et depuis quatre mille ans, qu'a-t-on fait pour l'étendre ? Montesquieu a dit quelque part, *qu'il travaillait à un livre de douze pages, qui contiendrait tout ce que nous savons sur la métaphysique, la politique et la morale, et tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences-là ?*.... Je suis très-sérieusement persuadé qu'il ne tenait qu'à lui d'accomplir ce grand projet.

Puisqu'on ne peut guère se flatter de reculer

les limites où l'esprit humain a été renfermé jusqu'à présent, un auteur philosophique ne peut, ce me semble, intéresser que de deux manières, ou en nous apprenant à concevoir plus clairement le peu de vérités que nous pouvons savoir, ou en peignant vivement l'impression particulière qu'il en a reçue, ce qui sert du moins à multiplier les points de vue sous lesquels on peut envisager le même objet. La première manière est celle de Locke, la seconde est celle de Montaigne. . . . . .

Non-seulement on ne cesse de répéter les mêmes choses. . . . on les répète encore avec le même esprit et du même ton. La plupart de nos livres modernes ne sont que des copies calquées d'une année à l'autre, et de siècle en siècle, sur d'autres copies dont les premiers modèles ne se retrouvent que dans les temps les plus reculés. On se contente de travailler sur des idées étrangères, on les analise, on les arrange au goût du moment ; mais il est rare qu'on ose peindre sa propre pensée, ses propres sentiments. Ce n'est pourtant qu'ainsi qu'on peut être original et neuf. Montaigne l'est même dans les traits qu'il emprunte des autres, parce qu'il ne les emploie que lorsqu'il y a trouvé une idée à lui, ou lorsqu'il en a été frappé d'une manière neuve et singulière. D'ailleurs, le grand nombre de citations dont il est chargé, tenait bien plus à l'esprit de son temps qu'au sien. On avait alors la prétention du savoir et de l'érudition, comme l'on a aujourd'hui celle de la philosophie et du bel-esprit.

On reproche à Montaigne ses obscénités. On a fait le même reproche à Bayle, à beaucoup d'autres philosophes. Sans vouloir justifier une licence dont les bonnes mœurs peuvent être blessées, faut-il s'étonner si, en raisonnant hardiment sur les vices et sur les penchans de la nature humaine, ils ont cru pouvoir se permettre les détails les plus délicats sur une passion qui a tant d'influence sur l'économie de notre être, qui forma et qui modifie continuellement la société, qui en est enfin le principe le plus actif et le plus puissant?

Balzac et Mallebranche se sont plaints de ce que Montaigne parlait sans cesse de lui-même. Ils n'ont donc pas senti qu'en nous rapprochant de lui il nous rapprochait de nous-mêmes; qu'en nous montrant comment il avait étudié ses propres faiblesses, il nous apprenait à observer les nôtres. L'homme est plus singulier que tout ce qui l'entoure. L'étude la plus utile et la plus agréable que nous puissions faire, est donc celle de nous-mêmes. Tous les philosophes l'ont dit. Il n'y a que Montaigne qui l'ait cru, qui l'ait prouvé par son exemple. Nous ne comprenons bien que ce que nous avons pu déchiffrer dans notre propre cœur, et nous ne nous intéressons vivement qu'à ce qui tient à nous, à notre être, à nos goûts, à notre bonheur.

La franchise avec laquelle Montaigne nous entretient de tout ce qui le touche, ne contribue pas seulement à rendre son livre plus instructif, elle le rend aussi plus intéressant.... elle lui ôte l'air contraint, l'air pesant d'un livre, elle lui com-

munique toutes les grâces, tout le charme d'une conversation vive et familière. . . . ; et c'est ce qui faisait dire à madame de La Fayette, *qu'il y avait du plaisir à avoir un voisin comme lui.*

L'amour-propre n'est jamais plus insupportable que lorsqu'il se décèle avec la prétention de se cacher ; il n'est jamais moins fâcheux que lorsqu'il se montre avec bonhomie. Loin d'exclure la sensibilité pour les autres, il en est souvent la marque et la mesure la plus certaine. On ne s'intéresse à ses semblables qu'à raison de l'intérêt qu'on prend à soi-même, et qu'on ose attendre de leur part. J'ai toujours été frappé d'un mot que Jean-Jacques dit un jour à un de ses amis, après un épanchement de tendresse et de confiance : *Ne m'aimeriez-vous pas ?. . . . C'est que vous ne m'avez jamais dit du bien de vous ?*

Le vaudeville suivant vient d'être répandu à l'instant dans le public. Il nous a paru si original, que nous n'avons pas cru devoir le remettre à l'envoi prochain.

VAUDEVILLE, attribué à M. COLLÉ.

Air : *Des Pendus.*

Or écoutez, petits et grands,
L'histoire d'un roi de vingt ans,
Qui va nous ramener en France
Les bonnes mœurs et la décence.
Après cela que deviendront
Tant de catins et de fripons ?
S'il veut de l'honneur et des mœurs,
Que feront les jeunes seigneurs ?

S'il aime les honnêtes femmes,
Que feront tant de belles dames?
S'il bannit les jeux déréglés,
Que feront nos riches abbés?
S'il dédaigne un frivole encens,
Que deviendront les courtisans?
Que feront les amis du prince,
Autrement nommés en province?
Que deviendront les partisans,
Si ses sujets sont ses enfans?
S'il veut qu'un prélat soit chrétien,
Un magistrat homme de bien,
Que d'évêques, de grands-vicaires,
Combien de juges mercenaires,
Vont changer leur conduite! Amen.
Domine salvum fac regem?

Juin 1774.

La gaieté française ne saurait se refuser au plaisir de dire un bon mot. Le jour que M. le duc d'Aiguillon eut obtenu sa démission, on jeta dans le carrosse du Roi la devise suivante : *Non utitur aculeo Rex cui paremus.*

La fable suivante est de M. De l'Isle, capitaine au régiment de Champagne. C'est une pensée fort connue réduite en apologue:

Aux portes de la Sorbonne
La Vérité se montra;
Le syndic la rencontra.
Que demandez-vous, la bonne?
Hélas! l'hospitalité.—
Votre nom?—La Vérité.—
Fuyez, dit-il en colère,
Fuyez, ou je monte en chaire
Et crie à l'impiété!—

Vous me chassez; mais j'espère
Avoir mon tour, et j'attends:
Car je suis fille du Temps,
Et j'obtiens tout de mon père.

Juillet 1774.

On attendait avec empressement la nouvelle édition de l'*Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes.* Elle vient de paraître fort retouchée, fort augmentée, et sur-tout plus correcte que les précédentes. On y a joint encore quelques gravures assez mal composées, et plusieurs cartes très-nécessaires à l'intelligence du livre; elles ont été dressées par M. Bonne. Le dernier livre de cet important ouvrage est absolument neuf. Il traite de l'influence que les liaisons avec le nouveau monde ont eue sur les mœurs, les gouvernemens, les arts et les opinions de l'ancien. Ce dernier livre n'est pas le moins instructif; il offre les vues les plus vastes et les plus intéressantes: l'idée qu'il donne, dans une vingtaine de pages, de tous les gouvernemens actuels de l'Europe, est tracée de main de maître; c'est le résultat d'une lecture immense, d'une infinité de connaissances très-rares, et d'une méditation profonde; mais on est fâché de voir que dans ce dernier livre, comme dans les autres, l'auteur s'écarte trop souvent de son sujet principal, pour se jeter dans des digressions inutiles, et souvent dans des déclamations peu dignes de la majesté simple de l'histoire. Il est plusieurs genres d'ouvrages où une

espèce de désordre peut plaire. Toutes les fois qu'on ne se propose pas de montrer à ses lecteurs l'ensemble d'un grand objet, il peut être permis de lui faire changer souvent de point de vue et de le promener à son gré d'une idée à l'autre. C'est un voyage où l'on se repose quand on veut; plus on y trouve de variété, moins on se fatigue, moins on s'ennuie. Il n'en est pas de même d'un ouvrage scientifique ou d'une histoire. La méthode lui est essentielle. On veut conduire l'esprit vers un but déterminé, vers un but unique; il ne faut jamais le perdre de vue, et y arriver par le chemin le plus court; l'ordre est le seul moyen qui puisse en rendre la route agréable et facile. On ne peut bien voir un objet d'une grande étendue qu'en distinguant les différentes parties qui le composent, qu'en les examinant avec suite et selon le rapport qui les lie le plus naturellement. Tout autre procédé jette de la confusion dans l'esprit, et le lasse, au lieu de le soulager ou de le distraire.

En désirant plus de méthode dans l'ouvrage de M. l'abbé Raynal, moins d'éloquence et plus de simplicité, moins de fleurs et plus de justesse ou de correction, nous n'en admirons pas moins les sublimes beautés dont il est rempli. Depuis l'*Esprit des Lois* notre littérature n'a peut-être produit aucun monument plus digne de passer à la postérité la plus reculée et de consacrer à jamais le progrès de nos lumières et de notre industrie; mais quelque admirable qu'il soit pour le fonds, avouons-le, c'est

un ouvrage mal fait, trop fait quant aux détails, trop peu quant à l'ensemble, fatiguant et pénible par les efforts mêmes que l'auteur a voulu faire pour le rendre amusant, et si inégalement écrit, que dans l'avenir on ne se persuadera jamais qu'il puisse être sorti d'une même plume.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici qu'il y a une sorte d'étoile pour les livres comme pour les hommes. Que de livres brûlés et persécutés, même de nos jours, qui ne sauraient être comparés, pour la hardiesse, à l'*Histoire Philosophique!* Cependant elle s'est vendue par-tout assez publiquement : serait-ce parce que ce livre attaque toutes les puissances de la terre avec la même audace que toutes l'ont supporté avec la même clémence? Rois, ministres, prêtres, il dit à tous les vérités et souvent les injures les plus dures; il n'y a de sacré à ses yeux que la morale, les femmes et les philosophes. J'en félicite l'auteur, et j'en bénis le ciel, mon siècle et ma patrie.

M. l'abbé Delille, qui a si bien mérité de notre littérature, par sa belle *Traduction des Géorgiques de Virgile*, a prononcé, lundi dernier, 11 du mois, son discours de réception à l'Académie Française ; on sait que dans toutes les louanges dont ces pièces d'appareil sont composées, celles du prédécesseur ne doivent pas occuper la moindre place. M. l'abbé Delille a cru que *l'éloge de M. de la Condamine*, à qui il succède, était assez piquant pour en faire

l'unique objet de son discours; il eût peut-être intéressé davantage s'il n'avait pas déjà été prévenu par M. le Marquis de Condorcet. Ce dernier l'a loué en philosophe et en homme du monde. Notre nouvel académicien ne l'a guère loué qu'en poète et quelquefois en rhéteur de collége. Il s'est perdu dans des descriptions poétiques des travaux et des voyages de son héros; et toutes ces descriptions, toutes ces images, et toutes ces fleurs amoncelées les unes sur les autres, n'ont formé qu'un tableau assez vague, assez dépourvu d'intérêt, et où l'on aperçoit bien plus les efforts et les prétentions de l'orateur que le génie de l'homme qu'il a voulu peindre. Un des traits les plus heureux de cette petite Odyssée académique, est peut-être le mot sur l'inoculation. " Sans discuter, dit à-peu-près l'au-
" teur (je cite de mémoire), sans discuter les raisons
" des deux partis, comment ne pas se prévenir en
" faveur d'une méthode qui doit son origine à la
" patrie de la beauté et à celle de la philosophie, à
" la Circassie et à l'Angleterre ?"

C'est M. l'abbé de Radonvilliers qui a répondu au discours du récipiendaire. Sa réponse mérite d'être remarquée par son excessive simplicité, pour ne pas dire son extrême platitude, et par un trait vraiment sublime sur le caractère de sa majesté, dont l'abbé de Radonvilliers a été sous-précepteur.
" D'ordinaire on dit aux Rois, gardez-vous des
" flatteurs; aujourd'hui il faut dire aux flatteurs,
" gardez-vous du Roi."

La séance a été terminée par la lecture d'une *satyre* charmante, *de M. l'abbé Delille, sur le luxe.* Elle nous a paru réunir tous les mérites des maîtres de ce genre, la force de Juvénal, la légèreté d'Horace, l'ironie et le coloris de Pope, le goût et la correction de Boileau.

Août 1774.

C'est jeudi, 4, que M. Suard a fait son discours de réception à l'Académie Française. Beaucoup de gens n'ont point voulu reconnaître les titres qu'il pouvait avoir à cet honneur littéraire; mais tous ceux qui le connaissent sont bien persuadés qu'il ne dépendrait que de lui de les mériter, et qu'il est peu d'hommes de lettres aujourd'hui plus capables que lui de partager utilement les travaux de l'Académie. Il est rare d'avoir l'esprit plus fin, le goût plus exercé, une connaissance plus parfaite des ressources et des difficultés de notre langue. Les Conrad, les Valincour, les Mirabeau, ont honoré par leur mérite cette illustre compagnie; aucun d'eux n'y fut annoncé par d'autres succès que ceux qui distinguent depuis long-temps M. Suard dans la république des lettres et dans la société.

Son discours cependant n'a pas fait tout l'effet dont ses amis avaient osé se flatter; ils ont été obligés d'avouer qu'il n'avait pas travaillé avec toutes ses forces, et ses ennemis ont remarqué qu'il s'était contenté de nous prouver longuement combien il était bon chrétien, ce qui n'était point du tout la

chose qu'il importait de prouver à l'Académie. Il est vrai qu'il s'est attaché à démontrer avec beaucoup d'efforts que la philosophie de nos jours, loin de nuire aux arts, aux bonnes mœurs, à la religion, leur avait été infiniment favorable, et qu'il s'est surtout appesanti sur le dernier point.

Il me semble qu'on est presque toujours malheureux en écrivant sur quelque objet que ce soit, lorsque, même sans avoir discuté la question, on sait d'avance le résultat que l'on sera obligé d'établir. Prétendre que la philosophie éteint le génie, qu'elle a détruit le goût des arts et sappé tous les fondemens de la société morale et civile, c'est soutenir sans doute une calomnie atroce ou faire une déclamation ridicule: mais de bonne foi, peut-on nier que la philosophie n'ait fait quelque tort à nos plaisirs et à notre bonheur, en affaiblissant le ressort de l'imagination, en refroidissant l'âme, en nous ôtant de douces illusions, et en nous forçant à secouer le joug de plusieurs préjugés utiles à la multitude?

Il est très-vrai, comme l'observe M. Suard, que le progrès de la philosophie est une suite nécessaire du progrès des arts. Nous ne pensons que parce que notre esprit a besoin d'idées; lorsqu'il commence à s'exercer il se trouve dans la nécessité d'en produire de nouvelles: confuses d'abord, elles ne se développent et ne s'éclaircissent qu'à force d'étude et de comparaison. Cependant le cercle des idées que notre esprit est capable de produire, étant assez

borné, ces idées une fois développées, une fois répandues, il ne nous reste plus d'autre ressource que celle d'en suivre les rapports et de chercher à les combiner d'une manière nouvelle: combinaison qui peut aller jusqu'à l'infini. Des idées confuses, pourvu qu'elles aient de l'énergie et de la vérité, suffisent à l'invention des arts. Mais comment ces arts-là, même en excitant notre activité, ne nous disposeraient-ils pas à travailler sur les idées confuses qui sont le principe de leurs productions, à comparer la différence de leurs effets, de leurs procédés, et leur liaison? Quel peuple n'a pas commencé par être poète, et n'a pas fini par être philosophe, a moins que par quelque circonstance extraordinaire il ne soit resté enseveli dans les ténèbres de sa première origine?

Se déchaîner donc contre le siècle, parce qu'il est le siècle de la philosophie, c'est se déchaîner contre les arrêts de la nécessité, c'est se révolter contre la loi qui régla de toute éternité la marche et la conduite de l'esprit humain. Nous sommes plus philosophes que nos pères, parce que nous sommes venus après eux; nous le sommes, parce que nous ne pouvons pas être autre chose; car vouloir fixer à quel point que ce puisse être le développement de nos facultés, c'est une entreprise impossible, et M. Suard a dit fort ingénieusement, *que l'esprit est comme une plante dont on ne saurait arrêter la végétation sans la faire périr.*

Jusques-là nous pensons bien comme lui; mais tout cela ne nous persuade point encore que ce soit une chose si douce et si désirable que d'être d'un siècle philosophe. S'il est vrai que le monde ne devient sage qu'en vieillissant, comment nous applaudir de notre profonde sagesse, sans regretter un peu les douces erreurs du bel âge, sans craindre sur-tout d'approcher bientôt du terme où l'on ne fait plus que radoter? Ne voyons-nous pas dans l'histoire les Égyptiens, les Grecs et les Romains y arriver tour-à-tour? Pouvons-nous espérer de faire exception à la règle commune, grâces à l'établissement de nos Colléges et de nos Académies, comme nous l'a assuré M. Turpin?

Soyons vrais; il en est de la philosophie comme de la vieillesse, dont elle est la compagne naturelle.

Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt.

En nous donnant plus de lumières elle diminue le nombre de nos sensations, elle en émousse la vivacité; en nous préservant de secousses violentes, elle nous éloigne également des grandes vertus et des grands crimes : elle nous empêche souvent de faire du mal, parce qu'elle ralentit notre activité; mais elle ne nous porte guère à faire le bien, parce qu'elle nuit à toute espèce d'enthousiasme : en un mot, elle nous rend, ce semble, plus éclairés et moins heureux, plus humains et moins sensibles. Il est

difficile de sentir la vérité de ces observations, et de ne pas convenir du tort que le goût de la philosophie a dû faire nécessairement au progrès des arts et même à la perfection des mœurs. Mais pour ne point embrouiller l'état de la question, il faut se souvenir qu'il ne s'agit point ici de savoir si le même homme peut être à-la-fois philosophe, poëte, artiste, citoyen, religieux. Il serait même absurde de regarder une pareille proposition comme douteuse ; mais quand il existerait un homme qui réunit l'imagination de l'Arioste avec l'esprit de Newton et le savoir de Grotius ; quand un seul siècle aurait produit deux Voltaire; ce ne serait point sur des phénomènes si rare et si prodigieux qu'on pourrait décider de l'influence que le goût de la philosophie a pu avoir sur la masse générale des esprits, et c'est là l'objet de nos réflexions. Il me paraît démontré que lorsque ce goût est arrivé au point où il est de nos jours, il doit séduire les esprits les plus propres à réussir en tout genre, et les détourner peu-à-peu de l'application que demandent les belles-lettres et les beaux-arts. Il ne reste donc plus alors, pour cultiver les talens agréables, que des génies médiocres et des têtes frivoles : ajoutons à cela qu'on est toujours beaucoup plus sûr de faire un raisonnement passable qu'un vers heureux, et que cette facilité décide souvent l'amour-propre. Le nom de philosophe s'acquiert à si bon marché, comment tout le monde ne se flatterait-il pas de pouvoir y prétendre ? Si les efforts que l'on fait pour l'obtenir ne réussissent

pas toujours, du moins les chutes sont-elles moins sensibles dans cette carrière que dans une autre ; aussi n'y a-t-il guère de jeune homme qui, au sortir du collége, ne forme le projet d'établir un nouveau système de philosophie et de gouvernement. Aussi n'y a-t-il guère d'auteur qui ne se croie, en conscience, obligé d'éclairer le genre humain sur ses premiers intérêts, et d'apprendre aux différentes puissances de la terre la meilleure manière de gouverner leurs états. Racine, Molière, Boileau, pensaient avoir fait un assez bel usage de leurs talens, lorsqu'ils avaient pu contribuer à délasser les Louis, les Turenne, les Colbert, de leurs sublimes travaux. Nous ne prétendons pas à moins qu'à les instruire: et tout préoccupés d'une intention si respectable, nous craignons peu de les ennuyer ou même de leur déplaire. La passion du vrai, la passion de l'humanité, l'emportent sur toute autre considération.... Ah ! que ces passions sont ridicules, lorsqu'elles ne servent qu'à voiler une petite ambition littéraire ! Mais suivons des vues plus générales.

Le seul sentiment que nourrisse le goût de la philosophie, le seul qu'elle exalte, c'est la curiosité. Ce sentiment, tout froid qu'il est, exclut, absorbe presque tous les autres : il donne à l'âme une sorte d'inquiétude et d'impatience qui ne paraît guère compatible avec cette chaleur douce, avec cette sensibilité profonde et recueillie que demande l'amour des arts et de la poésie. Le beau, qui en est l'objet et le principe, veut être

senti. La philosophie n'aspire qu'à connaître ; à force de chercher à approfondir la source de nos plaisirs, elle en perd le sentiment et le goût ; le charme qu'elle poursuit échappe aux efforts qu'elle fait pour le fixer. Se défiant trop des premières inspirations de la nature, elle imite le crime de Psyché, et en est punie comme elle.

Que d'excellens ouvrages de critique et de goût n'a pas produits l'Iliade ou l'Enéïde ! Quel ouvrage de l'art fut jamais le fruit des réflexions d'un philosophe ?

Je conviendrai que la philosophie a servi infiniment à perfectionner la morale et à nous délivrer d'une multitude de préjugés aussi barbares que puériles ; mais ne faudra-t-il pas avouer d'un autre côté qu'elle a pu nuire aux mœurs en nous rapprochant trop de nous-mêmes, en nous accoutumant à généraliser mal-à-propos nos idées et nos sentimens, à énerver toutes nos affections particulières, et à aimer ainsi l'humanité en gros, pour ne plus avoir la peine d'aimer personne en détail ?

Les lettres et la philosophie peuvent bien contribuer à rendre les mœurs d'une nation plus douces et plus polies ; mais faut-il leur tenir compte de tous les progrès que nous avons faits à cet égard, et ne dépendent-ils pas d'une infinité d'autres circonstances ?.. de l'esprit du gouvernement, de la température du climat, de notre aisance, de notre richesse, de la mollesse et de

l'oisiveté, de notre manière de vivre, de l'affaiblissement même où le luxe et l'habitude du plaisir ont pu nous plonger?

L'opinion, dites-vous, a la plus grande influence sur le caractère de nos mœurs, et l'opinion est un ressort que la philosophie ou les gens de lettres font mouvoir à leur gré. L'opinion ne se laisse guère déterminer que par les caprices du hasard ou par les besoins que nous impose la nécessité des choses : je sais que les grands, les prêtres, les femmes, les charlatans, ont réussi quelquefois à la fléchir en leur faveur. Je ne sais si le tour des gens de lettres est venu dans ce siècle, mais jusqu'à présent je vois peu d'exemples de leur succès dans ce genre. Socrate et Confutzée ont fait moins de conversions, ont eu moins d'ascendant sur l'esprit de leur siècle, que ce grossier moine de Wittemberg, ou ce fou d'hermite qui prêcha les croisades, et dix mille autres qui n'étaient ni philosophes ni académiciens.

L'opinion publique résulte de la constitution particulière de l'état et de ses relations avec ses voisins; elle tient à la religion, aux mœurs, aux coutumes, aux traditions primitives des peuples, à l'idiôme de leur langue, et sur-tout à ce génie original qui semble attaché à chaque nation, et qu'elle conserve souvent même au milieu des révolutions les plus étonnantes. L'opinion dépend d'une certaine mesure commune à laquelle se rapportent tous les esprits, et à laquelle on nous

accoutume dès notre première enfance ; son pouvoir se forme et s'élève insensiblement dans l'ombre ; il ne se montre à découvert que lorsqu'il n'est presque plus possible d'en prévenir les effets. La philosophie peut combattre sa puissance : mais l'a-t-elle jamais pu soumettre à ses lois ? Depuis le temps que l'on écrit contre les duels, n'aurait-on pas dû détruire les préjugés établis à cet égard, si les préjugés qui tiennent à l'opinion n'étaient pas plus forts que la philosophie et la raison même ?

Je suis loin de penser que d'excellens ouvrages ne puissent influer jusqu'à un certain point sur les opinions populaires ; mais je crois que leur effet est toujours infiniment lent, et qu'il ne peut même porter coup que lorsqu'il conspire avec d'autres causes plus puissantes et plus actives. *Comment voulez-vous*, me disait un jour Jean-Jacques, *que les meilleurs livres produisent beaucoup de bien ? A peine un livre fait-il quelqu'impression, qu'elle est effacée par une autre.* Et c'est Jean-Jacques qui disait cela !

Le même tort que la philosophie a pu faire aux arts, elle l'a fait sans doute aussi à la religion. En la rendant plus sage, plus raisonnable, elle l'a rendue plus froide...., et la dévotion s'est bientôt ralentie. Il est vrai que si la religion n'a jamais été attaquée avec plus de hardiesse, elle n'a jamais été mieux défendue ; mais pour la défendre avec quelqu'avantage, il a fallu se contenter

de la réduire à ce qu'elle a d'essentiel. Ces premiers principes, trop simples, trop abstraits, ne pouvant jamais être à la portée du plus grand nombre, on a ôté à la religion tout ce qu'elle avait de populaire, tout ce qu'elle avait de plus séduisant aux yeux de la multitude. Depuis, le nombre des fanatiques a beaucoup diminué, sans doute : mais celui des croyans a diminué dans la même proportion. Qui croira cependant que la philosophie eût fait sur ce point de si grands progrès depuis deux siècles, si le luxe n'avait pas augmenté le libertinage des mœurs, et si différentes puissances de l'Europe n'avaient pas été disposées à ménager un peu les incrédules pour affaiblir les droits d'un corps trop considérable encore et par lui-même et par le souvenir de l'autorité que lui avait laissé prendre autrefois la confiance aveugle des peuples? Ainsi la confusion que le système de Law jeta dans tous les rangs de la société, la chute et l'élévation soudaine de tant de fortunes, l'exemple des hommes les plus puissans alors, leurs goûts et leurs séductions, contribuèrent bien plus sans doute à la licence des mœurs, que tous les romans orduriers qui furent publiés dans ce temps.

Temps fortuné.....
Où la Folie, agitant son grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France;
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout, excepté pénitence.

Dans la défense des philosophes, M. Suard n'a pas oublié l'observation si rebattue, que de tous les troubles dont parle l'histoire, il n'y en a pas un seul que la philosophie ait à se reprocher. Mais la chose est-elle si étonnante ? Quand le goût des sciences spéculatives ne servirait pas à calmer nos passions, ne nous détourne-t-il pas absolument des travaux et des intérêts de la vie civile ?.. Il y a si loin de l'invention des plus beaux systêmes à l'application heureuse des principes les plus vulgaires ! il y a si loin des projets les plus ingénieux, les plus compliqués, à l'exécution des idées les plus simples !.. Comment les gens de lettres auraient-ils eu quelque part aux révoltes, aux séditions, puisqu'on ne leur a jamais permis de se mêler de rien, soit qu'on les ait trouvés peu propres aux affaires qui exigent des vues, des talens et un caractère qui leur manquent ordinairement ; soit que, n'ayant jamais formé de corps, ils n'aient pu être à portée de former aucune entreprise, aucune intrigue suivie? Dans quels pays, dans quel siècle a-t-on jamais regardé les lettres comme un état de la société ? S'il y eut du temps de Socrate, et sous le règne de quelques empereurs, beaucoup de gens oisifs qui ne faisaient d'autre métier que celui de sophiste ou de raisonneur, nos philosophes modernes ne voudraient pas sans doute leur être comparés. Les sciences et les lettres sont des moyens de nous rendre plus aimables et plus utiles. Elles ne sont

point le dernier but de notre application ; elles ne doivent pas même être l'unique emploi de notre temps. S'il y a quelqe exception à la règle, elle ne peut regarder que ces hommes rares, qui n'ont point d'autre carrière à remplir, que celle que leur a tracée la supériorité de leur génie et de leurs lumières.

Mais il est bien temps de finir, si nous ne voulons pas être encore plus longs que M. Suard. C'est M. Gresset qui répondit à son discours par un persifflage assez lourd, assez provincial, sur les bizarreries que le luxe et la frivolité de nos mœurs introduisent tous les jours dans la langue. La séance fut terminée par la lecture de l'*Eloge de Massillon, par M. d'Alembert.* Ce dernier morceau fut fort applaudi, et méritait bien de l'être, par la simplicité du plan, par la force du style, par plusieurs mots plaisans, mais qui perdraient trop à être détachés de l'ensemble où ils se trouvent si heureusement placés. M. d'Alembert s'occupe depuis quelque temps de la continuation de l'*Histoire de l'Académie,* commencée par Pélisson, et continuée par l'abbé d'Olivet. Cet éloge en fait partie, et suffirait pour prévenir le public en faveur de son travail, s'il pouvait encore avoir besoin de l'être, après les modèles que cet homme célèbre nous a déjà donnés dans ce genre de littérature.

Les éloges de Boileau et de Fénélon, lus par M. d'Alembert à la séance publique de l'Académie Française, le 25 d'août, ont été fort applaudis. On a trouvé cependant quelques longueurs dans le premier. Le genre de la satyre y est fort déprimé. Cette critique, juste ou non, pouvait, ce me semble, être mieux placée. Quelque froid, quelque facile que ce genre de poésie paraisse à M. d'Alembert; Juvénal, Perse, Horace, Boileau lui-même, ont-ils trouvé beaucoup d'imitateurs?.. et le succès de leurs écrits ne s'est-il pas soutenu assez long-temps? On aime mieux aujourd'hui l'éloge que la satyre. Ne disputons pas des goûts; chaque siècle a le sien. Cependant, c'est dans le siècle où l'on appréciait si ridiculement le mérite de la satyre que nous allons chercher presque tous les sujets de nos éloges. N'y a-t-il pas lieu de craindre que notre indigne postérité ne s'avise quelque jour de chercher dans le siècle des éloges l'objet de ses satyres?

Les deux discours de M. d'Alembert sont remplis, d'ailleurs, de traits charmans. Quoique nous ne puissions citer que de mémoire, nous ne saurions nous refuser le plaisir d'en rapporter quelques-uns.

Après avoir parlé de l'intérêt que Boileau prit pendant quelque temps aux querelles des Jansénistes et des Molinistes, sur la grâce et sur l'amour pur, il remarque qu'il finit par s'en dégoûter.

" Enfin, dit-il, sentant le vide de toutes ces ques-
" tions, il se coucha un jour indifférent, et se ré-
" veilla raisonnable."

Le père de cet écrivain célèbre avait trois fils qu'il aimait tous avec une tendresse extrême; celui que les poésies ont rendu si fameux, fut dans son enfance le moins avancé des trois. Le père, qui ne se lassait point de les faire valoir chacun à sa manière, en vantant beaucoup les progrès des deux autres, ne manquait jamais de dire de lui: *Oh! pour Colin, c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne.*

Dans une digression sur les trois rivaux de la scène française, l'auteur remarque qu'on pourrait comparer *Corneille au gladiateur mourant, Racine à la Vénus de Médicis, et Voltaire à l'Apollon du Belvédère.* M. d'Alembert n'ignore pas sans doute que la Vénus de Médicis est moins une beauté noble qu'une figure grâcieuse. Est-ce bien là le modèle qu'il fallait choisir pour nous donner l'idée de la perfection de Racine?

En traçant le caractère du poète, il dit, *que le poète ainsi que l'homme doit avoir reçu de la nature cinq sens particuliers.* On devine sans peine l'application qu'il a pu faire des quatre premiers. Celle de l'odorat était la plus difficile à trouver; il la compare à la sensibilité: quoique toute l'image soit assez arbitraire, elle paraît du moins ingénieuse. Et peut-être faut-il savoir gré au philosophe profond de consentir quelquefois à n'être que brillant et léger?

L'éloge de Fénélon a paru avoir la préférence sur celui de Boileau, au moins auprès des auditeurs sensibles. La quantité d'anecdotes ou de mots de caractère que M. d'Alembert y a rassemblés, l'ont rendu très-intéressant. Nous n'en citerons que deux traits.

Les ennemis de Fénélon avaient trouvé le moyen de lui faire choisir pour grand-vicaire un homme qui leur était absolument dévoué et qui devait jouer auprès de lui le rôle de leur espion. Au bout d'un an cet homme fut si touché de la conduite et des vertus de M. de Cambray, que ne pouvant plus tenir à ses remords, il vint se jeter à ses pieds et lui avouer l'odieux emploi dont il s'était chargé ; Fénélon voulut en vain le consoler et lui pardonner, il fut s'enfermer dans une retraite où il pleura toute sa vie l'abus qu'il avait fait de la confiance de ce respectable prélat.

Dans le temps que les Anglais avaient porté la guerre en Flandre, M. de Fénélon ne quittait guère son diocèse : se promenant seul un jour dans la campagne, un livre à la main, il rencontre une famille de paysans désolés, il les aborde et leur donne tout l'argent qu'il avait sur lui, sans parvenir à les calmer ; il les questionne et apprend qu'une vache qu'ils croyaient unique sur la terre et que les maraudeurs venaient de leur prendre, était la cause de leur désespoir ; M. de Fénélon profite aussitôt du passe-port qu'il tenait des ennemis pour parcourir en sûreté son diocèse ; il

monte à cheval, retrouve la vache et la ramène lui-même à ses ouailles qui le comblent de bénédictions. Chaque instant de sa vie est ainsi marqué par un trait de bienfaisance.

DE L'ENCYCLOPÉDIE;

Par M. DE VOLTAIRE.

UN domestique de Louis XV me contait qu'un jour le roi son maître soupait à Trianon, en petite compagnie: la conversation roula d'abord sur la chasse, et ensuite sur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre se faisait avec des parties égales de salpêtre, de soufre et de charbon. Le duc de la Vallière, mieux instruit, soutint que pour faire de bonne poudre à canon, il fallait une seule partie de soufre, et une de charbon, sur cinq de salpêtre, dissous avec du nitre bien filtré, bien évaporé, bien cristallisé.

" Il est plaisant, dit le duc de Nivernois, que " nous nous amusions tous les jours à tuer des " perdrix dans le parc de Versailles, et quelque " fois à tuer des hommes, ou à nous faire tuer " sur la frontière, sans savoir précisément avec " quoi on tue."

" Hélas! nous en sommes réduits là sur " toutes les choses de ce monde, répondit ma- " dame de Pompadour, je ne sais pas de quoi est " composé le rouge que je mets sur mes joues, et

" on m'embarrasserait fort si l'on me demandait " comment on fait les bas de soie dont je suis " chaussée."

" C'est dommage, dit alors le duc de la Val- " lière, que Sa Majesté nous ait confisqué nos " *Dictionnaires Encyclopédiques*, qui nous ont " coûté chacun cent pistoles ; nous y trouverions " bientôt la décision de toutes nos questions."

Le roi justifia sa confiscation. Il avait été averti que les vingt-un volumes in-folio qu'on trouvait sur la toilette de toutes les dames étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France, et il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie, avant de permettre qu'on lût ce livre.

Sur la fin du souper, il en envoya chercher un exemplaire par trois garçons de la chambre, qui apportèrent chacun sept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *Poudre*, que le duc de la Vallière avait raison ; et bientôt Madame de Pompadour apprit la différence entre l'ancien rouge d'Espagne dont les dames de Marid coloraient leurs joues, et le rouge des dames de Paris. Elle sut que les dames grecques et romaines étaient peintes avec de la poudre qui sortait du Murex, et que par conséquent notre écarlate était la pourpre des anciens ; qu'il entrait plus de safran dans le rouge d'Espagne, et plus de cochenille dans celui de France.

Elle vit comme on lui faisait ses bas au métier; et la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement.

" Ah! le beau livre, s'écria-t-elle! Sire, vous " avez donc confisqué ce magasin de toutes les " choses utiles, pour le posséder seul, et pour être " le seul savant de votre royaume!"

Chacun se jetait sur les volumes, comme les filles de Lycomède sur les bijoux d'Ulysse. Chacun y trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait; ceux qui avaient des procès étaient surpris d'y voir la décision de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de sa couronne. " Mais vraiment, dit-il, " je ne sais pas pourquoi on m'avait dit tant de " mal de ce livre. Eh! ne voyez-vous pas, lui dit " le duc de Nivernois, que c'est parce qu'il est fort " bon? On ne se déchaîne contre le médiocre et " le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent " à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est " sûr qu'elle est plus jolie qu'elles."

Pendant ce temps-là on feuilletait, et le comte de C... dit tout haut: " Vous êtes trop heureux, " Sire, qu'il se soit trouvé sous votre règne des " hommes capables de connaître tous les arts et " de les transmettre à la postérité. Tout est ici, " depuis la manière de faire une épingle jusqu'à " celle de fondre et de pointer vos canons, depuis " l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. " Remerciez Dieu d'avoir fait naître dans votre " royaume ceux qui ont servi l'univers entier. Il

" faut que les autres peuples achètent l'Encyclopé-
" die ou qu'ils la contrefassent. Prenez tout mon
" bien, Sire, si vous voulez ; mais rendez-moi mon
" Encyclopédie."

" On dit pourtant, répartit le Roi, qu'il y a
" bien des fautes dans cet ouvrage si nécessaire
" et si admirable."

" Sire, reprit le comte de C....., il y avait à
" votre souper deux ragoûts manqués, nous n'en
" avons pas mangé, et nous avons fait très-bonne
" chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le
" souper par la fenêtre à cause de ces deux ra-
" goûts?" Le roi sentit la force de la raison ; chacun reprit son bien. Ce fut un beau jour.

L'envie et l'ignorance ne se tinrent pas pour battues; ces deux sœurs immortelles continuèrent leurs cris, leurs cabales, leurs persécutions : l'ignorance en cela est très-savante.

Qu'arriva-t-il? Les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français proscrit en France; et gagnèrent environ dix-huit cent mille écus.

Français, tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

Janvier 1775.

Si les suffrages sont toujours fort partagés sur l'*Iphigénie* de M. Gluck, tous se sont réunis, le jour que la Reine est venue l'entendre, dans l'heureuse application qu'on lui a faite du chœur :

Chantons, chantons notre Reine.
Et que l'Hymen qui l'enchaîne
Nous rende à jamais heureu

Cette allusion a été saisie avec transport. On a fait répéter le morceau, et tous les regards se sont tournés vers la Reine, qui a reçu cet hommage avec l'embarras le plus aimable et le plus intéressant. Quels prologues, quels panégyriques peuvent être comparés à ces élans de tendresse et de l'admiration publique !

On nous promet incessamment plusieurs nouveautés intéressantes à la Comédie française ; *Albert*, drame de M. Le Blanc, dont la représentation avait été défendue il y a quelques années, et la Conspiration de Marcel sous le roi Jean, tragédie en prose de M. Sedaine. On aurait déjà oublié la petite pièce de M. Imbert (*Monsieur Pétau* ou *le Gâteau des Rois*), qui a été jouée sur ce théâtre pour la première et dernière fois le vendredi, 6, sans les suites fâcheuses qu'elle a eues pour l'auteur, pour son censeur et pour mademoiselle Luzi. Cette pièce, précédée d'un prologue assez agréablement écrit et qui promettait du moins beaucoup de gaieté, est une des plus détestables choses qu'on ait vues depuis long-temps. Le projet de l'auteur, connu d'ailleurs, assez avantageusement par ses Fables et par son Poëme sur le jugement de Pâris, était (si tant est qu'il eût un projet dans cet ouvrage) de peindre le ton et les mœurs de la petite bourgeoisie. Il a cru que le moment le plus propre à rendre ce tableau d'une manière piquante serait une collation donnée, le jour des Rois, chez quelque marchand de la rue Saint-Denis. C'est donc M. Pétau qui ne veut point donner sa fille au petit

Finon, parce qu'il n'est pas riche, et qu'il l'a promise au vieux Orgon, riche drapier. Madame Pétau protège les amours du petit Finon. Elle s'accorde avec un Gascon de ses amis pour tromper son mari. Le repas qu'on doit donner ce jour même en fournit une occasion merveilleuse. On s'arrange de manière que M. Pétau ait la fève. On présente à ce nouveau Roi plusieurs placets. Il y en a un qu'il signe avec beaucoup de plaisir, et ce placet est justement le contrat de mariage de mademoiselle Pétau avec le petit Finon. Toutes ces scènes, du plus bas comique, sans caractère, sans esprit, sans vérité, même sans folie, au moins sans folie plaisante, finissent par un vaudeville où l'auteur a cru faire une chose charmante en confondant ingénieusement l'éloge de Louis XVI avec celui de M. Pétau. Cette gaucherie a paru d'autant plus impertinente, qu'il y a laissé échapper plusieurs traits fort susceptibles d'une interprétation peu respectueuse pour la mémoire de Louis XV. On a remarqué entre autres ces deux vers :

Il est des sages de vingt ans
Et des étourdis de soixante.

Mademoiselle Luzi, qui a chanté cette platitude avec plus d'indiscrétion que de malignité, a passé douze heures au Fort-l'Evêque. M. Imbert y est depuis cinq ou six jours, et M. de Crébillon son censeur a été interdit pour trois mois.

Oh, oh, quelle caresse et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin bâton!
Martin bâton accourt, l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

La vie du maréchal de Catinat offre peu de grands événemens. Sa carrière militaire ne fut ni longue ni brillante. A l'exception des journées de Staffarde et de la Marsaille, il n'éprouva guère que des pertes et des revers. Ce n'est donc pas tant par ses actions que par son caractère qu'il mérite d'être connu. Il fut sans éclat comme sans faiblesse, et ce n'est qu'en le suivant dans l'intérieur de sa conduite, dans sa vie domestique et privée, qu'on peut reconnaître en lui cette grandeur antique qui a fait dire à Jean-Jacques que de tous nos héros modernes Catinat était le seul qui pût être comparé aux hommes illustres de Plutarque. *Non sibi*, dit Sanadon, dans l'épitaphe qu'il a composée pour lui, *non sibi sed Patriæ vicit :* il ne chercha point à vaincre pour lui, mais pour la patrie. C'est là le vrai point de vue sous lequel la vie de ce citoyen respectable eût formé un tableau aussi utile qu'intéressant ; mais, pour exécuter une si belle idée, il fallait avoir les yeux de Plutarque ou la plume de Jean-Jacques. Nous verrons si elle sera remplie par M. de Guibert, qui travaille, dit-on, dans ce moment à l'Eloge de Catinat, sujet du prix que l'Académie française doit donner cette année. C'est sans doute dans l'enthousiasme que lui inspire ce travail que M. de Guibert avait conçu le projet de consacrer par quelque grand monument la centenaire du maréchal de Turenne, en proposant pour cet objet aux militaires une sous-

cription pareille à celle que les gens de lettres ont faite pour la statue de M. de Voltaire. Il désirait d'abord de faire ériger une colonne dans l'endroit où Turenne a été tué, de faire faire ensuite sa statue par le plus célèbre de nos artistes, et de la placer au champ de Mars. Il voulait encore qu'on instituât un prix de mille écus pour l'écrivain qui, au jugement de l'Académie française, ferait le meilleur panégyrique de ce héros. La Cour n'a pas jugé à propos d'accorder son agrément à ce projet. On a répondu qu'on ne pouvait point élever de monument plus glorieux à la mémoire de M. de Turenne que ceux qui existaient déjà ; qu'il était enseveli dans le tombeau de ses Rois, qu'il avait été loué par les plus grands orateurs de son siècle, et que l'endroit où il avait été tué étant hors des limites du royaume, le monument qu'on y voudrait ériger entraînerait fort inutilement dans les embarras d'une négociation particulière et risquerait même d'être détruit à la première guerre. M. de Guibert a brûlé son Prospectus ; mais nous espérons qu'il n'abandonnera pas de même l'éloge de M. de Catinat. En attendant que nous puissions avoir l'honneur de vous en rendre compte, qu'il nous soit permis de rapporter ici une anecdote de son héros qui ne se trouve dans aucun de ses historiens, mais que Jean-Jacques a souvent entendu raconter à des hommes qui l'avaient connu personnellement.

Dans le temps que M. de Catinat faisait la

guerre en Italie, un jeune officier plein de courage et de présomption vint lui demander avec beaucoup d'empressement l'honneur de servir sous lui. Catinat le reçut sur la foi d'une physionomie heureuse, et lui promit de l'emploi. Peu de jours après il l'envoie exécuter quelques ordres à la tête d'un petit détachement. Il est attaqué. A peine l'action se trouve-t-elle engagée, que le jeune homme perd la tête et s'enfuit. Sa mauvaise conduite avait trop de témoins pour être ignorée. M. de Catinat en sait tous les détails et le juge seul avec moins de sévérité. Il le présente lui-même à tous les officiers de sa compagnie et leur dit : Messieurs, je vous prie de rendre plus de justice à votre jeune camarade. J'ai voulu mettre son obéissance à l'épreuve, il n'a rien fait que par mes ordres. Après l'avoir comblé de caresses en public, il le fait venir en particulier, et lui représente à quel point sa confiance se trouverait compromise s'il ne la justifiait pas incessamment par une réparation éclatante. Le jeune homme se jette à ses genoux, il lui doit mille fois plus que la vie, il brûle d'aller au devant des plus grands dangers. Le jour même il se distingua dans une action très-périlleuse, et fut depuis un des plus braves officiers de l'armée. Il est peu de traits sans doute d'un tact plus rapide et plus profond, peu d'exemples plus frappans de cet art si rare et si sublime d'élever même les âmes communes au dessus d'elles-mêmes,

ou de leur rendre au moins toute l'énergie que des circonstances singulières ont pu leur ravir.

Mademoiselle d'Albert vient de donner au public un roman en quatre petites parties, in-12, intitulé *les Confidences d'une Jolie Femme.* Ce n'est pas son coup d'essai en ce genre, mais c'est le seul qui ait paru. Celui-ci n'aura pas vraisemblablement des suites aussi fâcheuses pour elle que sa première production. Voici son histoire.

Mademoiselle d'Albert est née en Languedoc, d'une famille honnête et très-mal partagée de la fortune. Lorsque l'abbesse de Panthemont fut nommée à cette abbaye, elle se souvint qu'elle était parente éloignée de mademoiselle d'Albert, et la demanda à ses parens, dans l'intention de se charger de son éducation et de son sort. On la lui envoya. La jeune personne avait infiniment d'esprit, elle profita des bontés de l'abbesse. Elle se distingua d'une manière assez marquée pour être préférée à beaucoup d'autres pour tenir compagnie à mademoiselle de Rohan, depuis comtesse de Brionne, qui entra à Panthemont trois ans après mademoiselle d'Albert. Rien de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait à Panthemont ne lui échappait. Elle y prit une connaissance assez vraie de la ville et de la cour, et ce qu'elle en connaissait lui fit deviner ce qu'elle n'en connaissait pas. Il y avait un an qu'elle accompagnait

partout mademoiselle de Rohan, lorsqu'il lui passa par la tête de faire un Roman fort gai, fort plaisant. Elle le fit imprimer sans nom d'auteur; mais on crut y reconnaître plusieurs personnages importans, plusieurs faits récens assez mal déguisés et tournés en ridicule. Elle avait des confidentes jalouses de la place qu'elle occupait, qui la nommèrent. Elle avoua, et son aveu lui coûta son état. Son ouvrage fut saisi, et l'on en racheta jusqu'au dernier exemplaire. On la peignit de couleurs odieuses, elle fut mise à la Bastille. Le crédit de mademoiselle de Rohan l'en fit sortir au bout de quelques mois. Elle obtint la liberté de se retirer dans un couvent à Moulins, et la même protection lui fit accorder une pension de huit cents livres sur les Etats de Languedoc. Elle est depuis quelques années retirée à Paris, au couvent du Petit-Saint-Chaumont.

Le Roman qui vient de paraître est très-inégalement écrit. Il a beaucoup d'intérêt. Les événemens ne sont point invraisemblables, mais ils sont trop clairement arrangés à la convenance de l'auteur. Les caractères sont très-piquans et bien soutenus. La quatrième partie me paraît très-supérieure aux trois autres. Il y a une vérité, une finesse, une délicatesse dans les détails qui suppose dans l'auteur une grande connaissance du cœur humain. On ne peut s'empêcher de lui souhaiter un meilleur sort, et de la soupçonner néanmoins de n'avoir mis en lumière que ce qu'elle

a vu sous ses yeux. Il y a des choses qui ne se devinent pas. Le génie trouve un mot sublime; mais cette succession de mouvemens contradictoires qui tourmentent une âme sensible quand elle est jointe à un caractère faible, on ne les devine pas quand on place son personnage dans une position qui nous est tout-à-fait inconnue. Comment une jeune fille, par exemple, pourra-t elle peindre les soins, les sollicitudes, les espérances, les découragemens de l'amour maternel? Au moins faudra-t-il qu'elle en ait été témoin.

Une chose dont je sais un gré infini à mademoiselle d'Albert, c'est de n'avoir corrigé aucun de ses personnages à la fin de son Roman, pas même son héroïne. Cela me fait oublier que c'est un Roman que j'ai lu.

On me contait hier qu'une femme charmante, mais sans caractère, telle à-peu-près que l'héroïne de mademoiselle d'Albert, avait reçu la plus violente impression de la lecture de ce Roman. Elle y avait reconnu toutes les inconséquences et les dangers de son propre caractère. Fondant en larmes toute une journée, elle avait juré, protesté qu'elle mourrait plutôt que de rester roseau, et d'agir sans cesse contre ses résolutions. Le même soir elle fit d'*entraînement* la démarche la plus inconsidérée qu'elle ait peut-être faite de sa vie. Voilà la vérité, et voilà ce que mademoiselle d'Albert a peint. Je voudrais qu'elle eût intitulé ce Roman, la *Vie d'une jolie Femme*. Le titre qu'elle

lui a donné est faux, et annonce un ton frivole et ginguet qu'il n'a pas. Ce sujet traité à la manière de Fielding ou de Richardson aurait été sublime.

Février 1775.

CHANSON sur l'air : *Monsieur le Prevôt des Marchands ;* par M. Porcien *(peintre)*.

Vante l'âge d'or qui voudra;
Bien fou qui le regrettera.
Vivre de glands comme les bêtes
Et végéter au fond des bois,
Quoique nous chantent les poëtes,
Ne vaut pas nos mœurs et nos lois.

Je respecte nos bons aïeux,
Mais leur siècle ne vaut pas mieux.
Ces preux chevaliers que l'on prise
Toujours battans et pourfendans,
Malgré leur antique franchise,
N'étaient pas de trop bonnes gens.

Les Clovis et les Childebert,
Les Clotaire, les Dagobert
Valaient-ils notre roi Louis seize ?
Qui le soutiendra, mentira,
Pour mon compte je suis fort aise
De vivre au siècle où nous voilà.

On voyait dans chaque château
De père en fils un tyranneau
Toujours occupés à détruire.
Leur morgue il fallait encenser.
Ces seigneurs ne savaient pas lire,
Mais ils savaient boire et jurer.

Lance en arrêt sur un chemin,
Le guerrier était assassin.
Mauvais sujets et méchans maîtres,
Puis demandant à Dieu pardon,

Ils donnaient leurs terres aux prêtres
Pour avoir l'absolution.

Sur des vitreaux montés en plomb
On voyait un grand écusson ;
Et cette postéromanie,
Guerroyant et troublant l'Etat,
Ressemblait fort au vin de Brie ;
Plus il est vieux, plus il est plat.

Avec un chevalier loyal
Une dame était à cheval.
Teint brûlé, derrière en compote,
Et filant de tristes amours,
Constante, bégueule et dévote
Dans son château flanqué de tours.

J'honore la fidélité,
Mais j'aime aussi la propreté ;
Toutes ces grandes héroïnes
Interrogées au boudoir,
Par nos agréables coquines
Seraient confondues sans espoir.

Mes amis, jouissons en paix
Du temps présent, et désormais
Ne vantons pas tant les chimères
Du bon prétendu temps jadis ;
L'avenir passe nos lumières,
Le présent est le paradis.

VERS *de M. Marmontel pour être mis au bas du portrait de M. d'Alembert.*

Ce sage à l'amitié rend un culte assidu,
Se dérobe à la gloire et se cache à l'envie ;
Modeste comme le génie,
Et simple comme la vertu.

Il y a long-temps qu'on n'avait vu à l'Académie française une assemblée aussi brillante que

celle du jeudi 16, jour de la réception de M. de Malesherbes. Ce qui pour tout autre n'est qu'une couronne littéraire, est devenu pour lui une couronne civique ; et l'Académie, en décernant ces honneurs au magistrat de la patrie, au citoyen de la Nation, a paru remplir les fonctions du tribunal le plus auguste, de l'inteprête suprême de l'opinion pulique.

Les sentimens de patriotisme que M. de Malesherbes a déployés dans les circonstances les plus difficiles, l'éloquence noble et touchante qui règne dans tous ses discours, l'étendue et l'utilité de ses lumières, ne sont pas ses seuls titres à la reconnaissance des lettres et de la philosophie. Si la liberté de penser a fait quelques progrès en France, elle le doit surtout à la sagesse adroite de son administration tant qu'il fût à la tête de la librairie. En conservant toutes les apparences d'une très-grande sévérité, peut-être nécessaires pour réprimer des abus pernicieux, ou du moins pour ne pas effaroucher l'autorité ombrageuse, il favorisait avec la plus grande indulgence l'impression et le débit des ouvrages les plus hardis. Sans lui l'*Encyclopédie* n'eût vraisemblablement jamais osé paraître.

Ce qui distingue le plus le discours de réception de M. de Malesherbes, c'est un ton également digne et modeste. Moins diffus, moins verbeux, surtout pour la partie des éloges, son style eût sans doute eu plus de force et de couleur ; mais

ce défaut n'est-il pas plutôt celui du genre que celui de l'orateur? Il n'y a qu'un moyen de l'éviter: c'est d'éviter le genre même et de faire toute autre chose qu'un discours de réception. Qui l'eût pu faire avec plus d'intérêt que M. de Malesherbes, s'il n'avait pas craint que cette singularité même tînt de l'affectation?

Peut-être n'a-t-on jamais rien dit de plus flatteur aux gens de lettres que ce qu'il leur dit quand il compare leur influence sur l'opinion publique à celle des anciens orateurs. " Dans un " siècle où chaque citoyen peut parler à la Nation " entière par la voie de l'impression, ceux qui ont " le talent d'instruire les hommes ou le don de les " émouvoir, les gens de lettres, en un mot, sont " au milieu du peuple dispersé ce qu'étaient les " orateurs de Rome et d'Athènes au milieu du " peuple assemblé."

L'application qu'il fait aux rois des vers que Virgile adresse aux Romains dans le sixième livre de l'Enéide, a paru des plus heureuses.

" Vous ne direz point au maître d'un grand " empire que son goût toujours sûr doit inspirer " tous les artistes. Disons plutôt à tous les Rois " ce que l'antiquité disait à Rome, maîtresse du " monde: Que d'autres fassent respirer le marbre " et l'airain, que d'autres décrivent le mouvement " des astres. Vous, Rois, n'oubliez jamais que " votre emploi est de régir les peuples.

Ce n'est pas sans doute trop sérieusement que,

M. de Malesherbes cherche à nous persuader que quand le cardinal de Richelieu conçut le projet de créer en France un corps littéraire, il avait prévu jusqu'où s'étendrait un jour l'empire des lettres chez la Nation qu'il avait entrepris d'éclairer. Il est beaucoup plus probable que, s'il avait prévu les suites de son projet, il ne l'eût jamais exécuté. Si ce ministre eut quelques vues éloignées en formant cet établissement, ce fut sans doute de lier l'intérêt des lettres à ceux de l'autorité, et de retenir l'ambition littéraire dans une espèce de chaîne semblable à celle qui attache les grands aux honneurs de la Cour. Mais ce qui paraît plus probable encore, c'est que ses pensées, loin de se porter sur l'avenir ou sur de grands intérêts, ne se portèrent que sur lui-même, sur ce qui pouvait amuser ses goûts personnels. L'établissement de l'Académie ne fut probablement pour lui qu'une espèce de distraction, un joujou de sa toute-puissance, qui flattait ses prétentions, ses ridicules, et dont il comptait bien que sa vanité tirerait un jour un grand parti. Et voilà comme les fantaisies même d'un homme d'Etat, d'un génie entreprenant, ont tous un caractère de grandeur, et renferment souvent le germe des révolutions les plus utiles.

La Réponse de M. l'abbé de Radonvilliers au Discours de M. de Malesherbes n'est que plate et commune ; et c'est un tort de faire si bien, quand on a accoutumé ses auditeurs à un mérite plus réjouissant.

M. l'abbé Delille, après ces Discours, nous a lu les deux derniers chants d'un Poëme sur les plaisirs de la vie champêtre, l'art de peindre la nature en vers et celui d'en jouir. L'art de l'embellir sera le sujet de son premier chant, qui n'est pas encore fini. Cet ouvrage a paru manquer d'idées, d'ensemble: la marche n'en est pas assez poétique, et par-là même assez peu intéressante; mais les détails en sont charmans, plusieurs tableaux d'une grande richesse, et des vers d'une facture admirable. On a beaucoup disputé sur ces deux-ci:

Je veux qu'un tendre ami, peuplant ma solitude,
M'enlève doucement aux douceurs de l'étude.

L'expression *peuplant*, à force de vouloir être énergique, pourrait bien n'être ni juste ni agréable; *doucement aux douceurs* sent la recherche et la manière.

La présence de M. le duc de Choiseul a fait applaudir à deux reprises le vers

Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier.

Mais la distinction de l'agricole et du fermier n'en est pas pour cela plus ingénieuse.

M. d'Alembert a terminé la séance par la lecture de l'*Eloge de l'abbé de Saint-Pierre*. L'abondance de mots et de petites anecdotes répandus dans cet éloge, lui ont donné un ton si facétieux, qu'on l'a trouvé du moins peu convenable à la dignité de l'assemblée: cela n'empêche pas qu'il ne

soit plein de choses piquantes. Quoique les ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre respirent tous la bienfaisance et l'humanité, ils sont beaucoup moins curieux que ne l'étaient sa personne et son caractère. Ses vues en politique sont bornées et chimériques ; mais il en eut de grandes et de vraies sur lui-même. Jean-Jacques l'a peint en disant : *c'était la raison parlante, agissante, ambulante.* Il craignait beaucoup moins le reproche d'être ridicule que le malheur de partager les travers de son siècle. Religieux observateur de tout ce qui avait à ses yeux un caractère de raison et d'évidence, il ne faisait pas même comme les autres dans les petites choses afin de s'habituer à n'être pas servile dans les grandes. En conséquence il portait toujours sa montre pendue à sa boutonnière. . . . Il était si persuadé que tous les arts où il ne voyait pas une utilité immédiate tomberaient un jour dans le mépris, qu'après avoir entendu une tragédie pleine d'intérêt et de chaleur, mais qui ne présentait à son esprit aucune idée essentiellement utile, il dit froidement : *Cela est encore fort beau.*

C'est d'après les conseils de l'abbé de Saint Pierre que l'Académie française a substitué les éloges des grands hommes de la Nation aux sujets frivoles qu'elle donnait à traiter ci-devant pour le prix d'éloquence. Mais de ses mille et un projets ce n'est pas le seul dont l'expérience ait justifié les avantages : on lui doit plusieurs réformes faites

dans la police de Paris et dans le règlement des Ordres monastiques.

COUPLETS *à madame la comtesse de Blot, en lui envoyant un oranger, par M. de Lille, capitaine de dragons.*

Air *du vaudeville d'Epicure.*

De l'aimable et savante Grèce
L'Evangile, encore admiré,
Ordonna qu'à chaque déesse
Un arbre serait consacré.
Le myrte fut à la plus belle,
A la plus sage l'olivier.
Le pin à la vieille Cybèle,
Mais à pas une l'oranger.

Si ce n'était point un mystère,
Verrait-on, sans être étonné,
L'arbre le plus digne de plaire
De tout l'Olympe abandonné?
Suivant l'ingénieux système
De l'antique religion,
Tout est signe, symbole, emblême,
Et rien ne s'y fait sans raison.

L'arbre heureux en qui la nature
Se plaît à montrer en tout temps
Les fleurs, les fruits, et la verdure,
L'été, l'automne, et le printemps,
Fut réservé pour apanage
A la beauté qui brillerait
Des plus doux charmes de tout âge,
Quand l'Olympe la trouverait.

Dans l'histoire qui nous présente
De chaque déité les traits,
L'une est belle, mais imprudente,
Une autre est sage sans attraits.
Or il fallait que la déesse
Réunit en toute saison
La fraîcheur avec la sagesse,
Les grâces avec la raison.

Parmi ce qu'aux cieux on adore
Une belle divinité
Ne s'étant point montrée encore,
L'arbre sans patrone est resté;
Mais il trouve aux bords de la Seine
Celle qui doit le protéger:
Blot, son destin vers vous l'entraîne;
C'est pour vous qu'est fait l'oranger.

Un certain M. de Mirabeau, par son humeur impérieuse et maussade, désolait toute une petite ville de province, où il était l'un des notables. —Ce n'était point l'*ami des hommes*, car il se contenta de les ennuyer et les ennuie encore. Mirabeau le provincial mourut, et sa mort fut une espèce de réjouissance publique. On affubla ses mânes de l'épitaphe suivante:

Ci-gît Mirabeau le brutal,
Qui jurait bien et payait mal.

Cette platitude parut un trait de génie, et courut toute la ville. La veuve qu'avait laissée le défunct, et qui lui ressemblait, en fut instruite, et fit venir chez elle un avocat soupçonné d'être l'auteur du sarcasme. " *Est-il vrai, Monsieur, que vous*

" *ayez osé vous permettre une pareille atrocité?*
" *.. Hélas! oui, Madame, l'épitaphe est de moi;*
" *je vous avouerai de plus que, pour n'y pas revenir*
" *deux fois, j'ai fait la vôtre en même temps.*"

Ci-gît Mirabeau le brutal,
Qui jurait bien et payait mal;
Ci-gît aussi sa Mirabelle,
Qui ne fut ni bonne ni belle.

L'étude de la Grammaire était la passion dominante de l'abbé de Dangeau. On parlait de quelque révolution à craindre dans les affaires publiques. " Cela se peut, dit l'Abbé; mais, quoi " qu'il arrive, je suis toujours bien aise d'avoir " dans mon porte-feuille au moins trente-six con- " jugaisons parfaitement complètes." Cette naïveté ressemble au profond désespoir avec lequel je ne sais plus quel grammairien s'écriait un jour: *Non! les participes ne sont point encore connus en France!*

Ce furent le zèle et le crédit de l'abbé de Dangeau qui firent échouer le projet que l'on avait eu de faire recevoir à l'Académie française, comme aux autres Académies du royaume, des *membres honoraires*. M. d'Alembert, en exaltant les obligations que lui avait à cet égard l'Académie, s'est engagé dans une censure des plus vives contre ces grands qui, ne trouvant plus de rôles à jouer ailleurs, essayaient encore de satisfaire leur ambition impérieuse dans une société dévouée uniquement

aux lettres et à l'égalité. Il a comparé cette prétention puérile à celle du tyran de Syracuse, qui, chassé de son trône, se fit maître d'école à Corinthe, pour retrouver encore dans cet exercice quelque ombre de sa puissance passée. Cette philippique n'a pas réussi également auprès de tout le monde, et l'Académie même a jugé que sa dignité se trouvait un peu compromise dans la comparaison du tyran devenu maître d'école.... *Non nostrum est tantas componere lites.*

Janvier 1776.

LETTRE *de feu M. le président de Montesquieu (qui ne se trouve point dans le Recueil qu'on a publié de ses Lettres) à l'évêque Warburton.*

Paris, Mai 1754.

J'ai reçu, Monsieur, avec une reconnaissance très-grande, les deux magnifiques ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur les Œuvres posthumes de M. Bolingbroke; et comme cette lettre me paraît être plus à moi que les ouvrages qui l'accompagnent, auxquels tous ceux qui ont de la raison ont part, il me semble, cette lettre m'a fait un plaisir particulier.

J'ai lu quelques ouvrages de M. Bolingbroke, et il m'est permis de dire comment j'en ai été affecté. Certainement il a beaucoup de chaleur, mais il me semble qu'il l'emploie ordinairement contre les choses, et il ne faudrait l'employer qu'à peindre les

choses. Or, Monsieur, dans cet ouvrage posthume dont vous me donnez une idée, il me semble qu'il vous prépare une matière continuelle de triomphe. Celui qui attaque la religion révélée, n'attaque que la religion révélée ; mais celui qui attaque la religion naturelle, attaque toutes les religions du monde. Si l'on enseigne aux hommes qu'ils n'ont pas ce frein, ils peuvent penser qu'ils en ont un autre ; mais il leur est bien plus pernicieux de leur enseigner qu'ils n'en ont point du tout. Il n'est pas impossible d'attaquer une religion révélée, parce qu'elle existe par des faits particuliers, et que les faits, par leur nature, peuvent être une matière de dispute. Mais il n'en est pas de même de la religion naturelle ; elle est tirée de la nature de l'homme, dont on ne peut pas disputer, et du sentiment intérieur de l'homme, dont on ne peut pas disputer encore. J'ajoute à ceci, quel peut être le motif d'attaquer la religion révélée en Angleterre? On l'y a tellement purgée de tout préjugé destructeur, qu'elle n'y peut faire de mal, et qu'elle y peut faire au contraire, une infinité de biens. Je sais qu'un homme en Espagne ou en Portugal, que l'on va brûler ou qui craint d'être brûlé, parce qu'il ne croit pas de certains articles dépendans ou non de la religion révélée, a un juste sujet de l'attaquer, parce qu'il peut avoir quelque espérance de pourvoir à sa défense naturelle ; mais il n'en est pas de même en Angleterre, où tout homme qui attaque la religion révélée l'attaque

sans intérêt, et où cet homme, quand il réussirait, quand même il aurait raison dans le fond, ne ferait que détruire une infinité de biens pratiques pour établir une vérité purement speculative.

Madame du Deffand appelle M. le duc de Choiseul *grand papa*, et madame la duchesse *grand'maman*. Voici deux couplets qu'elle a faits pour eux:

A la cadette des mamans,
Des enfans la doyenne,
Avant le jour des complimens
Présente son étrenne.
Tout prouve mon empressement,
Ainsi que ma constance,
Puisque j'aime ma grand'maman
Du jour de sa naissance.

Du grand papa
Je ne suis plus petite-fille
Du grand papa,
Quand on n'est plus jeune et gentille,
On est exclu de la famille
Du grand papa.

Système physique et moral de la Femme, ou Tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs et des fonctions propres au Sexe, par M. Roussel, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, avec cette épigraphe: *Feminarum verò virtus est, si spectetur corpus, pulchritudo; et si animus, tem-*

perantia et studium operis. Arist. *Rhetor. l. I. c.* 5. Si c'est, comme on le dit, l'essai d'un jeune homme, il annonce des talens fort distingués. Quoiqu'on y trouve peu d'idées absolument neuves, beaucoup de vues superficielles et quelques opinions paradoxales, c'est un livre plein de philosophie et d'imagination. Nous connaissons peu d'ouvrages de ce genre écrits avec autant de légèreté, d'agrément et de goût. Il arrive souvent au génie de M. Roussel de peindre avec les couleurs les plus vives ce qu'il ne songeait qu'à décrire. Il nous attache aux détails qui semblaient le moins susceptibles d'intérêt, parce qu'il y découvre toujours quelque rapport moral auquel notre esprit aime à se prendre. Tout s'anime sous sa plume, parce qu'il voit tout avec le regard d'une sensibilité douce et fine. Il prouve combien les mœurs donnent de vie et de grâce aux productions mêmes dont elles ne sont pas l'objet principal. Son style, sans être parfaitement pur, a le caractère et le ton de son sujet, une expression facile, moelleuse et quelquefois brillante.

Février 1776.

STANCES *à Mademoiselle.....*

Aimerai-je encor Rosette ?
Si son sourire est charmant,
Son humeur est trop coquette ;
La mienne est d'être constant.

Mais d'une ardeur si fidèle
Rosette a su m'enflammer!
Ah! s'il faut aimer comme elle,
Pourquoi fallait-il l'aimer?

Dieux! pouvais-je m'en défendre?
Hélas! peut-on le vouloir?
De son regard vif et tendre,
Amour, tu sais le pouvoir.

Le doux parfum de sa bouche
A la fraîcheur du matin,
Et sur l'herbe où son pied touche
Naissent la rose et le thym.

Des amans le plus volage
Le serait-il sous ses lois?
Elle ôte aux cœurs qu'elle engage
Tout l'attrait d'un nouveau choix.

Amour me choisit Rosette,
Elle aura mes derniers vœux,
Et fût-elle moins coquette,
En serais-je plus heureux?

VERS *de M. le comte d'Estaing à M. de Guibert, en lui envoyant un portrait du chevalier Bayard.*

S'il eût été vivant, il vous l'aurait offert.
Vous avez si bien peint les vertus dont il brille,
Que ce portrait dans les mains de Guibert
Sera toujours un portrait de famille.

Mars 1776.

L'ART *de la Toilette, ouvrage imité de l'anglais de mylord Chesterfield.*

LES Romains employaient souvent un proverbe dont on ne saurait assez admirer le sens profond, *ex pede Herculem,* on reconnaît Hercule à son

pied. Les Grecs, que de ressources n'offre point une grande érudition ! les Grecs disaient, *Imation aner*, l'habit c'est l'homme. En effet, c'est dans les petites choses et surtout dans le choix des habits que le caractère des hommes se montre à découvert. Toutes les fois qu'il s'agit d'affaires importantes, on use d'une circonspection extrême. Le grand intérêt que l'on a presque toujours à se déguiser fait que l'on y réussit ; mais sur les choses qui semblent à-peu-près indifférentes, comme l'habillement, on se permet de laisser aller l'imagination à son gré, et c'est alors qu'on trahit souvent ce qu'on aurait voulu cacher avec le plus de soin. Il en résulte sans doute les désordres les plus funestes. Pour les prévenir, essayons d'établir des maximes si lumineuses, que tout le monde sache désormais à quoi s'en tenir, et laissons aussi peu de doutes sur cet important objet que l'acte d'Edouard III sur les crimes de lèse-majesté.

L'habillement doit se rapporter à la personne, comme le style au sujet. De ce principe dérivent toutes les règles de l'art que nous nous proposons d'enseigner. Il est clair, par exemple, que le luxe des habits doit être en raison du rang et de la fortune ; tant qu'il suit cette proportion, c'est un faste utile qui soutient l'industrie du pauvre aux dépens du riche, et tout est dans l'ordre. Une femme de condition mise comme la femme de mon fermier, ou la femme de mon fermier mise comme une femme de condition, seraient aussi ridicules

qu'une pensée sublime en bouts rimés, ou le refrain d'un vaudeville en vers alexandrins.

Nous recommandons aux femmes qui tiennent le premier rang par leur naissance et par leur beauté le goût d'une simplicité élégante. Un sujet qui se suffit à lui-même n'a pas besoin d'ornemens étrangers. L'art peut défigurer la plus belle nature, il ne peut guère espérer de l'embellir. Or une belle femme étant le plus beau chef-d'œuvre de la belle nature, sa manière de s'habiller doit être entièrement épique, mais épique comme la muse de Virgile, noble, modeste et sans aucun mélange de clinquant. Nous lui interdisons en conséquence, et sous telles peines qu'il appartiendra, toute espèce de chiffons, de pomponnage, et en un mot tout ce qui peut ressembler aux *concetti* de la littérature moderne. Nous l'exhortons à se souvenir qu'il en est de l'habillement comme de l'expression ; la plus simple et la seule qui ne fasse rien perdre au sublime de la pensée, la plus heureuse est celle qui se confond avec la pensée et ne permet pas même qu'on l'aperçoive. Il ne faut jamais rien avoir à dire de la toilette d'une très-belle femme, si ce n'est que l'on ne conçoit pas comment elle eût pu être autrement. Nous devons même ici rendre cette justice aux plus célèbres beautés que nous ayons vues en France et en Angleterre, c'est que de toutes les personnes de leur sexe, ce sont celles dont l'habillement nous a toujours paru le plus exempt de ridicule et de recherche. Le bons sens

de Délie se montre jusque dans sa parure ; elle ne paraît ni négligée ni soignée, mais simple et décente, dans ce juste milieu qui s'écarte également des exagérations de la mode, et de cette singularité qui cherche à se faire remarquer, ou de cette négligence dédaigneuse qui annonce une beauté trop fière de ses avantages.

Nos préceptes seront moins sévères pour les femmes qui ne sont que jolies, pour celles dont les charmes naissent plutôt d'un certain air, d'un je ne sais quoi répandu sur toute leur personne, que de la régularité de leurs traits ou de la dignité de leur figure. Nous leur abandonnons toutes les ressources de l'art, nous leur pardonnons même les inconséquences que peut se permettre une imagination vive et riante. Ce sont des sujets de fantaisie susceptibles de tous les agrémens que peuvent donner la magie du style et la variété des tons. Qu'elles imitent donc dans leur ajustement tantôt le goût du sonnet, tantôt celui du madrigal ou du rondeau, toutes les grâces du petit genre! On peut leur offrir pour modèle la jeune Flavia ; le soin de sa toilette n'est pas le premier soin qui l'occupe, mais c'est le plus doux de ses amusemens. Quelque brillant que soit l'éclat de sa parure, on n'y trouve rien de trop ; le caractère de ses traits supporte tout le faste dont elle s'environne. Si elle doit à ses atours quelque lustre qu'elle n'aurait point eu sans eux, on dirait aussi qu'elle leur prête en revanche une grâce qu'ils auraient cherchée vainement partout ailleurs.

OBSERVATIONS *du Traducteur.*

Si la France a surpassé toutes les autres nations de l'Univers dans l'art sublime de la toilette, c'est, n'en doutez point, parce que la classe des femmes dont on vient de parler est plus nombreuse en France que partout ailleurs. L'ancienne coiffure grecque conviendrait sûrement mieux aux beautés régulières que nos coiffures modernes; mais je n'imagine pas qu'il y en ait jamais eu qui fût généralement plus avantageuse aux femmes qui ne sont que jolies que les coiffures françaises. J'avoue que celles du jour, qui ont tous les défauts d'un style gigantesque, ampoulé, semblent faites pour ôter la physionomie aux visages qui en ont, ou pour en faire de vraies caricatures; mais il n'en est pas moins sûr qu'elles donnent au moins une apparence de physionomie aux visages qui n'en ont point du tout. Il est aussi très-certain que ces coiffures diminuent les traits, et que, ménagées avec un peu d'art, elles donnent plus de rondeur aux formes carrées, formes beaucoup plus communes dans nos climats que la forme ovale. Ce n'est pas le pays des beautés régulières, c'est le pays des figures susceptibles d'agrémens où l'art de la toilette a dû atteindre le plus haut degré de perfection. Une belle femme est toujours belle; une jolie femme a besoin d'imaginer sans cesse de nouveaux moyens de varier et de multiplier sa manière d'être, sûre que celle qu'elle reçut de la nature ne saurait plaire long-temps par elle-même.

Il faut qu'elle s'étudie continuellement à dérober avec adresse ce qui pourrait déparer ses charmes, à faire deviner ceux dont elle est pourvue, mais qu'il est essentiel de cacher comme les autres. Il faut enfin qu'elle se souvienne toujours que ce qui n'est que joli a besoin de l'attrait de la nouveauté pour être piquant ; et c'est de ce besoin que naît l'industrie prodigieuse avec laquelle nos modes se varient, se détruisent et se renouvellent sans cesse. Les modes les plus ingénieuses, les plus agréables, sont, après un certain temps, comme ces expressions originales qui, répandues dans la société, deviennent familières, n'ont plus rien de piquant, et finissent même par perdre le caractère qui leur était propre. Ce n'est qu'en France qu'on a senti toute l'importance d'une observation si juste et si nécessaire au bonheur de l'espèce humaine ; et notre commerce lui doit peut-être une partie de la supériorité dont il jouit depuis tant de siècles. Je reviens à mon auteur.

Il est un troisième ordre de femmes que je demanderai la permission de distinguer par le nom de visages neutres ; ce sont les femmes qui ne sont ni belles ni laides, et dont le seul mérite est une petite figure chiffonnée, avec des yeux vifs et sémillans. Tout ce que je puis faire pour elles, c'est de permettre qu'elles imitent dans leur habillement cette tournure concise, vive et naturelle qui doit caractériser l'épigramme, et rien de plus.

Après avoir déterminé ainsi ce qui convient aux trois classes de mes concitoyennes auxquelles il peut être permis de se parer, savoir, aux belles, aux jolies et à celles qui tiennent un certain milieu entre la laideur et la beauté, j'ajoute que ce privilége est limité par le sens commun à un certain nombre d'années, passé lequel terme il doit être regardé comme nul. Arrivé à ce degré de latitude, l'on ne rencontre plus de vents favorables ; il est temps de gagner le premier port et de baisser les voiles.

OBSERVATIONS *du Traducteur.*

Quelque solennellement que Mylord se soit engagé à donner toute l'évidence possible à ses principes, nous craignons beaucoup que ce passage ne laisse des doutes dans l'esprit de plus d'un lecteur. A Dieu ne plaise cependant que nous le soupçonnions d'astuce ou de mauvaise foi pour n'avoir pas déterminé avec plus de précision l'époque fatale où la beauté doit renoncer à ses droits : cette époque varie nécessairement pour chaque individu. On ne citera point ici les exemples célèbres des Maintenon et des Ninon, qui sûrement ont été plus que belles dans un âge fort avancé ; nous nous bornerons seulement à demander très-respectueusement à notre illustre auteur le tort que peut avoir, par exemple, mademoiselle*** de conserver si bien et depuis tant d'années le même air qu'elle eut dans sa jeunesse, et de s'habiller en

conséquence. On prétend qu'elle a toujours devant sa toilette le portrait qu'elle fit faire d'elle à vingt ans, et qu'elle ne quitte jamais son miroir qu'il ne lui offre une image semblable à ce portrait. Ce qu'il y a de certain, c'est que si l'illusion n'est pas parfaite pour elle-même, il s'en faut peu qu'elle ne le soit pour ceux qui ne la voient qu'au théâtre. Lorsque G** paraît sur la scène, entourée d'un nuage d'argent ou de roses, car ce n'est point un vêtement qui la couvre, c'est une nuée légère et brillante que le souffle amoureux des zéphyrs vient de répandre autour d'elle, n'est-ce pas Hébé elle-même ? Et depuis quinze ans n'est-ce pas toujours la même Hébé ? Tant que l'art peut prolonger le moment heureux de la jeunesse, pourquoi se refuser à ses doux prestiges ? Tout ce que la prudence peut exiger sur ce point, c'est d'étudier les bornes de ce pouvoir magique, et de ne point essayer vainement de les passer.

Je touche à l'article le plus triste, et je tremble que la liberté avec laquelle je dirai mon avis ne déplaise. Puis-je m'empêcher cependant de parler, et de parler sans égards pour les conséquences qui en peuvent résulter ? Mon sujet m'entraîne et ne me permet pas de rien dissimuler. Il s'agit, puisqu'il faut trancher le mot, de la classe des femmes laides, classe, je suis désolé de le dire, si nombreuse et que je suis forcé de traiter avec une sorte de rigueur, pour lui épargner non-seulement

le mépris du public, mais encore son indignation, et, ce qui paraîtra cent fois plus terrible encore, des ridicules sans nombre.

Défenses soient donc faites à toute femme laide de sortir du caractère humble de la prose et de la prose la plus unie ; tous les efforts qu'elle ferait dans un autre genre ne pouvant aller au-delà du burlesque et d'une parodie parfaitement maussade ou parfaitement risible.

Une femme laide doit éviter soigneusement tout ce qui peut attirer sur elle des yeux qui lui en sauront toujours mauvais gré. Si, à force de parure, elle veut forcer le public à supporter sa difformité, qu'elle s'attende qu'il en fera justice, et que nouvelle Méduse, en faisant siffler ses serpens pour pétrifier ceux qui la regardent, elle trouvera quelque Persée qui lui emportera la tête et ce qui s'ensuit. Les femmes laides, qu'il serait plus sage de regarder comme un troisième sexe que comme une partie du beau, devraient bien faire une renonciation solennelle de tous les soins dont il leur est impossible de jouir ; elles devraient tourner leurs vues d'un autre côté, travailler à devenir de bons gentilshommes campagnards, s'amuser de la chasse, et ne plus chanter que des rondes et des chansons à boire ; si même elles pouvaient obtenir entrée au Parlement, du moins, quant à moi, je n'y trouverais rien que de très-convenable. On me demandera peut-être comment une femme peut savoir qu'elle est laide, pour prendre ses mesures en

conséquence. Je réponds qu'elle en doit croire ses oreilles plutôt que ses yeux; comptez bien, Madame, que si votre oreille n'est point accoutumée au langage de la galanterie ou de la passion, ce n'est pas l'austérité qui a pu vous sauver d'un piège si dangereux.

Il est encore un ordre de femmes qui méritent la censure la plus forte, leur conduite étant une insulte perpétuelle au sens commun. On peut les regarder comme des criminels endurcis. Ce sont les femmes sexagénaires ou au-delà, qui, pour avoir été belles ou non dans le siècle passé, n'en sont pas moins tenues de prendre un habit grave dans celui-ci. On les voit à tous les spectacles déployer ce que la parure et l'art peuvent imaginer de plus ingénieux pour se rendre complètement ridicules. J'ai connu quelques-unes de ces tris-aïeules qui croyaient briller de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis qu'elles ne ressemblaient qu'au ver-à-soie mourant au milieu de ses propres filets. J'en ai vu d'autres qui étalaient encore avec le faste le plus insolent, à beau mentir qui vient de loin, ces charmes qu'aucune autre main que la main froide du temps n'avait été tentée d'envahir depuis quarante années. Le seul soin que nous puissions permettre à cet âge, c'est celui d'une extrême propreté. Si l'on ne peut renoncer entièrement à la parure, qu'elle se borne du moins au goût de l'élégie, du drame, ou tout au plus de l'héroïde; encore le goût de ce

dernier genre devrait-il être réservé pour les deuils de Cour....

OBSERVATIONS *du Traducteur.*

Si mylord Chesterfield avait connu madame Geoffrin, il l'eût citée ici comme un modèle du genre de toilette que peut supporter encore une belle vieillesse. Sa parure est noble à force de simplicité, agréable par son égalité même, et ne laisse apercevoir d'autre recherche que l'attention scrupuleuse de dérober aux yeux tout ce qui pourrait les blesser; et c'est de fort bonne heure qu'elle a su adopter cette manière qui lui est absolument propre. Toutes les femmes, disait M. le duc de la R***, se mettent comme la veille; il n'y a que madame Geoffrin qui se soit toujours mise comme le lendemain.

Cent Chevaliers français s'étaient réunis.... —Pour servir la patrie?—Non.—La beauté?—Non—La religion? Encore moins. Toutes ces divinités du vieux temps sont un peu négligées de nos jours. Le but de ces Messieurs se bornait à donner une fête digne de nos mœurs douces, et pour laquelle ils avaient fait une souscription de cinq louis chacun. Cette fête devait consister dans une représentation de *la Colonie* où mesdemoiselles du Té et d'Hervieux, nos plus célèbres courtisanes, s'étaient chargées des premiers rôles. Ce spectacle devait

être suivi de quelques pièces du Théâtre de Collé, d'un bal et d'un grand souper où serait admise l'élite la plus brillante de nos jeunes nymphes. Mademoiselle Guimard avait bien voulu prêter le temple qu'elle habite pour y célébrer cette délicieuse orgie. Tous les préparatifs étaient faits. On avait dressé quatre tables dans son jardin d'hiver, et, par un excès de décence, une cinquième destinée aux mères et aux tantes et à quelques abbés de leurs amis. Depuis huit jours on ne cessait de parler d'une soirée dont on se promettait tant de plaisir. Plusieurs de nos princes y étaient attendus. Nos faiseurs de calembours ne manquèrent pas d'appeler messieurs les Souscripteurs *les nouveaux chevaliers de cinq louis*, et d'observer en même temps que *cinq louis tout compris n'était pas trop cher*. On se riait des sarcasmes et du bruit impuissant de la haine et de l'envie ; mais leur cabale en instruisit malheureusement monseigneur l'Archevêque, et la défense de donner une si jolie fête fut reçue le jour même où elle devait avoir lieu. La Société qui en avait formé le projet, forcée d'y renoncer, se vengea de cette disgrâce par un trait de piété qu'on ne saurait assez louer ; mademoiselle d'Hervieux écrivit sur-le-champ une lettre infiniment respectueuse à M. le Curé de Saint-Roch pour le supplier de vouloir bien faire distribuer aux pauvres de sa paroisse les apprêts du souper que des ordres supérieurs venaient d'interdire.

Fable Orientale.

Le jeune Scha-Abbas aimait son peuple et s'amusait à faire des questions. Ayant rencontré un jour dans une allée solitaire de ses jardins le philosophe Sadi : " Vous connaissez, lui dit-il, les deux " ministres qui ont gouverné l'empire depuis que " j'occupe le trône du monde ; on ne vit jamais des " principes plus opposés, une conduite plus différente. Comment mon peuple trouve-t-il toujours " également à se plaindre ?"—Sire, lui répondit le sage, on peut faire le mal si bien et le bien si mal ! Il n'est qu'une manière d'être heureux ; il est cent mille manières de ne l'être pas.

Shakespear, traduit de l'Anglais, dédié au Roi, avec cette épigraphe : *Homo sum, humani nihil a me alienum puto...Ter.*, in-8vo. Les gravures, dessinées par M. Moreau et exécutées par MM. Le Bas, Alliamet, Saint-Aubin, Le Mire, Prévôt, Choffart, de Launay, se distribueront séparément et indépendamment de l'ouvrage.

On attendait avec impatience ce nouveau Théâtre qui avait été annoncé par souscription dès le commencement de l'année dernière. Les auteurs de cette grande entreprise sont le comte de Catuélan, M. Le Tourneur, le traducteur d'Young et M. Fontaine-Malherbe. Les deux premiers volumes de la traduction de Shakespear contiennent la liste nombreuse des souscripteurs, une Epître dédicatoire au

Roi, d'assez mauvais goût; un petit Catalogue des bévues qu'a faites M. Marmontel en parlant du Théâtre Anglais, le Jubilé de Shakespear, ou la Fête célébrée en l'honneur de ce grand homme; l'Histoire de sa vie et un Discours extrait des différentes préfaces que les éditeurs de Shakespear ont mises à la tête de leurs éditions, un Avis de MM. les Traducteurs; *Othello, ou le More de Vénise; la Tempête, et Jules César.*

Le bien et le mal qu'on dit d'un livre nouveau prouvent également le degré de sensation qu'il a pu faire, et celui que nous avons l'honneur de vous annoncer en est un exemple. Il y a long-temps que nous n'avons vu paraître aucun ouvrage qui ait mérité plus de critique et plus d'éloges, sur lequel on ait disputé plus vivement, sur lequel enfin l'opinion publique ait été plus partagée et plus incertaine. Ceux qui, nourris dès l'enfance dans la crainte et dans le respect de nos grands modèles, leur rendent ce culte exclusif et superstitieux qui ne diffère en rien de l'intolérance théologique, ont regardé les traducteurs de Shakespear comme des sacriléges qui voulaient introduire au sein de la patrie des divinités monstrueuses et barbares. Les dévôts de Ferney n'ont pu voir sans beaucoup d'humeur un ouvrage qui allait instruire la France de l'adresse admirable avec laquelle M. de Voltaire a su s'approprier les beautés de Shakespear, et la mauvaise foi moins admirable avec laquelle il s'est permis ensuite de le traduire. Ceux qui ont voulu conserver un air

d'impartialité ont rendu au plus beau génie de l'Angleterre la justice qui lui était due, mais s'en sont vengés sur les traducteurs. Les Anglais les plus jaloux de la gloire de leur théâtre se sont plaint de ce qu'on l'avait traduit trop littéralement; d'autres ont trouvé que la traduction, très-exacte à certains égards, était très-infidèle à d'autres ; le plus grand nombre eût désiré qu'elle fût au moins plus française. M. Marmontel a dit assez plaisamment que le Shakespear de ces Messieurs ressemblait à un sauvage à qui l'on aurait mis des dentelles, quelques broderies, un plumet, et que l'on aurait laissé d'ailleurs dans son costume naturel, sans coiffure et sans culottes. Cette traduction n'a vraiment réussi qu'auprès de ceux qui ne connaissaient point le poëte et qui brûlaient de le connaître, qui l'ont lu, qui l'ont dévoré, sans se mettre en peine s'ils lisaient de l'anglais ou du français. C'est ainsi, par exemple, que l'a lu M. Sedaine, et il en a été plusieurs jours dans une espèce d'ivresse qu'il est difficile de rendre, mais qu'il est aisé d'imaginer, pour peu que l'on connaisse sa tournure et ses ouvrages. " Vos transports, lui ai-je dit, ne m'étonnent point, c'est la joie d'un fils qui retrouve un père qu'il n'a jamais vu." Ce mot a été répété avec tant de complaisance par les amis de M. Sedaine, que l'on voudra bien me pardonner le ridicule d'oser le citer ici moi-même.

De Shakespear.

Il ne s'agit plus sans doute aujourd'hui d'examiner si Shakespear mérite en effet toute la gloire dont il jouit depuis deux siècles ; et quand la question ne serait point décidée encore, serait-ce en France et sur une simple traduction qu'elle pourrait être jugée ? Il est possible de voir usurper quelque temps sans aucun titre légitime, une grande réputation, mais celle qui résiste aux efforts du temps, celle qui s'affermit et qui s'accroît à mesure que la Nation s'éclaire et se perfectionne, doit être fondée sur les titres les plus incontestables ; et le Théâtre de Shakespear ne serait pas encore de nos jours l'orgueil et l'admiration de sa patrie, s'il n'était pas rempli de ces beautés sublimes qui sont de tous les âges.

Serait-ce avec plus de justice que l'on entreprendrait de discuter ici la préférence que les Anglais donnent à leur théâtre sur tous les autres ? C'est une supériorité que la France ne reconnaîtra sans doute jamais. Mais peut-elle être juge dans sa propre cause ? Si le procès était porté au tribunal des différentes Nations de l'Europe, il y a tout lieu de présumer que nous le perdrions en Espagne et en Allemagne. Nous pourrions nous en consoler dans l'espérance de le gagner en Italie et surtout dans l'ancienne Grèce. Mais des jugemens si contradictoires n'annonceraient-ils pas encore le même

esprit de partialité qui eût fait prononcer ainsi chaque peuple....

S'il était possible de se dépouiller de tout esprit de parti, de toute espèce de prévention nationale, ne dirait-on pas? Pour savoir qui mérite plus d'admiration de Shakespear, ou de Corneille, ou de Racine, il faudrait voir d'abord quel est le point d'où ces génies sont partis; et peut-être sentirait-on, après un examen approfondi, que la distance qu'il y a d'un certain degré de perfection au dernier terme que l'art peut atteindre est en effet plus immense, plus incommensurable que la distance qui paraît si sensible entre la naissance de l'art et les premiers degrés de son accroissement. Il faudrait examiner encore les moyens et les secours que chacun a pu trouver dans la carrière qu'il avait à remplir; et peut-être reconnaîtrait-on alors que ces moyens et ces secours qui semblent favoriser le génie en réprimant souvent les élans, et, pour le sauver de quelques erreurs, lui font perdre une partie de ses forces et de son énergie. L'homme de génie qui parle à une Nation encore barbare lui commande et dispose pour ainsi dire de tous ses goûts et de toutes ses affections. Pour peu qu'un peuple commence à être policé, les mœurs, les usages, les préventions de ce peuple sont autant de liens que l'homme de génie est forcé de respecter, et qui rendent nécessairement sa marche moins libre et moins hardie.

Le juge qui comparerait avec impartialité le théâtre des deux Nations ne trouverait-il pas que si

les plans de Shakespear sont plus vastes et plus variés, ceux de Corneille et de Racine ont une simplicité plus noble, une conduite plus soutenue et plus régulière? Mais n'avouerait-il pas aussi que les premiers dans leur plus grand désordre, sont d'un effet plus théâtral et plus attachant? Comment le nier, lorsque M. de Voltaire en est convenu lui-même? " Il y a un grand fonds d'intérêt dans ces " pièces si bizarres et si sauvages; j'ai vu jouer le " César de Shakespear, et j'avoue que dès la pre- " mière scène, quand j'entendis le Tribun repro- " cher à la populace de Rome son ingratitude en- " vers Pompée et son attachement à César, vain- " queur de Pompée, je commençai à être intéressé, " à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur " la scène qui ne me donnât de la curiosité, et, mal- " gré tant de disparates ridicules, je sentis que la " pièce m'attachait." Et dans un autre endroit: " Shakespear est de tous les auteurs tragiques celui " où l'on trouve le moins de ces scènes de pure con- " versation; il y a presque toujours quelque chose " de nouveau dans chacune de ces scènes; c'est à la " vérité aux dépens des règles et de la bienséance; " mais enfin il attache."

En reconnaissant qu'il y a dans l'ensemble et dans le détail des pièces de Shakespear une touche plus vigoureuse et plus originale, on ne refusera point sans doute aux chefs-d'œuvre de la scène française le mérite d'une exécution plus pure et plus finie. Si l'on peut reprocher à nos poëtes de s'être

écartés de la vérité de la nature en s'efforçant de l'embellir, ne reprochera-t-on pas aussi aux Anglais de l'avoir perdue de vue en se permettant de l'exagérer? Si le style de nos ouvrages dramatiques est souvent froid et monotone, celui du Théâtre Anglais n'est-il pas souvent très-gigantesque, très-ampoulé, et ne pèche-t-il pas surtout par un mélange de tous que le goût ne saurait avouer? Il est assez ridicule sans doute de faire parler les valets comme les héros; mais il est beaucoup plus ridicule encore de faire parler aux héros le langage du peuple. Il y a certainement une nuance très-marquée entre le ton que doit avoir un roi et celui qui convient à son confident; mais il n'est ni vrai ni naturel qu'ils parlent une langue absolument différente, parce que ceux qui approchent leur maître doivent parler à-peu-près la même langue que lui. Il y a quelque chose de plus; dans tous les arts, point de perfection sans harmonie. Plus les figures et les couleurs d'un tableau seront variées, plus le tableau sera sublime; mais si ces figures, ces couleurs ne sont pas liées par des rapports heureux et faciles, si leur diversité peut interrompre l'accord général de toutes les parties, il n'en résultera jamais un ensemble parfaitement beau. L'ouvrage pourra exciter un grand intérêt, de très-grands mouvements d'admiration, mais il laissera toujours infiniment à désirer au goût des vrais artistes.

S'il m'était permis d'exprimer par une comparaison l'impression que m'ont faite Shakespear et

Racine, je dirais que je vois l'un comme une statue colossale dont l'idée est imposante et terrible, mais dont l'exécution tantôt brute, tantôt négligée, et tantôt du travail le plus précieux, m'inspire encore plus d'étonnement que d'admiration. L'autre, comme une statue aussi régulière dans ses proportions que l'Apollon du Belvédère, dont l'ensemble est plus céleste que la nature même, et qui, malgré quelques détails faibles et languissans, me charme au moins toujours par la noblesse, l'élégance et la pureté de son style.

Le plus grand mal que pourrait produire en France la traduction de Shakespear, ce serait de détourner nos jeunes gens de l'étude des seuls modèles dont l'imitation soit sans danger; ce serait de les inviter à s'essayer vainement dans un genre qui ne pourra jamais convenir ni aux mœurs ni à l'esprit de la Nation. Il est sans doute beaucoup plus aisé de violer toutes les règles de l'art que d'en observer une seule. Il n'est pas difficile sans doute d'entasser une foule d'événemens les uns sur les autres, de mêler le grotesque et le terrible, de passer d'un cabaret à un champ de bataille, et d'un cimetière à un trône. Il y a bien moins de difficulté à rendre la nature telle qu'elle se présente aux yeux, qu'à la choisir toujours avec ce discernement heureux qui suppose le goût le plus sûr et le plus délicat. Enfin l'on parvient avec bien moins de peine à exagérer la nature qu'à l'embellir; et si rien n'est plus aisé que d'apercevoir les défauts qui

déparent les plus belles productions de Shakespear, il ne le serait pas moins de les imiter ; mais appartient-il à d'autres qu'à ce génie tout puissant d'être sublime, même en se mettant au-dessus de toutes les règles, et de faire supporter, à force de verve et d'imagination, ce qu'il y a dans ses pièces de plus invraisemblable et de plus monstrueux ? Quel autre que lui peut espérer de conserver dans les compositions les plus vastes et les plus compliquées cette lumière merveilleuse qui ne cesse d'en éclairer la marche, et qui se répand, pour ainsi dire, d'elle-même sur toutes les parties de son sujet ? Qui peut jamais se flatter de soutenir ce grand fonds d'intérêt qu'il semble interrompre lui-même volontairement, et qu'il est toujours sûr de relever avec la même énergie ? Quel génie a pénétré jamais plus profondément dans tous les caractères et dans toutes les passions de la nature humaine ? Il est évident, par ses ouvrages même, qu'il ne connaissait qu'imparfaitement l'antiquité ; s'il en eût bien connu les grands modèles, l'ordonnance de ses pièces y eût gagné sans doute ; mais quand il aurait étudié les Anciens avec autant de soin que nos plus grands maîtres, quand il aurait vécu familièrement avec les héros qu'il s'est attaché à peindre, eût-il pu rendre leur caractère avec plus d'exactitude et de vérité ? *Son Jules César* est aussi plein de Plutarque que *Britannicus* l'est de Tacite ; et s'il n'a pas appris l'Histoire mieux que personne, il faut dire qu'il l'a

devinée, au moins quant aux caractères, mieux que personne ne l'a jamais sue.

Il sera toujours dangereux de vouloir transporter dans une autre langue et chez un autre peuple les beautés qui caractérisent le Théâtre d'une Nation quelconque ; mais l'entreprise sera plus ou moins hasardeuse selon le plus ou moins de rapport qu'il y aura entre les deux Nations ; et j'en vois infiniment peu entre les Français et les Anglais, surtout entre les Français du siècle de Corneille et de Racine et les Anglais du siècle de Shakespear. Je ne sais si les choses ont beaucoup changé depuis nos courses de chevaux dans la plaine de Neuilly, mais je sais bien que l'objet du Théâtre Anglais m'a paru différer jusqu'ici totalement de l'objet que semble s'être proposé le nôtre. Tout l'effort de l'un paraît tendre à exciter les affections les plus vives ; tout l'effort de l'autre à les rappeler doucement et à les rendre à leur pente naturelle. L'un ne paraît occupé qu'à renforcer le caractère et les mœurs de la Nation, l'autre à les adoucir. L'un suppose une sorte d'inertie dans l'imagination qui a besoin de secousses extraordinaires et violentes, l'autre une grande souplesse, une grande facilité à recevoir toutes les impressions qui lui viennent du dehors, des âmes naturellement sympathiques, et par conséquent fort disposées à imiter tout ce qui les frappe vivement. Si ces différences étaient aussi sensibles qu'elles nous le paraissent, comment le Théâtre

d'une Nation pourrait-il convenir à l'autre ? Je dirai plus : ces mêmes tableaux que l'une a pu voir sans aucun risque, quelque terrible et quelqu'effrayante qu'en soit la vérité, n'y aurait-il pas un très-grand inconvénient à les montrer à l'autre, et n'en pourrait-il pas même résulter des effets très-contraires au but moral de la scène ?

L'observation que nous venons de hasarder ne nous empêche pas de sentir quelles ressources un génie vraiment dramatique peut tirer du Théâtre Anglais pour enrichir le nôtre. M. de Voltaire en a donné l'exemple, et il n'a point donné d'exemples qui ne soient des modèles. On ne peut douter que les plus grandes beautés répandues dans sa *Mort de César*, ne soient empruntées de Shakespear ; on ne peut pas douter non plus que le germe d'Orosmane ne soit dans Othello.

Si cet article ne passait pas déjà les bornes que nous nous sommes prescrites, nous pourrions citer ici plusieurs morceaux de Zaïre, qui paraissent clairement imités du poëte anglais. Et pourquoi M. de Voltaire ne se serait-il pas permis ce qu'ont osé Corneille et Racine ? S'il a dit ensuite tant de mal du même ouvrage dont il avait si bien profité, c'est sans doute pour empêcher les autres de faire ce qu'ils n'auraient pas su faire aussi adroitement que lui ; et c'est peut-être encore une très-bonne œuvre.

Avril, 1776.

Il y a dans les *Lettres de M. le chevalier de*

Boufflers pendant son voyage en Suisse, une des plus agréables choses qu'on ait jamais écrites dans notre langue (1), quelques Lettres de M. de Voltaire à l'abbé d'Olivet que l'on connaissait depuis long-temps, et plusieurs autres pièces fugitives de différens auteurs, en vers et en prose. Nous transcrirons ici la seule qui n'a point paru dans d'autres recueils.

ROMANCE *par M. Sedaine.*

Dans le sein de l'innocence
Je voyais couler mes jours,
Et la sage indifférence
En éternisait le cours.
Mes yeux fuyaient la présence
Et les regards des bergers;
Mais les bois et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

Au fond d'un sombre bocage
Qu'à peine éclairait le jour,
Je rêvais à l'esclavage
De ceux que soumet l'Amour;
Je pensais à l'inconstance
De nos volages bergers.
Ah! les bois et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

Des bergers de nos campagnes
Un seul me semblait parfait.
Est-il avec mes compagnes,
Il est rêveur et distrait.

(1) M. de Saint-Germain avait mis M. le chevalier de Boufflers sur la liste des colonels. Le Roi l'a rayé de sa propre main, en disant qu'il n'aimait ni les épigrammes ni les vers. Quoiqu'il y en ait beaucoup dans ces Lettres, si M. de Boufflers n'en eût jamais fait, ou si on ne lui en eût jamais attribué d'autres, il n'aurait sûrement pas eu le malheur de déplaire à Sa Majesté.

On lui doit la préférence,
Disais-je, sur les bergers.
Les bois, l'ombre et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

Voyez avec la jeunesse
Comme il est vif et pressant!
Près de la lente vieillesse
Il est doux et complaisant.
Comme il chante! Ah! comme il danse!
Ah! mieux que tous nos bergers.
Les bois, l'ombre et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

Ainsi je rêvais aux charmes
De ce berger séduisant,
Quand, pour combler mes alarmes,
Il parait au même instant.
D'Amour je sens la puissance.
Nos deux cœurs sont engagés.
Ah! les bois et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

On a remarqué plus d'une fois que dans les intérêts de l'église comme dans ceux du monde et de la cour, on faisait bien plus de choses par haine contre ceux que l'on désirait de perdre que par attachement pour ceux à qui on voulait le plus de bien. Il serait assez plaisant que la philosophie eût contribué ainsi, sans le vouloir, à réchauffer la foi de son siècle. *Ce Jubilé,* disait un deno s philosophes, *a retardé l'empire de la raison de plus de vingt ans. N'importe, nous avons abattu une forêt immense de préjugés.—Et voilà, donc, Monsieur,* lui répondit une femme, *d'où nous viennent tant de fagots....* Le calembour n'est pas nouveau, je

crois ; mais il a été remis avec trop de succès pour nous dispenser d'en faire mention.

Oraison funèbre de très-haut et très-puissant seigneur Louis-Nicolas-Victor de Félix, comte du Muy, maréchal de France, chevalier des Ordres du Roi, ministre et secrétaire d'Etat au département de la Guerre, etc., prononcée dans l'église de l'Hôtel royal des Invalides, le 24 Avril 1776, *par messire Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais, évêque de Senez.* Brochure. On trouve dans ce Discours, comme dans l'*Oraison funèbre de Louis XV*, de grandes inégalités de style, des répétitions et des longueurs ; mais on y trouve aussi la même verve, la même abondance, beaucoup de chaleur et d'onction. Voici un trait qui mérite une attention particulière par l'anecdote qu'il renferme. " Que ce " siècle écoute avec respect un témoignage de cette " vertueuse amitié, bien éloignée sans doute de nos " nouvelles mœurs, mais qui n'en est que plus " digne d'admiration. O piété ! ô foi antique ! " Dans les momens où le Dauphin méditait devant " Dieu sur ses devoirs et ses hautes destinées, " écoutez, Messieurs, la prière qu'il adressait au " Protecteur des Rois, car elle s'est trouvée parmi " les écrits précieux de ce Prince ; sa main auguste " en avait tracé elle-même les caractères. *Mon* " *Dieu ! protégez votre fidèle serviteur le Comte* " *du Muy, afin que, si vous m'obligez à porter le* " *pesant fardeau de la Couronne auquel ma nais-*

" *sance me destine, il puisse me soutenir par ses*
" *vertus, ses conseils et ses exemples.*"

M. Rigoley de Juvigny et M. Imbert ont fait des brochures et des volumes pour nous prouver que Piron était un des plus grands hommes que la France eut jamais produits ; M. de La Harpe a écrit quelques pages pour nous faire voir que cette prétention était tant soit peu exagérée, et M. de La Harpe avait bien ses raisons pour cela. Mais aucun de ces Messieurs ne nous a expliqué la distance prodigieuse qu'il y a de *la Métromanie* à tous les autres ouvrages de Piron, et cette disparate singulière méritait bien quelque attention. Une anecdote que nous venons d'apprendre ces jours passés pourra bien contribuer à l'éclaircir. Des personnes très-à portée de connaître l'Histoire secrète du Théâtre nous ont assuré que *la Métromanie* était dans l'origine fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui, et que, lorsqu'elle fut refusée par les Comédiens, elle méritait à tous égards de l'être. Tout informe qu'était l'ouvrage alors, mademoiselle Quinault et son frère, qui avaient infiniment de connaissances et de goût, y découvrirent le germe des plus grandes beautés. On engagea le Poëte à corriger sa pièce, à la refondre toute entière, et il y a telle scène qu'on lui fit recommencer vingt fois. Mademoiselle Quinault avait pris le plus grand ascendant sur son esprit, et à force d'adresse et de soins, elle sut obtenir de lui tous les sacrifices qu'exigeait la perfection de

l'ouvrage. Quoique les anecdotes de ce genre soient toujours un peu suspectes, celle qu'ont vient de rapporter semble au moins justifiée par toutes les circonstances; elle est d'autant plus vraisemblable que ce qui met surtout une si grande différence entre *la Métromanie* et les autres pièces de Piron, c'est que toutes les autres péchent essentiellement par le défaut de convenance et de goût, défaut que les conseils d'une amitié éclairée peuvent seuls réparer.

SUR *l'Amour-propre; par M. l'abbé Porquet.*

De son esprit, dit-on, chacun pense trop bien;
C'est le commun avis: pour moi, je n'en crois rien.
Notre esprit a sa conscience;
De sa faiblesse on ne fait point l'aveu:
Mais on la sent; on est juste en silence.
Sur ce point délicat, bien qu'on en souffre un peu,
Les plus sévères yeux sont peut-être les nôtres;
On ne se trompe point, on veut tromper les autres.
Surprendre leur estime est un larcin permis,
Et nos dupes toujours sont nos meilleurs amis.

Mai 1776.

Quoique les temps soient bien changés, quoique la politique et les mœurs actuelles aient diminué considérablement l'influence et les honneurs des familles les plus illustres, l'esprit de la Noblesse française n'a pas encore perdu ses prétentions. Ce que dit, il y a quelques mois, la duchesse de Fleury, dans une assemblée nombreuse, ne tient-il pas de la fierté de ces anciens temps? Elle parlait avec

beaucoup de vivacité de la manière dont M. Turgot se permettait d'attaquer les premiers droits de la Noblesse. Madame de Laval soutint que l'on ne pouvait se plaindre d'une chose que le Roi n'exigeait qu'après en avoir donné lui-même l'exemple, lui dont la Noblesse tenait tout son lustre et toute son existence. " Vous m'étonnez," lui répondit la jeune Duchesse: " quelque respect que j'aie pour " le Roi, je n'ai jamais cru lui devoir ce que je " suis. Je sais que les Nobles ont fait quelquefois " des souverains; mais, quoique vous ayez autant " d'esprit que de naissance, je vous défie, Madame, " de me dire le Roi qui nous a fait nobles."

La clôture des spectacles n'a eu rien de fort remarquable. On a remis pour l'Académie royale de Musique l'opéra d'*Iphigénie*, qui n'a pas fait le même plaisir que dans sa nouveauté, soit que l'exécution en ait été plus négligée, soit que nos oreilles soient devenues un peu plus difficiles depuis le succès de *la Colonie*. Les Comédiens français ont fini par *Gustave*. Le sieur Larive a été chargé du compliment de clôture; quoiqu'il n'y eût dans son discours que les formes d'usage, il a été infiniment applaudi et méritait de l'être. Depuis que je suis le Théâtre, et malheureusement pour moi il n'y a que huit ou neuf ans, je n'ai jamais rien entendu réciter avec plus de grâce et d'une manière plus séduisante. Le compliment de clôture de la Comédie italienne a été plus facétieux que de cou-

tume. Le sieur Trial a paru d'abord sur la scène en habit noir, et a commencé à haranguer le parterre du ton le plus digne et le plus pathétique. A la troisième phrase, on a entendu une voix sortir de l'orchestre et dire avec beaucoup d'humeur, "Est-il permis d'ennuyer ainsi le public!" L'orateur a eu l'air d'être fort déconcerté et de chercher d'où pouvait lui venir une apostrophe si singulière; il s'est plaint, en avouant qu'il ne savait plus où il en était, mais qu'on n'avait jamais interrompu ainsi un acteur sur la scène; il a reproché à la sentinelle de ne pas faire son devoir. Tout ce bruit n'a point intimidé la voix de l'orchestre, qui n'a fait que crier plus fort. La dispute s'est échauffée, et les spectateurs n'ont été bien sûrs du lazzi que lorsque l'homme de l'orchestre s'est offert lui-même à monter sur les planches pour apprendre au dit sieur Trial comment il fallait s'y prendre pour faire un compliment. C'était le sieur Thomassin. Grand brouhaha. Nouvelle dispute entre ces deux acteurs à qui parlerait le premier. Le reste de la troupe n'a pas manqué d'y venir prendre part; et, pour terminer la querelle, on a décidé que chacun chanterait son couplet à son tour. Tous ces couplets, parodiés sur les airs les plus goûtés du public, ont paru délicieux pour le moment; mais M. Anseaume, qui en est l'auteur, est bien persuadé lui-même qu'il n'y en a pas un seul qui mérite d'être retenu. Il faut donc l'en croire.

IMPROMPTU *de Voltaire à une femme qui lui souhaitait encore quatre-vingt ans de vie.*

Vous voulez retenir mon âme fugitive,
Ah! Madame, je le crois bien:
De tout ce que l'on a l'on ne veut perdre rien;
On veut que son esclave vive.

Quoique mademoiselle de l'Espinasse ne laisse aucun ouvrage, du moins qui nous soit connu, sa mort a fait événement dans notre littérature, et ne doit pas être oubliée dans ces Mémoires. Sans fortune, sans naissance, sans beauté, elle était parvenue à rassembler chez elle une société très-nombreuse, très-variée et très-assidue. Son cercle se renouvelait tous les jours, depuis cinq heures jusqu'à neuf du soir. On était sûr d'y trouver des hommes choisis de tous les ordres de l'État, de l'Église, de la Cour, des militaires, les étrangers et les gens de lettres les plus distingués. Tout le monde convient que si le nom de M. d'Alembert, avec qui mademoiselle de l'Espinasse vivait depuis plusieurs années, les avait attirés d'abord, elle seule les avait retenus. Dévouée uniquement au soin de conserver cette société dont elle était l'âme et le charme, elle y avait subordonné tous ses goûts et toutes ses liaisons particulières. Elle n'allait presque jamais au spectacle et à la campagne, et lorsqu'il lui arrivait de faire exception à la règle, c'était un événement dont tout Paris était instruit d'avance. Ses ennemis lui reprochaient fort ridi-

culement de s'être mêlée d'une infinité d'affaires qui n'étaient point de son ressort, et d'avoir favorisé, surtout par ses intrigues, ce despotisme philosophique que la cabale des dévots accuse M. d'Alembert d'exercer à l'Académie. Pourquoi les femmes, qui décident de tout en France, ne décideraient-elles pas aussi des honneurs de la littérature? Est-il plus difficile de faire un académicien qu'un ministre ou qu'un général d'armée? Et comment refuser son admiration à la femme isolée qui ne doit son pouvoir et sa faveur qu'à l'adresse et aux ressources de son esprit? M. Dorat, qui a cru avoir à s'en plaindre, s'est permis de s'en venger dans une pièce intitulée *les Prôneurs*. Cet ouvrage n'aurait pas fait moins de bruit que la comédie des *Philosophes*; mais il est resté jusqu'à présent dans le porte-feuille de l'auteur. Plusieurs personnes cependant en ont entendu la lecture, et y ont trouvé plus d'invention et plus de gaîté que M. Dorat n'en a mis dans ses autres comédies. C'est un jeune homme que l'on veut initier dans les mystères de la philosophie moderne, et que l'on instruit en conséquence des moyens qui peuvent assurer le plus promptement une grande célébrité. M. d'Alembert et mademoiselle de l'Espinasse y jouent les premiers rôles. Un de leurs plus zélés admirateurs est un vieux courtisan qui a l'oreille fort dure, devant qui on lit le plan d'une tragédie nouvelle, et qui, voyant tout le monde s'extasier, crie encore plus fort que les autres : *La voilà la bonne comédie*, etc.! Com-

me M. Dorat n'a pas donné sa pièce du vivant de mademoiselle de l'Espinasse, il est à présumer qu'il ne la donnera pas du tout, et qu'il en fera généreusement le sacrifice à sa mémoire, du moins tant qu'il conservera encore quelque prétention à l'Académie.

Tous les bruits que l'envie et la malignité ont répandus sur le compte de mademoiselle de l'Espinasse n'ont pu détruire l'idée qu'elle a laissée de son esprit. On n'eut jamais plus de talens pour la société: elle possédait dans le degré le plus éminent cet art si difficile et si précieux de faire valoir l'esprit des autres, de l'intéresser et de le mettre en jeu sans aucune apparence de contrainte ni d'effort. Elle savait réunir les genres d'esprit les plus différens, quelquefois même les plus opposés; sans qu'elle y parût prendre la moindre peine, d'un mot jeté adroitement elle soutenait la conversation, la ranimait et la variait à son gré. Il n'était rien qui ne parût à sa portée, rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres; politique, religion, philosophie, contes, nouvelles, rien n'était exclu de ses entretiens, et, grâce à ses talens, la plus petite anecdote y trouvait le plus naturellement du monde la place et l'attention qu'elle pouvait mériter. On y recueillait les nouveautés de tout genre et dans leur primeur. La conversation générale n'y languissait jamais, et, sans rien exiger on faisait des *à parte* quand on le jugeait à propos: mais le génie de mademoiselle de l'Espinasse

était présent partout, et l'on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun.

Pour porter à ce point l'art de la conversation, il ne suffit pas sans doute d'être né avec beaucoup d'esprit et un grande souplesse dans le caractère, il faut avoir été à même d'exercer ses talens de bonne heure et de les former par l'usage du monde ; c'est ce que mademoiselle de l'Espinasse avait su faire avec beaucoup de succès dans la maison de madame la marquise du Deffand dont elle fut plusieurs années demoiselle de compagnie; peut-être même n'eut-elle le malheur de se brouiller avec madame du Deffand que pour avoir trop bien réussi. Ce qui pourrait faire soupçonner cependant que d'autres raisons se joignirent à celle-là, c'est qu'en général mademoiselle de l'Espinasse est infiniment plus regrettée de ses connaissances que de ses amis. Peut-on avoir tous les talents et toutes les vertus à-la-fois?

Le nom qu'avait pris mademoiselle de l'Espinasse est fort connu en France, mais ce n'était pas le sien; elle était fille naturelle de madame d'Albon, qui n'a jamais osé la reconnaître, et dont elle n'a jamais voulu recevoir aucun bienfait depuis qu'elle a senti le prix de celui qui lui avait été refusé. Les leçons de M. d'Alembert, l'exemple même de son courage, n'ont jamais pu la consoler du malheur de sa naissance. Elle était née avec des nerfs prodigieusement sensibles. Quoique sa figure n'eût jamais été jeune, et quoiqu'elle eût passé la

saison des amours, on est persuadé qu'elle est morte la victime d'une passion malheureuse : c'était, dit-on la cinquième ou la sixième qu'elle avait eue dans sa vie ; et puis voyez s'il y a plus de sûreté avec la philosophie et les philosophes qu'avec la grâce et ses directeurs !

Son testament a paru d'un genre assez original. Elle a légué ses meubles à M d'Alembert, des boucles de cheveux à tous ses fidèles, et ses dettes à payer à M. l'Archevêque de Toulouse. Ce n'est que depuis sa mort qu'on vient de découvrir que madame Geoffrin lui faisait depuis plusieurs années une pension de mille écus, et c'était toute sa fortune.

Juin 1776.

M. de La Harpe vient de recevoir enfin la palme due à ses triomphes, et le jour où il a paru pour la première fois dans le fauteuil de l'Immortalité a été, sous plus d'un rapport, un des jours les plus mémorables de sa vie. J'ai vu peu de séances de l'Académie aussi nombreuses, aussi brillantes ; j'y ai entendu peu de Discours qui aient excité une sensation plus vive, et je ne pense pas que la fureur du panégyrique qui préside, comme l'on sait à toutes les assemblées, ait jamais causé moins d'impatience et moins d'ennui. Ce n'est pourtant pas le Discours de M. le Récipiendaire qui a réussi le plus ; quoique très-bien écrit, on l'a trouvé long et monotone, le fonds en a paru assez commun et la manière froide et compassée. On y

prouve, aussi bien qu'on aurait pu le faire dans aucun thème de l'Université, qu'il n'est point pour un homme de lettres de société préférable à celle de ses confrères. Le morceau de ce Discours qui a fait le plus de plaisir, et que l'on peut comparer aux belles pages des Eloges de Racine et de Fénélon, c'est le tableau qui en fait pour ainsi dire l'exorde, et le voici :

" Qu'est-ce donc, Messieurs, qu'un homme " de lettres ? C'est celui dont la profession prin- " cipale est de cultiver sa raison pour ajouter à " celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition " qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'acti- " vité, tout l'intérêt que les autres hommes disper- " sent sur les différens objets qui les entraînent " tour-à-tour. Jaloux d'étendre et de multiplier " ses idées, il remonte dans les siècles et s'avance " au travers des monumens épars de l'antiquité, " pour y recuillir sur des traces souvent presque " effacées l'âme et la pensée des grands hommes de " tous les âges. Il converse avec eux dans leur " langue, dont il se sert pour embellir la sienne. " Il parcourt le domaine de la littérature étrangère, " dont il remporte des dépouilles honorables au tré- " sor de la littérature nationale. Doué de ces or- " ganes heureux qui font aimer avec passion le beau " et le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits " et prévenus s'efforcer en vain de plier à une même " mesure tous les talens et tous les caractères, et il " jouit de la variété féconde et sublime de la na-

" ture dans les différens moyens qu'elle a donnés à " ses favoris pour charmer les hommes, les éclairer " et les servir. C'est pour lui surtout que rien " n'est perdu de ce qui s'est fait de bon et de louable; " c'est pour une oreille telle que la sienne que Vir- " gile a mis tant de charmes dans l'harmonie de ses " vers; c'est pour un juge aussi sensible que Racine " répandit un jour si doux dans les replis des âmes " tendres, que Tacite jeta des lueurs affreuses dans " les profondeurs de l'âme des tyrans; c'est à lui " que s'adressait Montesquieu quand il plaidait " pour l'humanité, Fénélon quand il embellissait la " vertu. Pour lui toute vérité est une conquête, " tout chef-d'œuvre est une jouissance, etc."

Après ce tableau, M. de La Harpe disserte assez longuement sur les avantages et sur les inconvéniens qu'un homme de lettres peut trouver dans la retraite ou dans le monde. Il conclut que le commerce des gens de lettres participe aux uns et remédie aux autres; mais toute cette discussion offre peu d'idées, peu de traits à retenir; en voici un cependant que l'on serait fâché d'oublier. " Il en est, " s'il est permis de le dire, il en est du talent " comme de l'amour, qui ne confie volontiers " ses peines qu'à ceux qui ont aimé aussi." Un mot plus ingénieux encore est celui qui termine l'éloge que le nouvel académicien fait de M. Colardeau, son prédécesseur, mort peu de temps après son élection, sans avoir pu être reçu. " Son nom

" inscrit dans vos fastes, était donc tout ce qui de-
" vait vous rester de lui?. . .Il avait traduit quelques
" chants du Tasse. Y avait-il une fatalité attachée
" à ce nom? Et faut-il que pour la seconde fois
" il n'ait pas été donné au Tasse de monter au Ca-
" pitole?"

Si pendant tout le Discours de M. de La Harpe le public a eu le tort d'être beaucoup trop froid, on doit lui rendre justice, il s'est singulièrement réchauffé à la Réponse de M. Marmontel. Les portraits des deux académiciens à qui M. de La Harpe succède, si vous en exceptez quelques antithèses que le bon goût eût peut-être dédaignées, ont paru d'une touche noble et sensible, l'apothéose du récipiendaire infiniment originale et gaie; mais il est essentiel de suivre l'ordre du discours.

Notre orateur jette d'abord les yeux sur l'heureuse destinée de M. le duc de Saint-Aignan, qui n'a terminé sa carrière que dans son dix-neuvième lustre, et qui, comblé de dignités, de richesses et de tous les biens que l'ambition peut désirer, a joui jusqu'au tombeau d'une sérénité inaltérable. Il y a cinquante ans que l'Académie s'honorait de le posséder. Sa vie et celle de son père ont embrassé l'espace de trois longs règnes, les plus célèbres de la monarchie, les plus remplis de grands événemens et les plus féconds en grands hommes. " Quelle
" ample moisson de sagesse entre un père né sous
" Henri IV et un fils mort sous Louis XVI, si l'un
" avait enrichi l'autre des fruits de son expérience!

" mais, âgé de soixante-seize ans lorsqu'il lui don-
" na le jour, à peine eut-il le temps de le voir naî-
" tre. L'Héritage de ses lumières fut donc perdu
" pour cet enfant ? Non ; il lui fut transmis par
" un sage dépositaire, par le duc de Beauvilliers
" son frère, né trente-deux ans avant lui ; par ce
" Beauvilliers, l'ami de Fénélon, son émule en
" vertu et son digne collègue dans cette éducation
" fameuse dont le duc de Bourgogne fut le pro-
" dige, et qui sera long-temps le plus parfait mo-
" dèle dans l'art de former les bons Rois. Il fut
" souvent admis aux études que le duc de Bour-
" gogne faisait sous les yeux de Fénélon, de ce
" génie bienfaisant à qui le Ciel avait si émi-
" nemment accordé le don de rendre la vérité in-
" téressante, la sagesse aimable et la vertu facile...
" Soit à la Cour où il s'était fait un port à l'abri
" des orages auprès de cette Reine auguste dont
" l'estime lui tenait lieu de la plus brillante faveur,
" soit dans le monde que ses mœurs accusaient,
" mais que sa modestie et sa candeur aimable con-
" solaient de cette censure, jamais il n'a connu de
" la prospérité ni les dégoûts ni l'amertume; et dans
" son rang il est peut-être le seul homme de tout
" un siècle qui, constamment heureux, sans trou-
" ble et impunément vertueux, n'ait pas même ir-
" rité l'envie. Ce n'est donc pas lui qu'il faut
" plaindre, etc.

" Mais qu'un jeune homme à qui le Ciel n'a-

" vait donné que des talens, que dis-je? à qui le
" Ciel avait vendu si cher ces talens de l'esprit,
" ces facultés de l'âme, cette organisation délicate,
" à laquelle il devait peut-être et la vivacité bril-
" lante de son imagination et la finesse exquise de
" son goût, et cette sensibilité qui de son cœur fa-
" cile et tendre se répandait avec tant de charmes
" dans ses écrits; que ce jeune homme à qui les
" lettres tenaient lieu de tous les biens, même de
" la santé, qui supendaient ses douleurs comme Or-
" phée, digne d'en rappeler l'exemple par la dou-
" ceur de ses accens; qui n'avait d'autre consola-
" tion dans ses maux, d'autre ambition, d'autre es-
" pérance, vous le savez, Messieurs, que de s'assu-
" rer du suffrage de la postérité en méritant le vô-
" tre; qui demandait comme la récompense de ses
" veilles si douloureuses, l'honneur d'être assis par-
" mi vous; qui tournait ses regards mourans vers
" cette place qui l'attendait, et dont vous l'aviez
" jugé digne; que cet infortuné jeune homme vienne
" expirer, en vous tendant les bras, sur le seuil de
" ce sanctuaire, sans que l'impitoyable mort lui
" permette d'y pénétrer, c'est un malheur d'autant
" plus cruel qu'il était encore sans exemple."

En appréciant avec autant de justice que d'intérêt les différens ouvrages de M. Colardeau, le noble orateur continue d'employer les couleurs les plus douces à peindre son caractère et ses mœurs. " Son
" aménité, dit-il, sa candeur, dirai-je cette faiblesse
" aimable, ce défaut si intéressant lorsqu'il ne va

" pas jusqu'au vice et qu'il ne tient qu'à la déli-
" catesse d'une âme tendre, simple et docile aux
" mouvemens de la bonté, son caractère enfin nous
" attirait vers lui ... L'art d'imiter était le sien par
" excellence ... Ni la tristesse monotone des som-
" bres esquisses d'Young, ni le coloris déjà si pur et
" si brillant de la prose de Montesquieu, ni le
" charme que les vers de Quinault avaient substitué
" au prestige des vers du Tasse dans la peinture
" de l'*Armide*, rien ne l'intimidait. Il avait fait
" une étude si assidue et si profonde des ressources
" de notre langue et des moyens de lui donner de
" la souplesse et de la grâce dans ses mouvemens
" variés, que les difficultés à vaincre étaient pour
" lui un nouvel avantage, et que ce qui aurait fait
" le désespoir d'un autre ne présentait qu'un at-
" trait de plus à son émulation. Rien sans doute
" n'en était plus digne que le Pöeme de la *Jérusa-*
" *lem délivrée*, qu'il avait le dessein de traduire
" en vers. Il en avait déjà tracé les premiers livres
" lorsqu'il apprit que l'un de nous (M. Watelet)
" s'occupait du même travail ; dès ce moment il y
" renonça. L'homme de lettres à qui il donnait
" cette marque de déférence eut beau vouloir s'y
" refuser ; M. Colardeau, plus jaloux d'un bon
" procédé que d'un bon ouvrage, sortit victorieux
" de ce combat de générosité ... Il n'avait pas en-
" core brûlé ce qu'il avait écrit de la Traduction
" du Tasse. Il a craint qu'après lui l'empresse-
" ment à recueillir tous les fruits de ses veilles ne

" fit oublier sa résolution : l'homme du monde " qui se livrait le plus volontiers à ses amis et " avec le moins de réserve s'en est défié pour la " première fois ; il a senti que le courage d'anéantir " un de ses écrits serait au-dessus de leurs forces, " et qu'il n'était réservé qu'à lui seul ; il s'est levé " mourant, et comme ranimé pour faire une action " honnête, il s'est traîné hors de son lit, et de ses " défaillantes mains saisissant le papier, il a con- " sommé son sacrifice . . . Le génie de M. Colar- " deau était ami du calme ; il se plaisait dans la " solitude ; mais il voulait qu'elle fût riante ou " doucement mélancolique. Le chant des oiseaux " était pour lui une harmonie délicieuse, il pas- " sait les nuits à l'entendre. *Ecoute*, disait-il à " son ami qui veillait avec lui, *écoute* : *que la* " *voix du Rossignol est pure ! que ses accens sont* " *mélodieux ! ainsi devraient être mes vers !* Le " chanteur du printemps était le seul rival dont il " se permit d'être envieux . . . *La critique*, disait-il, " *me fait tant de mal, que je n'aurai jamais la* " *cruauté de l'exercer contre personne.*"

Quelque vivement qu'aient été sentis tous les traits d'un tableau si rare et si touchant, on eut dit en vérité que l'assemblée entière avait réservé tous les applaudissemens pour la transition précieuse par laquelle M. Marmontel s'avisa de préparer l'Eloge de M. de La Harpe. Rien n'était pourtant plus simple : *Voilà, Monsieur, dans un homme de lettres un caractère intéressant.* Que ne peut l'à-propos

du moment! Ce mot si simple fut applaudi avec transport et à cinq ou six reprises, comme si c'eût été la meilleure épigramme qu'on eût jamais faite. Il est vrai qu'il y avait au moins trois ou quatre cents complices qui en firent les honneurs. Ce qu'il y eut de plus désagréable dans cette aventure pour M. de La Harpe, c'est qu'à la suite des louanges qui lui furent données par son illustre confrère, ces mêmes applaudissemens se renouvelèrent encore souvent, toujours avec la même chaleur, et, puisqu'il faut le dire, avec les mêmes éclats de rire. On arrêta plusieurs fois l'orateur au milieu de sa phrase, et c'est avec une patience et une résignation tout-à-fait méritoires que l'orateur se laissait interrompre. Avant de faire remarquer le mérite qui distingue les différentes productions de M. de La Harpe, il rappelle avec une douce indignation les critiques qui s'étaient élevées contre lui. Eh bien! c'est à cette premiere partie de la période que l'on bat des mains. Lorsqu'il reproche à la vanité des petits talens d'accuser M. de La Harpe, quoiqu'elle ne le trouvât rien moins que séduisant d'avoir séduit l'Académie, c'est ce malheureux hémistiche de *rien moins que séduisant* sur lequel on appuie et qu'on ne se lasse point d'applaudir. On laisse passer légèrement ce que dit M. Marmontel du courage avec lequel notre jeune académicien défendit toujours la cause du bon goût, et l'on éclate en transports lorsque son panégyriste avoue que, dans les disputes littéraires, on lui avait souhaité quelquefois plus de modération, le sel du goût

n'ayant pas besoin d'être mêlé du sel amer de la satire, etc.

Tout ce détail est peut-être assez insipide à raconter, mais il ne fut que trop plaisant pour les intéressés. Jamais Eloge ne fit un effet plus contraire à celui qu'on devait naturellement attendre ; jamais on ne fit plus cruellement justice des torts qu'un homme de lettres peut avoir eus avec ses rivaux, et je connais peu de scènes de Comédie plus piquantes que ne le fut ce singulier persifflage ; il eût été sans doute beaucoup plus original, si celui qui en fut l'objet s'était mis à dialoguer avec le public, comme il a dit depuis qu'il en avait été tenté.

On a beaucoup disputé dans le monde sur l'intention que pouvait avoir eu M. Marmontel en faisant un pareil discours. Il est difficile de croire qu'elle fût très-favorable à M. de La Harpe, mais il est plus impossible encore de supposer qu'il ait prévu toute la sensation que ferait la naïveté de ses Eloges. Quelque opposés que fussent les caractères de M. Colardeau et de son successeur, il a prétendu les mettre en parallèle et les louer l'un et l'autre, en leur rendant toute la justice qui leur était due ; mais c'était un tour de force dont l'exécution a bien pu l'embarrasser un peu. S'il n'a point eu d'autre projet que celui de louer, il faut convenir qu'il n'y a pas mis toute l'adresse imaginable ; s'il n'a voulu que persiffler, convenons encore qu'il eût pu le faire avec plus de franchise et de légèreté. Mais reposons-nous sur l'exactitude de M. de La Harpe ; tout

cela se retrouvera un jour ou l'autre, et tant mieux pour la galerie.

Ce qui a pu réparer un peu le froid accueil que l'on avait fait au premier Discours, et l'extrême gaieté qu'avait inspirée la fin du second, c'est le succès de la lecture que M. de La Harpe fit ensuite du septième Livre de *la Pharsale*, qu'il se propose de traduire toute entière. Lucain est sans doute de tous les écrivains de l'antiquité celui qui peut perdre le moins à une traduction. Les beautés dont son Poëme étincelle tiennent beaucoup plus aux idées qu'au style, et, pour l'embellir, c'est beaucoup de savoir l'abréger. On peut dire de lui ce qu'on disait de je ne sais plus quel Roi d'Espagne : *plus on lui ôte, plus il est grand.* Il y a sûrement dans la traduction, ou plutôt dans l'imitation de M. de La Harpe, de très-belles choses et des vers superbes ; mais quand il y en aurait de fort négligés, le prestige de sa lecture permettrait difficilement qu'on s'en aperçût. Les morceaux qui ont frappé le plus sont la Comparaison de la guerre des Géans, et la Peinture du bruit de l'armée qui s'apprête à combattre. Nous n'avons pu retenir que les deux premiers vers, et ce ne sont pas ceux que nous aurions choisis de préférence.

> Le Dieu qui sur le monde épanche sa lumière
> Jamais d'un pas plus lent n'entra dans la carrière.

Ce début, en comparaison de l'original, est faible et languissant. Lucain dit :

> *Segnior Oceano quam lex æterna vocabat*
> *Luctificus Titan numquam magis æthera contra*
> *Egit equos currumque polo rapiente retorsit.*

Pour varier davantage les différentes scènes de cette illustre séance, M. d'Alembert nous a lu l'*Eloge de M. de Sacy*, moins connu par sa traduction des *Lettres de Pline* et par le *Traité sur l'Amitié*, que par l'amabilité de son caractère et par ses liaisons intimes avec madame la marquise de Lambert. Il s'est attaché à peindre les charmes d'une société si douce, et la douleur qui suivit leur séparation. Jamais M. d'Alembert n'a rien écrit avec plus d'âme et de sensibilité. Quoiqu'il ne lui soit pas échappé un seul mot sur sa propre situation, tout le monde a reconnu le sentiment qui lui dictait des plaintes si tendres, et tout le monde a paru les partager. Il faut bien que cette manière indirecte de faire participer le public à ses regrets ait été infiniment délicate pour ne point blesser ; elle a même attendri, et la philosophie et l'amitié ne pouvaient rendre, ce me semble, à la mémoire de mademoiselle de l'Espinasse un hommage plus flatteur et plus sensible.

Jézennemours, Roman dramatique, (par M. Mercier le Dramaturge.) Deux volumes in 8vo. Il y a dans cet ouvrage, comme dans tout ce que nous avons vu de M. Mercier, des pensées et des situations originales et bizarres, de la candeur, de l'honnêteté, de la force et de la chaleur, un plan broché à la hâte, des peintures triviales et des détails de mauvais goût. L'idée de *Jézennemours* semble avoir été prise de l'*Agathon* de M. Wieland ; c'est au moins

le même fonds, plus grossièrement ébauché et rhabillé à la moderne. *Agathon* débute par la description d'une fête de Bacchus, *Jézennemours* par celle d'une orgie chez un fermier général. Agathon résiste aux systèmes séduisans du philosophe Hippias, et se laisse corrompre par les enchantemens de la belle Danaé. Jézennemours est révolté de la philosophie de Monval, dont on a fait une espèce d'athée fort riche et fort humain ; mais il ne peut se défendre long-temps des séductions de l'aimable Florimonde. Après quelque temps d'ivresse, il se souvient d'une petite Suzanne, sa première passion, comme Agathon se souvient de sa petite Psyché. Si l'un a été élevé au temple de Delphes, par des prêtres fourbes ou fanatiques, l'autre le fut à Strasbourg chez les Jésuites, &c. &c. Le premier volume de *Jézennemours* où l'on trouve les conversations du jeune homme avec le philosophe de la ferme générale, le tableau de ses premiers amours, et surtout les détails de son éducation chez un curé de campagne et chez les Frères de Saint Ignace, tout ce volume a du caractère, de l'intérêt, et la marche en est assez rapide ; mais il s'en faut beaucoup que la seconde partie ait le même mérite. Jézennemours et Monval ne font plus rien de ce qu'ils devraient faire ; leur caractère change absolument ; et si l'auteur fatigué arrive enfin au terme de sa carrière, c'est à la faveur des reconnaissances les plus romanesques, et de mille événemens précipités sans motif et sans vraisemblance. Il est à remarquer que c'est à

l'époque où il semble avoir voulu s'éloigner de son guide qu'il commence à s'égarer. Quoique l'ouvrage de M. Wieland nous ait surtout intéressé par l'idée ingénieuse qu'il nous donne de la philosophie, des arts et des mœurs de l'ancienne Grèce, nous croyons qu'on en aurait pu faire une imitation, très-utile et très-heureuse en substituant à ce costume antique celui de notre siècle. Mais pourquoi ne pas donner à la copie toute l'étendue de l'original ? Pourquoi ne pas varier davantage le lieu de la scène ? Pourquoi ne pas montrer Jézennemours dans les différentres situations où l'on voit Agathon chez les prêtres, chez les philosophes, chez les femmes, à la Cour, dans la faveur et dans l'exil ? Pourquoi..... ? Voilà beaucoup de questions fort ridicules ou du moins fort indiscrètes. M. Mercier sait mieux que nous ce qu'il pouvait faire ; et s'il n'a pas su peindre avec plus de finesse et de vérité le cercle étroit dans lequel il a bien voulu se renfermer, comment eût-il rendu le reste du tableau ?

L'Ecole des Pères, par M. E. Rétif de la Bretonne, avec cette épigraphe : *Forme ton fils comme ta femme voudrait qu'on t'eût formé ; élève ta fille comme tu voudrais qu'on eût élevé ta femme. (En France.)* Trois gros volumes in 8vo. Ce Roman ne mérite et n'aura pas le succès du *Paysan perverti* ; mais il vaut mieux, à beaucoup d'égards, que la plupart des autres ouvrages du même auteur. On peut regarder M. Rétif comme un des plus robustes cy-

clopes de la forge de Jean-Jacques. Il n'a certainement ni l'éloquence, ni le goût du philosophe Genevois, mais il en a quelquefois la force et l'originalité; il paraît surtout en avoir épousé les principes et la philosophie. Cette nouvelle production de sa plume infatigable est une espèce de caricature d'*Emile* à l'usage des fermiers et des marchands de la rue Saint-Denis; cependant, au milieu d'un fatras de vues mal dirigées, et de situations communes et triviales, vous trouverez des idées fortes, des peintures neuves, et surtout des détails de la plus grande vérité. Toute la conduite de ce Roman est extravagante, absurde; mais, au moment où vous êtes prêt à jeter le livre, vous rencontrez une page heureuse et des morceaux de dialogue d'un naturel et d'une simplicité rares. On ne se fait point l'idée d'une tête plus singulièrement organisée, d'un mélange plus étonnant de platitude et de génie, d'ignorance et d'instruction, de sagesse et de folie. L'*Ecole des Pères* ne respire à là vérité que l'innocence et la vertu; mais ce genre n'est pas celui qui réussit le mieux à M. Rétif de La Bretonne; c'est un champ trop uni, trop resserré pour la bizarrerie de son imagination. Il n'a pu se tirer d'embarras qu'en exagérant les exagérations mêmes de Rousseau, et en développant tout ce que ses paradoxes vertueux offrent de plus chimérique et de plus étrange. Il fait un grand éloge de l'institution morave du comte de Zinzendorf, dont il estropie le nom; il voudrait établir une communauté fondée, à-peu-près sur les

mêmes principes. Son livre finit par une petite Encyclopédie rustique aussi curieuse que tout le reste.

LETTRE *de madame d'Epinay à M. l'abbé Galiani, du 29 Juin*, 1776.

C'est certainement, mon cher et charmant Abbé, une correspondance unique que la nôtre. Nous nous écrivons toutes les semaines des lettres de trois ou quatre pages, dans lesquelles on ne trouve autre chose, sinon, je me porte bien, je suis malade, je suis gaie, je suis triste, il fait chaud, il fait froid, un tel est parti, un autre arrive, etc.; et nous sommes contens de nous comme des rois, nous nous trouvons de l'esprit comme quatre. Si par hasard un courrier manque, voilà des plaintes, des cris; il semble que tout soit perdu. Savez-vous que je commence à penser que nous sommes bien plus heureux que nous ne le croyons? Puisque vous l'êtes de ma meilleure santé, je vous dirai qu'elle chemine vers la *robusticité*, et pour vous donner du nouveau, j'ajouterai que je me remets, non à travailler, mais à penser, et si ce bon état dure, je ne désespère pas de pouvoir continuer mes *Dialogues* sur l'Education. Il faut que je vous communique quelques-unes des idées qui, tout en rêvant, m'ont passé par la tête. Je me suis demandé pourquoi les animaux, qui jusqu'à présent sont bien nos très-humbles serviteurs, s'avisent de naître avec le degré de perfectibilité qui leur est propre, tandis que l'espèce humaine travaille

depuis la naissance jusqu'à la mort pour n'atteindre qu'au degré qui lui est propre ; et puis je me suis demandé si l'avantage était pour eux ou pour nous. Avant de vous dire ma réponse, il faut que vous sachiez que j'ai fait mes deux questions à un homme d'esprit, à un savant qui, au lieu de résoudre le problème, m'a dit : Lisez un livre de Bordeu qui vient de paraître.

Lire ! moi lire ! ai-je dit. Jamais. Des faits tant qu'on voudra ; mais en fait de raisonnement je ne lis que dans ma tête. J'ai deviné tout ce que je sais, et je devinerai ce que je ne sais pas. . . . En vérité, l'Abbé, il y a des momens où je suis assez folle, assez vaine pour croire que j'ai deviné le monde. Je n'ai pourtant pas tout à fait deviné à moi toute seule la réponse à ma première question. J'ai bien dit, c'est que chaque espèce d'animaux n'est occupée que de ce qui lui est propre ; mais cela ne me satisfait pas. J'en ai parlé au philosophe (à qui, par parenthèse, vous devez toujours une réponse) ; il m'a dit : J'y ai rêvé plus d'un jour. C'est que chaque espèce d'animaux a son organe prédominant qui la subjugue, et que l'homme a tous les siens dans un degré de faculté combinée, dont le centre est la tête et la pensée. Il m'apporta un exemple, mais je ne puis pas vous le dire, vous le devinerez. Il nacquit trois enfans jumeaux, il y a vingt ans, à Amsterdam, je crois : ils étaient imbécilles, féroces, sauvages ; un seul de leurs organes, dès l'âge de dix ans, était à son point

de perfection et d'une perfection monstrueuse. Et quel organe ? devinez, car c'est précisément ce que je ne dirai pas. Eh bien, ces trois enfans n'étaient absolument propres qu'à une seule chose, et il n'y eut point de puissance humaine qui pût les empêcher de remplir leur vocation. Ils moururent épuisés avant l'âge, etc. Vraiment, lui ai-je dit, cela me fait résoudre un autre problème, c'est de trouver pourquoi les gens de génie sont si bêtes. . . .

Quant à savoir de quel côté est l'avantage, je décide pour les animaux ; ils n'ont ni la peur de mourir, ni l'amour des richesses ; ils n'en ont pas même le besoin. . . .

Pourquoi l'Homme ne naît pas, comme les Animaux, avec le degré de perfection qui lui est propre ?

Ce problème est si peu de pure curiosité, que de sa solution dépendent peut-être toute la psychologie et toute la morale. Quelque envie qu'ait eue Jean-Jacques de ramener les hommes au doux état de quadrupèdes, il a été forcé de convenir que la faculté de se perfectionner établissait une différence spécifique de l'homme à l'animal : et c'est dans cette faculté qu'il a trouvé la source funeste de toutes nos erreurs, de toutes nos peines et de toute notre dépravation. Le plus sublime rêveur du siècle dernier, Pascal, n'a fondé son système que sur cette qualité distinctive de l'homme. Nous naissons,

dit-il, dans la misère et dans la faiblesse; c'est là la preuve du péché originel. Nous naissons avec le désir et les moyens de nous perfectionner; c'est la preuve du bonheur auquel nous étions destinés, et que nous devons retrouver dans une autre vie....

Avant de chercher à résoudre la question, essayons de la bien déterminer. Est-il absolument vrai que les animaux naissent tous avec le degré de perfectibilité qui leur est propre? N'est-il pas evident d'abord qu'il faut en excepter ceux qui ont été assez mal avisés pour s'associer avec nous? Ceux à qui nous faisons habituellement la guerre n'acquièrent-ils pas un degré de prévoyance qu'ils n'auraient point eu d'ailleurs? Ceux qui ont besoin de ruse ou d'adresse pour se procurer leur subsistance ou pour veiller à leur sûreté ne deviennent-ils pas, à force d'expérience, plus ingénieux et plus habiles? Enfin à bien examiner les choses, ne trouverait-on pas qu'il en est de cette perfectibilité comme de toutes les autres facultés de notre espèce, sur lesquelles nous ne différons des autres animaux que du moins au plus, ou du plus au moins? Qui nous assurera même que les fourmis, les abeilles, les castors aient toujours vécu en société comme nous les voyons vivre aujourd'hui?

Il est évident que l'homme est infiniment supérieur à tous les autres animaux, et par le système général de son organisation, et par l'usage heureux que l'expérience et la société lui ont appris à faire de ses forces et de ses lumières; mais à quoi tient

donc ce degré de perfectibilité qui paraît lui appartenir exclusivement, du moins sous deux rapports frappans ? Le premier, c'est que le terme de ce progrès est à-la-fois plus vague et plus éloigné ; l'autre, que la marche en est plus lente et plus imperceptible. L'extrême différence que l'on peut remarquer entre l'accroissement de l'homme et celui de tous les autres animaux ne suffirait-elle pas seule pour expliquer l'énigme ? De tous les êtres organisés l'homme est sans doute celui dont les forces croissent et se développent avec le plus de lenteur. Il passe à naître la moitié du temps destiné à remplir le cercle borné de son existence, et l'autre à mourir. Le degré de perfection auquel il peut espérer d'atteindre, sans pouvoir être déterminé avec la dernière précision, l'est jusqu'à un certain point pour l'espèce comme pour l'individu, et, parvenu à ce degré, nous l'avons toujours vu forcé de s'arrêter ou condamné à déchoir. Qu'en conclurons-nous ? que l'homme est de toutes les combinaisons organiques la plus ingénieuse, la plus compliquée, la plus parfaite, mais par-là même aussi la plus lente à se former, la plus subtile et la plus frêle. La grande souplesse que conservent ses fibres durant une si longue enfance, la progression graduelle, mais insensible et lente de son accroissement, le rendent plus propre sans doute qu'aucun autre animal à recevoir les différentes formes et les différentes modifications dont sa nature peut être susceptible ; elles le rendent donc plus propre

qu'aucun autre à participer aux avantages et aux inconvéniens de l'éducation et de la société.

Je pense, comme l'a dit l'abbé Galiani, que la plupart des animaux ont un organe prédominant qui les subjugue et qui détermine exclusivement leur instinct ; mais je ne crois pas la règle sans exception ; et je ne sais pas non plus si la plupart des hommes ne ressembleraient pas encore à cet égard aux animaux, s'ils fussent demeurés isolés dans les forêts : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aujourd'hui même, tout dénaturés que nous sommes par nos institutions sociales, nous rencontrons encore assez souvent des hommes qui paraissent déterminés par un ascendant invincible à s'appliquer à une seule chose, et seraient tout-à-fait incapables d'en faire une autre. Il y a cent mille à parier contre un que si La Fontaine n'avait pas fait des fables et Gessner des idylles, jamais ni l'un ni l'autre n'eussent rien fait.

Quoiqu'il en soit, on ne peut nier que la perfection idéale de l'homme ne consiste que dans la plus exacte proportion de toutes ses forces et de tous ses rapports, dans l'usage le plus constant et le plus varié de toutes les facultés qu'il a reçues de la nature, ou qu'il a pu acquérir à force de génie et de travail. C'est là du moins l'homme social, l'homme citoyen de Platon. Quiconque, pour se dévouer à un seul objet, néglige tous les autres, est une espèce de monstre en morale, et peut devenir un être fort pernicieux à la société. Ne vous étonnez donc

plus si le premier des législateurs bannit de sa république les artistes et les poëtes.

On peut avouer que les hommes qui se sont appliqués toute leur vie au bel esprit ou à tout autre art quelconque se trouvent rarement être propres à autre chose. Madame de Tencin, en appelant les gens de lettres de sa société ses bêtes, se servait donc d'une expression beaucoup plus simple, beaucoup plus philosophique qu'on ne serait tenté de le croire, surtout lorsqu'on se souvient qu'elle parlait des Fontenelle, des La Mothe et des Mairan....

Ceci me rappelle un trait de M. de Montesquieu, qu'on n'eût guère attendu de sa philosophie, et que son ami l'abbé Quesnel m'a raconté vingt fois. Il l'avait prié, en partant pour sa terre, de vouloir bien veiller sur l'éducation de son fils, qu'il venait de mettre au collége d'Harcourt. Revenu à Paris, il n'eut rien de plus pressé que d'aller demander des nouvelles du jeune homme au digne ecclésiastique à qui il l'avait recommandé pendant son absence. Ses mœurs?—Ne laissent rien à désirer.—Son caractère?—Doux et liant; tous ses camarades le chérissent.—Jusque-là sa tendresse paternelle semblait jouir de la satisfaction la plus entière. L'Abbé crut y ajouter encore en lui apprenant que ses maîtres étaient infiniment contens de son application, qu'il avait beaucoup de goût pour les sciences, et surtout pour l'histoire naturelle, où il avait déjà fait des progrès étonnans

à son âge. A ce mot, M. de Montesquieu pâlit, se jeta dans un fauteuil avec toutes les marques du plus profond désespoir. " Ah! mon ami, vous " me tuez: voilà donc toutes mes espérances per- " dues! Vous savez quel projet j'avais formé pour " cet enfant, la charge que je lui destinais: c'en " est fait, il ne sera jamais qu'un homme de let- " tres, un original comme moi, et nous n'en ferons " jamais autre chose." La moitié de la prédiction s'est accomplie: M. le baron de Montesquieu vit obscurément dans ses terres, occupé d'insectes, de messes et de papillons; car à son goût pour l'histoire naturelle s'est joint encore une dévotion très-outrée et très-minutieuse.

Il serait temps sans doute de revenir à notre sujet: mais, après l'écart que nous venons de faire, il vaut bien mieux attendre la réponse de l'abbé Galiani.

COUPLETS *de M. le duc de Nivernois, sur l'air de la romance du* Barbier de Séville.

D'aimer jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix,
Connais, Amour, celle qui sous tes lois
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrais moins belle que gentille,
Trop de fadeur suit de près la beauté;
Yeux languissans peignent la volupté,
Joli minois du feu d'amour pétille.

Je la voudrais sans goût pour la parure,
Sans négliger le soin de ses appas;
Quelque peu d'art qui ne s'aperçoit pas
Ajoute encore un prix à la nature.

Je la voudrais n'ayant point d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer.
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
De te servir je ferai la folie.

La Tentation, *Conte, par D. le marquis de Saint-Marc.*

Soit médisance ou calomnie,
On a toujours eu la manie
De mal parler du froc. J'en veux parler aussi,
Et sans prévention et fort en raccourci.
Le Moine dont je vais raconter l'aventure
Sans doute aura des partisans;
Mais combien de nos jeunes gens
Qui s'écrieront, la sotte créature!
Ne prononçons point sur cela,
Car dans le monde, comme il va,
Rien n'est ou bien ou mal que suivant l'auditoire.
Dépêchons donc ce conte ou plutôt cette histoire,
Sans penser même à ce qu'on en dira.
Une princesse, jeune et belle,
Parcourait les détours d'un bois,
Où, dans l'espoir flatteur d'une gloire éternelle,
Loge un essaim barbu des fils de saint François.
Elle en trouve un cité pour sa vie exemplaire.
Il la voit, il s'éloigne...." Ah! dit-elle, il me craint.
" Je veux essayer de lui plaire;
" Tournons, pour m'amuser, une tête de saint."
Comme on le pense bien, par sa suite applaudie,
Elle va seule à lui, l'aborde et s'étudie
A déployer, en lui parlant,
Tout ce que la coquetterie
A de grâces et d'industrie
Pour donner de l'amour ou son équivalent.
Soins superflus; notre bon père
Baisse d'abord les yeux à son charmant aspect,
Répond en peu de mots dictés par le respect.

Et revient vite à son Bréviaire.
Non, il ne m'entend pas . . . Parlons plus clairement,
Et laissons là le sentiment,
Dit-elle en soi ; puis elle lui propose
Ce qu'aux mondains sa bouche où fleurissait la rose
N'eût pas offert impunément.
A ce discours, ô ciel ! point de réponse.
Qu'est-ce, dit-elle enfin, que ce silence annonce?
Si le plaisir répugne à la dévotion,
C'est l'affaire au surplus d'une confession.
Non, repartit le Père avec un ton sensible
Et ressemblant assez à celui du désir,
Non, il faudrait aussi le repentir,
Qui, je le sens, me serait impossible.

M. de Saint-Foix, qui n'est pas moins connu par son humeur brusque et par son goût pour les duels que par son *Théâtre* et par ses *Essais sur Paris*, avait fait représenter le même jour trois de ses petites Comédies en un acte. Les deux premières furent médiocrement applaudies, la dernière fut trouvée détestable et tomba tout à plat. Robé, qui était au parterre, dit en sortant :

Pour celle-ci force est qu'on y reniffle ;
Il n'est poltron si connu qui n'y siffle.

Il serait difficile que la pièce fût plus plate que l'épigramme n'est barbare.

Molière, drame en cinq actes, en prose, imité de Goldoni, par M. Mercier ; un vol. in 8vo. Le sujet de ce drame est la représention de *Tartuffe*

et le *Mariage de Molière avec la fille de la comédienne Béjart.* M. Mercier a suivi assez exactement l'original italien ; il en a conservé les caractères et l'intrigue, si du moins l'on peut appeler ainsi une fable sans mouvement et sans action. Il s'est permis de donner au dialogue plus de développement ; quelquefois il ne l'a rendu que plus prolixe et plus ampoulé. Sans rien changer à la marche de l'ouvrage, il y a jeté quelques scènes nouvelles ; dans l'une, le valet de Molière met en papillotes la Traduction que son maître avait faite de Lucrèce ; dans l'autre, une jeune personne vient se présenter à Molière pour être reçue dans sa troupe. Il apprend que c'est une fille bien née, la détourne de son projet, et lui procure les moyens d'obtenir de son travail une subsistance honnête. La première de ces scènes est gaie, l'autre est du moins fort déplacée au cinquième acte, dont elle retarde le dénouement. L'idée la plus heureuse de M. Mercier est d'avoir imaginé de substituer au personnage très-insipide de Léandre celui de Chapelle. Ce rôle semblait fait pour répandre sur toute la pièce une couleur très-piquante ; mais le Chapelle de notre *Dramatiste* n'est point du tout celui que nous connaissions : il n'en a ni l'esprit, ni le ton, ni l'aimable folie. On lui fait dire cependant une excellente naïveté dans la scène où quelques jeunes seigneurs s'avisent d'apprécier fort légèrement le mérite de Molière. Le Comte . . . . . Térence est plus sage.—Le Marquis . . . . Scarron plus plaisant.—

La Thorilière..... Ah ! Messieurs, Messieurs, Scarron, est-il possible !....— Chapelle..... Ah ! je prends le parti de mon ami. La Thorilière a raison de se récrier. De la justice ; Molière vaut mieux que Scarron.

L'originalité de ce jugement nous rappelle le trait peu connu qui fut la véritable cause de la disgrâce de Racine. A un de ces soupers de Louis XIV et de madame de Maintenon, où ce Poëte avait souvent l'honneur d'être admis, la conversation tomba sur le Théâtre de Molière, et l'on observa que ses premières pièces étaient remplies de scènes indécentes et du plus mauvais ton. Tout courtisan qu'il était, Racine eut peut-être, la première fois de sa vie, un moment de distraction, et dit avec beaucoup de vivacité : *Sans doute, c'est ce misérable, ce fiacre de Scarron qui l'avait gâté.* Ce mot échappé fit une impression que la Favorite ne put jamais lui pardonner, et qui le rendit mille fois plus odieux que ses Mémoires et son jansénisme. Nous devons cette anecdote à madame du Deffand, qui la tient de la première main.

Depuis plusieurs années on voyait régner entre la France et l'Angleterre l'accord le plus parfait, l'union la plus touchante ; il n'y eut jamais entre deux Nations voisines et rivales un commerce de ridicules, de modes et de goûts mieux établi. Si nos épées, nos voitures, nos jardins sont à l'anglaise, toute la Grande-Bretagne ne raffole pas moins

de nos plumes, de nos pompons, de nos colifichets de toute espèce. Ces sages insulaires n'estiment guère moins nos cuisiniers que nous n'estimons leurs philosophes. Ils traduisent nos Drames, nos brochures, comme nous traduisons leurs Romans, leurs Voyages. Si leurs jeunes Lords viennent se ruiner en France pour des princesses d'Opéra, nos jeunes ducs à leur tour vont se ruiner en Angleterre pour des chevaux de course ; et c'est ainsi qu'on oublie les vieilles haines, et c'est ainsi que disparaissent peu à peu ces préjugés barbares qui empêchaient les Nations de s'instruire et de se civiliser réciproquement.

Nous voyons avec beaucoup d'amertume et de douleur qu'une harmonie si désirée et si précieuse risque fort d'être troublée, et de l'être par une circonstance qui semblait faite pour l'augmenter encore ; c'est la malheureuse traduction de Shakespear qui vient de susciter cet orage. M. de Voltaire, quoiqu'il eût sans doute plus de raisons que personne d'aimer la gloire de ce grand homme, n'a pu apprendre sans indignation que des Français avaient eu la lâcheté de sacrifier à cette idole étrangère les couronnes immortelles de Corneille et de Racine. Son ressentiment patriotique a déjà éclaté de la manière la plus vive dans une lettre à M. le comte d'Argental, que nous avons eu l'honneur de vous envoyer le mois passé. Il n'a point cru devoir dans une affaire de cette importance, s'en rapporter uniquement au zèle trop pacifique de son *cher Ange* ; il vient d'en appeler à l'autorité même de l'Aca-

démie française. Ne doit-on pas regarder cette démarche comme une déclaration de guerre en forme; il est difficile de prévoir quelles en seront les suites; mais elles ne peuvent qu'être infiniment graves. On sait le culte idolâtre que toute la Nation Anglaise rend au génie du Shakespear. Permettra-t-elle à l'Académie Française de discuter tranquillement les titres de ce culte? Reconnaîtra-t-elle la compétence de ces juges étrangers? Ne cherchera-t-elle pas à se faire un parti au sein même de notre littérature? A-t-on oublié combien les querelles de ce genre, et pour des objets beaucoup moins intéressans, ont produit de haines, de sectes et de fureurs? Tous les esprits sont déjà dans une grande fermentation. D'un côté, l'on se prépare à traduire l'*Apologie de Shakespear* par madame de Montague; d'un autre côté, M. de La Harpe, toujours inspiré par le même zèle, travaille à un examen critique d'*Othello*, et non-seulement de la conduite de la pièce, mais encore du style de l'original et de la traduction, quoiqu'il ne sache pas un mot d'anglais. Qu'est-ce que cela fait? Lorsqu'on disputait, il y a cinquante ou soixante ans, sur Homère, les gens qui avaient alors le plus d'esprit et qui avaient pris parti contre le Poëte grec savaient-ils mieux sa langue? L'esprit supplée à tout.

M. de La.....e, l'un de nos soixante Rois plébéiens, célèbre par le faste de sa maison et par le mérite inestimable d'avoir formé le premier cuisinier

de France, est encore fort connu par une infinité de petits ridicules qui ne contribuent qu'à le rendre plus aimable, tant leur bonhomie et leur gaieté sont de bonne compagnie. Les seuls travers que sa société a de la peine à lui pardonner sont ceux de faire quelquefois de mauvais vers et de vouloir peindre absolument toute sa maison à l'huile. Une autre faiblesse, mais qui n'a d'inconvénient que pour lui-même, est de craindre excessivement le tonnerre. Mademoiselle Quinault, dont la scène française conserve encore un souvenir précieux, et madame d'Etanville, sœur de La.....e ont imaginé en conséquence de lui donner, pour le jour de sa fête, la première un baril d'huile, et l'autre un tambour. Quoique les chansons qu'on a faites à cette occasion ne soient qu'une plaisanterie de société, elles nous ont paru assez originales pour les conserver dans nos Annales secrètes.

PAR *M. le comte d'Albaret.*

Sur l'air des Lampons.

De Laurent vantez le nom.
Ah! quel maître de maison!
Cour, salon et péristyle,
Il veut que tout soit à l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Chantons de ce bon seigneur
L'esprit ainsi que le cœur!
L'un est doux, l'autre est utile,
Tous les deux comme de l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Quand il compose des vers,
Quelques-uns sont de travers;
Mais nous aimons tous son style.
Il est coulant comme l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Ecrire d'un style pur,
C'est tirer l'huile du mur;
Ce seigneur est plus habile,
C'est sur le mur qu'il met l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Pour bouquet à Monseigneur
Nous n'offrons point une fleur;
Ce présent serait futile,
Il lui faut un baril d'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Que dira-t-il de ceci?
Il répondra grand merci,
Nous chantons dans cet asile
Un grand Monseigneur à l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

PAR *M. l'abbé Arnaud, de l'Académie française.*

*Sur l'*air: *Lison dormait dans un bocage, etc.*

Mon cher Laurent, pour votre fête,
Je viens vous offrir mon présent,
Présent utile et fort honnête,
Bien qu'il ne soit plein que de vent.
Joujou de l'espèce enfantine,
Il peut prétendre à votre amour:
C'est un tambour, c'est un tambour,
N'allez pas lui faire la mine;
C'est un tambour, c'est un tambour,
Il vous servira plus d'un jour.

Si l'on entrevoit qu'un nuage
Obscurcisse notre horizon,
Et que de loin un gros orage
Fasse entendre son carrillon,

Au lieu de vous mettre sous terre
Ou de vous blottir dans un four,
Vite au tambour, vite au tambour ;
Devenez rival du tonnerre ;
Vite au tambour, vite au tambour ;
Battez jusqu'à vous rendre sourd.

Si jamais on vous importune
Au pharaon, au biribis,
Et que l'appât de la fortune
Tente un peu trop fort vos amis,
Voulez-vous bientôt les confondre ?
Le moyen est facile et court :
Vite au tambour, vite au tambour,
C'est le moyen de leur répondre ;
Vite au tambour, vite au tambour,
Vous voilà quitte pour le jour.

Bref, mon bouquet pour chaque peine
Est un antidote excellent ;
Je n'excepte que la migraine,
Oui, la migraine seulement.
S'étourdir, c'est philosophie ;
En tout point, surtout en amour,
Vite au tambour, vite au tambour ;
Faire du bruit, voilà la vie.
Vite au tambour, vite au tambour,
Sinon la nuit, du moins le jour.

PENSÉES *détachées.*

L'imagination est au bon sens ce que la lumière des lampions est à la clarté du jour. Comme toute la vie ne se passe guère qu'en décorations, jugez si le grand jour est ce qui convient le mieux au bonheur.

—

L'art, n'ayant point les ressources de la nature,

doit y suppléer par celles qui sont en son pouvoir. La nature a plus de richesses ; l'art plus de choix. Si la nature est plus libre et plus variée dans ses mouvemens, l'art a plus d'élégance et de précision. Il existe au fond de notre âme un modèle de perfection qui nous est propre, et ce modèle est supérieur à tout ce que nous voyons dans la nature. C'est pour cette raison seule que la jouissance anéantit le prestige et les douces illusions du désir.

ELPHIRE *et Mélazone, ou Portraits des deux Cousines* (1), *par M. le marquis de Pezai.*

Prenez Elphire pour modèle,
Si vous peignez la volupté.
Voulez-vous peindre la gaieté ?
C'est Elphire, c'est encore elle.
Je crois même quej'oserais,
Sans vouloir lui faire injnstice,
Emprunter quelqu'un de ses traits
Pour le portrait de la Malice ;
Et je ne serais point surpris
Que par l'art de l'enchanteresse
Le même tableau ne fût pris
Pour l'emblème de la tendresse.
Elle est piquante avec candeur,
Ingénieuse à-la-fois et naïve;
Elle est touchante sans langueur,
Et sans pétulance elle est vive.
Son entretien séduit, et son silence plait :
Sa façon d'écouter vaut celle de bien dire;
La grâce est tout ce qu'elle fait;
Et le goût, c'est l'instinct d'Elphire.

(1) Madame la comtesse de Stroganof et madame la princesse de Bariatinski.

En elle on peut voir tour-à-tour,
Ou l'enfant qui folâtre, ou la femme qui pense.
Son défaut est l'indifférence.
Mais elle y donne encore un faux air de l'amour.
Quand on a répété " que Mélazone est belle!"
On croit l'avoir louée, on n'a rien fait pour elle.
Que l'on ôte à ses traits leur régularité.
A son sein la fraîcheur, à sa peau la finesse;
Seulement à ses yeux qu'on laisse leur tendresse,
Et l'on verra combien la sensibilité
A des charmes puissans plus sûrs que la beauté.
On la croirait souvent plus sensible qu'heureuse;
Alors on s'attendrit et l'on en veut aux Dieux,
Elle est belle, elle est tendre, elle est même rêveuse;
Et je ne connais rien de si doux sous les cieux
Qu'un sentiment rêveur qu'expriment deux beaux yeux.
Mélazone une nuit m'apparut dans un songe!
Dans ce rêve charmant tout ne fut pas mensonge.
Mélazone y gardait son air timide et doux;
Mélazone y berçait l'Amour sur ses genoux.
Elle parait son front de guirlandes nouvelles,
Jetait un œil craintif sur ses fléches cruelles,
Et tout bas répétait cent fois en l'embrassant:
Aimable Dieu! cruel enfant!
Combien je t'aimerais si tu n'avais point d'ailes!
Je croirais volontiers que ce fut en ce jour
Que, pour la rendre plus parfaite.
Ce vrai Dieu, ce fripon d'Amour
Sut nous la rendre un peu coquette.
Mais ce n'est point pour nos tourmens
Que le désir de plaire éveille Mélazone.
Elle veut plaire à tous et n'afflige personne,
Aime à parler d'amour, à faire des Romans;
Mais paye en amitié tous les soins des amans.
Des plus doux entretiens de la galanterie
Elle aime le piquant, veut en cueillir la fleur,
Sait en ôter l'épine; et la coquetterie
S'épure en passant par son cœur.

LETTRE, *sur J. J. Rousseau, adressée à un Prince d'Allemagne.*

" Le nom de Rousseau est célèbre dans l'Eu-
" rope, mais à Paris sa vie est obscure. On se
" souvient à peine qu'il y soit. Il a voulu fuir les
" hommes, et les hommes l'ont oublié; aussi per-
" sonne n'a été plus trompé que lui, car il fuyait
" pour être recherché. Rousseau a mal connu le
" public de Paris; ici, pour attirer la curiosité, il
" faut la réveiller sans cesse et mettre souvent sa
" personne ou ses ouvrages sous les yeux des spec-
" tateurs, et surtout de ceux qui sont les trompet-
" tes de la Renommée; je veux dire les gens de
" lettres et les grands. Quiconque veut qu'on s'oc-
" cupe de lui doit agir sans cesse et se reproduire
" sous toutes les formes. C'est là le principe de
" l'activité de Voltaire et le secret de son am-
" bition. A cent lieues de la capitale il n'existe
" que pour elle, et dans elle. Tous les huit jours
" il envoie à Paris une brochure par la poste,
" et il attend sa destinée de la poste suivante.
" Soixante ans de gloire ne le rassurent pas assez
" pour lui permettre un jour de repos. Ce n'est pas
" assez pour lui d'être le héros du siècle, il veut
" être la nouvelle du jour, parce qu'il sait que la
" nouvelle du jour fait souvent oublier le héros du
" siècle, et que, pour la foule oisive, dédaigneuse
" et inquiète, qui remplit cette grande ville com-
" posée d'écrivains et de lecteurs, le présent est
" tout, et le passé n'est rien. Jugez si Rousseau,

" qui depuis dix ans vit dans la retraite et dans le
" silence, peut attirer l'attention sur ce théâtre
" mouvant de notre littérature, qui présente sans
" cesse de nouvelles scènes et de nouveaux acteurs.
" En arrivant à Paris, il s'est montré plusieurs fois
" dans un café, et il y avait foule pour le voir.
" Il passerait aujourd'hui dans la grande allée des
" Tuileries et sur les boulevards à l'heure de la
" promenade, qu'on ne s'en apercevrait pas.

" On vous a trompé lorsqu'on vous a dit qu'il
" était bibliothécaire de Choisy; il n'en a pas été
" question.

" Vous me demandez peut-être si cette indif-
" férence pour sa personne s'est étendue jusqu'à ses
" ouvrages; non, on les lit toujours avec plaisir,
" et je crois qu'on les lira toujours. L'enthousias-
" me qu'ils ont excité d'abord a fait place au juge-
" ment tranquille des hommes éclairés : on s'aper-
" çoit de ce qui lui manque, mais on sentira tou-
" jours ses beautés. Il n'a ni la raison profonde et
" piquante de Montesquieu, ni la charmante naïveté
" de Montaigne que pourtant il cherche à imiter,
" ni la facilité brillante et rapide, et le goût sûr de
" Voltaire à qui l'on n'a pas dû le comparer : mais
" il a souvent une chaleur naturelle et entraînante,
" et une énergie de mouvemens et d'expressions
" qui n'est qu'à lui. Il est souvent inégal et diffus,
" mais en général l'abondance de son style nour-
" rit l'âme et l'esprit, et ne les fatigue point. Il se
" joue souvent de la vérité et de son lecteur, et ses
" systèmes et ses plans pris en général sont presque

" toujours des erreurs brillantes ; mais il amène tou-
" jours à la suite d'un faux principe une foule de vé-
" rités particulières qui lui font pardonner. En le
" lisant, il faut s'embarrasser peu du fond de la
" question, et saisir toutes les beautés qui se présen-
" tent à l'entour, et c'est le lire comme il a écrit.
" Quoiqu'on ait beaucoup accusé sa conduite, il est
" certain que la morale de ses écrits est belle, tou-
" chante, et qu'elle porte au fond du cœur le senti-
" ment et le respect de la vertu. C'est que les ima-
" ginations vives se passionnent toujours pour le sujet
" qu'elles traitent, et emploient, pour peindre le beau
" et l'honnête, cette même énergie qui sert quelque-
" fois à les en écarter. Si nous considérons chacun
" de ses écrits séparément, on trouvera que l'ou-
" vrage qui commença sa réputation est celui qui
" en méritait le moins. Son Discours, couronné à
" Dijon, n'est guère qu'une déclamation élégante
" sur un sujet qui n'était lui-même qu'un sophisme.
" Il ne fallait point demander si les sciences et les
" lettres corrompaient les mœurs ; cet énoncé seul
" révolte le bon sens. Il est ridicule d'imaginer que
" l'on puisse corrompre son âme en cultivant sa rai-
" son. L'homme n'est point corrompu parce qu'il
" est éclairé ; mais, quand il est corrompu, il peut
" se servir, pour ajouter à ses vices, de ces mêmes
" lumières qui pouvaient ajouter à ses vertus, à-peu-
" près comme les bons alimens donnent la force et
" la vie à l'homme sain, et tuent le malade. Il
" fallait donc prouver que la corruption est toujours

" venue à la suite de la puissance et les lettres en
" même temps, parce qu'il est de la nature de
" l'homme, et surtout de l'homme en société, d'user
" de la force en tout sens. La prospérité et le
" pouvoir ont dû multiplier à-la-fois les moyens de
" connaissance et de corruption, comme la chaleur,
" qui fait circuler la sève, forme en même temps
" les vapeurs qui vont produire les orages. Ce sujet,
" ainsi considéré, aurait pu être très-philosophique ;
" mais l'auteur du Discours ne voulait être que
" singulier. C'était le conseil que lui avait donné
" Diderot. Quel parti prendrez-vous, dit-il, au
" Genevois qui allait composer pour l'Académie de
" Dijon ? Celui des lettres, dit Jean-Jacques. C'est
" le pont aux ânes, reprit Diderot ; prenez le parti
" contraire, et vous verrez quel bruit vous ferez.

" L'ouvrage en fit beaucoup en effet. La thèse
" eut d'autant plus d'éclat, qu'elle fut d'abord mal
" combattue. Le Genevois battit avec l'arme du
" ridicule des adversaires qui avaient raison de mau-
" vaise grâce. D'ailleurs la discussion valait mieux
" que le Discours, et Rousseau se trouvait dans son
" élément, qui est la dispute. Il vint pourtant un
" dernier ennemi (M. Borde de Lyon) qui écrivit
" avec beaucoup d'esprit et d'éloquence ; mais la
" querelle commençait à vieillir. Le public fit
" peu d'accueil à ce nouveau champion, et Rous-
" seau ne répondit plus.

" Cependant, tel fut l'effet de la dispute que
" cette opinion, qui n'était pas la sienne et qu'il n'a-

" vait embrassée que pour être extraordinaire, lui " devint propre à force de la soutenir. Après avoir " commencé par écrire contre les Lettres, il prit de " l'humeur contre ceux qui les cultivaient ; il avait " déjà contre eux un levain de jalousie et d'aigreur. " Ce premier succès, plus grand qu'il ne l'avait at- " tendu, lui avait fait sentir sa force, qui se déve- " loppait après avoir été vingt ans étouffée dans " l'obscurité et la misère. Ces vingt ans passés à " n'être rien tourmentaient alors son orgueil dans " ses premières jouissances. Il se souvenait que, " étant commis chez M. Dupin, il ne dînait pas à " table le jour que les gens de lettres s'y rassem- " blaient ; et il entrait dans le champ de la littéra- " ture comme Marius rentrait dans Rome, respirant " la vengeance, et se souvenant des marais de Min- " turne.

" Ces dispositions firent naître le Discours sur " l'*Inégalité*, plus fort de choses et de style que " celui de Dijon, mais tout aussi paradoxal et " inspiré par la haine des lettres et tendant à prou- " ver que tout homme qui pense est un animal dé- " pravé. Ces absurdités ne peuvent pas plaire " aux bons esprits : mais sa verve satirique émeut " et attache. C'est la conversation d'un sauvage " qui amuse les hommes policés en leur disant des " injures bizarres.

" Ce goût pour la satire eut encore une occa- " sion de se signaler dans la querelle des bouffons " que produisit la *Lettre sur la musique*. Cet ou-

" vrage, rempli de bons principes, n'a d'autre dé-
" faut que de les pousser trop loin. En général,
" Rousseau rappelle souvent ce que dit Tacite,
" que c'est un talent bien rare de donner des
" bornes à la vérité et à la sagesse, *tenere in sa-*
" *pientiâ modum.* Il prouve très-bien les défauts
" de notre musique ; mais il ajoute que nous ne
" saurions en avoir une. Il donnait en même
" temps le *Devin du Village*, morceau plein de
" grâce et de mélodie ; et depuis les compositions
" de Duni, de Philidor, de Montigny, et les chefs-
" d'œuvre de Grétry, chantés dans toute l'Europe,
" où l'on ne connaissait encore que nos airs de
" danse, ont pleinement réfuté Rousseau, qui peut-
" être n'a pas encore changé d'avis.

" Après avoir proscrit l'Opéra, il s'éleva con-
" tre le Théâtre Français, et voulut nous prouver
" que si l'un n'était bon qu'à nous ennuyer, l'autre
" ne pouvait servir qu'à nous corrompre. Deux
" écrivains très-distingués furent les défenseurs
" de la scène française, d'Alembert et Marmontel.
" Leurs apologies sont bonnes, mais on aimerait
" mieux avoir tort comme Rousseau.

" Enfin, après ces différentes excursions, il
" entra dans une nouvelle carrière, et voulut ras-
" sembler sa philosophie, ses querelles et ses a-
" mours dans l'espèce d'ouvrage qu'on lit le plus ;
" dans un Roman. La *Nouvelle Héloïse* parut,
" fut lue ou plutôt dévorée avec une incroyable
" avidité. Les femmes passaient à la lire les nuits

" qu'elles ne pouvaient pas mieux employer, et " fondaient en larmes. C'est là qu'il ose ce que " jamais nul romancier n'aurait imaginé, rendre " deux amans heureux avant la fin du premier vo- " lume, lorsqu'il en reste trois, dont tout autre " n'aurait su que faire; il est pourtant très-vrai " que l'ouvrage, malgré les longueurs, les décla- " mations, les invraisemblances, les hors-d'œuvre, " conduisait le lecteur jusqu'à la fin; mais il n'est " pas possible de dissimuler qu'à une seconde lec- " ture il ne peut rester de tout cet amas indigeste " que quelques morceaux supérieurs, pleins de " passion et de philosophie. Le reste ne peut " plaire qu'aux jeunes têtes et aux femmes, pour " qui tout est bon dès qu'il est question d'amour. " On ne peut nier que l'action ne languisse dès " le second volume, que quantité de lettres ne " soient ou très-médiocres ou de très-mauvais " goût; que le mariage de l'héroïne ne soit révol- " tant; que le caractère d'Edouard ne soit une " caricature, et ses amours en Italie une énigme; " que Claire ne soit une faible copie de miss Howe; " que les invectives de l'*Opéra français* ne soient " portées jusqu'à un emportement ridicule; que la " satire des mœurs françaises ne soit pleine de " faussetés ou d'exagération, et qu'en total la " *Nouvelle Héloïse* ne soit un mauvais Roman " et un livre médiocre où il y a de beaux traits.

" *Emile* est d'un ordre plus élevé. C'est " l'ouvrage où Rousseau a mis le plus de véritable

" éloquence et de vraie philosophie. Quoique le " plan d'éducation qu'il propose soit un excès, " comme tout ce qu'il imagine en tout genre, il " est impossible, en le réduisant, de n'en pas pro- " fiter beaucoup. Il emprunte les idées de Locke " sur l'enfance; mais Locke n'avait fait que rai- " sonner, et Rousseau persuade. Il a même fait " à beaucoup d'égards une sorte de révolution; " ce qui, en philosophie comme en matière de " goût, est le plus grand triomphe. Ses carac- " tères sont intéressans, et sa diction a du charme " et de la douceur. Quiconque aura des enfans à " élever gagnera toujours à lire *Emile;* et la pro- " fession de foi du *Vicaire Savoyard,* qui n'est pas " tout-à-fait un bon Traité de philosophie, est une " belle leçon de tolérance.

" J'avoue que, dans le *Contrat Social,* l'é- " trange emploi des termes politiques détournés " de leur sens ordinaire, l'affectation des calculs " et des analyses géométriques, l'obscurité et la " sécheresse me paraissent étouffer ce qu'on peut " y découvrir de vérités utiles. Ce n'est d'ailleurs " qu'un Commentaire assez embrouillé du *Gou-* " *vernement civil* de Locke.

" Les *Lettres de la Montagne* ne sont bonnes " que pour Genève. Je ne parle pas de quelques " morceaux peu importans, comme celui sur l'*Imi-* " *tation théâtrale,* un autre sur la *Paix perpétuelle,* " un fragment sur l'*Economie politique,* etc.

" Son ouvrage le mieux fait, le plus fini dans

" toutes ses parties, c'est la réponse à l'Archevêque
" de Paris; c'est de tout point un chef-d'œuvre;
" on peut le proposer comme un modèle de dis-
" cussion, de bonne plaisanterie et d'éloquence;
" il y prend tous les tons et n'abuse d'aucun. Il
" est pressant dans sa dialectique, pathétique
" dans ses mouvemens, véhément sans être em-
" porté, railleur sans sarcasme. Il n'a rien écrit
" de plus beau que le Discours du Parvis de Su-
" rate, et peu de morceaux dans notre langue sont
" de la même beauté.

" On peut résumer que, n'ayant rien produit
" qui suppose ni une grande imagination ni un
" plan vaste, ni des vues profondes, il ne faut
" point le mettre en parallèle avec les deux plus
" grands hommes de ce siècle, Voltaire et Mon-
" tesquieu, qui tous deux ont élevé ces grands
" monumens qui honorent à jamais une Nation,
" et qu'ayant trop d'erreurs dans sa philosophie,
" et trop d'inégalité dans son style, c'est un homme
" de génie qui mérite d'être regardé comme le plus
" ingénieux des sophistes et le plus éloquent des
" rhéteurs.

" Il a écrit les mémoires de sa vie, qui ne
" seront pas les moins curieux de ses ouvrages, ou
" comme Histoire ou comme Roman. Ceux qui
" les ont entendus disent qu'il avoue de bonne foi
" ses travers et ses fautes, mais qu'il est toujours
" intéressant. En ce cas, son amour-propre est
" satisfait de toutes les manières. D'ailleurs

" Rousseau doit exceller en écrivant sur lui-même, " s'il est vrai que, pour bien écrire, il faut surtout " être plein de son sujet."

Vous serez peut-être bien aise de connaître une lettre que J. J. écrivit, en 1761, à la Bonne qui l'avait soigné dans son enfance, et qui était restée à Genève. Cette lettre a été copiée sur l'original et n'a jamais été imprimée.

Montmorency, 22 Juillet 1761.

" Votre lettre, ma chère Jacqueline, est venue " réjouir mon cœur dans un moment où je n'étais " guère en état d'y répondre ; je saisis un temps de " relâche pour vous remercier de votre souvenir " et de votre amitié qui me sera toujours chère ; " pour moi, je n'ai point cessé de penser à vous et " de vous aimer. Souvent je me suis dit dans " mes souffrances, que si ma bonne Jacqueline " n'eût pas pris tant de peine à me conserver étant " petit, je n'aurai pas souffert tant de maux étant " grand. Soyez persuadée que je ne cesserai jamais " de prendre le plus tendre intérêt à votre santé et " à votre bonheur, et que ce sera toujours un " vrai plaisir pour moi de recevoir de vos nouvelles. " Adieu, ma chère et bonne Jacqueline ; je ne " vous parle pas de ma santé pour ne pas vous " affliger ; que le bon Dieu conserve la vôtre, et " vous comble de tous les biens que vous désirez.

" Votre pauvre Jean-Jacques qui vous em-
" brasse de tout son cœur.

Signé " ROUSSEAU."

Juillet 1776.

La retraite de mademoiselle Dumesnil a fait peu de sensation. On ne l'a point regrettée, parce qu'on la regrettait depuis trop long-temps, même en la voyant encore tous les jours. Le souvenir de cette actrice vivra cependant autant que la scène française ; on ne verra jamais Mérope, Agrippine, Sémiramis, sans se rappeler combien elle fut admirable dans les rôles de ce genre. Elle a fort peu contribué aux progrès de l'art du théâtre, mais elle l'a cultivé avec un caractère original. On a comparé souvent ses talens avec ceux de mademoiselle Clairon, que Melpomène pleurera sans doute encore long-temps, et dont elle n'espère plus de pouvoir jamais être consolée. Il me semble qu'on peut observer entre ces deux grands actrices la même différence qu'un juge impartial trouverait peut-être entre Racine et Shakespear. Si dans les ouvrages de l'un on rencontre des beautés hardies et saillantes, l'autre se distingue par un ensemble infiniment plus rare, par une perfection toujours soutenue. Ce sont les défauts mêmes du poëte anglais, ses inégalités, ses familiarités triviales, ses disparates monstrueuses, qui font ressortir davantage les traits brillans dont ses compositions étincellent. C'est l'élégance, la perfection même des ouvrages

de Racine, qui en rend quelquefois les beautés de détail moins sensibles, du moins aux yeux du vulgaire. L'un et l'autre nacquirent peut-être avec la même force, avec la même élévation de génie; mais l'un s'est laissé aller à la fougue de son imagination, et l'autre a su la régler à force d'art et de culture. Le premier est inimitable jusques dans ses défauts, l'autre est le modèle le plus difficile à atteindre; mais en suivant ses traces même de loin, on ne risque jamais de s'égarer. Si l'un enlève souvent les suffrages de la multitude, sans les mériter, l'autre plaît toujours également à la multitude et à l'homme de génie. Ses leçons et son exemple sont l'admiration éternelle de tous les grands artistes.

Août 1776.

L'Académie royale de Musique, qui depuis trois mois n'avait cessé de donner *Alceste* ou *l'Union de l'Amour et des Arts*, a remis, ces jours passés, un ancien ballet héroïque du sieur de Bonneval, intitulé *les Romans*. Ce ballet, composé de trois actes, *la Bergerie*, *la Chevalerie*, et *la Féerie*, eut une sorte de succès lorsqu'il parut la première fois en 1736, du vivant de l'auteur, qui était alors Intendant des Menus, qui avait une excellente maison, beaucoup de prôneurs et toute l'Académie royale à sa disposition. Quelque brillans que soient les succès de ce genre, il est rare qu'ils survivent à l'auteur; et le sieur Cambini, qui s'est

avisé de refaire la musique de ce triste poëme, vient d'en faire la malheureuse expérience. On a été obligé de retirer l'ouvrage après la troisième représentation. Les paroles qu'il avait prétendu faire revivre ont paru d'une insipidité parfaite; sa composition, dont on avait pris une idée assez avantageuse sur les morceaux qu'on avait entendus de lui au concert Spirituel et au concert des Amateurs, n'a guère mieux réussi. On a trouvé la facture facile et passablement correcte, mais faible et froide, sans idée, sans génie, et d'un goût bien moins agréable que celle du sieur Floquet. Ce pauvre M. Cambini n'est pas né sous une étoile heureuse. Il a éprouvé, avant d'arriver dans ce pays-ci, des infortunes plus fâcheuses qu'une chûte à l'opéra. S'étant embarqué à Naples avec une jeune personne dont il était éperdument amoureux et qu'il allait épouser, il fut pris par des corsaires et mené captif en Barbarie. Ce n'est pas encore le plus cruel de ses malheurs. Attaché au mât du vaisseau, il vit cette maîtresse qu'il avait respectée jusqu'alors avec une timidité digne de l'amant de Sophronie, il la vit violer en sa présence par ces brigands, et fut le triste témoin des premières larmes que lui fit verser le plaisir, sans doute malgré elle. Quelle situation! M. Mercier en ferait un drame des plus pathétiques, et La Fontaine en eût fait peut-être un conte fort moral sur les dangers d'un amour trop discret.

Le sujet du prix proposé cette année par l'Académie fraucaise était la traduction d'un morceau d'Homère. Dans le nombre des pièces envoyées à l'Académie, elle en a trouvé deux qui lui ont paru également dignes de partager le prix. L'une est de M. Gruet, avocat au parlement, l'autre, de M. André de Murville. Le premier est un jeune homme de vingt ans, qui, condamné par sa famille à travailler dans une étude de procureur, ne trouva point d'autre ressource, pour se soustraire à cette triste tyrannie, que de s'eufuir et de s'engager comme simple fantassin. Aussi malheureux de cette nouvelle chaîne que de la première, il fit plusieurs tentatives pour obtenir son congé. Il imagina de fléchir la rigueur de son capitaine par une supplique en vers, et ce fut le premier essai de sa muse, mais son capitaine, peu touché du charme des vers, demeura inflexible. Le jeune homme essaya enfin de revenir à sa famille et d'implorer son secours. Elle prit pitié de son état et lui fit rendre sa liberté. J'ignore quel hasard lui procura depuis la connaissance de M. l'abbé Delille. Quelqu'informes que fussent ses premières productions, l'élégant traducteur de Virgile y démêla le germe du talent et voulut bien l'encourager. Il connaissait à peine les premières règles de la poésie, lorsqu'il hasarda de travailler pour le prix, et ce fut pour ainsi dire sans aucun espoir de réussir qu'il renvoya sa pièce à l'Acadé-

mie ; aussi, quand M. d'Alembert, dont il sollicitait les bontés pour trouver quelque place où il pût suivre ses études, lui apprit que son ouvrage avait remporté le prix, il crut long-temps que sa félicité n'était qu'un songe ; tout tremblant de crainte et de joie, il supplia dix fois M. d'Alembert, avec la modestie du monde la plus naïve et la plus intéressante, de vouloir bien lui dire s'il était sûr de ne pas se tromper ; si c'était bien sa pièce qui eût tant de bonheur ; enfin si ce jugement ne pouvait plus être changé. M. André de Murville, son émule, est déjà connu, ou se flatte du moins sûrement de l'être par quelques pièces insérées dans *l'Almanach des Muses*, par une épître sur le *Bonheur des femmes de trente ans* qui concourut il y a deux ans ; et par une autre épître toute nouvelle, d'*Hermotine à Julie d'Etange*, où l'on ne retrouve pas tout-à-fait l'éloquence et la chaleur de Saint-Preux, mais où l'on a remarqué cependant d'assez beaux vers dans le genre descriptif. La pièce qui a obtenu l'*Accessit* est de M. Doigni du Ponceau. On a fait aussi une mention honorable de celle de M. de St.-Ange, le traducteur des *Métamorphoses d'Ovide* et des romans de M. Mackensie.

MM. Gruet et de Murville ont choisi tous deux le même sujet, les *Adieux d'Andromaque et d'Hector*, au sixième livre de l'Iliade. Les vers de M. Gruet ont paru plus coulans, plus faciles et

d'un coloris plus vif. Il y a dans ceux de M. de Murville plus d'incorrections, plus d'inégalités, mais quelques traits d'une touche plus forte. Ni l'un ni l'autre cependant ne donnent aucune idée de la manière large et sublime de l'original ; et en rapprochant les morceaux mêmes des deux pièces couronnées qui semblent mériter le plus d'éloges, on ne devinerait jamais sans doute que c'est là la copie d'un des plus beaux tableaux que nous ait laissé le premier poëte de l'antiquité. La pièce de M. Doigni, intitulé *Priam aux pieds d'Achille*, n'est pas supérieure aux deux autres, mais peut-être a-t-elle un caractère d'élégance qui leur manque. Celle de M. de Saint-Ange, le *Commencement de l'Iliade*, est plus terne et plus faible, mais on y trouve une sorte d'exactitude et de simplicité qui, sans rendre l'esprit de l'original, en rappelle, du moins quelquefois, un souvenir éloigné.

Les pièces couronnées dont M. de La Harpe fit la lecture, ne furent que médiocrement applaudies. " Je crains bien, disait une étrangère de " beaucoup d'esprit (1), que l'Académie n'arrive " de long-temps à son but. Voilà de jeunes poëtes " qui sentent bien faiblement le beau simple de " l'antique ; et voilà des juges et des auditeurs " qui ne s'en soucient guère. Le peu de traits

(1) Madame de Montague, l'auteur d'une *Apologie de Shakespear*, contre M. de Voltaire.

" auxquels on applaudit sont précisément ceux " qui s'éloignent le plus de la vérité de l'original. " Homère n'aurait jamais eu l'esprit de dire qu'Hec- " tor, en couvrant son fils de baisers et de larmes,

" Le berça mollement de ses robustes bras,
" Qu'à des emplois si doux Mars ne destinait pas.

" Ce sont ces vers-là et des bluettes de ce " genre qui enlèvent les suffrages de l'assemblée." Quelque judicieuse que soit cette remarque, nous sommes loin de croire que les beautés d'Homère, et même les plus simples, bien rendues, ne fissent encore aujourd'hui la plus grande impression ; mais il en est du vrai beau, dans la poésie, comme dans tous les arts et dans la nature même; copié d'une main faible ou grossière, il n'a plus rien de piquant ; et ce qui n'est que fin ou joli, conserve même dans une copie médiocre plus de caractère et d'agrément.

Ce fut pour consoler les mânes d'Homère de l'outrage que lui faisait très-innocemment la maladresse de ses traducteurs, que le ciel inspira sans doute à M. l'abbé Arnaud le sublime morceau qu'il nous lut à la suite des pièces couronnées, sur les principaux traits qui distinguent le chantre immortel de l'*Iliade* et de *l'Odissée* (1)

M. d'Alembert fit lecture d'une lettre adressée à l'Académie par M. de Voltaire, sur les disparates

(1) Il a été imprimé depuis dans la collection des Œuvres de abbé Arnaud. *(Note de l'Editeur.)*

monstrueuses de Shakespear, et sur l'insolente ineptie de ses traducteurs. Cette lettre formait un contraste parfait avec le discours précédent. Comme nous avons eu l'honneur de vous en donner, le mois passé, une idée suffisante, nous observerons seulement ici comme une preuve mémorable des dispositions pacifiques qui règnent aujourd'hui entre les nations rivales de l'Europe, que cette singulière diatribe fut écoutée patiemment d'un bout à l'autre par un très-grand nombre d'Anglais du rang le plus distingué, qui se trouvèrent présens à la séance, et nommément de M. l'Ambassadeur, qui se permit de sourire même à tous les traits plaisans dont cet écrit fourmille. On nous a pourtant assuré que le Roi avait su mauvais gré à l'Académie d'avoir osé risquer cette facétie, et que M. le garde-des-sceaux n'avait point voulu permettre qu'elle fût imprimée par l'imprimeur ordinaire de l'Académie, comme le désirait l'auteur, pour lui donner une publicité plus authentique. *Non nostrum est tantas componere lites.*

M. d'Alembert termina une séance si agréablement variée, par l'éloge de *Néricault Destouches*, éloge plein de finesse et de profondeur, nourri des principes de la critique la plus saine et du goût le plus exquis, mais orné d'anecdotes piquantes et embelli de tous les charmes d'un style vif et naturel.

Stances de feu M. de Fontenelle à *Madame Geoffrin.*

Tout mon souhait et ma plus forte envie,
Aurait été d'être un nouveau Crésus.
Des riches dons d'Amérique et d'Asie
J'aurais tâché d'amasser tant et plus,
Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie;
Sans elle, hélas! les aurais-je voulus?

D'être un héros j'aurais eu la manie;
Mars m'aurait vu suivre ses étendards.
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les hasards;
L'espoir d'offrir les lauriers à ma mie,
Seul, m'eût frayé la route des Césars.

D'être un Apelle il m'aurait pris envie,
Mais sans daigner travailler pour les rois.
Si de Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer sous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie!
Je l'aurais peinte ainsi que je la vois.

Eterniser une flamme chérie
Aurait été de mes vœux le premier.
Le tendre Amour, seul guide de ma vie,
Aux doctes sœurs m'eût fait sacrifier:
J'aurais été le chantre de ma mie,
J'eus mis ma gloire à la déifier.

En me livrant tout à l'astronomie,
J'aurais suivi ma tendre passion.
Un nouvel astre, au gré de mon envie,
Eût de nos jours paru sur l'horizon:
Au firmament j'aurais placé ma mie;
Elle eût été ma constellation.

Bien loin de fuir l'utile pharmacie,
J'en aurais su braver tous les dégoûts:

Je me serais plongé dans la chimie,
Et ses travaux m'auraient paru bien doux;
Si quelquefois, médecin de ma mie,
J'eusse eu le droit de lui tâter le pouls.

J'aurais banni la sombre jalousie,
L'amour sincère en écarte l'horreur;
Trop délicat pour cette frénésie,
D'un bien plus pur j'aurais fait mon bonheur:
Car en l'aimant, j'eusse estimé ma mie:
Sans mon estime aurait-elle eu mon cœur?

Jamais, jamais nulle autre fantaisie
N'aurait entré dans mon esprit charmé;
Tous les regards d'Iris et de Silvie
Auraient trouvé contre eux mon cœur armé;
Jusqu'au tombeau j'eusse adoré ma mie,
Et Vénus même en vain m'aurait aimé.

Voici une lettre qui nous a paru trop curieuse pour ne pas nous permettre de l'insérer dans ces feuilles. Sans compter le mérite du style, dont la chaleur et la naïveté ont un caractère si précieux, on y trouvera une discussion très-forte et très-savante sur la dignité de maître des ballets. On y verra que l'Académie royale de Musique conserve toujours le même esprit, et qu'il n'est point de corps dans le royaume plus fier et plus jaloux de ses antiques prérogatives. Voilà l'heureux effet de la musique française; mais n'y a-t-il pas lieu de craindre qu'un patriotisme si respectable ne se perde tous les jours, vu le progrès de notre goût pour la musique ultramontaine et l'étrange enthousiasme que nous inspirent les chefs-d'œuvre du

chevalier Gluck et de tant d'autres *maîtres de Province et d'Allemagne.* Madame Gardel n'en doutera plus, puisque malgré ses remontrances, Noverre vient d'être nommé, par les administrateurs de l'Opéra, premier directeur des ballets, et qu'il est même décidé qu'il débutera incessamment par la pantomime *d'Apelle et Campaspe.*

LETTRE *de madame Gardel à M. le marquis d'Amezaga.*

" Je me proposai d'avoir l'honneur de vous écrire pour vous prier de solliciter mon entrée à l'amphithéâtre de l'Opéra, et j'aurais pour droit tous les sujets que j'ai fournis, sans compter quatre de mes enfans, dont il y en a deux qui tiennent parfaitement leur coin. Mais un objet plus essentiel m'occupe présentement. O vous, mon ancien ami, qui vous êtes trouvé à toutes les époques de ma vie! heureuses ou malheureuses, vous ne vous attendez sûrement pas à celle que je vais mettre sous vos yeux! Qui pourra croire, en effet, que Gardel, qui depuis dix-neuf ans est à l'Opéra de Paris, s'y est rendu célèbre, recommandable par ses grands talens, par son exactitude à ses devoirs, sa douceur, son honnêteté, ses sacrifices de son propre bien (car il m'a mangé vingt mille livres) pour des places sans nombre aussi lucratives qu'honorables; des administrateurs qui se sont servi de son crédit pour obtenir de la reine la préférence, soient capables de faire venir, sous main, un étranger qui vingt fois a

tenté de s'impatroniser à l'Opéra sans y réussir? On ne connaissait pas alors l'injustice, pour déplacer qui? le maître de la reine, le maître des ballets de la Cour, chéri du public, aimé de ses camarades, qui depuis six ans a fait les plus jolis ballets du monde! On se souvient encore de celui d'*Ernelinde*, mis par lui à la Cour, qui représentait un siége. Madame la comtesse de Noailles me fit l'honneur de me dire que les maréchaux de France avaient demandé où Gardel avait appris la guerre, que M. le Dauphin en avait rêvé toute la nuit, et mille autres choses aussi agréables que gracieuses à ce sujet. Il se verra traiter en écolier! On a osé lui proposer la survivance du sieur Noverre qui sera un bon modèle pour lui, qui lui donnera des avis, à Gardel que l'on ne nomme en Angleterre et par-tout que le *fameux*, le *célèbre Gardel*. Mon fils est bon, humble, honnête, et il faut être charlatan pour en imposer!

" Le dit Noverre arrive avec une de ces lettres de recommandation que l'on donne comme une lettre de voiture, de l'impératrice à la reine, qui dit aux entrepreneurs qu'elle ne serait pas fâchée que l'homme en question fît des ballets, pourvu que cela ne fît aucune peine à son maître; paroles divines, dignes de la bonté et magnanimité de son âme! Sa Majesté peut ignorer, ainsi que l'impératrice, que la place de maître de ballets de l'Opéra de Paris est inamovible comme celle du premier président, héréditaire de premier à premier danseur. Un étranger n'y a aucun droit, à moins d'abdication, comme M. Dupré avait fait.

" Mais ici mon fils n'a point envie de renoncer à ses droits, de devenir d'évêque meunier, d'être subordonné à un maître de province et d'Allemagne. Ordinairement ces messieurs viennent à Paris pour se perfectionner et non pour donner des leçons aux grands maîtres. Le petit Noverre a un peu trop d'ambition et de fatuité. Lorsqu'il vint se proposer, il y a trente ans, on le renvoya à la Foire donner ses ballets chinois. La favorite l'avait fait venir ; cependant les sieurs Laval et Lani représentèrent leurs droits, et le roi et madame de Pompadour cédèrent à la justice de leur cause. Le petit homme, pour se dédommager, fut ruiner mademoiselle Destouches et le prince de Wirtemberg, et jetter feu et flammes dans ses ballets, qui ne se soutiennent que par le grand faste et la grande dépense. Car pour de la danse il n'y en a pas et ce n'est pas ce qu'il faut au public éclairé de Paris, qui se lasserait bientôt de ces pantomimes où l'art serait négligé.

" Pardonnez-moi, monsieur le marquis, de vous ennuyer si long-temps ; mais je me trouve soulagée. Les injustices m'outrent ; car, que risque mon fils ? de faire la fortune la plus brillante en peu d'années dans les Cours étrangères, où on lui tend les bras. Sa danse, sa harpe, son violon, sa composition, son heureux caractère le feront chérir par-tout. Tenez, Monsieur, je suis aussi humble que mon fils quand on me rend justice ; mais

lorsque je crois que l'on veut m'humilier je m'élève comme un cèdre.

" Peut-on mieux dire que Gardel à ces messieurs ? que savez-vous ce que je sais faire ? éprouvez-moi un an ; et si je suis un âne comme vous paraissez le croire ; si je ne mets pas l'union, l'économie, et si le public est mécontent, je cède, et je vais gagner et faire une fortune ailleurs. Mais avouez que votre procédé crie vengeance au ciel. Adieu, mon cher marquis, rappelons la souvenance du bon temps passé.

" Je suis, Monsieur, avec la plus parfaite considération, votre très-humble servante Gardel.

" Pardonnez mon gribouillage, je suis en colère."

Septembre 1776.

Comme Alexandre ne voulut être peint que par Apelle, il paraît fort simple que M. de Voltaire n'ait voulu l'être que par lui-même ; et pour faire oublier à jamais les impertinens croquis des La Baumelle, des Fréron, des Desfontaines, et de tant d'autres, sans en excepter les caricatures originales de M. Huber, notre illustre patriarche n'a point vu de moyen plus sûr que d'écrire lui-même les mémoires de sa vie. Son *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade* ne renferme qu'une notice abrégée d'une partie de ses ouvrages, car il en est plusieurs dont il n'a pas même jugé à propos de faire mention ; mais on y trouve en re-

vanche une liste pompeuse de toutes ses liaisons avec les grandeurs et les puissances de la terre, une énumération très-édifiante de ses bonnes œuvres, et un recueil de pièces originales pour servir de preuves. Madame du Deffant, qui n'a pu pardonner à l'auteur de ne l'avoir pas nommée une seule fois dans tout l'ouvrage, dit que M. de Voltaire n'a jamais rien écrit de plus mauvais, que c'est tout platement l'*inventaire de ses vieilles nipes*. Quelque rarement que ce malheur puisse arriver à madame du Deffant, il y a lieu de croire qu'elle restera seule de son avis. Le nouveau commentaire est plein de détails charmans et d'une gaieté soutenue. On ne peut rien lire de plus légèrement pensé, de plus agréablement écrit, et l'on doute, en vérité, si le livre eût gagné à avoir été fait trente ans plutôt.

M. Germain-François Poulain de Saint-Foix, né à Rennes en 1703, historiographe de l'ordre du Saint-Esprit, est mort à Paris vers la fin du mois de juillet. Les Lettres lui doivent plusieurs ouvrages estimables. Son *Théâtre* quoique d'un genre fort inférieur à celui de nos grands maîtres, offre plusieurs tableaux d'une composition ingénieuse, d'un faire agréable et spirituel. L'*Oracle* et *les Grâces* feront encore long-temps les délices de la scène française. Il y a dans les *Essais sur Paris*, et dans l'*Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit*, une foule de recherches curieuses et d'anecdotes piquantes. Le style de M. de Saint-Foix est en

général simple et pur, naturel et précis. C'est un mérite qu'on ne saurait trop apprécier depuis que l'affectation du bel-esprit, le jargon métaphysique, et les petites prétentions à la chaleur et au génie, l'ont rendu si rare.

Le caractère de M. de Saint-Foix formait un contraste assez singulier avec celui de ses ouvrages. L'auteur des *Grâces* était bien le mortel le plus sec et le plus bourru qu'il fût possible de rencontrer. Tout le monde sait son aventure avec le chevalier de Saint-Louis, comme il se battit pour une bavaroise, comme il reçut un grand coup d'épée, et comme il s'obstina toujours à dire qu'une bavaroise était un fichu dîner. Il eut vingt affaires dans sa vie pour des sujets de la même importance ; et toujours malheureux, rien ne put le corriger d'une manie si étrange, et surtout si peu commune à messieurs les gens de lettres.

Si ses écrits étaient en opposition avec son caractère, ils ne l'étaient guère moins avec ses goûts. M. de Saint-Foix n'a rien fait, du moins d'imagination, qui ne soit d'un genre facile et gracieux, et tous ses jugemens en littérature étaient d'une sévérité très-exclusive, pour ne pas dire très-injuste. Il n'estimait que les ouvrages d'une touche austère et vigoureuse. Corneille était son idole. Racine avait à son gré trop de mollesse et de douceur. Il avait pris, je ne sais pourquoi, l'aversion la plus décidée pour Henri IV

et une des dernières occupations de sa vieillesse fut de rassembler un grand nombre de matériaux qu'il prétendait employer à détruire l'enthousiasme avec lequel la France entière adore la mémoire de ce bon roi.

A la première représentation des *Philosophes*, M. de Villemorien, l'un des tenans de la Ferme générale, ayant trouvé M. de Saint-Foix au foyer, s'approcha de lui d'un air fort empressé, et lui dit: *Vous avez vu ces* Philosophes, *Monsieur*; *eh bien! cela n'est-il pas très-plaisant?—Pas tant*, lui répliqua notre gentilhomme breton avec cet accent brusque et lent qui lui était propre, *pas tant que Turcaret*..... On se souvient que messieurs les fermiers-généraux avaient offert cent mille francs à Lesage pour ne point faire jouer sa pièce; mais quoiqu'il fût dans la misère, il préféra sa vengeance à sa fortune.

On vient de faire paraître, depuis la mort de M. de Saint-Foix, le sixième volume de ses *Essais historiques sur Paris*. Ce nouveau volume contient, comme les derniers, quelques pensées détachées sur la conformité ou différence de nos mœurs, usages et coutumes, et des mœurs, usages et coutumes des autres nations; ses *Lettres Turques*, un de ses premiers ouvrages, et le recueil de tout ce qu'il avait fait imprimer dans différens journaux, sur l'anecdote du prisonnier masqué. La première partie de ce volume n'a qu'une cinquantaine de pages; et parmi quelques traits assez

curieux on y trouve beaucoup de choses communes, et qui n'ont presque aucun rapport avec l'objet principal de l'ouvrage. On a revu avec plaisir les *Lettres Turques*. Il y en a surtout une sur le duc régent, dont les détails pourront paraître assez piquans.

Si la manière dont on se permet d'écrire aujourd'hui les Mémoires du Barreau blesse un peu la décence et n'est pas sans inconvénient pour la sûreté domestique, il faut convenir qu'elle peut servir merveilleusement à la connaissance du cœur humain, et que la malignité ne pouvait guère imaginer de ressource plus propre à suppléer aux libertés facétieuses de l'ancienne comédie.

Le mémoire que Me. *Beau-Séjour* vient de donner contre messire Victor de Riquetti, marquis de Mirabeau, premier apôtre de l'évangile du grand Quesnai, est, à la vérité, une des plus lourdes productions de ce siècle. On n'y trouve pas un trait d'esprit, pas une phrase éloquente, mais on y trouve bien mieux, des anecdotes d'une naïveté précieuse, des pièces vraiment originales, et qui sans doute eussent été perdues pour la postérité, si dame Marie-Geneviève de Vassan, épouse dudit Messire de Mirabeau, ne les eût pas recueillies avec soin, ou si son avocat n'eût pas jugé à propos d'en faire confidence à tout Paris.

Que Me. *Beau-Séjour* se fût contenté de prouver que frère Mirabeau était le plus mauvais mari du monde, le père de famille le plus dérangé, l'économiste le moins économe, le plus méchant calculateur, le fermier le plus ignorant, il n'eût excité que l'indignation et l'ennui. Tout bête que paraît notre auteur, il a mieux senti le parti qu'il pouvait tirer de son sujet. Il a fait parler lui-même son héros, il nous l'a montré en déshabillé dans l'intérieur de sa famille, dans l'intimité de son commerce épistolaire ; et tous ces morceaux où M. de Mirabeau peint si vivement son propre caractère, ses principes et ses plus secrets sentimens, sont d'un mérite inappréciable.

Pour répondre d'abord à l'indigne calomnie qui a souvent accusé l'ami des hommes et ses disciples de préférer la richesse à la population, il suffira d'observer que Messire Victor de Riquetti n'a pas seulement fait onze enfans à sa femme, mais qu'à la manière des anciens patriarches, il a encore entretenu chez lui plusieurs femmes étrangères, dans la vue d'augmenter le nombre de sa famille ; qu'il y a réussi, mais que cette ardeur excessive l'a exposé plusieurs fois à des accidens très-fâcheux que sa femme a eu le malheur de partager.

Si M. de Mirabeau manquait de piété, il faudrait avouer qu'il n'y a jamais eu de plus grand hypocrite, et c'est ce que nous sommes loin de

supposer. Toutes ses lettres sont pleines de Dieu : " L'ordre, dit-il, est prescrit à tout ce qui est " sorti de la main de Dieu ; l'homme seul peut " s'en écarter en vertu du libre arbitre, qui n'a " été donné qu'à lui, mais dont il rendra un " terrible compte." — " Si Dieu ne m'eût pas " jugé propre, en faisant de mon mieux, à être " à la tête d'une famille, il ne m'y aurait pas mis. " Il sait bien que la vanité personnelle n'est pas " ce qui me fait agir, que je ne m'en hausse ni " ne m'en baisse, que je n'opprime point mes " sujets, et que je tâche au contraire de les se- " courir. Bienheureux les doux, car, dit-il, ils " possèderont la terre." — Et voilà pourquoi il s'est ruiné par l'acquisition du duché de Roquelaure.

Après cette déclaration, il est clair que ce n'est point par vanité, mais uniquement par un goût tout particulier pour les harangues, qu'il écrivait à sa femme : " Dites au curé de Bignon, qu'il me pré- " pare une harangue, sans cela je ne vois plus " d'habits noirs."—Il y a tout lieu de penser que c'est aussi le seul besoin de la reconnaissance qui le porterait à obliger le curé de Roquelaure d'annoncer en chaire, " qu'il fallait remercier Dieu " d'avoir donné à ce pays un homme doux et " équitable, et d'une race accoutumée à comman- " der aux hommes."

" Quelque lumineux que soient les principes de M. de Mirabeau sur l'administration, ils peuvent

recevoir un nouveau jour de la manière heureuse dont il en faisait l'application dans l'intérieur de sa maison. " Au fait, dit-il, une femme est la pre-
" mière servante de son mari, et un mari le pre-
" mier garde de sa femme. Vous voyez que je ne
" mâche pas mes termes et ne cache pas ma façon
" de penser; et tout ce qui vous viendra dans la
" tête à l'encontre de cela est purement contraire
" au droit divin et humain." " J'ai toujours re-
" gardé vos biens comme les miens; on ne s'unit
" en mariage que pour cela: il n'est pas de votre
" intérêt de me les faire regarder autrement, cela
" me dégoûterait beaucoup.". . " Une longue ha-
" bitude de réflexion m'a rendu propre à ne point
" craindre de trop abonder dans mon sens. Dieu
" ne me demandera compte que de ce que j'aurai
" fait contre mes lumières ou faute de m'être bien
" consulté. Je vous ai dit fixement dans mes
" lettres ce que je voulais faire pour le présent,
" et ce que je désirais que vous fissiez. Si vous
" êtes changée, vous aurez votre tâche dictée; je
" m'estime autant que les maris qui trouvent dans
" leurs femmes déférence et soumission; je veux
" être le chef du conseil de ma famille, d'autant
" plus que je saurai rendre à chacun ce qui lui
" est *dû*."

Une des choses les plus curieuses et les plus réjouissantes dans le mémoire de Me. Beau-Séjour, c'est l'extrait de toutes les lettres où M. de Mirabeau se livre sans réserve aux doux transports que

lui inspirent ses succès littéraires. Ces épanchemens d'amour-propre sont d'une franchise et d'une familiarité si neuve, que nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en rapporter au moins les traits les plus touchans.

" Au reste, vous saurez bientôt que mes preuves " sont faites en face du public pour le bon cœur, " et mes engagemens pris à cet égard pour un " ouvrage qui a un tel succès, que grands et petits " se font écrire à ma porte, et que je ne peux " paraître en public, de crainte de faire foule ; ce " n'est qu'un livre qui fait ce bruit prodigieux, qui " m'attire les hommages, en visite et par écrit, de " toute la terre, depuis les rois jusqu'aux goujats, " qu'on traduit déjà en trois langues. (Sont-ce les " goujats qu'on traduit ?) La réputation ne manque " pas dans votre famille."

Dans une autre lettre il dit, en parlant de lui-même, " qu'il est l'homme que tout le monde " *inconnu* vient voir par curiosité, l'honnête homme " par excellence. Le bruit est grand, qu'on me " fait *soux*-gouverneur des Enfans de France. J'ai " dit à ceux qui m'en ont parlé, que je ne pren- " drai pas de *soux*, pas-même de poste de *soux*- " fermier."

Au sortir de Vincennes, où il avait été renfermé pour je ne sais quel ouvrage, il goûta le doux plaisir de voir " non-seulement que tout Egreville, mais " encore tout Nemours était en haie double et triple " aux fenêtres, sur les étaux et par-tout, pour le

" voir passer. J'ai trouvé autant d'empressement " dans la capitale ; mais ma conduite modeste fera " tomber tout cela."

Ce qui pourra paraître aujourd'hui plus admirable que la modestie de ce récit, c'est que dans le fait les détails n'en sont guère exagérés. L'*Ami des Hommes* eut un succès fou ; les grands mots d'humanité, de vertu, de liberté, de propriété, qui s'y trouvent prodigués à chaque page, en imposèrent au plus grand nombre des lecteurs. Le titre seul eût suffi pour les séduire. Il faut qu'un ouvrage qui parle en faveur du peuple, et qui s'élève ou directement ou indirectement contre les abus de l'administration actuelle, il faut, dis-je, qu'un tel ouvrage soit bien détestable pour ne pas faire la plus grande sensation. Il y a dans le livre de M. de Mirabeau quelques vérités respectables, une confusion d'idées extrême, mais une sorte de chaleur, et je ne sais quel jargon sensible, onctueux et mystique, qui a toujours été pour la multitude une merveilleuse amorce. On n'oublie point dans le mémoire de rappeler l'anecdote du manuscript anglais, d'où l'on prétend que le marquis de Mirabeau a tiré la plus grande partie de son ouvrage ; mais cette anecdote paraît fondée sur des conjectures assez vagues : et qui voudrait perdre son temps à les approfondir ?

Il y a bien long-temps que Jean-Jacques n'avait fait parler de lui. Si le caractère qu'il a pris n'est

pas celui du vrai philosophe, au moins est-il sûr que jamais philosophe n'a mieux soutenu le sien.— Renfermé au haut d'un cinquième étage, se dérobant perpétuellement au monde, et paraissant avoir renoncé à toute espèce de célébrité, il ne quitte sa retraite et le travail qui le fait vivre que pour se promener ou seul ou avec sa douce moitié. Un accident qui vient de lui arriver dans une de ces promenades solitaires, l'a remis un moment sur la scène. Ayant été rencontré sur le chemin de Menilmontant par la voiture de M. de Saint-Fargeau qui allait fort vite, il n'eut pas le temps de se ranger assez promptement; un grand chien danois qui courait devant les chevaux, en le poussant sur le bord du chemin, sans respect pour la philosophie, le fit cheoir par terre. M. de Saint-Fargeau ne manqua pas de faire arrêter sur-le-champ son carrosse et de voler au secours de la personne que son chien venait de renverser. Quand il eut reconnu l'auteur d'*Emile*, ses excuses et son empressement redoublèrent; il le pressa vivement de vouloir bien lui permettre de le ramener chez lui. Le philosophe fut inexorable et s'en retourna seul à pied, mais sans autre mal que quelques légères meurtrissures au visage. Le premier soin de M. de Saint-Fargeau fut d'envoyer le lendemain matin savoir des nouvelles de M. Rousseau. *Dites à votre maître qu'il enchaîne son chien;* ce fut toute sa réponse. Diogène eut-il mieux dit?

L'*Ode sur le Jubilé*, de M. Gilbert, vient d'être imprimée, mais avec une strophe au commencement, qui, en ôtant tout le scandale du début, en affaiblit infiniment la sublime hardiesse. L'auteur y a joint une *Ode à Monsieur, frère du roi, sur son voyage en Piémont*, et sa première *Ode sur le jugement dernier*. On trouve dans ces trois ouvrages des strophes entières que Rousseau n'eût pas désavouées.

Une des plus belles images qu'on ait peut-être hasardées dans notre langue, est celle qui termine l'ode sur le jugement dernier.

L'Eternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

Octobre 1776.

M. le marquis de Pezay a fait graver l'inscription suivante dans son jardin, à Paris, pour la statue de l'Amour :

D'aucun Dieu l'on n'a dit tant de mal et de bien.
Le plus grand des malheurs est de n'en dire rien.

Sur un groupe représentant Zéphire qui met une couronne sur la tête de Flore.

Des déesses et des mortelles
L'orgueil encor long-temps fixera le destin;
Zéphir paraît ici la couronne à la main.
Flore oublie à l'instant que l'ingrat a des ailes.

Pour le cabinet.

Rêveur, poëte, amant, jardinier tour-à-tour,
C'est ici que je chante, ou médite, ou soupire.
J'y fais un projet pour la Cour;
J'y fais mes chansons pour l'Amour;
J'y touche le compas, la serpette et la lyre.
Oublié de la Cour, seul ici j'en rirai;
Et si l'Amour me trompe, ici je pleurerai.

Un poëte de la Cour l'a parodiée comme il suit:

Politique, rimeur, guerrier, fat tour-à-tour,
C'est ici que je donne à mes dépens à rire.
J'y fais des placets pour la Cour,
J'y chante à faire enfuir l'Amour;
J'y touche la serpette et n'ai point d'autre lyre.
Ignoré de la Conr, ici je rimerai,
Et pour faire un c....., là je me marierai.

Voici d'autres vers qui valent mieux que ceux de M. le marquis de Pezay.

VERS *de M. l'abbé Delille à M. Turgot, à la Roche-Guyon, chez madame la duchesse d'Enville.*

Tout étonné de n'avoir rien à faire
Turgot plus content, moins goutteux,
Ne regrette le ministère
Que quand il voit des malheureux:
Ce qu'en ces lieux on ne voit guère.

On ne se souvient pas d'avoir vu un voyage de Fontainebleau aussi brillant que l'a été celui-ci, mais ce n'est pas en nouveautés littéraires. Une affluence de monde prodigieuse, des fêtes, des parties de jeu, des courses de chevaux, l'élégance et la variété des

toilettes en ont fait presque tous les frais. Quoique très-accueillies par notre jeune souveraine, il faut avouer que les lettres ont encore assez peu contribué aux plaisirs de la Cour. Sur dix ou douze pièces nouvelles représentées à Fontainebleau, une seule a réussi; encore y a-t-on trouvé un cinquième acte à refaire : c'est *Mustapha et Zéangir* de M. de Champfort. Quelques corrections que cette tragédie laisse à désirer, elle paraît avoir réuni tous les suffrages par la simplicité de sa conduite, par la noblesse des caractères et par la pureté du style. Nous nous serions déjà empressés de rendre compte d'un ouvrage fait pour rappeler l'ancienne gloire du Théâtre Français, si l'auteur ne nous avait pas priés lui-même d'attendre les changements qu'il se propose de faire dans les deux derniers actes et dont il est très-occupé dans ce moment. On sait qu'après les succès de *Mustapha*, la reine voulut bien faire venir M. de Champfort dans sa loge et lui annoncer, la première, que le roi venait de lui accorder une pension de douze cents livres sur les *Menus*. On sait que Sa Majesté lui dit tout ce qui pouvait augmenter le prix de cette grâce. *Racontez-nous donc*, lui dit un seigneur de la Cour, *toutes les choses flatteuses que vous a dites la reine.*—" *Je ne pour-*
" *rai jamais*, répondit le poëte, *je ne pourrai*
" *jamais ni les oublier ni les répéter.*.—" M. le prince de Condé vient d'ajouter encore aux faveurs dont la Cour a comblé M. de Champfort, en le nommant secrétaire de ses commandemens, avec deux mille livres de pension.

Ce n'est qu'après que les pièces tombées à la Cour auront reparu sur le théâtre de Paris, que nous nous permettrons d'en parler avec quelque détail. On observera seulement ici qu'on a trouvé dans *Zuma* de M. Lefevre, auteur de *Cosroës*, quelques situations, quelques vers heureux, mais à travers une foule d'absurdités et dans le plan et dans l'exécution ; que *le Malheureux Imaginaire* de M. Dorat, avec beaucoup d'esprit, beaucoup d'élégance et de jolis vers, a paru d'un froid mortel, d'une marche également éloignée et de la nature et de l'art théâtral ; que le *Dramomane* de M. Cubières, qui devait être gai, puisque c'était une satyre contre M. Mercier, a plus ennuyé qu'aucun drame, et c'est beaucoup dire sans doute : que l'*Egoïsme* de M. Cailhava est faiblement intrigué et plus faiblement écrit ; que l'*Avare Fastueux* de M. Goldoni n'est pas même une bonne esquisse et que tous les moyens en sont recherchés ou mesquins ; que la *Fausse Délicatesse* du chevalier Marsolier, n'est qu'une prétention manquée au Marivaudage ; que *l'Inconnue persécutée* du sieur Moline est encore au-dessous du *Duel Comique*, etc. De tant de pièces malheureuses, il n'en est aucune cependant qui soit tombée aussi honteusement que la *Soirée des Boulevards*, ancien opéra-comique du sieur Favart, qu'il a eu la manie de remettre à neuf et où il s'est avisé de jeter vingt platitudes du plus mauvais ton et de la gaucherie la plus impertinente. Une des plus légères gentillesses de ce genre est ce qu'il fait dire à une harengère des boulevards, *que ces grands panaches*

de plumes dont les femmes se coiffent aujourd'hui, sont l'emblême de la légéreté et du tempérament. Toutes ces bêtises ont tellement révolté que l'on a crié aux acteurs: *Fi! retirez-vous;* et que l'on a fait baisser la toile avant la fin du spectacle, ce qui n'était peut-être jamais arrivé à la Cour. Le malheureux Favart a été consolé de cette catastrophe par le succès de ses *Sultanes*, dont la reprise a réussi infiniment.

La religion de Madame Geoffrin semble avoir porté toujours sur deux principes; celui de faire tout le bien possible, et celui de respecter très-scrupuleusement toutes les convenances établies, en se prêtant même avec beaucoup de complaisance aux différens mouvemens de l'opinion publique. Les personnes qui la connaissent le mieux savent qu'elle n'a jamais varié sur ce point.

Sa dernière maladie, dont elle n'est que faiblement revenue, et qui, dans les commencemens, ne laissait aucune espérance de guérison, est devenue en quelque manière un événement public par l'éclat des querelles et des divisions qu'elle a occasionnées dans sa société. A la suite d'une attaque d'apoplexie, madame Geoffrin étant tombée dans un état de langueur qui lui ôtait l'usage de toutes ses facultés, sa fille, madame la marquise de la Ferté Imbault n'a plus jugé à propos de recevoir les personnes qui n'étaient que de la société de sa mère et non pas de la sienne. Elle a fait fermer doucement sa porte à MM. d'Alembert, Marmontel et autres, tous anciens

amis de sa mère, qu'elle n'avait jamais pu souffrir à cause qu'ils étaient encyclopédistes. Cette excellente femme, mais qui n'est pas moins étourdie que bonne, a mis dans ce procédé aussi peu de ménagemens que si elle avait fait la chose du monde la plus simple ; elle s'est permis même d'écrire à M. d'Alembert la lettre la plus extravagante qu'il soit possible d'imaginer. M. d'Alembert ne s'en est vengé qu'en montrant la lettre, qui est en effet le comble du ridicule. La conduite de madame la Ferté-Imbault a révolté contre elle tout le parti philosophe ; l'ordre des *Lanturelus* et celui des *Lampons* (1) (plaisanterie établie chez madame de la Ferté-Imbault, pour se moquer des académies et de l'esprit de parti), s'est trouvé sérieusement aux prises avec toute l'encyclopédie. On n'a pas douté que madame Geoffrin revenue à elle-même ne désavouât hautement la conduite de sa fille. On s'est trompé. Elle a trouvé que sa fille pouvait avoir raison dans le fond, quoiqu'elle eût grand tort dans la forme ; elle a reproché aux philosophes de n'avoir pas mieux connu sa fille, et d'avoir fait ce qu'elle leur avait reproché si souvent, beaucoup de bruit d'une chose qui n'en devait faire aucun. Après avoir grondé beaucoup, elle a pardonné à tout le monde ; elle a décidé que le viatique et les philosophes n'allaient pas trop bien ensemble, et qu'il fallait de la bienséance en toutes choses. Elle a traité sa fille de folle, mais elle a loué son zèle. " *Ma fille*, a-t-elle

(1) Les *Lanturelus* représentaient les philosophes, et les *Lampons* le parti contraire.

" dit en riant, *est comme Godefroi de Bouillon, elle* " *a voulu défendre mon tombeau contre les infidèles.*"
Les premières lueurs qui ont annoncé le retour de ses forces ont été des attentions de société, et les premiers soins dont elle s'est occupée, de bonnes œuvres. Quoiqu'il y ait dans son état un mieux sensible, elle continue encore d'être fort languissante, et il y a peu d'espérance qu'elle puisse être rendue à la société. Voilà donc plusieurs pertes cruelles que la philosophie vient d'éprouver dans l'espace de peu de mois, la mort de mademoiselle de l'Espinasse, celle de madame de Trudaine, la disgrâce de M. Turgot, et l'apoplexie de madame Geoffrin. Il n'y a que l'élévation de M. Necker qui puisse nous consoler de tous ces malheurs. La confiance que Sa Majesté a daigné accorder à cet illustre étranger, honore les lettres qui ont contribué à le faire connaître; et le triomphe que le mérite a remporté dans cette occasion sur de vains préjugés, doit être regardé sans doute comme une preuve du progrès que la raison et les lumières ont fait en France. Puissent les plus heureux succès justifier aux yeux même les plus préoccupés un choix si digne des vertus de notre jeune monarque!

On lit depuis quelques jours avec plaisir un roman de madame Ricoboni: *Lettres de mylord Rivers à sir Charles Cardigan.*

Il n'y a pas beaucoup d'intérêt dans la conduite de ce roman. Quoique l'intrigue en soit faible et commune, l'exposition en est assez embarrassée.

On n'y trouve ni beaucoup d'événemens ni beaucoup de situations nouvelles, et le dénouement est prévu presque aussitôt que l'action commence à se développer. Tout cela n'empêche pas que ces lettres ne soient un ouvrage charmant, et par les détails et par le style. On y distinguera particulièrement les lettres de miss Rutland, dont le caractère et l'enjouement ont un naturel et une grâce infinie. Il y a dans la seconde partie deux épisodes qui nous ont paru très-piquans, chacun dans son genre. Le premier est tout-à-fait romanesque, mais il respire un sentiment sublime et délicat.... s'il est vrai, comme on nous l'assure, que ce soit une histoire véritable, et dont madame Riccoboni et son amie Thérèse ont été elles-mêmes les héroïnes, ce morceau n'en est que plus précieux. L'autre, beaucoup plus court, pourrait fournir le sujet d'un conte très-philosophique et très-original.

Novembre 1776.

M. le prince de Gonzague, le chevalier de la dame Corilla, cette célèbre improvisatrice qu'il a fait couronner à Rome en dépit de la cabale qui s'opposait à son triomphe, est ici depuis quelques jours. Ayant demandé à M. Marmontel, avec qui il soupait chez madame Necker, un impromptu sur le bandeau de l'amour, celui-ci fit sur-le-champ ces quatre vers ;

L'Amour est un enfant qui vit d'illusion ;
La triste vérité détruit la passion :
Il veut qu'on le séduise et non pas qu'on l'éclaire :
Voilà de son bandeau la cause et le mystère.

VERS *de feu M. de Fontenelle à une jolie Femme, en lui envoyant son* Traité sur le Bonheur.

Sur cet écrit tristement raisonneur
Passez un trait qui tout entier l'efface ;
Mettez un seul mot à la place
Et vous aurez le traité du bonheur.

VERS *présentés à la Reine par le Fils de M. Baculard d'Arnaud, âgé de* 12 *ans.*

A mon papa souvent je demandais,
Quels sont donc ces divins objets
Dont tu vantes toujours la beauté souveraine ;
La jeune Hébé, Flore à la douce haleine,
Diane, dont l'aspect ranime les forêts,
Vénus aux immortels attraits,
Les trois Grâces, l'enfant qui de fleurs les enchaîne ?
Sois sage, disait-il, et tu verras cela ;
A la Cour on te conduira
Aux pieds de notre auguste reine....
Madame, vers vous on m'amène ;
J'ai vu tous les dieux de papa.

LETTRE *qui a couru sous le nom du Roi de Prusse à M. d'Alembert, mais que M. d'Alembert n'a montrée à personne.*

" Pour cette fois, mon cher, je puis bénir mon étoile, et si vous m'aimez, vous avez quelque sujet de vous réjouir de ce que j'ai échappé heureusement à la mort. La goutte a fait sur moi quatorze vigoureuses tentatives, et il m'a fallu bien de la constance et des forces pour résister à tant d'attaques. Je revis enfin pour moi, pour mon peuple, pour mes amis,

et aussi un peu pour les sciences, mais je dois vous dire que le mauvais fatras que vous m'envoyez de Paris m'a absolument dégoûté de la lecture. Je suis vieux, et les frivolités ne me vont plus. J'aime le solide; et si je pouvais rajeunir, je ferais divorce avec les Français pour me ranger du côté des Anglais et des Allemands. J'ai vu bien des choses, mon cher; j'ai vécu assez pour voir des soldats russes porter mon uniforme, les jésuites me choisir pour leur général, et Voltaire écrire comme une vieille femme. J'ai peu de nouvelles à vous apprendre. Comme philosophe, vous ne vous embarrassez guère des affaires politiques, et mon académie est trop bête pour vous fournir quelque chose d'intéressant. Je viens de déclarer une nouvelle guerre aux procès, et je serais plus fier que Persée, si au bout de ma carrière je pouvais détruire la cabale de ce monstre aux cent têtes.

" Vous avez un très-bon roi, mon cher d'Alembert, et je vous en félicite de tout mon cœur. Un roi sage et vertueux est plus redoutable qu'un prince qui n'a que du courage. J'espère vous voir chez moi au printemps prochain."

Gentil Bernard, dont la muse féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

Ce poète charmant, qui jouit si long-temps de la plus grande célébrité, sans avoir paru jamais la rechercher, est mort vers la fin de l'année dernière,

mais dans une obscurité si profonde, que nous sommes peut-être excusables de n'avoir pas songé à en parler plutôt. Il y a plusieurs années qu'il n'existait plus pour le monde, et il s'était vu oublié presque aussitôt qu'il avait cessé d'y vivre. M. Bernard, avec la plus grande douceur dans le caractère, et la plus extrême circonspection dans la conduite, s'était fait peu d'amis, par la raison même qn'il n'avait jamais eu le courage ou l'imprudence de se faire un seul ennemi. En se bornant à l'existence d'un homme aimable, il semblait attendre de la société tout son bonheur, et cependant il faisait assez peu pour elle. Sa conversation était trop réservée pour être intéressante. Quoique son imagination fût naturellement agréable, elle ne paraissait ni brillante ni facile ; dans sa pétulance même elle conservait quelque chose de maniéré, soit qu'il eût reçu de la nature une âme assez froide, ou qu'il l'eût rendue telle à force d'art et d'habitude : on eût dit qu'il avait subordonné tous ses sentimens, toutes ses passions, à cet esprit de galanterie qui est le caractère dominant de tous ses ouvrages. Peut-être n'y eut-il jamais philosophe aussi conséquent, aussi fidèle à ses principes que lui. Son épicuréisme avait un ensemble admirable, une marche plus soutenue, plus régulière que le stoïcisme d'Epictete ou de Caton. Il avait arrangé sa manière d'être comme on arrangerait le plan d'un opéra. Il avait préparé des fêtes pour chaque saison de la vie, et si le sort n'était pas venu trou-

bler de si doux projets, jamais on n'eût mieux réussi. Il avait trouvé le secret merveilleux de cueillir par-tout des fleurs et de les cueillir presque sans épines. Peu d'hommes ont été mieux traités des femmes, et peu d'hommes ont su jouir de cette faveur avec moins de trouble et de peine: cependant jamais homme n'eut moins de fatuité. Peu de gens de lettres ont goûté plus délicieusement ce que la gloire littéraire peut offrir de plus flatteur, et jamais personne n'a moins éprouvé les tracasseries qui accompagnent trop communément les succès de ce genre. Né pauvre, il avait eu l'avantage d'acquérir une fortune assez considérable et l'avait acquise sans bassesse et sans ennui. Tout semblait lui promettre la vieillesse la plus fortunée, lorsqu'il fut attaqué subitement d'une maladie fort singulière et qui fut regardée comme l'effet d'une trop longue suite de plaisirs auxquels il s'était toujours livré, à la vérité avec assez de modération, mais dont il avait cru pouvoir conserver trop longtemps la douce habitude. Sa maladie qui le prit en sortant d'une maison pour aller dans une autre, eut d'abord les symptômes de la paralysie ; revenu de ce premier état, il tomba dans une espèce d'ivrese continue que les médecins attribuèrent à quelque humeur vicieuse qui pouvait s'être répandue tout-à-coup sur les fibres de son cerveau. L'histoire de cette maladie est un phénomène vraiment digne de l'attention d'un philosophe observateur. Ses idées, conservant leur tournure, leur caractère habituel,

n'avaient perdu que leurs liaisons, cet ensemble qui constitue précisément le moi, la personnalité. Il reconnaissait les personnes qu'il avait coutume de voir, lorsqu'il les rencontrait. Il songeait à faire tout ce qu'il était accoutumé de faire ; ce qu'il disait, il le disait encore avec la même élégance, avec le même choix d'expressions, comme dans son meilleur temps : mais il oubliait d'un moment à l'autre ce qu'il avait fait et ce qu'il voulait faire, ce qu'il avait dit et ce qu'il voulait dire. Sa mémoire n'agissait que par secousses. On eut dit que le fil de ses idées avait été découpé en mille et mille endroits, et son cerveau ressemblait à un manuscrit où le temps aurait effacé les caractères les plus essentiels à la liaison du discours. A cette faiblesse de tête près, il semblait avoir recouvré toutes ses forces ; il mangeait, il buvait comme à l'ordinaire ; était assidu aux promenades et sur-tout à l'Opéra, quelquefois même il essayait de corriger encore ses vers. C'est dans cet état qu'il a vécu plusieurs années sans être jamais revenu parfaitement à lui-même, et sa mort a été presque aussi subite que l'avait été le dérangement de ses facultés. La déclaration qu'on lui a fait déposer chez un notaire pour désavouer le recueil de ses poésies, publié sans son consentement, est purement l'ouvrage de sa nièce, dont les préjugés superstitieux nous priveront peut-être à jamais d'une édition correcte des œuvres de son oncle ; il est même à craindre qu'elle n'ait déjà anéanti à-peu-près tout ce qui restait dans son porte

feuille. Ce poète a rempli, mais plus tristement qu'il ne le pensait, le sort qu'il s'était prédit lui-même dans l'inscription qu'il avait faite pour son buste en le plaçant à l'entrée de sa cave :

Redoutable tyran des morts,
A tes lois puisqu'il faut se rendre.
J'habiterai ces lieux voisins des sombres bords.
Libre, sans crainte et sans remords,
C'est par là que j'y veux descendre.

M. Bernard fut attaché dès sa plus tendre jeunesse au maréchal de Coigny : il le suivit en Italie, où il fut chargé d'écrire le journal des campagnes de ce héros. Il a conservé depuis en beaux vers la mémoire des journées de Parme et de Guastalla. Louis XV lui donna dans plusieurs occasions des marques d'une beinveillance distinguée. Il le nomma son bibliothécaire à Choisy où il lui faisait l'honneur de causer souvent avec lui; il lui fit donner aussi la charge de trésorier des dragons, et c'est sur un terrain qui lui avait été assigné par Sa Majesté que le poète fit bâtir sa jolie petite maison de Choisy. Il nous reste de lui deux opéra, *Castor et Pollux*, et *les Surprises de l'Amour*, le poëme sur l'*Art d'aimer*, celui de *Phrosine et Mélidore*, et un assez grand nombre de pièces fugitives répandues dans différens recueils, mais il s'en faut bien qu'on nous les ait données toutes, et la plupart de celles qui sont imprimées ne l'ont été que sur des copies très-défectueuses. Il avait fait pour madame de Pompadour un dialogue charmant entre l'*Amour et l'Amitié*, un *Epithalame* pour le mariage de M. le duc

de Coigny, très-digne d'Ovide ; mais ces deux ouvrages, ainsi que beaucoup d'autres pièces du même genre, n'ont jamais paru, et nous ignorons ce que sa nièce et son directeur auront fait de tout cela.

Il y a eu, jeudi 29, une séance publique à l'Académie Française, pour la réception de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, connu par plusieurs discours prononcés aux états de Provence, et plus encore par celui qu'il fit à l'auguste cérémonie du sacre de Louis XVI. C'est à la place de M. l'abbé de Voisenon que messieurs les Quarante ont élu cet illustre prélat. On a remarqué, à propos de cette nouvelle élection, que dans peu l'Académie Française, toute composée d'ecclésiastiques et de grands seigneurs, ressemblerait beaucoup plus à un concile qu'à une société de gens lettres.

Ce qu'il y a peut-être eu de plus singulier dans la séance du 29, c'est le double contraste qu'a pu présenter l'éloge que M. l'évêque de Senlis a été obligé de faire d'un abbé libertin, et celui que M. d'Alembert a fait ensuite d'un abbé convertisseur, l'abbé de Dangeau.

On a eu l'honneur de vous rendre compte dans le temps d'une lettre de M. de Voltaire, au sujet de la nouvelle traduction de Shakespear, adressée à l'Académie Française, et lue dans une assemblée le jour de la Saint-Louis. Cette lettre était une critique peu mesurée et de la traduction et de

l'original : mais elle était plaisante, mais elle fit rire ; et l'auteur qui produit cet effet, sur-tout en France, ne peut pas manquer d'avoir raison. Il fut donc généralement décidé à Paris, que le poète qui depuis deux cents ans fait les délices de l'Angleterre, n'était qu'un historien barbare, et que ses traducteurs méritaient les Petites-Maisons. Une décision aussi sévère, n'a pas effrayé le chevalier Rutlidge. Cet écrivain, fils d'un Irlandais, et né en France, a cru que la connaissance des deux langues pouvait le mettre en état de combattre la critique de M. de Voltaire et de rétablir Shakespear dans l'opinion publique. Pénétré de vénération pour l'auteur d'*Othello*, il ose le défendre contre l'auteur de *Zaïre* ; mais quoiqu'il se soit fait une loi de révéler les erreurs, et même la mauvaise foi de M. de Voltaire, il le fait avec tant de décence, avec tant de respect pour la vieillesse, et pour une célébrité si justement acquise, qu'on le soupçonnerait presque d'avoir ambitionné le double avantage de déplaire en même temps aux ennemis de ce grand homme, et à ses enthousiastes.

Si le chevalier Rutlidge a eu le rare mérite, pour un littérateur, d'avoir observé les bienséances de la société, il n'a pas les mêmes égards pour celles du théâtre français. Il ne croit pas que des personnages de la lie du peuple avilissent toujours la scène tragique. Il pense, au contraire, qu'il est souvent essentiel de les faire paraître, et qu'alors il faut leur donner le ton et le langage de leur état.

Shakespear s'en sert dans plusieurs de ses tragédies; mais ces personnages ne sont jamais qu'accessoires. Veut-il rétracer César, à-la-fois ambitieux et populaire, faisant servir la faveur de la multitude à abattre le crédit, et à ruiner la puissance des patriciens, il fait d'abord passer sous nos yeux un peuple enivré des qualites éblouissantes du vainqueur de Pompée, des plébéiens qui se dérobent à leurs travaux journaliers, et qui s'apprêtent à voler sur les pas de l'ambitieux qui les attire au Capitole où il doit se faire couronner.

D'un autre côté, le poète anglais nous offre des sénateurs alarmés, reprochant à la multitude son inconstance, lui rappellant l'idée du grand Pompée qu'elle avait tant chéri, et cherchant par leurs prières et par leurs menaces à prévenir cette fête tumultueuse que prépare l'esprit de sédition. C'est par une telle scène que Shakespear annonce le caractère dangereux de César ; c'est par le moyen de ces personnages accessoires que le public est disposé à envisager l'attentat de Brutus comme un sacrifice fait à la patrie. Nous savons qu'un auteur français aurait mis cette scène en récit, et que par là il aurait évité de faire paraître des personnages dont le costume et les discours sont peut-être incompatibles avec la dignité de Melpomène. Nous nous garderons bien d'adopter le sentiment du chevalier Rutlidge, et de condamner un usage que la France a toujours respecté ; mais nous osons avancer qu'un tel récit, quand même

il serait écrit par Racine, ne produirait jamais l'effet de la scène en action. Si cette assertion n'est pas d'une vérité incontestable, il faudrait abandonner l'art dramatique, et borner nos plaisirs à entendre déclamer l'épopée. Il en résulte que l'action du théâtre anglais blesse souvent le goût, et que les récits de la scène française affaiblissent presque toujours l'intérêt. Heureux l'auteur qui saurait éviter les deux écueils ! Mais ce prodige n'a pas encore paru.

En rendant à la dignité du Théâtre Français tous les hommages qui lui sont dus, nous ne pouvons nous empêcher de hasarder ici une question. Si Horace a eu raison de dire que la poésie et la peinture sont sujettes aux mêmes règles, pourquoi les auteurs tragiques n'admettraient-ils pas cette disparité de tons et de caractères que les plus grands peintres d'histoire ont employée avec succès ? Voyons comment le Guerchin, dont la composition a toujours été admirée, nous représente l'enlèvement d'Hélène.

Au milieu de la nuit et du silence, l'heureux Paris la conduit hors des murs de Micènes ; le vaisseau Troyen les attend ; la crainte et la tendresse sont empreintes sur les traits délicats de la belle fugitive, l'amour et la victoire brillent dans les yeux du ravisseur. Jusque-là le tableau eût été avoué sans doute par tous nos aristarques académiques ; mais le Guerchin ne se contente pas de peindre vaguement la fuite d'une femme, il

veut faire connaître au spectateur le caractère particulier d'Hélène, et pour y réussir, il a recours aux accessoires. A la suite de l'épouse de Ménélas on voit quatre esclaves fidèles qui portent soigneusement tout ce que leur maîtresse a de plus cher au monde après son amant. Les objets de tant de soins, sont un écrin de bijoux, un petit chien, un singe, un perroquet. C'est ainsi par des accessoires que le Guerchin nous retrace la faible Hélène. C'est par des accessoires encore moins ignobles, que Shakespear nous a retracé l'ambitieux César; car il faut convenir que des plébéiens romains sont des personnages plus graves qu'un petit chien, un singe, et un perroquet.

M. de Voltaire, dans sa lettre à l'Académie, dit, pour justifier sa propre traduction du *Jules-César* de Shakespear, que l'original anglais est tantôt en vers, tantôt en prose, tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés; que le style est quelquefois d'une élévation incroyable, quelquefois de la plus grande naïveté: que le commentateur de Corneille tâcha de se prêter à cette variété; que non seulement il traduisit les vers blancs en vers blancs, les vers rimés en vers rimés, la prose en prose; mais qu'il opposa l'ampoulé à l'enflure, et que c'était la seule manière de faire connaître Shakespear.

Le chevalier Rutlidge prétend, au contraire, que c'était la seule, ou, du moins, la plus sûre manière de le défigurer. Voici sa réponse: " Il n'y " eut jamais de vers blancs dans la langue fran-

" çaise, sa marche et son génie n'en comportent " point; ôtez la rime, et l'effet de la versification " s'anéantit; on n'a jamais fait d'essai en ce genre " qui ait approché d'une prose forte et cadencée. " Il n'en est pas de même de la langue anglaise: " et par une suite de son abondance et de son " énergie, et encore plus de l'*appuyé* de ses ter- " minaisons, on y fait des vers sans rimes aussi " harmonieux que ceux qui sont rimés. Le *Pa-* " *radis Perdu* de Milton, est en vers blancs, le " langage en est plein et sonore, et la musique du " discours aussi sensible et aussi harmonieuse que " celle de la poésie grecque et latine. Les vers " blancs de Shakespear ont le même avantage. " Ce poète, dans ses tragédies, se sert de trois " manières de s'exprimer: il emploie d'abord la " prose; à mesure que le discours doit s'ennoblir, " il fait usage des vers blancs; lorsqu'il veut in- " culquer dans la mémoire du spectateur une " pensée forte et sublime, ou une maxime grave, " il a recours à la rime, propre à y clouer, pour " ainsi dire, l'idée qu'il veut imprimer. La tran- " sition d'une de ces manières de parler à l'autre, " est toujours imperceptible et ménagée avec un " artifice admirable."

Si le mêlange de ces trois manières paraît barbare aux yeux de M. de Voltaire, s'il a cru le rendre fidèlement par une disparité qui est vraiment barbare dans la langue française, il faut convenir que ce grand homme ne connaît pas le gé-

nie de l'idiome anglais. Mais non, il n'est pas possible que M. de Voltaire ignore qu'il est des langues où ce mêlange est loin d'être un défaut; il sait très-bien que la transition des vers blancs aux vers rimés a été constamment employée par un auteur dramatique à qui M. de Voltaire lui-même a souvent prodigué les plus grands éloges; par un poète qui serait peut-être le premier de son siècle, si le Chantre de *la Henriade* n'avait pas existé; en un mot, par le célèbre Métastase, dont tous les opéra sont mêlés de vers blancs et de vers rimés. Rendons justice à M. de Voltaire, et loin de l'accuser d'ignorance, croyons plutôt qu'un zèle patriotique l'a engagé à défigurer un auteur étranger, dont le génie mieux développé eût offusqué peut-être la gloire du théâtre français. Nous ne dirons pas avec le chevalier Rutlidge: "Français! laissez là vos tragédies, elles sont froides et languissantes." Nous dirons, au contraire: Français! conservez vos tragédies précieusement, et songez que si elles n'ont pas les beautés sublimes qu'on admire dans Shakespear, elles n'ont pas aussi les fautes grossières qui les déparent. Vous avez eu raison, Français, d'abandonner votre musique nationale, parce que le dernier compositeur de l'Italie ou de l'Allemagne serait en état de remplacer avantageusement les psalmodies de Lulli et de Rameau. Oh! si vos vers n'avaient pas plus d'harmonie que votre musique, on pourrait vous dire sans témérité:

Français, laissez-là vos tragédies. On pourrait alors vous conseiller, non pas d'imiter Shakespear, mais, en adoptant ses principes, d'imiter la nature. On vous répète sans cesse qu'il faut l'embellir; mais croyez que la nature ne saurait être embellie, ou que ces prétendus embellissemens ne sont que de convention : consultez là-dessus tous les artistes. Ce jardin symétrisé, ces Tuileries que vous admirez tant, ne feront jamais le sujet d'un tableau de Vernet; cette nymphe qui s'y promène et qui attire vos regards, avec un pied de rouge et une coiffure à la grecque, ne serait jamais peinte ainsi par Greuze. Ces deux peintres briseraient plutôt leurs pinceaux, que de les profaner par l'imitation de ce qu'on appelle l'embellissement de la nature. Mais si l'art ne peut pas embellir la nature, à quoi sert-il donc? A la choisir, à rassembler ses différentes beautés, à en faire un tout que la nature elle-même ne désavouerait pas. C'est par les principes de cet art que le berger forme le bouquet dont il veut orner le sein de sa maîtresse; c'est par les mêmes principes que le sculpteur réunit les différens traits qui doivent composer un Appollon on une Vénus ; chaque trait de la statue, chaque fleur du bonquet, existe dans la nature, et tout l'art consiste dans les choix qui les rassemble.

M. Lebrun, auteur de la belle traduction du *Tasse* qu'on avait attribuée d'abord à M. Rousseau

de Genève, vient de nous donner une nouvelle traduction de l'*Iliade*.

Nous n'avons pas encore pu examiner cet ouvrage avec toute l'attention qu'il mérite; à en juger par ce que nous avons vu, cette traduction nous paraît très-supérieure à toutes celles que nous connaissions, moins ampoulée que celle de madame Dacier, plus simple et plus antique que celle de M. Bitaubé. Si ce n'est pas une copie exacte du plus grand tableau que nous ait laissé l'antiquité; c'est du moins la meilleure gravure qui en ait été faite jusqu'à présent. Ce n'est pas la couleur ni l'harmonie d'Homère, mais c'est le trait de ses desseins rendu peut-être avec toute la noblesse et toute la précision dont notre langue est susceptible. Cette nouvelle traduction est précédée d'un dialogue qu'un savant Anglais dit avoir découvert sous les débris d'une des mâsures qui couvrent le lieu où fut autrefois Athènes. Pour ne nous laisser aucun doute sur l'authenticité de ce manuscrit, on a eu soin d'imprimer le texte grec à côté de la traduction française. On y discute l'objet moral et politique des poésies d'Homère. Rien n'est plus ingénieux; on est fâché seulement d'être obligé d'avouer que le texte a l'air beaucoup moins original que la traduction, et que l'idiôme de l'auteur grec n'est pas moins moderne que ses idées. A la bonne heure, attrapez-nous toujours de même.

Décembre 1776.

On a publié ici un ouvrage qui pouvait devenir d'un grand intérêt, s'il eût été rédigé par une " main plus habile ; *Mémoires d'une reine infortunée* (de Caroline Matilde, reine de Dannemarck,) *entremêlés de lettres écrites par elle-même à plusieurs de ses parens et amies illustres, sur plusieurs sujets et en différentes occasions* ; traduits de l'anglais, à Londres. Un petit volume in-douze.

On ne trouve dans ces Mémoires qu'une apologie assez faible de la conduite de la reine Matilde, et les imputations les plus odieuses contre la reine Julie-Marie et le prince Frédéric. Cet ouvrage ne donne d'ailleurs aucune idée de la révolution qui perdit cette jeune princesse, ni des circonstances qui la préparèrent, ni des ressorts qui la firent réussir. Le seul homme capable peut-être d'écrire cette malheureuse histoire, ne se permettra jamais de la publier. C'est M. Reverdi, l'auteur des *Lettres sur le Dannemarck*, qui jouit plusieurs années de toute la confiance du Roi, dont il avait été le précepteur, qui fut à Copenhague dans le moment de la révolution, et qui, sans avoir voulu prendre aucune part à cette funeste intrigue, en connaissait trop bien les principaux acteurs pour ne pas démêler aisément la suite de leurs vues et de leurs démarches. Je le priai un jour de me faire le portait du fameux Struensée. " C'est Tacite, dit-il,

qui le fera pour moi." Et il me lut ce que cet historien philosophe nous dit d'un favori de Tibère (*Annal.*, L. 1. c. 74.): " *Qui formam vitæ* " *iniit, quam postea celebrem miseriæ temporum,* " *et audaciæ hominum fecerunt: nam egens, igno-* " *tus, inquies, dum occultis libellis sævitiæ princi-* " *pis adrepit: mox clarissimo cuique periculum* " *facessit, potentiam apud unum, odium apud om-* " *nes adeptus, dedit exemplum, quod secuti ex pau-* " *peribus divites, ex contemptis metuendi, perni-* " *ciem aliis, ac postremum sibi invenere. . . .*" A la cruauté près, qu'on ne put jamais reprocher ni au roi, ni à son ministre, je n'ai rien vu de plus ressemblant.

La brochure qu'on a eu l'honneur de vous annoncer, contient plusieurs lettres de la reine, l'histoire de la princesse de Zelle, épouse de Georges Ier, un abrégé de la vie de Charles XII et de Pierre-le-Grand, les aventures de Charles Stuart, enfin des recherches sur le caractère des Anglais, des Français et des Danois. On nous donne ces différens morceaux comme autant de fruits des loisirs de la reine au château de Zelle. Il n'y a point de mal à cela; mais ce serait au moins une peine fort inutile que d'examiner scrupuleusement si tous ces morceaux, qui n'ont rien de neuf, rien de particulièrement intéressant, sont en effet l'ouvrage de la reine ou non. Ce n'est pas d'aujourd'hui, comme on sait, que messieurs les auteurs s'a-

visent, du fond de leur galetas, d'emprunter des thiares et des couronnes pour débiter un peu mieux leur marchandise. Le malheur est que la ruse est devenue trop commune pour faire encore beaucoup de dupes, et tout le monde n'entend pas ce manége comme l'éditeur des lettres de Ganganelli.

Un Dauphinois, nommé Dupré, qui avait passé sa vie à faire des opérations de chimie, inventa un feu si rapide et si dévorant, qu'on ne pouvait ni l'éviter, ni l'éteindre ; l'eau lui donnait une nouvelle activité. Sur le canal de Versailles, en présence de Louis XV, dans les cours de l'arsenal à Paris, et dans quelques-uns de nos ports, on en fit des expériences qui firent frémir les militaires les plus intrépides. Quand on fut bien sûr qu'un seul homme avec un tel art pouvait détruire une flotte ou brûler une ville, sans qu'aucun pouvoir humain y pût donner le moindre secours, le roi défendit à Dupré de communiquer son secret à personne; il le récompensa pour qu'il se tût, et cependant ce roi était alors dans les embarras d'une guerre malheureuse : il craignit d'augmenter les maux de l'humanité, il aima mieux souffrir. Dupré est mort, et je crois qu'il a emporté avec lui son funeste secret.

M. Grosley, avocat et bel-esprit de Troyes en Champagne, a publié, il y a plusieurs années, un détestable *Voyage d'Italie*, sous le nom de deux gentilshommes suédois. Depuis ce temps il a apparemment fait une course à Londres, et voilà sa rapsodie anglaise qui vient de paraître sous le titre de *Londres*, trois volumes in-12, orné d'un plan de cette capitale. Si vous voulez un recueil d'observations triviales et bourgeoises, de froides et mauvaises plaisanteries, vous lirez la rapsodie anglaise de M. Grosley. J'en parle avec impartialité et sans humeur, car Dieu merci je ne l'ai pas lue; mais apparemment qu'il ne lui est pas venu une autre tête entre ses épaules depuis qu'il a fait son *Voyage d'Italie*; d'où je conclus que son *Voyage de Londres* ressemble à son *Voyage d'Italie*, et l'en tiens quitte en bonne forme. L'ignorance a ses gradations comme la science; il y a des ignorances d'honnêtes gens, et des ignorances de laquais: celles de M. Grosley sont de la dernière espèce. Dans son *Voyage d'Italie*, ces deux gentilshommes suédois, en parlant du comte de Bielke, alors sénateur de Rome, l'appelaient un gentilhomme allemand: ils auraient pu apprendre du premier crocheteur de Rome de leurs amis que le comte de Bielke était d'une famille de Suéde fort connue. Ici, dans le *Voyage de Londres*, Grosley, en parlant du *North Briton*, qui a été la première salle d'escrime du Clodius anglais Jean Wilkes, croit que cette

feuille périodique s'appelle le *Lord Briton*, apparemment *le Seigneur anglais*. Je souhaite le bon soir au seigneur troyen, et lui conseille de se reposer sur ses lauriers; il a assez voyagé pour son instruction et pour celle des autres.

FIN DU PREMIER VOLUME.

De l'Imprimerie de SCHULZE et DEAN, 13, Poland-Street.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21419 9199